

# SAINT-LOUP

## LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN

UN GENOCIDE DE DROIT DIVIN



Feu et Glace

AVALON

« De nombreuses églises ou sectes, écrit Saint Loup, en conclusion de son roman, portent la responsabilité des erreurs commises dans le travail d'évangélisation, erreurs qui aboutissent au crime de génocide ».

Avec *La nuit commence au Cap Horn*, Saint Loup signe l'un des plus grands romans français du XXe siècle. Le « sort », très sollicité, ne lui a pas accordé le prix Goncourt en 1953. Mais il est de ces livres qui n'ont nul besoin d'une consécration officielle. Jamais l'évangélisation des peuplades primitives n'avait été rendue avec un tel réalisme, ce qui va de pair avec une brutalité infinie et un tragique incontournable. Qui se souvient des Oonas, des Alakaloufes ? Peuples fiers encore au début du XIXe siècle, ils n'auront pas vu le soleil boréal se lever à l'aube du siècle suivant. La parole de l'Évangile s'était offerte à eux.

Mais *La nuit commence au Cap Horn* n'est pas seulement le récit de la dramatique désagrégation des tribus fuégiennes. Les protagonistes de ce livre s'inscrivent dans la série des héros de Saint Loup. Chevaliers du désespoir, combattants de la fidélité, ils lutteront jusqu'à la mort. Car il n'y a pas de vainqueur. Perdus, les guerriers des *Volontaires*, des *Hérétiques* ou des *Nostalgiques*, perdu le pasteur Mac Isaac de *La nuit*, seul, Barbaira à la fin de *Nouveaux Cathares*... Et pourtant, ils étaient tous animés par la volonté de puissance, chère à Saint Loup.

« Celui qui lira *La nuit commence au Cap Horn* sera transporté aux antipodes, vers ces contrées où s'embrassent le feu et la glace : chocs titanesques dans un espace où le temps se serait arrêté à l'origine. Mais le lecteur ne s'y attardera pas et remontera plus loin encore à la recherche de sa propre âme, avant « la nuit », avant le génocide... »

En 1953, au terme d'un scandale qui a éclaboussé le milieu littéraire français, *La nuit commence au Cap Horn* n'a pas eu le prix Goncourt. Les Académiciens n'avaient pas accompli ce retour sur eux-mêmes, ils demeuraient dans la nuit de l'ethnocide... austral.

SAINT LOUP

**LA NUIT COMMENCE  
AU CAP HORN**

UN GENOCIDE DE DROIT DIVIN

Collection Feu et Glace

AVALON  
PARIS

# Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

*INTRODUCTION*

PREMIÈRE ÉPOQUE

1

SECONDE ÉPOQUE

I

II

III

TROISIÈME ÉPOQUE

I

II

III

IV

V

## QUATRIÈME ÉPOQUE

I

II

III

IV

V

VI

VII

## CINQUIÈME ÉPOQUE

I

II

III

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

## INTRODUCTION

Ce livre, paru en 1953, fut bien malgré moi, engagé dans la course pour le prix Goncourt. Un incident se produisit qui mettait en cause non seulement l'avenir de mon livre dans cette compétition, mais encore la crédibilité de cette académie littéraire. Le journal *Dimanche matin* (6 décembre 1953), en donne un compte rendu sous le titre : « Le onzième convive sera-t-il un inspecteur de police ? : Dans l'après-midi de jeudi, un inspecteur de police a rendu visite à la majorité des académiciens Goncourt en affirmant qu'il valait mieux éviter de couronner Saint-Loup, l'auteur de *La nuit commence au Cap-Horn*. Il a précisé que Saint-Loup n'existait plus en France, que l'individu se dissimulant sous ce nom vivait en Amérique du Sud. Or Saint-Loup est en France depuis plusieurs mois, après avoir effectivement vécu quelques temps en Argentine. Il fait actuellement du grand reportage à *Semaine du Monde*. Ainsi voilà la liberté, voilà comment on considère les prix littéraires en France. Nous nous doutons de l'attitude réservée à ce policier par chacun des Goncourt, mais nous attendons leur réponse collective ».

Le journal *Dinamica Social* écrit : « Cette année, parmi les quatre ou cinq titres ainsi retenus figurait un livre dont *Dinamica Social* a rendu compte il y a quelques mois : *La nuit commence au Cap-Horn* de Saint Loup. Aurait-il remporté la timbale ? Il est permis d'en douter car, depuis l'invasion de 1944, n'obtiennent le prix Goncourt que les « résistants » patentés, brevetés, décorés, etc... Et on ne savait rien de la personnalité de Saint Loup, sauf ce qu'en disait une biographie « officielle » et incontrôlable. Tout de même, *La nuit commence au Cap-Horn* aurait sans aucun doute obtenu les trois ou quatre voix de la minorité s'assurant ainsi un appréciable surcroît de diffusion. Mais la Brigade littéraire veillait ! Quelques jours avant la réunion de chez Drouant, un monsieur, un peu gêné tout de même, se présentait successivement chez tous les « Goncourt » et, après leur avoir mis sous le nez une carte d'inspecteur de police, leur tenait à peu près ce

langage : « Nous avons appris que vous aviez retenu pour le vote décisif le roman d'un nommé Saint Loup. Je suis chargé de vous faire savoir que cet individu n'est autre que Marc Augier, ancien rédacteur en chef de *La Gerbe*, ancien combattant du Front de l'Est, condamné à mort par contumace pour intelligence avec l'ennemi. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous trouverions regrettable qu'un traître bénéficiât ne serait-ce que d'une voix ».

Dans son numéro du 25 novembre 1965, Rivarol publie sous le titre « La revanche du talent », l'article suivant : « Au mois d'octobre 1953, le directeur des éditions de Paris, Jean-Luc de Carbuccia, téléphonait à Marc Augier qui, sous le pseudonyme de Saint Loup, venait de publier *La nuit commence au Cap-Horn* chez Plon. Robert Poulet dans nos colonnes, et André Thérive dans *Ecrits de Paris*, venaient de consacrer à ce livre deux longues et élogieuses critiques, tandis que Henri Amouroux, dans les colonnes de son journal, saluait dans *La nuit...*, un des « dix meilleurs romans français de l'après-guerre ». Jean-Luc de Carbuccia confirmait en quelque sorte ces critiques en annonçant à l'auteur que Francis Carco, quelques jours plus tôt, avait lancé le livre dans la course au « Goncourt » à la première séance de travail des Dix. En novembre 1953, nouveau coup de téléphone du même au même : « Nos chances montent en flèche, Saint Loup. Vous n'êtes pas loin de réunir la majorité des voix pour *La nuit*. *Le Figaro Littéraire et... immobilier*, a publié un écho révélant la personnalité de Saint Loup. Les Kollabos ne passeront pas ! Mais il faut croire que peu d'académiciens lisent *Le Figaro Littéraire et... immobilier*, car le beau fixe continue de régner place Gaillon. Le 4 décembre, toute la presse reproduit la déclaration de Armand Salacrou : « J'hésite encore entre Saint Loup qui, en dépit des ragots (lui a sans doute lu le *Littéraire*), a écrit un roman utile et passionnant, et Gascar qui est vraiment un écrivain ». Les Kollabos risquent donc de passer quand même ! Aussi, dans l'après-midi du même jour, un inspecteur des Renseignements généraux se présente-t-il rue de Reuilly, au secrétariat du Tribunal militaire et demande communication du dossier Marc Augier dit Saint Loup. Il peut y vérifier que cette victime de la première épuration gaulliste est bien condamnée à mort par contumace jusqu'au vendredi de la semaine suivante. Il prend copie d'un certain nombre de pièces (toutes journalistiques d'ailleurs car, pour ce qui est de l'action, Marc Augier n'a risqué que sa propre vie dans les années de

guerre) et va trouver directement Roland Dorgelès. Que va faire l'académie Goncourt ? Un coup d'éclat qui ramènera ses fidèles (tombés à moins de cent mille) aux chiffres glorieux de l'avant-guerre ? Proclamer la primauté des Lettres sur la Politique. L'indépendance traditionnelle de la pensée occidentale dans un pays qui, dit-on, a retrouvé toutes les libertés d'expression ? Entendra-t-on Dorgelès proclamer devant les journalistes : « Messieurs, nous venons de couronner le livre d'un homme mort légalement et qui sera ressuscité vendredi prochain. Ceci pour proclamer bien haut que le talent n'a pas de patrie politique, que notre Académie est capable d'ignorer les pressions du pouvoir ! » Quel scandale !. Mais aussi quelle publicité pour l'Académie vieillissante ! Un nouveau bail de cinquante ans avec le succès. Mais les Goncourt valent ce que vaut leur époque. Au lieu de relever la tête, ils se couchent au pied des Renseignements généraux en attendant le N.K.V.D. Le lundi 7 décembre, place Gaillon, à l'issue du banquet officiel, *La nuit* n'a plus qu'une seule voix (celle de Colette). Et pour que l'acte d'allégeance envers le pouvoir soit complet, pour que nul n'ignore que ces académiciens sont plus près de la « bonne soupe » que des belles lettres, ils couronnent *Le temps des morts* de Gascar, journaliste progressiste par ses idées, et « capitaliste » par ses alliances. La synthèse est parfaite et tout le monde est content ».

L'affaire Saint Loup - Prix Goncourt est secondaire. Le principal se trouve dans la notion de ce livre qui n'est pas un roman, mise à part l'histoire d'amour entre Duncan Mac Isaac et Elisabeth Neil, c'est-à-dire dans la critique de l'évangélisation poursuivie en Terre de Feu, basée sur des faits historiques, soulignée par le musée salésien de Punta Arenas. Dans son article « Les missionnaires sont-ils coupables ? » (*Sud-Ouest* du 4 janvier 1954), Henri Amouroux, le dernier des grands journalistes français écrit : « On a beaucoup parlé de *La nuit commence au Cap Horn* au moment des prix. Avec juste raison. Mais ce livre, que je tiens pour un très bon livre, ne pouvait recevoir la consécration d'un prix littéraire. Tout d'abord parce que son auteur véritable (Saint Loup n'est en effet qu'un masque), a eu quelques ennuis à la Libération, mais surtout parce que *La nuit commence au Cap Horn* s'attaque à un tabou et qu'accepter la thèse de Saint Loup conduit à remettre en question les règles de conduite du monde moderne. Voici la thèse exposée ici avec une brutalité délibérée. La « colonisation mystique », l'évangélisation menée par les missionnaires en terres infidèles entraîne, le

plus souvent, un mal épouvantable à la place du bien désiré. Derrière les missionnaires arrivent les fonctionnaires, les soldats, les marchands d'alcool, les recruteurs, les collecteurs d'impôts... « De nombreuses églises ou sectes, écrit Saint Loup en conclusion de son roman, portent la responsabilité des erreurs commises dans le travail d'évangélisation, erreurs qui aboutissent au crime de génocide ».

En mon âme et conscience, un quart de siècle après sa publication, je n'ai rien à retrancher à ce livre.

Saint Loup  
Août 1986

# PREMIÈRE ÉPOQUE

« *Sanguis martyrurum, semen christianorum.* »



*Ocean Queen* allait doubler le promontoire. Il entra sous tribord-amure dans le canal Cockburn. Le vent posait sur ses voiles des brumes antarctiques qui les dissolvaient dans l'espace gris sans fond et sans forme. Les détails s'effaçaient dans l'oculaire de la longue-vue que Patrick Sunderland maintenait à bras tendus vers le navire qui les avait amenés de Bristol. Quatre-vingt-dix jours de mer. Six mois de solitude maintenant avant la relève de 1851 qu'assurerait la « South America Evangelical Society » qui les patronnait. Une légère angoisse serrait la gorge du capitaine qui pour débarquer avait revêtu son uniforme de la « Royal Navy ». Il lui avait donné vingt ans de sa vie avant de la mettre au service du Seigneur. Il n'avait conservé des attributs du Pasteur que la cravate blanche et la Croix qui posait sur sa poitrine une tache de soleil anachronique dans cette ambiance de lumières mortes.

Le jeune Mac Isaac contemplait l'image du navire et un détail puéril qui s'imposait à travers l'image : la poignée de porcelaine fixée sur la porte de son ancienne cabine... Toute la civilisation qui se retirait !... Le Dr Fox priait. Le jour perdait sa lumière malade dans un crépuscule qui, en été sous ces latitudes, s'achève aux environs de minuit. Autour de ces hommes abandonnés sur une plage inconnue tout prenait un aspect hostile et funèbre. La mer et la forêt les pressaient de toutes parts.

*Ocean Queen* disparut dans un grain que le vent poussait maintenant depuis le cap Dur<sup>1</sup>. Quand la nuée se fut dissipée après avoir flagellé les missionnaires de sa pluie glacée, il n'y avait plus rien sur l'océan. C'est alors qu'apparut la première fumée par le travers du canal Cockburn. Elle luttait contre le vent.

— Les Alakaloufes ne sont pas loin, capitaine, murmura le charpentier Burleigh en retirant son chapeau de cuir bouilli.

Des périls anonymes traînaient autour d'eux dans la brume. Patrick Sunderland replia sa longue-vue et tourna vers ses compagnons un visage grave.

— Mes amis, Dieu nous a conduits par la main vers les plus misérables races de la terre que nous devons arracher au démon ! Jusqu'au mois d'août

1851 nous ne pourrions compter que sur Lui et sur nous-mêmes. Mais tout nous sera donné puisque nous avons répondu à l'appel de son Fils, selon saint Luc : « Quiconque aura quitté sa maison, sa femme, ses frères, ses parents, ses enfants pour le royaume de Dieu, recevra le centuple en ce monde, et dans le monde à venir, la vie éternelle... » C'est donc avec joie et reconnaissance que nous devons affronter les fatigues et les périls qui nous attendent...

Duncan Mac Isaac écoutait son père adoptif. Du fond du cœur il remerciait Patrick Sunderland de l'avoir arraché à la misère, lancé à dix-huit ans dans cette aventure, orphelin transformé en apprenti missionnaire. Le Dr Fox brandissait sa Croix. Sunderland retira sa cape noire pour la poser sur le sable. Il paraissait plus grand dans son uniforme fané d'officier qu'à bord d'*Ocean Queen*. La lumière diminuait avec les pauses, les flux et reflux d'une marée descendante.

— Mes Frères, nous allons d'abord baptiser cette île, murmura le capitaine. Faites une proposition !

— *Missionary's Island* ! répondit le docteur.

— Et cette plage !

— *God's Harbour* !

Les six hommes s'étaient agenouillés autour de leur chef.

— Rendons maintenant grâce à Dieu pour cet heureux atterrissage ! Et je vous propose d'honorer en même temps le glorieux fondateur de notre Eglise vivante : John Wesley, en reprenant le cantique qu'il a chanté dans l'amour et la joie sur son lit de mort...

Le vent mettait l'hymne en lambeaux et ne permettait pas aux sept missionnaires de s'entendre les uns les autres.

*Je veux louer mon Créateur tant que m'animerà un souffle de vie  
Et quand, dans la mort, ma voix s'évanouira  
Je rendrai gloire encore, gloire à mon Dieu !*

Vers 1 heure du matin le vent cherchait à déchirer la première tente montée sur la plage de *God's harbour*.

\*

Les trois premières journées — journées infinies dans l'accablante permanence de vingt heures de lumière pâle — furent consacrées à l'inventaire du matériel fourni par la « South America Evangelical Society ». Fondée en 1844 à Bristol, par Sunderland lui-même, elle n'avait pu réunir plus de 1 000 £ en six années de propagande acharnée. C'était pour cela que les canots de fer, les accessoires de navigation, les armes, les tentes, les fourneaux, les vêtements d'hivernage et les vivres ne répondaient qu'à peine aux besoins d'une pareille expédition. Avec ces conserves de qualité inférieure il serait tout juste possible de vivre — très mal — pendant six mois. Comment se comporteraient les canots sur ces « mers montagneuses » si d'aventure l'île devait être abandonnée ? L'avenir seul donnerait une réponse à ces questions. Il fallait compter sur l'aide du Seigneur !

C'était la conclusion du capitaine qui s'absorbait dans la contemplation des fumées que le vent rabattait par le travers du canal Cockburn. Elles étaient quatre maintenant. Vers 1 heure du matin, dans l'ombre pâle qui dessinait un fantôme de nuit les foyers des bivouacs alakaloufes crucifiaient le ciel sans étoiles.

A la fin du troisième jour, le charpentier Burleigh vint se présenter à Patrick Sunderland.

— Monsieur, j'ai quelque chose de très grave à vous annoncer... c'est même incompréhensible... je n'arrive pas...

Il pétrissait son chapeau de cuir bouilli entre ses mains.

— Vous m'avez chargé d'établir l'inventaire du matériel au fur et à mesure de son débarquement. Tout est mis à terre. Rangé. Et c'est une chose terrible, monsieur, la poudre et les balles ont disparu 1... Disparu 1... Nous avons les fusils et les pistolets, mais absolument pas de munitions...

C'était un jour exceptionnellement clair. Douze fumées s'élevaient entre deux passages du vent sur toute l'étendue du canal Cockburn. Sept fumées annonçaient la présence des indigènes à « Missionary's Island » même, derrière le cap occidental de « God's Harbour ». Quelques brumes vacillantes créaient des foyers apocryphes. Malgré l'humidité, la Terre des Feux paraissait brûler au fond des perspectives funèbres noires et bleues.

— Vous dites que les munitions ont disparu ? reprit Sunderland d'une voix accablée. Mais c'est impossible ! Nous n'avons rien perdu ! Personne n'a pu voler...

— Elles ont été oubliées à bord d'*Ocean Queen*, monsieur !

— Venez avec moi, Frère Burleigh !

Tout le matériel et les provisions furent déplacés, inventoriés et reclassés. Vainement. Les munitions avaient bien été oubliées à bord du cap-hornier !...

Sous la tente de Sunderland déjà plusieurs fois déchirée par les rafales et réparée par le voilier David Law, un conseil se tenait à voix basse.

— Quelle est votre opinion Frère Gregory Fox ?

— Sans munitions, pas de chasse. Six mois de vivres conservés — scorbut ! Et si les indigènes sont hostiles, nous risquons d'être massacrés...

— Que proposez-vous ?

— Laisser ici un message pour l'expédition de relève, reprendre la mer par un jour de calme, fuir les Alakaloufes, nous cacher dans le fjord Negri au pied du mont Sarmiento, par exemple !

— C'est la sagesse même, docteur, si nos canots tiennent la mer sous ces « roaring forties » — les latitudes grondantes... Et c'est la faillite de la mission. Et vous, Frère Law ?

— Je pense comme le docteur.

— Et vous, Frère Burleigh ?

Le charpentier Burleigh courba la tête et murmura :

— Je me remets entre les mains du Tout-Puissant, Frère Sunderland, puisque Jérémie son prophète a dit : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. Ce n'est pas à l'homme, quand il marche, à diriger ses pas... »

— Et vous jeune homme ?

Duncan Mac Isaac releva la tête.

— Il faut rester, lutter et conquérir ces païens ! Toute fuite serait une trahison !

— Et si nous sommes attaqués, avec quelles armes nous défendrez-vous, jeune homme ? interrompit le Dr Fox avec une pointe d'ironie dans la voix.

Mac Isaac brandit sa Croix. Grande et de cuivre massif, elle devait peser plusieurs kilos.

— Voici mon fusil et mes munitions, docteur Fox ! Nous venons ici au nom du Seigneur et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé ! Vous donnez de mauvais conseils au capitaine, homme de peu de foi !

Le Dr Fox durcissait son ironie.

— L'apprenti missionnaire veut déjà conduire le troupeau ?

Le vent donnait des coups d'épaule dans la tente qui claquait, menaçant de se déchirer comme le voile du Temple. La discussion prenait un ton âpre et passionné. Patrick Sunderland étendit la main.

— Mes Frères, vous avez tous raison : Fox en suggérant un plan de sagesse, Mac Isaac en proposant de jouer notre va-tout évangélique. Mais je vous ferai remarquer qu'il est trop tôt pour prendre une décision. Nous ignorons tout du problème essentiel : quelle sera l'attitude des Alakaloufes ? Si elle est pacifique... pas besoin de poudre et de balles pour nous maintenir dans l'île... Si elle est hostile, nous pouvons toujours reprendre la mer à la condition d'être prêts ! Je propose par conséquent d'armer les canots et d'attendre...

Patrick Sunderland marqua une pause et reprit :

— Il existe une troisième possibilité : que les sauvages ne se montrent point... et c'est la plus redoutable : Ce qu'il faut demander au Seigneur, ce ne sont pas des assurances pour notre sécurité, mais la venue des païens. Mes Frères, nous allons prier pour que les Alakaloufes viennent à nous et se convertissent !...

Au dehors, des centaines de feux indigènes brillaient dans la nuit. Il n'y avait pas d'autre ciel d'étoiles sous le dôme des vapeurs que le vent du Horn pétrissait en poussant des cris sauvages...

\*

Rien d'autre que les fumées et les feux clignotants vers 1 heure du matin dans la pâle nuit antarctique durant quinze jours. Le passage du vent. Les forêts croupissant dans l'humus des forêts englouties avec leur haleine de magnolias. Le ressac de la « mer montagnaise » sur la plage qui s'enfonce, devient marécage. L'eau gicle sous les bottes, baigne les lits de camp, submerge les caisses. Atmosphère de cave sous les toiles vibrantes. Tout ce qui n'est pas vivres de conserve pourrit. Il fait à la fois très chaud pendant le jour, quand le thermomètre atteint 18° C. au-dessus de 0, et très froid quand passe le vent...

Minuit. Tout est flou. Mangé par les vapeurs qui se tordent au ras de l'eau et de l'humus. David Law qui vient de prendre son tour de garde n'aperçoit plus la forêt croupissante. Puis la brume se lève sous la pesée du vent. La forêt s'anime et s'avance. David Law a peur. Jamais il n'a tremblé comme cette nuit à bord des Cap-horniers sous les latitudes grondantes, quand les

vagues de 30 mètres s'élevaient au-dessus de sa tête par le travers du cap Dur. Il appelle :

— Capitaine ! Quelque chose de suspect !

Patrick Sunderland émerge de la tente.

— Capitaine, on dirait que la forêt à bougé !

Les deux hommes écarquillent les yeux. La nuit est grise. Sunderland murmure.

— Elle bouge comme la forêt de Birnam ! Et pour les mêmes raisons !

Les troncs se dédoublent. Des ombres se détachent des ombres. Le vent paraît les ployer jusqu'à terre puis les redresser. A travers les vapeurs rampantes, des lianes glissent sur le sol. Cette végétation surnaturelle bruit pendant les pauses du vent, et ces frôlements sont démasqués par les trahisons du vent. Patrick Sunderland donne l'alerte.

— Tout le monde sur le pont !... Les Indiens arrivent !

Mac Isaac, Fox, Benjamin Hardy, Austin et Burleigh se précipitent hors des tentes portant les carabines qui peuvent servir de massues. Un cri rugueux domine le passage du vent.

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !...*

Sunderland a jeté des ramures sèches sur le foyer. En une seconde la clairière de lumière s'est élargie. La foule des fantômes se matérialise à la limite de **l'ombre**. Les sauvages sont debout, appuyés les uns aux autres, se balançant d'avant en arrière, sautillant sur un rythme uniforme, psalmodiant un intolérable :

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !*

— Le cri de guerre, murmure le charpentier Burleigh<sup>2</sup>.

Les missionnaires ont formé le carré. Ils étreignent leurs carabines dérisoires. Plus qu'une crainte pèse sur les Anglais un sentiment de pudeur embarrassée. Aucun ne connaît le premier mot des langues fuégiennes, mais ils ont l'intuition qu'une certaine équivoque plane sur cette scène. Les sauvages sont armés de harpons et de massues, mais ils n'ont pas l'air décidés à s'en servir. Ils se contentent de répéter inlassablement leur discordant :

— *Yah mah schkouna !...*

On s'observe de part et d'autre. Cela dure longtemps. La nuit grise s'éclaire. Elle devient du lait étendu d'eau avec des reflets bleu-moitié au ras de l'horizon.

Patrick Sunderland prend une décision. Il murmure :

— Si je suis attaqué, repli vers les canots... canal Cockburn... fjord Negri... Magellan si possible...

Puis le capitaine s'avance vers les Alakaloufes, les bras en croix, criant d'une voix forte en espagnol :

— Paix aux amis Alakaloufes...

Il ne se passe rien. Le voici poitrine contre poitrine d'un homme entièrement nu. Sa peau cuirassée de crasse prend des couleurs terreuses sous l'éclat du feu. Il a des yeux absents, la bouche entrouverte, sa lèvre inférieure énorme pendant sur le menton. Une étrange lumière d'aube fuégienne tombe d'en haut sur son front. Ce visage peut être celui d'un idiot de village ou d'un saint tellement il apparaît dépersonnalisé. Puis l'homme sauvage élève sa main jusqu'à la hauteur du visage de Sunderland et la promène sur ses joues, dans les cheveux. Elle descend vers les épaules, tâte le tissu de l'uniforme touche craintivement la cravate blanche.

— Amis blancs... envoyés du Seigneur blanc... insiste le capitaine, tandis que reprend la mélopée irritante.

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !...*

— Fox, la pacotille ! réclame le missionnaire.

Le docteur apporte une brassée de mouchoirs rouges, des colliers de cuivre, des agates et commence la distribution. Impassibles, les Alakaloufes avalent les agates, enfilent les colliers dans leurs bras, épiant les Anglais, contemplant les tentes, les deux canots avec des regards sournois chargés de crainte et de désirs forcenés.

Puis un homme invisible resté sur la lisière de la forêt pousse un cri. Le cercle des sauvages se brise comme il s'était formé, surnaturellement. Avec une agilité rampante les hommes nus rentrent sous les couverts, s'engloutissent dans l'humus, redeviennent lianes, troncs, fumée, fantômes. Balayés par le vent. Réincorporés dans le paysage de rêve. Plus rien sur la plage que sept missionnaires remerciant à genoux leur Dieu de miséricorde.

\*

La pacotille apportée par Sunderland disparut en quelques jours. Leurs huttes coniques dressées à quelques centaines de mètres des tentes, les Alakaloufes rôdaient dans le camp, de plus en plus nombreux, exigeants et agressifs. Après les derniers mouchoirs multicolores le capitaine distribua du biscuit, de la farine que les sauvages dévoraient en un clin d'oeil. Les

cadeaux ayant cessé, les vols commencèrent. Une seconde d'inattention provoquait la disparition d'un objet. Parfois, en fin de journée un groupe armé envahissait la mission en hurlant le sempiternel *Yah mah schkouna* ! Les Indiens cherchaient à forcer l'entrée des tentes, frappant les missionnaires qui résistaient ou leur tirant les cheveux. Le Dr Fox n'avait pas manqué de formuler de sages remarques au fur et à mesure que la situation se faisait plus intolérable :

— Ce que nous prenons pour de l'hostilité ou de l'envie, disait-il à Patrick Sunderland, n'est que la manifestation d'un sentiment obscur mais rigoureux de la justice primitive ! Darwin dit de ces Fuégiens : « Quand on voit de pareils êtres, à peine peut-on croire que ce sont des êtres humains habitant le même monde que nous... » Et il ajoute : « Quel besoin ont-ils d'imagination, de raison ou de jugement ? » Nous les contraignons à imaginer, raisonner, juger, Frère Sunderland. En face de ces hommes qui réussissent à vivre nus sous le climat le plus hostile du monde nous nous installons, vêtus, entourés d'un matériel inconnu qui doit leur paraître fabuleux et par conséquent désirable ! Si nous cessons de donner, ils prennent ! La nuance entre le don consenti et le vol pour eux ne signifie rien. Ces hommes qui vivent plus près que nous de la Création réalisent la justice divine à leur manière. Nous cherchons à vêtir ceux qui sont nus. Ils cherchent à dévêtir ceux qui sont habillés... Vous verrez, monsieur... lorsque nous n'aurons plus une chemise sur le dos et une paire de bottes aux pieds ces sauvages nous laisseront parfaitement tranquilles !

Patrick Sunderland contemplait un petit groupe de sauvages, une famille complète qui venait de s'installer au milieu du camp. L'homme avait une face aplatie. Les yeux petits et pleins d'astuce. Les pommettes saillantes. Les cheveux drus dissimulaient le front, retombaient sur les joues en longues mèches sales. Assis genoux au menton, tenant un nerf de baleine entre ses dents, il ajustait avec de menus gestes simiesques une pointe de harpon découpée — par quel labeur herculéen ? — dans la Croix de cuivre qu'il avait volée à Sunderland pendant son premier et unique essai de prédication ! La femme cherchait les poux dans la tête d'un petit garçon au ventre énorme d'hydropique, et elle croquait les parasites avec une rapidité stupéfiante.

— Il n'y a que trois solutions, Frère Sunderland... Essayer de nous maintenir à « God's Harbour » en défendant les vivres et le matériel qui nous permettront de durer jusqu'à la relève, et nous serons infailliblement

massacrés. Ou nous laisser dépouiller et vivre nus à la manière des sauvages. Dans ce cas, si nous ne mourons pas de faim, la pneumonie nous emportera. Enfin : réembarquer pour aller hiverner sur quelque côte déserte :

A la tombée de la nuit, des hommes armés de massues et de harpons envahirent le camp et cherchèrent à pénétrer dans les tentes. David Law, Austin, Hardy les saisissaient à bras le corps et les rejetaient au-delà de la frontière britannique et évangélique idéale représentée par une rangée de pieux. Mais ils revenaient à la charge, de plus en plus nombreux et agressifs. Détail inquiétant : les femmes et les enfants avaient disparu !

Le vent. La pluie. Le concert des *Yah mah schkouna*. Sunderland et Mac Isaac cherchaient à exhorter les Alakaloufes. Le Dr Fox se laissait tirer les cheveux avec une patience diplomatique. Les yeux irrités roulaient, blancs, au milieu des faces barbouillées de noir. Le concert des cris, les imprécations montaient de ton. La horde cherchait à défoncer les tentes.

— Ils veulent nos deux derniers sacs de farine, criait Mac Isaac. Capitaine, que faut-il faire ?

— Les défendre !

Le jeune Ecossais se mit en garde à l'entrée de la tente-magasin. La houle des sauvages le pressait. Il repoussait les hommes nus sans effort. La nuit lente effaçait les réalités du paysage. Chaque tronc devenait un guerrier et la brume accourait à la rescousse avec ses armées de géants. Quelques pierres volèrent. Frappé à la joue, le charpentier Burleigh vacilla. Deux sauvages lui arrachèrent sa veste.

— Les choses se gâtent, monsieur ! cria David Law.

**Assailli par quatre Fuégiens** Mac Isaac ne pouvait surveiller ses arrières. Une main agile lui arracha une poignée de cheveux. Il se dégagea et frappa son adversaire au visage. L'homme mystérieux qui le premier soir avait donné le signal de retraite, lança son cri. Patrick Sunderland aperçut avec une cruelle netteté de détails un des sauvages qui se tenait hors de la mêlée tomber en position de combat, les deux jambes ouvertes en ciseaux. Le pied gauche relevé, poids du corps sur la jambe droite. Bras droit tenant le harpon tendu en arrière et avant-bras gauche replié, épaules exhaussées. Le capitaine cria d'une voix forte qui dominait les cris des indigènes :

— A genoux autour de moi !

Les sept missionnaires tombèrent à genoux dans la boue noire. Les harpons restaient figés dans leur position de lancement. Les massues

pendaient au bout des bras.

— Chantons l'hymne méthodiste prévu pour les réunions tumultueuses, mes Frères, ordonna Patrick Sunderland d'une voix paisible.

Une expression d'extraordinaire méfiance se lisait sur le visage des Alakaloufes. La méfiance faisait place à la crainte. Les hommes de combat considéraient alternativement le petit groupe des missionnaires vêtus de noir qui chantaient d'une voix éclatante :

*Ye, servants of God, your Master proclaim...*

et les couverts de la forêt que l'ombre grise dissolvait dans le brouillard. Les harpons retombaient et les massues disparaissaient. La crainte paralysait les primitifs. Les hommes condamnés relevèrent la tête. Personne autour d'eux. Rien que les troncs de la forêt préhistorique. La nuit grise. La brume. Le vent du Horn qui reprenait sa course sauvage.

— Eh bien, monsieur, nous avons eu chaud ! admit le Dr Fox en s'essuyant le front.

— Dieu est avec nous ! coupa agressivement Mac Isaac.

Gregory Fox souriait.

— Le péché d'orgueil est presque toujours un péché de jeunesse, monsieur Duncan Mac Isaac. On ne refait pas deux fois des miracles comme celui-ci.

— Nous en ferons d'autres, docteur Fox !

— Vous marcherez sur les eaux ? Vous nous donnerez la recette, car je crois que nous allons en avoir besoin !

— Vous êtes le plus païen de tous les missionnaires de toutes les missions de la terre, docteur Fox !

Patrick Sunderland s'interposa.

— Je vous en prie... Mes Frères, apportez un peu du sang-froid que vous venez de montrer dans vos rapports personnels ! L'heure est grave et nous avons du travail... Hardy, Law, Austin, vous allez armer les canots. Fox démontrera les tentes. Mac Isaac et Burleigh assureront le transport du matériel. A 8 heures nous appareillerons pour le fjord Negri, et à la grâce de Dieu !

Tandis que les missionnaires commençaient les préparatifs de la retraite Sunderland rédigeait un message :

« Dans l'impossibilité de nous maintenir sans munitions à « God's Harbour » nous avons appareillé en direction du fjord Negri où je compte hiverner. Nos provisions ont été dangereusement diminuées par les vols des Alakaloufes et par une distribution inconsidérée dont je porte la responsabilité. Notre santé est altérée par le climat et la mauvaise qualité de la nourriture. Burleigh est atteint de dysenterie et le Dr Fox a découvert les premières atteintes du scorbut chez Austin. Hâtez-vous, si nous ne sommes pas secourus nous allons mourir de faim et de maladie.

« Patrick SUNDERLAND (Past.). »

A 4 heures du matin, le capitaine enferma son message dans une bouteille qui fut scellée, enterrée dans le sable au pied d'un rocher bien visible de la zone d'atterrissage. Sur le rocher, Burleigh écrivit à la peinture rouge :

« Creusez dans le sable. Nous partons pour le fjord Negri. — Mars 1851. »

*Explorer* et *Valiant* tiraient sur les chaînes de leurs ancres lorsque apparurent les premiers canots fuégiens derrière le cap occidental. Patrick Sunderland les observa longuement puis replia sa longue-vue.

— Ils cherchent à nous couper la retraite. Mais le vent est bien orienté. S'il tient ils n'ont aucune chance de pouvoir nous suivre ! Mais il faut sortir de la baie en rangeant le cap oriental avant qu'ils arrivent à portée de harpon !

L'embarquement du matériel n'était pas terminé. Les marins, Mac Isaac, Gregory Fox, allaient et venaient sans relâche. Encore un quart d'heure et ce qui restait de provisions serait à bord... L'assaut des Indiens prenait un caractère stratégique. Pendant que les canots pénétraient dans la baie, un groupe de guerriers peints en noir, armés de harpons et de massues, sortait de la forêt. Le *Yah mah schkouna* des premiers jours faisait place à de longs cris hostiles. C'était la guerre ! Avec une angoisse profonde, Patrick Sunderland embrassa la situation. Appareiller immédiatement permettait de prendre le large avec sécurité au prix de l'abandon de la literie, des vêtements prévus pour l'hivernage et des conserves. Attendre réservait un combat naval. Entre deux périls extrêmes : mourir pendant l'hiver ou mourir sur mer, le capitaine se réveille et choisit la mer.

— Tout le monde à terre ! Que rien ne reste derrière nous !

C'est au pas de course que les équipages gagnent le camp. Les guerriers s'avancent en ordre de combat dispersé. Déjà, les premières pierres sifflent aux oreilles des missionnaires. Mac Isaac revient du rivage en courant à perdre haleine et se précipite vers Sunderland. Il est trempé de sueur malgré le vent du Horn qui tranche l'espace avec le couperet du grand beau temps antarctique. Il s'approche du capitaine. Hors de lui. Une joie sauvage au fond des yeux. Ses biceps énormes roulent sous les manches de la tunique maculée.

— Monsieur, voulez-vous m'autoriser à créer une diversion ?... Je contiendrai ces sauvages pendant dix minutes !

Quand les marins aperçoivent Duncan Mac Isaac qui court vers la ligne ennemie, ils suspendent le travail pour une seconde, ébauchent un geste d'effroi et reprennent leurs caisses. Les Fuégiens ont cessé d'avancer à la vue de cet homme désarmé qui accourt les cheveux au vent, l'œil étincelant, brandissant sa lourde Croix. Leur surprise de la veille n'est pas éteinte. La crainte, cette compagne de leur vie effroyablement misérable, les paralyse. Mac Isaac avance toujours, criant des injures...

— Chiens... Canailles... En arrière les Démons !

Mais la véhémence du jeune missionnaire neutralise l'effet premier de son audace. Il n'est plus un personnage surnaturel chantant à genoux. C'est un guerrier qui défie et propose le combat. Les Alakaloufes l'acceptent. Les bras se détendent. Les harpons sifflent. Les pierres pleuvent. Mac Isaac bondit, évitant les coups. Changeant brusquement de tactique, il prend la fuite vers la forêt, suivi de près par les indigènes...

L'embarquement est terminé.

— Mac... aux bateaux... vite !...

Les voiles fâsésent.

— Pour l'amour de Dieu, Mac Isaac, embarquez !

Patrick Sunderland pèse sur les avirons du youyou qui racle encore le fond de sable. Mac Isaac est entouré d'ennemis, toute retraite coupée, et reçoit des coups. Le sang coule. Une douleur au bas des reins le paralyse. Il se sent perdu et prend une décision farouche. Balançant à bout de bras la lourde Croix de cuivre il la laisse retomber sur un crâne. L'homme s'écroule. Il frappe. Des têtes éclatent. Il avance en poussant le « han » d'un bûcheron fatigué... Il va émerger. Il émerge ! Un dernier coup de Croix sur la tête d'un petit homme noir qui se dresse encore devant lui, et la route

vers la plage est libre... Sunderland le jette dans le youyou. Le youyou déborde et se range contre la coque de *Valiant*.

— L'ancre est à pic !

Les Alakaloufes lancent leurs harpons et leurs pierres qui giclent dans l'eau à quelques brasses du canot. *Valiant* se charge de toile. *Explorer* est déjà loin. Le vent du Horn saisit les deux embarcations dans sa main de fer et les pousse vers le cap. Elles gagnent sur les pirogues indigènes. Elles passent...

Cramponné à la barre, Patrick Sunderland entonne une chanson du gaillard d'avant où la bordée défie la mer en chargeant de toile « à démâter » le cap-hornier qui court sous les « roaring-forties » — les latitudes grondantes. Dans la minuscule cabine, le Dr Fox panse les blessures de Mac Isaac qui pleure en contemplant la Croix de cuivre massif souillée par le sang et la cervelle mélangés à des cheveux noirs.

\*

La catastrophe se produisit dans des circonstances nullement dramatiques. A quelques encablures de la plage choisie pour le débarquement au fjord Negri, *Valiant* heurta une roche sous-marine. L'eau monta rapidement dans les fonds. Les deux équipages unirent leurs efforts pour sauver le canot. Ils réussirent à l'échouer sur le sable mais à demi rempli d'eau, la coque déchirée, irréparable. *Valiant* transportait presque toutes les denrées périssables. La farine, le biscuit, le riz, l'avoine, le thé, le chocolat devaient être abandonnés. Triste et doux, le visage de la famine se penchait sur les missionnaires qui prenaient leurs quartiers d'hiver...

*Valiant* servait d'infirmerie. Le Dr Fox y logeait Austin et Burleigh, ses deux malades. *Explorer* ancré dans l'embouchure d'une rivière baptisée Rio del Hielo conservait Hardy et David Law comme équipage... Patrick Sunderland découvrit une grotte à un demi-mille de la plage. Sèche, abritée du vent, elle méritait son nom : Buckingham Palace. Mac Isaac s'y installa avec le capitaine...

La paix. La solitude totale. Bercée par le rugissement du vent. La pluie. Les brumes rampantes au pied des montagnes. Les « tempanos » — icebergs minuscules — qu'un glacier lançait à la mer. Ils naviguaient au pied des montagnes noires. Les montagnes paraissaient

glisser sur les couches d'humus et entrer dans l'eau pour y rechercher une putréfaction plus accomplie.

La pluie tombait depuis quarante-cinq jours. Les nuages s'étaient refermés sur le mont Sarmiento. Il faisait très froid.

— Les Alakaloufes ne viendront pas nous chercher dans ces parages, murmurait Patrick Sunderland, ni les baleiniers, ni les chasseurs de « lobo de mar »... Personne ! Aucun espoir de secours avant la relève. Et la relève arrivera trop tard...

Cinq minutes de soleil, tout de suite remplacées par les flammes grises de la pluie. L'hiver s'installait sur la Terre des Feux. La silhouette sombre d'*Explorer* se déformait à l'embouchure du Rio del Hielo sous l'éclairage des glaciers, fantasmagorique. Dans la coque de *Valiant* — l'infirmerie parcimonieusement éclairée par quelques chandelles — Austin était en train de mourir, ravagé par le scorbut.

— Il faudrait tenter quelque chose, murmurait Patrick Sunderland.

— Il faudrait tenter quelque chose, disaient Benjamin Hardy et David Law.

Le vent. La neige. Les cascades venaient d'entrer dans la rigidité du gel. Elles restaient suspendues sur le flanc des montagnes. La neige tombait.

La neige tombait depuis trente jours. Avec la même rigueur que la pluie. Elle ne transfigurait pas le paysage. C'était une neige triste, pelliculeuse. Elle rétrécissait encore plus l'univers mou, sans fond ni forme où tout, même la chair vivante, semblait pourrir. A l'allégresse des premiers jours qui sanctionnait le succès de la fuite — le seul à vrai dire que la mission eût jamais remporté : avoir évité les Alakaloufes qu'elle voulait évangéliser ! — succédait un morne ennui.

— Il faudrait tenter quelque chose ! venaient de conclure Patrick Sunderland, Hardy et David Law.

— Nous pouvons essayer d'atteindre Magellan avec *Explorer* qui est en état de naviguer, proposèrent les marins.

— Allez ! Et que Dieu vous aide ! murmura le capitaine.

Benjamin Hardy et David Law nettoyèrent la coque du canot. Ils partagèrent les maigres provisions avec ceux qui restaient. Ils emportaient un message de détresse pour le consul d'Angleterre à Magellan... Ils appareillèrent sous la neige. Tous les missionnaires les avaient accompagnés jusqu'à la plage, même Austin porté sur un brancard improvisé. Ils mirent à la voile en chantant l'hymne :

*Plus près de Toi, mon Dieu !*

Le vent portait bien. La tempête de neige renoua derrière *Explorer* ses ombres grises et plus personne n'entendit jamais parler de lui.

Le vent. La neige. Mac Isaac n'allait plus à la chasse. Ils cessèrent de partager les lièvres étiques avec leur rigueur luthérienne : une moitié entre sept hommes et l'autre moitié pour le jour suivant. La famine penchait son visage triste et doux sur leurs insomnies. Mac Isaac et le Dr Fox essayèrent de pêcher. Rien n'habitait les profondeurs glacées du fjord et si les Alakaloufes ne le visitaient jamais, c'était parce qu'il ne nourrissait pas son homme. Mais à la fin juillet ils découvrirent un banc de moules. Cela leur fit gagner quelques jours, dans l'attente de la relève ou des secours envoyés depuis Magellan. La relève ne pouvait pas ne pas venir. Patrick Sunderland l'attendait, allongé à l'entrée de Buckingham-Palace... Ses voiles blanches apparaissaient à l'aube des nuits d'hiver... Cap-hornier... Brick... Goélette... Simple cutter... Elle entra dans le fjord Negri toutes voiles déployées puis se résorbait dans la neige tourbillonnante. Sunderland ramenait alors ses bras protégés par plusieurs paires de bas de laine au niveau de sa poitrine et joignait les mains...

Austin mourut le 10 août. Il fut enterré sur la plage vers l'embouchure du Rio del Hielo. Les survivants transportaient les rochers du mausolée avec des gestes de rêve, psalmodiant les hymnes. Ce fut la dernière manifestation sociale de la communauté au fjord Negri. Gregory Fox se retira, seul, dans la coque de *Valiant*. Patrick Sunderland accueillit dans la grotte, près de Mac Isaac, le charpentier Burleigh qui perdait son sang par les entrailles.

Le vent. La neige. Ils entraient dans une vie léthargique. La demi-clarté grise des jours et des nuits abolissait la notion du temps. Ils survivaient sans efforts et sans fatigue. Ils ne souffraient même plus de la faim.

Le 25 août, Patrick Sunderland pria le charpentier d'aller jusqu'à l'infirmerie prendre des nouvelles du docteur qui ne donnait plus signe de vie. Burleigh se dressa et disparut dans la « poudrerie ». *Valiant* se trouvait à un demi-mille. Burleigh erra pendant des heures à travers la tempête blanche. Il mourut, seul, et la neige recouvrit son corps.

Les habitants de la grotte attendirent son retour pendant plusieurs jours... Le vent. La neige. Les « tempanos » glissant sur les eaux noires du fjord. Les forêts aux chevelures grises. Puis, Sunderland qui sentait venir la fin rédigea une lettre pour le docteur.

« Mon cher Gregory,

Dieu a sans doute jugé convenable d'appeler dans son sein un autre membre de la mission. Burleigh, notre Frère bien-aimé qui est parti vers vous le 25 à midi n'est pas encore revenu ; il doit sans doute être en présence de son Rédempteur qu'il a servi si fidèlement. Quelques instants encore et, avec la faveur du Très-Haut, nous irons nous réunir aux Bienheureux afin de chanter les louanges de Jésus pour toute l'éternité. Je ne souffre ni de la faim ni de la soif après avoir passé cinq jours sans rien prendre. Quelle merveilleuse faveur ceci est pour moi, misérable pécheur ! Votre Frère bien-aimé en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Patrick SUNDERLAND. Past. »

Avec des gestes de rêve, Mac Isaac s'enveloppait les pieds dans des toiles de tente, enfilaient ses mains dans des bas de laine, prenait la lettre et rampait hors de la grotte. Le vent du cap Dur ravageait la neige. Mac Isaac avançait sur la plage en titubant, les mâchoires serrées, aveuglé par la « poudrerie », le cerveau translucide d'inanition. Son père adoptif l'avait honoré d'une dernière mission. Aucune force ne pouvait l'arrêter... La neige effaçait ses traces. La tempête le drossait vers la mer ou cherchait à l'échouer sur les montagnes. Il ne se laissait pas rejeter hors de sa route...

C'est seulement au crépuscule, après neuf heures d'agonies successivement surmontées que par un dernier effort cruel il réussit à se hisser sur le pont de *Valiant*. Il pénétra dans la cabine. Le Dr Fox veillait à la clarté d'une chandelle et lisait son livre de prières. Mac Isaac s'allongea près de lui, remit le message, puis il griffonna sur une page de son carnet :

Fjord Negri, 31 août 1851.

« Elisabeth,

Nous restons trois survivants et si la relève tarde plus de quarante-huit heures elle ne trouvera plus que cette lettre qui contient mes dernières volontés. Elle ne concerne que vous. Si je dois périr de faim et de misère sur cette côte abominable, ce message vous apportera la réparation de ma légèreté. Devant Dieu il vous proclame ma fiancée *in articulo mortis*. Vous penserez à moi comme à l'époux que le Tout-Puissant vous a retiré avant le

jour des noces parce qu'il n'était pas digne de vous. Si je suis sauvé ce sera dans de telles conditions que cette lettre parviendra en Angleterre avant moi. Elle constitue dans ce cas une promesse solennelle de mariage. Pardonnez mon silence obstiné à cet égard. L'amour de notre enfance me portait vers vous, mais nous étions si jeunes que je n'arrivais pas à prendre une décision, que je ne *voulais* pas prendre un engagement avant d'avoir accompli mes vingt ans. Il était plus tard que je ne croyais !

Je pose mes lèvres sur votre front si chaste en demandant à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous rassembler encore une fois ici-bas.

Duncan MAC ISAAC. »

Puis il rédigea l'adresse d'une main ferme :

*Elisabeth Neil — Aux bons soins du Pasteur des orphelins Georges Muller — Bristol — Angleterre.*

Au dehors, poussée par la tempête antarctique l'Armada de la relève pénétrait dans le fjord Negri avec ses coques de brume, ses voiles de neige.

\*

Le capitaine Morshead envoya la bordée « à hisser les perroquets » malgré l'indignation respectueuse du Second. Au premier « williwaws »<sup>3</sup> on allait démâter, pour sûr ! Mais un vaisseau de Sa Majesté ne porte jamais assez de toile quand une expédition anglaise est en péril ! La frégate *Dido* filait 13 nœuds, courant « grand largue » sur le canal Cockburn vers le fjord Negri que le capitaine voulait atteindre avant la nuit.

Morshead arpentait la dunette en froissant avec rage le message de Patrick Sunderland. Que diable allait-il faire dans cette île ? Et maintenant au fjord Negri où pas un navire n'a relâché depuis vingt-cinq ans ?... Avec des canots tout juste bons pour un service portuaire ! « Mon vieux collègue est devenu fou ! » pensait le capitaine.

— On peut trépaner avec succès un homme sain, murmurait le docteur du bord, mais pour retirer une Bible d'un crâne anglais c'est une autre affaire !

— L'homme n'est ni ange ni bête, docteur, et qui veut faire l'ange...

La nuit traînait sur la mer quand la *Dido* embouqua le fjord Negri. Morshead fit tirer des coups de canon. Rien n'apparaissait sur le rivage, au

pied des montagnes. Toutes les longues-vues du bord fouillaient l'étendue blanche et noire, mais c'est tout à fait par hasard que les hommes débarqués découvrirent la tombe du marin Austin grâce au mausolée de rochers. Le nuit tombait. Ils regagnèrent le bord. D'heure en heure et jusqu'à l'aube Morshead fit tirer le canon. Rien ne répondait. Rien n'apparaissait sur le rivage funèbre écartelé entre l'ombre blanche de la neige et l'ombre grise du ciel.

Le lendemain une exploration méthodique amenait la découverte de la grotte. Tout au fond, enfoui sous des haillons glacés qu'il fallut couper à la hache, gisait un corps au visage méconnaissable à demi dévoré par les rats et les crabes. Le capitaine Morshead retira de la main rigide un carnet que les rongeurs avaient épargné.

— Celui-ci est Patrick Sunderland, murmura-t-il d'une voix étranglée.

Sur la dernière page écrite d'une main tremblante il pouvait lire, portant la date du 5 septembre 1851 :

« Combien grande et merveilleuse se manifeste la bonté de Dieu envers moi ! Il m'a conservé vivant depuis quatre jours sans prendre aucun aliment, sans éprouver ni faim ni soif. »

Vers 1 heure de l'après-midi le chapelain de la *Dido* improvisa un service funèbre à l'entrée de la grotte. Un piquet de débarquement rendait les honneurs tandis que tonnaient les salves réglementaires. Presque en même temps les marins découvraient *Valiant* à demi enfoui sous la neige. Dans la cabine : deux corps enlacés. Gregory Fox et Mac Isaac respiraient encore.

Le baromètre baissait. Le vent du cap Dur flagellait les eaux du fjord et déployait la danse des serpents de neige. La « poudrerie » noyait toutes les perspectives. Il se faisait tard. Morshead donna des ordres pour l'appareillage. Déjà, la bordée virait au guindeau. Une chaloupe ramena à bord les corps de Gregory Fox et Mac Isaac enveloppés dans de chaudes couvertures tandis que les marins refermaient la tombe de Patrick Sunderland. Le corps du charpentier Burleigh n'avait pas été retrouvé.

Deux heures plus tard, *Dido* entrait dans le canal Cockburn et faisait route vers Magellan. Le capitaine Morshead se montrait triste et hargneux tandis que le médecin desserrait les mâchoires de Gregory Fox.

— Pensez-vous qu'on le sauvera ?

Le médecin hocha la tête.

— Et celui-ci ? demanda le capitaine en montrant le corps de Mac Isaac.

— De celui-ci je réponds. Il est très bas, mais avec une pareille constitution... c'est un gaillard que la mort n'a pas encore mis dans sa poche et qui ira loin !

Le roulis perdait son ampleur des « mers montagneuses ». La tempête de neige déployait ses voiles.

## SECONDE ÉPOQUE

*« Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... »*

*Luc, X 3.*



# I

Un iceberg croisait au large des îles Falkland. Une terre malade. Rongée par la lèpre jaune des rochers. Tous les arbustes — à défaut d'arbre — pliés par la discipline monacale du vent. Le vent. La pluie. Une nature entrée dans le commencement de sa fin et qui n'avait pas le courage de renoncer tout à fait...

Port-Stanley, capitale d'un désert océanique. Une rue, canal ouvert dans la boue noire. Quelques maisons en train de se dissoudre sur ses rives. Une rade abritée. A poste d'ancre, une goélette-bergantine de 88 tonneaux neuve, à peine maculée par cent jours de traversée. C'était le *Patrick Sunderland*, le nouveau bateau de la « South America Evangelical Society ».

Le canot du « post-master » tirait sur son amarre au pied de l'échelle de coupée. Le courrier d'Angleterre venait d'arriver. Entre les gros doigts de Mac Isaac durcis par quatre-vingt-dix jours de service à la mer tremblait la lettre d'Elisabeth Neil — deux feuilles de papier gris couvertes d'une écriture lasse :

« ...et si les quatre années que vous venez de passer parmi nous me sont apparues comme le fruit d'une bénédiction particulière du Seigneur, je ne puis m'empêcher de penser avec quelque mélancolie à tout ce que vous sacrifiez par votre décision de repartir avec la nouvelle mission...

« Vous m'avez bien souvent communiqué votre désir de franchir la porte la plus étroite, et je ne puis que vous approuver. Mais ne croyez-vous pas que notre vieux pays est riche en portes étroites et sentiers difficiles ? Après votre ordination, vous pouviez assister le bon pasteur Muller qui nourrit de vastes desseins pour les orphelinats de Bristol. Depuis cinq ans je ne lui apporte que l'activité insignifiante d'une humble servante. Songez à l'aide que lui aurait procurée un ouvrier du Tout-Puissant ayant votre enthousiasme et votre volonté ? Je pense à l'œuvre d'assistance dans nos prisons où les orphelins vivent dans le silence du Seigneur... Je rêvais aussi d'un second miracle Wesley, d'un nouveau Réveil dont vous auriez été l'animateur grâce à la réputation que vous étiez en train d'acquérir par vos mérites et au prestige que vous exerciez autour de vous... Croyez-vous

qu'entre un mécréant britannique et un sauvage des régions que vous regagnez le Seigneur fasse une différence ? Whitfield ne disait-il pas déjà en 1737, à Bristol : « Tous s'étonnaient que je voulusse aller en Georgie, et on me fit remarquer que si je voulais convertir des Indiens, il me suffisait de me rendre parmi les mineurs de Kings-wood, et que je retrouverais là des païens autant que j'en voudrais. »

« Je ne suis pas seule à déplorer votre départ. Le pasteur Muller voyait votre place marquée par la divine Providence à Bristol comme ministre et même comme missionnaire ! Snow et John Mallory — vos professeurs d'Oxford — regrettent votre détermination. Je ne suis que votre humble fiancée et mon rôle — pardonnez-moi ce manque de modestie, Duncan — est de traduire le sentiment général des milieux touchant aux Eglises méthodistes, anglicanes et presbytériennes.

« Mais ces trois nouvelles années d'absence me paraîtront légères puisque je sais que vous marchez dans la voie du Seigneur. Quand vous m'aurez épousée, je vous suivrai à la Terre des Feux si vous décidez de repartir. Je serai aussi fidèlement en Dieu la femme du Pasteur d'âmes fuégiennes que j'eusse été la femme du prédicateur des ouvriers de Bristol, ou du colporteur de la Parole, si vous aviez décidé de rester dans la tradition wesleyenne. L'essentiel, c'est que vous soyez plus que jamais résolu à faire de la religion la grande tâche de votre vie car, après tout, c'est la seule chose qui, à strictement parler, soit nécessaire.

« Je vous écrirai chaque mois au siège de la mission aux îles Falkland. Je demande ardemment à Dieu de vous garder dans la Foi ; qu'il vous dirige et vous bénisse !

Elisabeth NEIL. »

\*

Port Stanley. Le vent pesait sur les toitures de tôle. Les rafales de pluie brûlaient la peau. Les pas des marins débarqués d'un baleinier éveillaient dans la boue de l'unique rue des bruits étouffés de marécage. Tomas Bartlett, le nouveau « surintendant » de la Mission et Mac Isaac marchaient lentement. Leurs imperméables de marin ne les signalaient pas à l'attention des rudes Finlandais et Norvégiens qui appareillaient dans quelques heures pour la Georgie du Sud... Remonter l'unique rue vers les abattoirs... Descendre l'unique rue vers le cimetière... Du cimetière aux abattoirs

l'unique rue offrait le maximum de perspectives civilisées sur le 52<sup>e</sup> parallèle. Les pieds remuaient la boue. La boue. La pluie. Le vent.

— Dans huit jours nous serons aux îles Keppel ! cria le « surintendant ».

— Aux îles ?...

— Aux îles Keppel !

Le vent marquait des pauses chargées de silences irrités.

— Nous nous conformons au testament de Patrick Sunderland, reprit Tomas Bartlett. C'est par la grâce de Dieu et dans la profondeur de son sacrifice qu'il a découvert ce plan d'une évangélisation raisonnablement conduite ! Il est trop tôt pour installer une mission permanente au milieu des peuplades hostiles. Nous aurons notre base aux îles Keppel et, de là, nous irons croiser dans les canaux, nous prendrons contact avec les Yaghans par des débarquements rapides et multipliés. Les Yaghans seront peut-être plus maniables que les Alakaloufes ! Ceux qui accepteront de nous suivre volontairement seront instruits à la mission pendant dix-huit mois. Nous leur enseignerons l'anglais, ils nous aideront à dresser le dictionnaire anglais-yaghan. Puis, nous les renverrons dans les îles. Évangéliser les primitifs sans parler leur langue est une utopie. Ne croyez-vous pas ?

Le vent revenait et soulevait des tourbillons de poussière liquide. À travers ces rideaux gris apparaissait la silhouette du *Patrick Sunderland*. Dans le secret de son cœur Mac Isaac murmurait : « Mon père, vous avez réalisé par votre mort ce que votre vie n'a pas accompli ! »

Les sommes considérables exigées par la construction du bateau et l'équipement d'une expédition puissante avaient été rassemblées en quelques semaines à la suite du désastre de Fjord Negri. Lorsque l'Angleterre avait appris qu'un de ses plus ardents missionnaires doublé d'un vieil officier de sa marine avait été littéralement assassiné par la modicité du budget de son entreprise, que des citoyens britanniques étaient morts de faim sur des rivages étrangers, les bourses s'étaient dénouées d'elles-mêmes ! Et maintenant...

— Et maintenant il s'agit de rassembler les volontaires ! reprit Tomas Bartlett. Ces sauvages ne nous suivront pas spontanément aux îles Keppel. Il faut donc retrouver Jimmy Button<sup>4</sup>.

— Celui que Fritz-Roy avait ramené en Angleterre en 1830 ?

— Et qu'il avait présenté à Sa Majesté Guillaume IV. Il l'a reconduit à Wulaia en 1833. Il doit y être encore. Il peut nous aider.

Mac Isaac se baissa rapidement pour ramasser un morceau de ficelle qui traînait sur le sol et le fourra dans sa poche.

— Il n'y a pas de temps à perdre, cria Tomas Bartlett, si nous voulons que notre pénétration ait aussi un sens politique, et sur ces côtes solitaires, entre deux océans qui...

Un phare s'allumait à l'entrée du port.

— Que voulez-vous dire par... sens politique de notre pénétration, monsieur le « Surintendant » ?

Tomas Bartlett releva la tête.

— Frère Mac Isaac, j'évoquais la valeur politique d'un établissement sur ces côtes désertes qui pratiquement n'appartiennent à personne. La présence du pavillon britannique à ce carrefour de routes maritimes...

— En somme, vous pensez que nous pouvons servir à la fois Dieu et Mammon, monsieur le « Surintendant » ? demanda Mac Isaac avec une violence contenue.

— Mais...

Le jeune missionnaire trancha l'espace d'un revers de main.

— Monsieur le « Surintendant », Henry VIII enleva jadis la suprématie au pape pour se l'attribuer. Jusqu'à Wesley la Réforme fut plus ou moins asservie à l'Etat. C'était l'époque où les pasteurs anglicans allaient au cabaret pour s'enivrer sérieusement et sans scandale. Moi, fils indigne de Wesley, je prétends maintenir la séparation de ce qui doit être séparé...

« Ces Ecossais impossibles ont la tête dure comme un boulet de canon », pensait le « surintendant » en marchant sous la pluie.

\*

Mission des îles Keppel, 1857.

« Ma chère Elisabeth,

Jour anniversaire de notre départ de Port Stanley, la goélette toutes cales pleines, les panneaux de nos maisons démontables amoncelés sur le pont... Un an de travail pour installer cette mission, ce squelette de mission plutôt puisque les Indiens, sa chair vivante, ne sont pas encore arrivés. Mais je me réjouis, car dans une semaine je pars avec deux catéchistes : Bull et William Moore et mon vieil ennemi le Dr Fox qui n'a pas encore retrouvé ses

cheveux perdus au fjord Negri ! Nous allons commencer cette chasse aux âmes qui sous certains aspects rappellerait la chasse à la baleine si, négligeant son caractère sacré, on ne considérerait que l'imprévu qu'elle entraîne ! Je remercie le Seigneur de m'avoir épargné toute révolte contre cette longue attente car, vous le savez, je supporte mal certaines formes de patience !

Nous avons travaillé depuis un an comme maçons, charpentiers, décorateurs, mais enfin la mission est prête à recevoir ses enfants avec le maximum de confort.

Nous allons être mutuellement privés de courrier pendant quelques mois. Les dangers de notre croisière ne peuvent être mis en parallèle avec ceux que nous avons affrontés à « God's Harbour ». Toutefois, sur les côtes de Navarin ou dans le détroit Ponsonby, la protection du pavillon britannique dont la gloire forme un des soucis de notre « surintendant » Tomas Bartlett ne sera pas assurée comme ici ! A franchement parler, je crois qu'il ne se passera rien de fâcheux. Mais, à travers le temps et l'espace c'est, ma chère Elisabeth, une séparation nouvelle qui sera consommée sous peu de jours. Je tiens par conséquent à reprendre et commenter certains passages de votre première lettre reçue à Port Stanley.

L'attitude du pasteur Muller et de mes professeurs d'Oxford me touche et m'honore. Je sais que le service du Seigneur se passe de départs spectaculaires, et bien souvent à Christ-Church, dans ces salles aux boiseries sombres, j'ai entendu retentir la parole impitoyable du fondateur de notre sainte Eglise chassant des temples les nouveaux Pharisiens !

Prédicateur méthodiste en Angleterre alors que le méthodisme a conquis des millions d'âmes, c'était adhérer à l'orthodoxie intellectuelle et j'ajoute : presque mondaine ! Pour moi le méthodisme est et restera : le christianisme pris au sérieux ! C'est pour cela que je suis reparti.

Que ce nouveau départ ne vous inquiète pas outre mesure, Elisabeth. Je n'ai pas ce qu'on appelle l'appétit du martyr. Si je l'avais eu, l'expérience de « God's Harbour » m'en aurait sans doute guéri ! Je veux simplement que le don de moi soit réel, fait du risque de ma vie et de la souffrance de ma chair. Hors de ces réalités je tiens le don de soi pour entaché d'intellectualisme, donc suspect. Il ne manque point de Pasteurs pour se pencher sur les païens qui abondent dans les « slums », les salons, les prisons et la Cour de Sa Majesté. Saint Paul a dit aux Romains (*Epître I*, 14) : « Je me dois aux Grecs et aux Barbares. » Ceux qui possèdent ma

force physique doivent aller aux Barbares, car il manque d'ouvriers pour les moissons lointaines.

« Vous interprétez la volonté de Dieu à travers votre âme ardente, ma bien chère Elisabeth. Vous avez raison de ne retenir que le grand côté des choses, mais vous oubliez les avantages que j'ai retirés de mon choix. John Wesley est resté cinq ans à Charterhouse, et Christ-Church l'a retenu à Oxford de 1720 à 1725. Ma vocation missionnaire m'a permis de brûler les étapes, de ne rester que deux ans à Charterhouse et d'être ordonné tout à fait exceptionnellement après un an de Christ-Church. Que de temps gagné pour l'œuvre du Seigneur !

Je ne perds pas de vue notre établissement. Si dans deux ans, comme je l'espère, nous avons suffisamment défriché la vigne pour installer la mission dans l'archipel fuégien lui-même, je rentrerai en Angleterre et notre promesse réciproque pourra s'accomplir. Nous repartirons ensemble. Je pense que votre santé ne sera pas altérée par ce climat qui est rude mais sain. Mieux partagés que nos Frères qui travaillent en Afrique ou au fond de l'Asie, nous ne rencontrons ni fièvres, ni bêtes féroces, à part la race d'hommes déshérités qui justifient à peine le titre d'hommes et que nous devons amener à la Lumière.

Recevez ma bien chère Elisabeth, vous qui êtes un jardin de vertus, l'humble et affectueux salut du misérable pécheur qui est indigne d'être votre Frère en Jésus-Christ.

Duncan MAC ISAAC. Past. »



## II

Calme sur l'archipel. Vent conciliant. Il traînait derrière chaque bouffée un lac d'eau moirée. Le *Patrick Sunderland* venait des îles Keppel par le golfe Nassau. Il doublait les caps signalés par leur frange d'écume frisée. Il passait au pied des forêts endormies sur leurs pourritures. Ciel léger repris et multiplié par les grands fonds aux densités vertes. La goélette profitait de cette trêve, simple mirage de beau temps préparé par trois cents jours de vent, pluie, brume. Elle entra dans la baie de Wulaia...

Le capitaine préparait la manœuvre : « Amenez partout » avec une bordée de jurons effroyables dans la direction des missionnaires « plus papistes que le pape ». Le « land-party » — l'équipe de débarquement évangélique — s'était réunie sur le gaillard d'avant, comme jadis à « God's harbour ». Les mots se prenaient au piège des solitudes. Mensongères. Peuplées de fantômes. A peine les voiles amenées et les ancres claires qu'une première fumée montait du rivage. Puis deux. Puis douze. Elles se déplaçaient sur l'horizon mauve. Elles s'en détachaient pour avancer, cauteleuses, vers le *Patrick Sunderland*.

— Ils entretiennent des feux dans leurs canots, précisait le capitaine, vieux « lobero » de Magellan.

Les canots fumaient. Les hommes dressés à l'avant tendaient leurs mains vers la goélette. Les femmes pagayaient à l'aide de pelles courtes et larges. La flottille arriva à portée de voix et déjà commençaient les appels *Yah mah schkouna* ! modelés sur d'étranges notes où résonnaient, confondues, menaces et prières.

— Si vous désirez avoir des nouvelles de Jimmy Button c'est le moment, cria le capitaine... Jimmy Button... Jimmy !... oh ! Jimmy !

Alors, à la grande stupéfaction des missionnaires une réponse s'éleva d'un canot :

— Si, si... Jemm Button... *yo, yo... Donde esta la escala ?... Good morning* !

Ce sauvage à la barbe hirsute qui empoignait avec agilité l'échelle de corde, c'était le Jimmy Button du capitaine Fitz-Roy qui avait passé deux ans dans un collège anglais. Retourné à ses solitudes fuégiennes depuis

vingt-quatre ans, il apparaissait sale et entièrement nu sur le pont du *Patrick Sunderland*. Il roulait un gros rire sur ses lèvres bestiales, tendait la main, psalmodiait des mots anglais et espagnols avec une rugosité effroyable.

— *Yes... yes... yo, Jemm Button... Galletas... Biscuits, biscuits para wife... my wife !*

Il désignait le canot maintenu le long de la coque par une petite femme qui poussait des cris plaintifs.

— *Jamus ! ! !... Jamus ! !*

— *Wife !... My wife !* confirmait la face hilare.

Le cœur de Gregory Fox battait sous l'étreinte d'une pitié désespérée... La ronde des canots... Le concert des plaintes *Yah mah schkouna !...* Les bras nus tendus vers le navire dans un irrésistible désir... Tout cela posé dans le décor vert et bleu de Wulaia... Un monde au lendemain de la chute de l'homme ! Alors que toutes les joies du Paradis viennent de lui être retirées... Et sur le pont, entouré par les marins, Jimmy Button témoin désastreux des efforts pédagogiques britanniques !

Mac Isaac saisit le bras du docteur. Il avait le front barré de plis, la mâchoire dure...

— Et vous avez réfléchi à tout l'argent que Fitz-Roy a dépensé pour « ça » ?

Il pointait un index accusateur vers Jimmy Button qui dévorait des galettes, lançant quelques débris par-dessus bord à l'intention de la femme éplorée... *Jamus ! ! !... Jamus ! ! !*

Et soudain, Jimmy Button fit renaître leur espérance. Conduit vers le carré il se trouva en présence de la femme du capitaine qui suivait toujours le vieux « lobero » dans ses navigations périlleuses. Jimmy Button avait presque tout oublié de la vie civilisée... saut le sentiment de la pudeur ! Il réclama un pantalon. Puis une paire de bretelles pour le soutenir ! Les missionnaires rayonnaient... La mémoire de Jimmy Button jamais sollicitée en vingt-quatre ans de vie primitive se remettait à travailler ! Mac Isaac, Fox, Bull, William Moore l'interrogeaient à tour de rôle. Dans son mauvais anglais mêlé d'espagnol, parfois déchiré par des mots yaghans, Jimmy Button ressuscitait ses souvenirs de voyage avec des précisions parfois saisissantes... Que pensait-il de la vie civilisée ?

— *Bueno... Very well... très very well !*

— Et de la vie yaghan ?

— *Bueno tambien... aussi très very well !*

— Préférait-il la vie civilisée ou la vie yaghan ?

Jimmy Button éclata de rire. Les hommes blancs lui posaient une question ridicule... Voulait-il accompagner la mission aux îles Keppel ? Là-bas... pantalons neufs... maisons bien chauffées... beaucoup de galettes...

— *No señor...*

Et les amis de Jimmy Button, voulaient-ils accompagner la mission ?

— *No señor... nobody, nobody... personne...*

Mais Jimmy ne pouvait répondre au nom de ses camarades sans les avoir consultés ? Toujours rigolant, Jimmy remonta sur le pont, adressa quelques phrases aux hommes des canots. A mesure qu'il parlait les regards se faisaient plus sournois, les têtes se détournaient, les femmes couvraient leurs enfants et leurs chiens étroitement mêlés avec des morceaux de peau de phoque.

— *Nobody señor... nobody...*

Personne ne voulait embarquer sur la goélette. Les plaintes de l'épouse Button redoublaient sur un mode suraigu.

— Jamus ! ! ! !... Jamus ! ! ! !

Elle frappait à coups de pelle la coque du *Patrick Sunderland*. Jimmy Button qui avait retrouvé l'usage de la poignée de main distribua quelques « shake-hand ». Il sauta dans son embarcation. Il s'éloigna, dressé à la proue dans l'attitude d'un dieu austral régnant sur ses femmes esclaves et sur la mer... La flottille s'engageait dans son sillage, fumées dilapidées par le vent qui revenait annoncer l'approche de la nuit en poussant de profonds soupirs.

Sur l'île Navarin, au fond de la baie entre le ciel et la mer, douze feux veillaient sur la civilisation des primitifs inviolée. La goélette virait autour de son ancre...

Le lendemain les Yaghans revenaient et montaient à bord. Ils se familiarisaient avec le navire. Ils rôdaient dans tous ses recoins. Profitaient de la moindre ouverture pour s'introduire dans les cales. Grappillaient ce qu'ils pouvaient. Jimmy Button protestait contre la répartition des cadeaux en poussant un long cri monocorde plus rauque que celui des mouettes grises glissant autour des mâts sur la soie du vent... Il précisait son importance sociale en désignant les nombreuses femmes qu'il avait amenées. Jimmy était devenu avec le temps une sorte de patriarche et les Buttons peuplaient les îles... Beaucoup galettes ! Beaucoup fer !... Beaucoup tabac ! ! !... Il protestait avec l'assurance d'un camelot certain

d'obtenir par la fatigue de son auditoire ce que ne peut gagner par elle-même une marchandise médiocre. De temps à autre il menaçait les missionnaires et le capitaine.

Les Yaghans poursuivaient leur pillage pacifique et puéril... Ils ramassaient des clous, de vieux chiffons, les débris de filin, les restes du déjeuner. Mais comme ils allaient se retirer enchantés de leur visite un matelot vint prévenir le capitaine. En s'introduisant par un hublot, des enfants venaient de voler vêtements, chaussures, couteaux, linge dans le poste d'équipage...

Un ordre bref. Les issues gardées par trois marins. Les haillons accumulés par chaque Yaghan sont visités, les objets volés récupérés. L'agitation parvient à son comble. Les indigènes protestent et se jettent sur les blancs pour reprendre leurs larcins. Les femmes poussent des cris suraigus...

Les missionnaires cherchaient à rétablir le calme dans ce pandémonium quand un Yaghan de haute taille se rua sur le capitaine et le saisit à la gorge. Le vieux « lobero » connaissait le secret des prises efficaces. Il avait mis à mal plus d'un « roto »<sup>5</sup> dans les bars de Bahia-Blanca et de Valparaiso. Frappé au menton, le souffle coupé par un coup de tête au creux de l'estomac, l'Indien s'étala sur le pont.

— Canaille... *Porqueria-saloperie... La puta que te partó*<sup>6</sup>... Je vais te dresser avec des prières, moi !!!

Furieux, le capitaine empoigna le Yaghan sous les aisselles et le bascula dans la mer au milieu des canots. Cet acte d'autorité retourna la situation. Les sauvages ne menaçaient plus. Ils adressaient des gestes pacifiques, de leurs embarcations... Ils s'éloignaient dans le crépuscule qui n'en finissait plus de descendre à travers les forêts, depuis le sommet des montagnes casquées de neige, sur la mer immaculée qu'il recouvrait d'une poussière grise...

Le lendemain, jour du Seigneur, le vent courait sur la baie de Wulaia sans plus écraser le paysage que la veille. Le calme exceptionnel se maintenait. Le soleil apparaissait à travers les déchirures des nuages. Le beau temps rachetait sa brièveté en se livrant d'un seul coup.

Gregory Fox, Bull, William Moore en redingote noire et col empesé, se préparaient à descendre à terre pour célébrer le culte et enseigner aux indigènes l'hymne : « Dieu tout-puissant, ô Seigneur adorable. » Le capitaine avec son chapeau haut de forme sous le bras, sa femme en robe de

soie, et les trois matelots endimanchés embarquaient dans la chaloupe à leurs côtés. Mas Isaac désigné par le tour de garde restait seul à bord. Il se pencha sur la lisse du bastingage et cria :

— Vous avez pris des pistolets ?

La chaloupe débordait.

— Le « surintendant » interdit de porter des armes pendant les réunions de prière ! répondit William Moore.

— Le « surintendant » est un imbécile, murmura le jeune missionnaire.

Le capitaine souriait en montrant ses poings. La chaloupe s'éloignait. Elle gravait son sillage sur la plaque d'acier bleu de la baie. Mac Isaac entendait les chants yaghans. Les douze fumées dressaient leurs colonnes grises entre les tas de coquillages rejetés par les indigènes après les repas. Ils formaient de hautes pyramides aux silhouettes de termitières.

Mac Isaac resta longtemps accoudé à la lisse du bastingage. Il n'arrivait pas à se détacher du paysage illuminé par ce bref passage de la paix australe. Il apercevait la foule indigène qui se rassemblait autour du « land party » et l'encerclait. Il entendait des fragments de l'hymne : « Dieu tout-puissant, ô Seigneur adorable » et la voix bien détachée de Gregory Fox qui dirigeait le chœur. Une centaine de Yaghans au moins suivaient le culte. Il allait enfin descendre dans sa cabine, lorsque...

Mac Isaac déploya la longue-vue du capitaine. Quatre ou cinq sauvages se détachaient de la foule. Ils descendaient vers la plage, entouraient la chaloupe, emportaient les trois paires d'avirons. Que signifiait ?... Ils unissaient leurs efforts pour remettre l'embarcation à flot... Mac Isaac fronça le sourcil. Les Yaghans voulaient-ils couper la retraite au « Land-party » ? Mais, dans ce cas ?...

Presque aussitôt il perçut un cri. Il reconnut la voix de Jimmy Button. La masse des Yaghans se mit à bouillonner... Les massues tourbillonnaient au-dessus des têtes. L'écho assourdi des coups parvenait jusqu'au navire. Mac Isaac apercevait avec une netteté cruelle des grappes de corps nus accrochés aux silhouettes de ses camarades. Il entendait des cris qui n'étaient pas proférés en langue indigène, mais en anglais et en espagnol. Mac Isaac prit conscience de la réalité. Désarmés, ses camarades venaient d'être assassinés par surprise et pendant le culte ! Par représailles sans doute pour les incidents de la veille...

Il y eut un ultime soubresaut de la foule. Deux hommes s'en échappèrent. Deux marins ! Ils n'étaient pas blessés car ils couraient très vite en direction

de la plage, vers la chaloupe qui flottait à quelques brasses de la rive... Mac Isaac saisit le bastingage à pleines mains... Un des marins trébucha sous la grêle de pierres... Il tombait Il se relevait, reprenait sa course.

« Mon Dieu fais que cet homme soit sauvé... » priait Mac Isaac.

Le soleil éclairait la scène. Le jeune missionnaire vit l'homme trébucher, risquer encore quelques pas chancelants, puis s'abattre pour ne plus bouger. Lapidé ! Le second marin atteignait la plage. Touché lui aussi car il avançait avec peine. Il entra dans l'eau, nageait. Les pierres soulevaient des geysers autour de sa tête.

Pourvu qu'il résiste dans cette eau glacée », pensait Mac Isaac.

L'homme accomplissait des efforts surhumains pour se hisser dans la chaloupe. Puis il abandonna. Il ne cherchait plus qu'à se maintenir, suivre le canot qui s'en allait à la dérive. Mac Isaac ne voyait plus que cette main survivante accrochée au plat bord. Il ne prêtait aucune attention aux Yaghans qui armaient leurs canots et s'avançaient vers le *Patrick Sunderland*... La main disparut. Mac Isaac restait rigoureusement seul à Wulaia, survivant pour quelques minutes au massacre général. L'événement était si brutal, déplacé dans ce cadre pacifique qu'il ne croyait pas à sa réalité... Il restait indécis. Vérité ou spectacle mis en scène par les Yaghans, comédie organisée pour tirer de nouveaux avantages de la mission ? Les premières pierres qui sifflaient autour de lui balayèrent toutes les illusions. La guerre ! Une onde de rage souleva le jeune Pasteur. Ses muscles irrités se gonflèrent. Aux armes !

Les armes se trouvaient dans la cabine du capitaine. Mac Isaac dégringola les échelles suivi par une rumeur que trouaient des cris discordants. La porte était fermée à clef. L'invasion yaghan coulait avec un clapotis d'inondation à l'intérieur du *Patrick Sunderland*. Mac Isaac fut obligé de faire face... Il frappait avec une fureur aveugle. Les indigènes roulaient à ses pieds. Mais de nouveaux assaillants descendaient par les échelles, surgissaient des hublots et le pressaient de toute part. Il finit par recevoir un coup de massue et perdit connaissance.

Il s'éveilla quelques heures plus tard en éternuant. Il était allongé, nu, sur le pont d'un navire étrange. Il se mit sur pied. Il éternuait sans interruption. Il avait très froid. Il se trouvait embarrassé, cherchant le long de ses cuisses des poches disparues...

Personne ne cherchait à le molester. Hilares, les Yaghans le contemplaient et par jeu éternuaient en même temps que lui avec des voix

rugueuses et formidables. Il lui semblait revivre l'heure de la récréation sous le tropique du Capricorne quand l'équipage dépose sur le pont un albatros capturé qui, empêtré dans ses ailes, ne pouvant reprendre son vol faute d'espace, s'épuise en soubresauts ridicules.

Mac Isaac ne reconnaissait plus son navire. Les Yaghans l'avaient dévasté mieux qu'un ouragan du Horn qui brise, démâte mais respecte le détail de l'armement. En quelques heures, tout ce qui était tôle et acier avait disparu. Le *Patrick Sunderland* avait vieilli de cinquante ans.

Le soleil se couchait. Le ciel flambait encore. Sur la baie de Wulaia tombait une clarté de forge. L'eau prenait la densité d'un métal fondu, les neiges des légèretés de pétales à peine teintés par cette lumière que le vent emportait au fond des abîmes translucides.

Mac Isaac se sentait faible et condamné. Il n'avait plus le courage de s'en remettre à la grâce de Dieu. Il était nu, abandonné par ses Frères morts sur un navire rigoureusement vide. Les Yaghans ne lui témoignaient aucune hostilité, mais demain quand changerait de nouveau le cours de leur humeur capricieuse ? Pour survivre il devait de toute manière apprendre des gestes nouveaux, acquérir des réflexes qui n'étaient pas les siens, affronter sans armes un climat qu'il connaissait bien ! Était-ce possible ? Il devina brusquement que c'était possible, facile même. Il entrerait volontairement dans la condition primitive des Yaghans, nouveaux compagnons ou nouveaux maîtres ? Nouveaux compagnons, sans doute, puisqu'on lui donnait quelques galettes et des coquillages.

La fête continuait à bord. Les Yaghans entassaient dans leurs canots les objets les plus hétéroclites, mais surtout les clous, ferrures, serrures des portes, leviers, filins d'acier, et jusqu'aux barres du cabestan. Le reste, tout ce qui avait été meubles, vêtements, voiles, cordages tombait dans les canots, brisé, découpé, réparti entre familles suivant un ordre inconcevable pour un cerveau civilisé.

Toujours hilare Jimmy Button se promenait à travers le navire, le réveille-matin du capitaine pendu sur la poitrine. Il aperçut Mac Isaac nu et grelottant. Il se précipita vers lui les mains tendues.

— *Pobre... pobre muchacho !... very good friend !*

Avec autorité il lui fit remettre un pantalon et des bretelles. C'était le pantalon d'un matelot assassiné, encore maculé de sang. Mac Isaac l'enfila sans répugnance. Il réclama une chemise et elle lui fut accordée. Il avait

retrouvé ses forces et se sentait animé par une étrange espérance lorsque à la tombée de la nuit Jimmy Button le fit descendre dans un canot.

\*

Mac Isaac rampait. Il suivait la ligne sombre dessinée par la forêt, le long des plages. Il s'arrêtait et dressait la tête... Le vent arrachait les flammèches aux foyers Yaghans. Elles couraient à travers la nuit, passaient près de lui avec des lueurs irritantes de comètes puis s'éteignaient... Il n'avait pas été vu. Il reprenait sa reptation.

Encore 50 mètres pour atteindre le premier canot tiré au sec. Passage dangereux... Sa silhouette sur le sable, dans cette nuit grise qui trahissait les détails. Mais personne ne veillait. Tous les Yaghans lovés les uns contre les autres autour des feux, le corps à toucher les braises. De temps à autre, l'abolement d'une bête brûlée par quelque tison. La forêt qui, plus loin descendait jusqu'à la mer, adressait des signes d'intelligence au fugitif. La nuit n'était pas hostile. Les hommes sauvages n'étaient pas foncièrement mauvais, seulement indéchiffrables. Ils l'emmenaient avec eux depuis Wulaia, de crique en crique, à la recherche des coquillages... Aucune défense de fuir. Seulement, la fuite pouvait être punie de mort. Jimmy Button le nourrissait après avoir assassiné ses huit compagnons. Mais demain ? D'où soufflerait le vent du Horn

Le vent. La nuit. Mac Isaac s'allongea le long de la coque. De son bras passé par-dessus le plat-bord il vérifia si les pelles étaient en place. Elles étaient à leur place ainsi que les outres en peau de phoque pleines d'eau douce. Il calcula : deux heures de nuit... Il pouvait être hors de vue, dans le labyrinthe entre îles et caps avant le réveil du camp...

Les canots d'écorce tiennent parfaitement la mer. Il avait eu l'occasion de le vérifier pendant la traversée du golfe, compagnon forcé de Jimmy Button qui fuyait avec ses équipages de femmes. Ils avaient abandonné Wulaia malgré la tempête sud-ouest quelques jours avant l'arrivée du bâtiment de secours. Depuis la rive occidentale du Ponsonby, Mac Isaac avait distingué ses voiles. Quelques jours plus tard, il mettait cap au Nord avec le *Patrick Sunderland* en remorque. Trois mois déjà !

Mac Isaac pousse silencieusement le canot yaghan vers l'eau noire. La reptation des arbres suppliciés par le vent l'accompagne. Pas un cri d'oiseau. Rien de vivant à l'exception des feux spasmodiques et de leurs

serpents rouges qui glissent sur le sable. Il entre dans l'eau jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille. Il ne sent pas le froid. Il a dominé le froid et la faim, ce crabe rongeur au creux de l'estomac. Il cherche à surprendre les secrets du large. Il attend. L'eau noire chasse vers la pirogue une crête dessinée par une chaîne d'embruns. Mac Isaac pousse l'embarcation et se hisse sur les poignets. Il saisit la pelle. Une vague passe sous la quille, va balayer la plage en poussant un soupir étouffé, revient et l'emporte vers le large.

Le large. Le vent. La lumière anémique devient plus dense sur l'île Navarin. Lentement les montagnes sortent du rêve noir et dessinent un rêve gris. Les forêts préhistoriques respirent plus fort et soufflent leur haleine pourrie sur le golfe. Les îles naissent dans le jour malade qui se lève. Le vent respire. Une étoile miséricordieuse indique le Nord, les passes vers le canal Beagle qu'un chasseur de baleines est en train de descendre, chargé de toile. Duncan Mac Isaac marche sur la mer.



### III

La baie d'Ushuaia s'enfermait dans un silence de cathédrale. Le vent n'éveillait aucun écho en courant sur le canal Beagle et les arêtes du mont Olivia. L'équipage du *Patrick Sunderland* s'affairait sans mot dire.

Le ciel manquait de profondeur sous une coupole de vapeurs grises. Le vent du Horn traînait sa lassitude d'un hiver bien rempli. Le capitaine chilien qui avait remplacé l'Anglais massacré avec ses hommes à Wulaia, regagna son bord. Il s'approcha de Tomas Bartlett.

— Monsieur le « Surintendant », la cabane est terminée. Solide et bien étanche. C'est un travail du charpentier... *Hombre macho* !... Les provisions de M. le Pasteur sont à terre. Nous pouvons appareiller dans une heure... *Todo listo* ! Tout est prêt...

Lorsque Tomas Bartlett frappa à la porte de la cabine, Mac Isaac terminait sa lettre pour le Comité.

« En décidant de me faire déposer, seul, sur la côte d'Ushuaia avec un an de vivres, je prends la dernière initiative qui puisse sauver la « South America Evangelical Society ». J'ai médité mon plan durant plus d'une année, et si j'ai volontairement sacrifié mon tour de vacances en Angleterre, c'est parce que je crois à son succès.

En dépit des apparences cette nouvelle campagne est établie sur des bases beaucoup plus raisonnables que celles des précédentes expéditions qui se terminèrent par les désastres de « God's Harbour » et Wulaia. Je réserve jusqu'à nouvel ordre le secret des moyens que je compte employer pour soumettre les Yaghans. Survivant à nos sanglants échecs, initié à la vie primitive par les sauvages eux-mêmes, je n'ai pas de comptes à rendre. Seul, un succès spectaculaire peut maintenant raffermir le zèle de nos généreux donateurs. L'avenir de notre pieuse société dépend de ma réussite ou de ma mort.

Il va sans dire qu'en cas d'accident la responsabilité du « surintendant » est dégagée, ainsi que la vôtre, messieurs les membres du Comité. Je viole

avec allégresse les consignes de prudence reçues par la voie hiérarchique et sollicite uniquement la bénédiction de nos Frères en Jésus-Christ.

Duncan MAC ISAAC. Past. »

Le Pasteur tendit la lettre au « surintendant ». Tomas Bartlett lisait avec un visage grave.

— Votre décision est irrévocable ?

— Certainement.

— Votre courage vous honore, Mac Isaac ! soupira le « surintendant ». Tout est prêt... pour le meilleur ou le pire !

— Alors, à terre ! !

Ils entrèrent dans le paysage de rêve. Les avirons déchiraient l'eau. Le mont Olivia renvoyait les plaintes du vent chargé de relents. Le silence relatif et la solitude se faisaient plus monolithiques que les rochers de la Cordillère Darwin. Tomas Bartlett saisit la main de Mac Isaac. Il parlait à voix basse.

— Vous serez la sentinelle avancée de l'armée évangélisatrice sur la frontière la plus australe du Royaume de Dieu, mon fils !

Mac Isaac dégagea doucement sa main.

— Je vous en prie, monsieur le « Surintendant », pas de grandes phrases. Tout cela est beaucoup plus simple !

Les deux hommes s'embrassèrent au bord de la plage. Les marins serrèrent avec effusion la main de l'Ecossais. Il pouvait lire dans leurs yeux les pensées pessimistes qui annonçaient sa condamnation... Il referma la porte de la cabane pour effacer les images... La chaloupe sur l'eau verte... Les lignes blanches du *Patrick Sunderland* peint et gréé de neuf. Les bruits de l'appareillage lui parvenaient amortis, plus sourds que ceux d'une ville à l'intérieur d'une église. Puis, ce fut le silence absolu.

Mac Isaac ne priait pas. Il examinait froidement l'intérieur de la cabane. Quatre mètres sur trois. Les rondins de hêtres antarctiques sentaient le bois vert. Les mousses qui calfataient les interstices rappelaient par leurs relents l'universelle pourriture des côtes fuégiennes. Un lit de camp. Les provisions : conserves, farine, citrons. Le combustible. Quelques vêtements. Une carabine Winchester toute neuve avec 500 cartouches. La sainte Bible à couverture noire posée sur ses genoux.

— Me voici pauvre comme Job, et comme lui mis à l'épreuve, murmura Mac Isaac.

Il sortit de la cabane vers 10 heures du soir. Des clartés rouges traînaient au fond de l'eau et ruisselaient sur la neige des cordillères. Le vent jouait avec les pans de sa redingote noire. Mac Isaac ouvrit l'Ancien Testament et lut au cinquième chapitre de Job :

— Crie maintenant ! Y aura-t-il quelqu'un qui te réponde ?

La nuit le pressait de toute part traînant sa fatigue crépusculaire. Il n'osait pas lire plus avant. Le silence d'outre-tombe qui pesait sur la baie d'Usuhaia interdisait la révolte ou l'espérance de Job « rassasié d'inquiétudes jusqu'au point du jour ».

\*

Le mois de janvier 1861 fut exceptionnellement paisible. Mac Isaac nota sur le journal de la mission : « Deux tempêtes sud-ouest, les 11 et 19 — Onze jours de pluie — Cinq jours sans nébulosité. » Février confirma ces bonnes dispositions de l'été austral. Une seule tempête — soixante-douze heures ! — sur la côte nord du canal Beagle. Puis, la lumière commença de baisser. Le vent pénétra dans le paysage avec la patience d'un laboureur. L'eau perdait sa transparence verte. Les hêtres antarctiques posaient leurs taches blondes sur le fond des hêtres à feuillage permanent. L'été s'achevait avec l'espérance de voir apparaître les Yaghans. Pas une pirogue le long de la côte que Mac Isaac fouillait chaque jour de sa longue-vue. La solitude se durcissait, comme le vent.

Depuis sa captivité Mac Isaac connaissait le langage secret des fumées en Terre des Feux. Une fumée ne signifie rien. Un homme est là, sur la côte : il a froid ou fait cuire des coquillages. Deux fumées : un homme, une famille, un groupe de familles, a perdu son orientation et demande qu'on le remette sur le bon chemin. Trois fumées : un homme en détresse réclame un secours...

Vers la fin du mois de mars, le Pasteur prit la décision d'entretenir un feu près de la cabane pour attirer l'attention des Yaghans. Les corvées de bois l'entraînaient au cœur de la forêt préhistorique. Il enfonçait dans l'humus jusqu'à la taille et parfois jusqu'aux épaules. Les efforts qu'il accomplissait pour se dégager éveillaient des clapotis d'eaux souterraines. Entre ses jambes montait le parfum des magnolias qui lui faisait tourner la tête.

En avril, Mac Isaac entretenait deux feux, trichant avec la loi fuégienne. Il n'avait pas perdu sa route. Il espérait attirer l'attention des sauvages...

Trois mois d'attente et de solitude déjà ! Dans la cabane de rondins sa voix prenait d'étranges résonances pendant la prière du matin. Il commençait à voix basse :

— Je te rends grâce, ô Père céleste, par Jésus-Christ ton fils bien-aimé...  
Insensiblement le ton s'élevait.

— ...veuille aussi illuminer mon intelligence et mon cœur par la clarté de Ton Esprit, afin qu'il me dirige dans la voie de Ta Justice...

Et il terminait d'une voix éclatante.

— Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que les Yaghans viennent...

Mais les Yaghans ne venaient pas. Aucune fumée ne répondait aux fumées du Pasteur. Mac Isaac partit à leur recherche, le long de la côte. Il escaladait les rochers, rampait à travers les tourbières qui essayaient de l'engloutir. Chaque mille gagné exigeait plusieurs heures d'efforts. Il essaya pendant trois jours d'atteindre les pentes du mont Olivia pour obtenir une vue panoramique sur le canal Beagle et l'île Navarin. Bien visible dans le sud elle abritait — il le savait par expérience ! — de nombreuses familles... Cette disparition des sauvages se faisait de plus en plus inexplicable. Chasse ? Guerre ? Epidémie ? Que se passait-il ?

En mai, l'hiver montrait déjà ses cheveux blancs. Les sommets de la Cordillère Darwin s'empâtaient de neige fraîche. A chaque bourrasque elle descendait plus bas sur les pentes. Le vent du Horn transfigurait le paysage, traînant derrière lui des grains, des bancs de brume noire qui se fracassaient — icebergs du ciel — contre les côtes de l'île Grande. Le paysage perdait sa rigidité. Ce n'étaient que brumes tourbillonnantes modelées par le vent, façonnées en colonnes, dilapidées à travers l'espace gris. Mac Isaac partait à leur poursuite entre deux crépuscules. Puis il rentrait dans sa cabane, mouillé jusqu'à la peau, les bottes gorgées d'eau, irrité mais plein d'espérance.

En juin, il essaya d'entretenir trois feux. L'appel de détresse ! Mais le vent du Horn interdisait maintenant ces fantaisies hors saison. Il balayait les braises des foyers. Mac Isaac dut renoncer, se replier dans la cabane.

Le grand mauvais temps antarctique s'installa vers la mi-juillet. Les tempêtes se succédaient et duraient en moyenne quarante-huit heures. Le vent du Horn ne cessait d'entretenir son roulement funèbre sur le toit. Dès que Mac Isaac ouvrait sa porte il projetait dans la cabane un nuage de neige pulvérulente, comprimait l'air glacé avec le dessein de faire éclater les

parois du refuge. Le Pasteur devait lutter à coups d'épaule pour refermer le battant. Il restait de longues minutes appuyé contre lui, épuisé, transi, proférant des paroles inintelligibles.

La nuit revenait. Elle renforçait le concert de toutes les bêtes d'Apocalypse qui prenaient des visages d'Indiens maquillés de blanc ou de noir — plus blancs que la neige ou plus noirs que la nuit — suivant la loi de paix ou de guerre qu'ils apportaient. Mac Isaac dressait alors la table pliante, étendait une couverture grise sur le bois maculé et disposait deux couverts. Il réglait la mèche de la lampe à pétrole, se laissait tomber sur une souche de hêtre qui lui servait de siège, poussait un soupir de béatitude. Il appelait d'une voix formidable :

— John !... vous pouvez servir ! ! !

Puis il restait immobile, considérant à travers l'âtre fumée crachée par le fourneau un point de l'espace toujours le même, vers le sud d'où montaient la tempête et l'espérance. Au bout de quelques heures Mac Isaac poussait un soupir, balayait les plats de fer et se jetait sur son lit.

A mesure que les jours passaient, il prenait l'habitude de dîner de plus en plus souvent avec Patrick Sunderland, Gregory Fox, Moore, et surtout Elisabeth Neil. Ces soirs-là, il se montrait particulièrement rigoureux quant au service...

— John, très peu de potage pour Mme Mac Isaac. Vous savez bien que Madame n'aime pas le potage !

Il regardait sévèrement l'assiette vide posée à l'autre bout de la table.

— Voyons, Elisabeth, vous savez bien que la charcuterie vous fait du mal. Votre santé si fragile... Je veille sur vous. Vous faites partie de mes brebis...

Le vent grinçait sur le toit et pesait contre la porte. Puis il s'éloignait, revenait pour fuir de nouveau pendant les pauses de la tempête. Mac Isaac prenait sa tête entre ses mains et gémissait.

— Je vous en prie, Elisabeth ! Ne me posez pas de questions ! Attendez que je puisse parler... Laissez revenir le vent !

Le vent revenait avec une plainte de bête égorgée. Mac Isaac plantait son regard dans l'ombre qui noyait le fond de la pièce.

— Vous êtes la femme du Pasteur, Madame ! Votre devoir !...

Des mots incohérents se précipitaient hors de sa bouche. Puis, sa voix martelait des phrases dures.

— Vous avez attendu longtemps pour être la femme du Pasteur ! Le Seigneur a des exigences impitoyables et doit être servi le premier !

Puis, soupçonneux...

— Vous me méprisez, n'est-ce pas, Madame, parce que ma mère était une « mangeuse de pain »<sup>7</sup> d'Aberdeen venue mourir à Bristol en me donnant le jour ?

Il frappait du poing sur la table.

— Mon père appartenait au clan des Mac Donald of Clanranald. C'était un homme des hautes terres 1... *Gainsay who dare !* c'est le cri de guerre du clan de mon père<sup>8</sup>. Madame, je vous ordonne de pousser en même temps que moi le cri de notre clan...

— *Gainsay who dare !*

Mac Isaac hurlait pour dominer le bruit du vent, et quand il arrivait à percevoir ses propres paroles un sourire illuminait son visage émacié. La joie le soulevait.

— John, le whisky du duc d'Argyll... oui, le whisky de Campbelltown... *Quickly !... Rápido !... Rápido hombre !...*

Il se levait en titubant, brandissait le gobelet de fer plein d'eau glacée.

— Chantez avec moi, John, je vous autorise !...

*Let rogues and cheats prognosticate*

*Concerning Kings or kingdom's fate...*

« Laissez les coquins et les fourbes vaticiner

Sur le destin des rois et des royaumes ! »

Le vent dilapidait les strophes du vieux chant de cavaliers. Mac Isaac battait la mesure à la ronde pour des compagnons invisibles.

Et il somnait dans un sommeil léthargique qui se prolongeait parfois durant vingt-quatre heures.

Les nuits et les jours se ressemblaient, fondus dans une clarté grise qui collait au paysage. La neige ne couvrait pas les forêts et les plages. Elle restait maigre, mouillée, et quelques heures après chaque grain le vent l'avait balayée vers les sommets de la Cordillère Darwin. Ce qui en subsistait marquait la côte d'une lèpre blanche.

Septembre se traînait, flagellé par le vent du Horn. Le territoire d'Ushuaia s'enfonçait dans une éternité grise qui n'en finissait plus d'engloutir ou de ressusciter la fausse lumière des jours et des nuits. Le

vent. La neige. La solitude des côtes que les oiseaux et les poissons ont désertées...

Depuis longtemps Mac Isaac ne quitte plus la cabane qui s'enfonce dans l'humus, conquise par l'humidité. Il dîne chaque soir avec Elisabeth Neil, et pour elle commente la sainte Bible jusqu'au retour de la lumière malade. Le vent noue la danse des serpents de neige autour du refuge et orchestre sur un mode majeur le *Yah mah schkouna* des Yaghans qui se dissimulent derrière chaque tronc de hêtre antarctique ou passent sur la mer dans leurs pirogues de brume. Mac Isaac épelle le *Livre de Job*. Les mots tombent de ses lèvres gercées par le vent...

« Des bruits effrayants remplissent ses oreilles ; en pleine paix le destructeur vient sur lui. »

Un long cri, un cri humain traverse la nuit. Mac Isaac se dresse, marche vers la porte, l'ouvre en la maintenant de l'épaule contre les coups de bélier du vent. Il n'y a plus de vent. La baie d'Ushuaia est plus calme qu'une crypte. Le Pasteur murmure.

« Au milieu de mes pensées, pendant les visions de la nuit, quand un profond sommeil tombe sur les humains, une frayeur et un tremblement me saisissent et effrayèrent tous mes os... »

Le cri se précise. Il monte de la plage.

« Un esprit passa devant moi, et fit hérissier le poil de ma chair... »

Mac Isaac a décroché la Winchester. Tout à fait lucide il marche dans la direction de cette voix humaine, aussi faible que la lumière grise de l'ombre mensongère. Une âme est en péril ! Le Pasteur descend vers la baie. L'appel est répété plaintivement toutes les dix secondes. Mac Isaac distingue la gerbe épanouie d'une touffe de calafate<sup>9</sup>. Au pied du calafate : un homme nu allongé sur l'humus. Il n'est pas armé. Mac Isaac le soulève et l'emporte vers la cabane. A travers l'ombre grise il distingue les traits d'un adolescent yaghan. Le corps ne pèse guère plus que celui d'un petit enfant.

Le fourneau a cessé de fumer et ronfle en lançant des éclairs rouges. Mac Isaac donne parcimonieusement au Yaghan de la farine bouillie. Il pose des questions à ce fantôme. Le fantôme le considère avec des yeux pleins d'épouvante. C'est alors que le Pasteur prend conscience du diapason de sa voix... Il a perdu l'habitude de parler. Il crie ! Mac Isaac éclate de rire... Une allégresse irrésistible le porte vers cette épave humaine que Dieu vient d'envoyer pour le délivrer de la prison du vent et de l'épouvante...

L'homme sauvage s'est apprivoisé. Il découvre des dents saines en riant lui aussi, l'estomac apaisé, les membres réchauffés. Et soudain, miracle... il se met à parler espagnol ! — *Si señor*, il a appris l'espagnol avec les marins du baleinier qui l'avaient capturé aux îles Wollaston en même temps que ses parents... Tous morts, *señor*, il y a longtemps ! Lui a déserté le bord voici près d'un mois, pendant que les marins faisaient de l'eau à la baie Buen Suceso... Il a suivi la côte du canal Beagle. *No señor*, il ne trouvait plus de coquillages depuis bien longtemps ! Il allait mourir de faim, quand... Il a crié, *hombre Dios* est venu... *Yes* ! Aussi un peu d'anglais, et le yaghan naturellement !

Les deux orphelins rient ensemble. Ils ne perçoivent plus les cris du vent qui a repris sa ronde sauvage autour de la cabane. Ils jouissent mutuellement de la chaude présence humaine qui les sauve, l'un de la folie, l'autre de la mort... — *Si señor*, il sera volontiers l'interprète de *hombre Dios*... *Como se llama* ? Comment s'appelle-t-il ? A bord on le surnommait Wollaston, en souvenir des îles d'où il venait...

Le jour se lève. Le regard de Mac Isaac tombe sur le *Livre de job* entrouvert sur la table.

« Quand les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie et les fils de Dieu des acclamations. »

— Je t'ai découvert au pied d'un « calafate » et c'est le prophète Job qui t'a mené vers moi, murmure Mac Isaac. Je respecterai la tradition missionnaire. Je te baptiserai Job Calafate si tu veux bien m'écouter...

Et dans le fracas de la nuit grise, Duncan Mac Isaac se penche vers le néophyte.

— Dans des temps très anciens, le Dieu des hommes blancs envoya son fils sur la terre...

\*

L'hiver cédait du terrain le long du Beagle. La neige se retirait vers le mont Olivia. La clarté grise des jours et des nuits perdait son équilibre au profit d'une lumière régénérée. Des rafales déchiraient parfois la coupole sombre du ciel. Passaient alors plus pressés que les albatros revenus dans ces parages des prairies célestes, des lacs bleus figés, tandis que remontait vers le Nord la procession des nuages avec leurs ailes d'anges déployées.

En surgissant dans la mission d'Ushuaia le jeune Calafate avait apporté le message du printemps. Duncan Mac Isaac ne toussait plus. Les premiers symptômes de la dysenterie disparaissaient tandis que revenaient l'appétit et l'optimisme. Depuis quinze jours le Pasteur engraissait. L'ordre régnait dans la cabane. Les promenades le long de la côte reprenaient au début d'octobre. Encore quelques mois, et la relève de 1862 viendrait sanctionner un nouvel échec de la « South America Evangelical Society ». Echec relatif d'ailleurs... Mac Isaac ne ramenait-il pas un néophyte ? Tandis qu'il remettait de l'ordre dans son comportement et sa maison, l'Ecosais éprouvait la tentation d'ouvrir une comptabilité terrifiante... D'un côté l'argent dépensé par le Comité depuis 1850. De l'autre : Calafate... Calafate tout seul et tout nu. (Il refusait d'enfiler le vieux pantalon, la veste, les chaussures que le Pasteur lui avait donnés.) Mac Isaac repoussa la tentation de chiffrer le prix de revient de cette âme. Tout l'or du monde valait-il Calafate sauvé de l'enfer ?

Le 2 novembre au point du jour le missionnaire sortit de la cabane pour aller chercher de l'eau potable. Il poussa un cri de stupéfaction et laissa tomber le seau de toile. La baie d'Ushuaia était couverte de pirogues yaghans ! Toute une escadre ! Les feux allumés à bord sur leur socle de terre glaise. Les femmes aux avirons. Les hommes sur l'avant, les harpons posés sur le plat-bord en position d'alerte... La flotte restait immobile à quelques encablures de la plage.

Mac Isaac devinait que des centaines de regards étudiaient le moindre détail des côtes et surtout l'objet insolite : la cabane, avant de risquer le débarquement. Il appela Calafate. L'homme nu et l'homme vêtu de noir se mirent à gesticuler en courant au bord de l'eau. Apercevant un Yaghan à terre en compagnie de l'homme blanc les indigènes abordèrent en quelques minutes. Un mélange d'angoisse et d'allégresse paralysait le Pasteur. Cet événement qu'il attendait depuis si longtemps allait-il lui coûter la vie ou lui apporter le succès ? Le plan d'accueil ne pouvait pas échouer, mais...

Plus d'une centaine de Yaghans venaient de débarquer. Ils tournaient autour de la mission à bonne distance. Puis un homme de petite taille mais athlétique s'avança, harpon en main, sournois et menaçant.

— *Yah mah schkouna !*

Mac Isaac souriait.

— Calafate ?

— Señor Dios ?

— Demande à cet homme s'il est le chef.

Calafate échangea quelques phrases gutturales avec l'indigène.

— Il dit qu'il s'appelle Makoutchpill. Il veut savoir pourquoi tu es installé à Ouchouaia où ils ont l'habitude de venir pêcher au printemps<sup>10</sup> ?

— Demande-lui s'il est le chef !

— Cet homme dit qu'il vient des îles Lhermitte et que là-bas il n'y a pas de chef. Lui est le guérisseur des familles venues dans les pirogues, mais il va appeler les hommes les plus importants qui décideront de ce qu'il faut faire de toi !

Sur un appel bref quatre hommes sortirent de la foule.

— Celandaulou - Ouayanakandjis - Yakaif - Chagatiensis disent que tu dois quitter Ouchouaia.

— Pourquoi ?

— Ouchouaia est un lieu de pêche de leurs ancêtres.

Mac Isaac surveillait les bras armés et scrutait les visages fermés.

— Calafate, dis à ces hommes que je suis venu pour leur parler du Dieu qui assure bonne pêche et détruit les ennemis des Yaghans. J'apporte des cadeaux au nom de mon Dieu !... Tu vas leur distribuer tout ce qui est dans la cabane — tu entends bien, tout — excepté ma carabine, les cartouches et la sainte Bible. Compris ?

— Si señor Dios !

Le guérisseur et les chefs des familles les plus importantes s'avançaient avec circonspection. Calafate organisa la distribution... La farine. Les galettes moisies. Les conserves... Une joie grondante soulevait les primitifs. *Yah mah schkouna* ! Les trésors de la mission passaient de main en main vers les pirogues dans une apparente confusion, mais en réalité selon un ordre rigoureux réglé par une tradition millénaire. *Yah mah schkouna* ! Mac Isaac souriait en voyant disparaître tout son stock de nourriture et pensait : « J'ai déjà vécu de coquillages pendant trois mois, je tiendrai bien deux mois jusqu'à l'arrivée du bateau !

— Ils veulent la cloche, señor Dios ?

— Donne-leur aussi la cloche !

Calafate remit au guérisseur la petite cloche de Glasgow. La distribution s'effectuait au rythme d'un pillage. Le lit du Pasteur et les couvertures. Le réchaud à pétrole. Le fourneau de tôle. « Voici l'été, murmura Mac Isaac, je

n'ai plus besoin de chauffage jusqu'à l'arrivée du *Patrick Sunderland*... » Après le fourneau, le seau de toile. Puis les assiettes, les couverts. Les femmes plantaient les fourchettes dans leur chevelure huilée. Après le matériel de cuisine : le coffre de Mac Isaac et son linge de rechange aussitôt découpé en carrés ou divisé en bandelettes. Les Yaghans devenaient de plus en plus exigeants.

— *Yah mah schkouna* ! ! !... Bréd... Bréd...

Le Pasteur n'avait pas de pain.

— Chemiz... chemiz ! ! !...

Mais il pouvait partager ses vêtements. « Le plus dur — pensait Mac Isaac — sera d'aller pieds nus. » Un vent qui sentait la neige antarctique courait au ras de la terre. Le soleil restait invisible. Un froid aigret tremblait encore dans les profondeurs de la forêt préhistorique. Mac Isaac poussa un soupir.

— Dis à ces hommes que je suis l'ami des Yaghans et le représentant du Dieu qui donne bonne pêche et détruit les ennemis de leur peuple. C'est le plus puissant de tous les dieux et son envoyé est capable de vivre comme les Yaghans.

Mac Isaac retira sa redingote.

— Mais il ne doit pas vivre nu parce qu'il offenserait son Dieu. Le Pasteur du Dieu blanc partagera donc tous ses vêtements avec les frères yaghans, tous, sauf celui de la pudeur.

Mac Isaac retira ses bottes pour les donner à Makoutchpill, puis ses chaussettes, son caleçon, sa chemise. Il revêtit ensuite une tunique qu'il avait maculée pour qu'elle ne puisse exciter l'envie même d'un Yaghan. Seulement elle était tissée dans le meilleur shetland écossais. Mac Isaac souriait. Dans une poche de la tunique il dissimula la sainte Bible.

De la cabane ne restaient que les parois de rondins et le toit de tôle. Les indigènes entreprirent de le démonter. Les parois faites de hêtre antarctique ne les intéressaient pas... Ils procédaient avec une agilité de termites, à la limite du souffle, les yeux exorbités penchés sur ces perspectives de richesses fabuleuses. Puis, au bout de quelques minutes, tel homme qui s'était emparé d'un crayon, d'une paire de chaussettes, les rejetait dans la mer avec un regard triste et revenait vers le Pasteur en criant :

— *Yah mah schkouna* ! ! !

Calafate amateur des confitures et du porridge de la mission contemplait la scène avec mélancolie et répétait :

— Hommes sauvages, *señor Dios*... frères yaghans pas civilisés... mauvaises gens, *señor Dios*... tout mal finir cette nuit pour nous !

Duncan Mac Isaac souriait et posait sa main sur la tête du néophyte. Il restait à peine une heure de jour. Les nuages bas se refermaient. Le vent pesait sur la mer. Allongés autour des feux allumés sur la plage les Yaghans entretenaient une mélopée lugubre Elle s'apaisait ici. Reprenait là-bas... La, si, do, ré... la, sol, la, si, la... *E' nan' ga houé... é é nan' ga houé...*

Une main invisible jetait des ramures sur un brasier et le feu reprenait avec des hoquets de fumée, de flammes déjà rouges dans la lumière agonisante. Plus loin un feu s'éteignait... *E' nan' ga houé... é é nan' ga houé...* La mélopée s'enfonçait de groupe en groupe jusqu'aux extrémités de la plage qui se dissolvaient dans l'ombre grise fouillée par le vent.

Makoutchpill s'approcha de Mac Isaac dans une attitude menaçante.

— *Yah mah schkouna ! ! !*

Sa bouche monstrueuse broyait des phrases dures.

— *Señor Dios*, cet homme exige d'autres cadeaux.

— Dis-lui que nous avons tout donné. Il ne reste que les murs de la cabane.

— Il n'est pas content. Il n'a pas confiance dans les intentions de l'envoyé du Dieu blanc. Il faut que l'envoyé fasse la preuve de sa puissance.

Mac Isaac s'avança vers Makoutchpill et saisit la main du sorcier-guérisseur. L'Ecosse referma ses doigts.

— Dis à Makoutchpill que s'il ne tombe pas à genoux je vais lui broyer les os !

Makoutchpill devint très pâle. Les chants avaient cessé. Un dernier *E' e' nan' ga houé* s'envola avec les flammes d'un brasier. Plus rien, que le ronflement du vent, la respiration du Yaghan de plus en plus rauque et saccadée. Mac Isaac surveillait ses arrières tout en renforçant son étreinte. Le guérisseur poussa un cri rauque et tomba sur les genoux. Un éclair de haine traversa son regard.

— *Senor Dios*, cet homme dit que ta force ne prouve rien. Aux îles Lhermitte existent des hommes plus forts que toi !

— Bien !... Dis à Makoutchpill que la puissance du Dieu des blancs est infinie. Il distribue la vie et la mort, la vie pour les justes et la mort pour les méchants.

Mac Isaac reculait vers une touffe de « calafate ». Il y avait dissimulé la Winchester. Il marchait très lentement, faisant front, et fixait le guérisseur de ses yeux étincelants. La lumière diminuait. Des vapeurs dessinaient autour des feux leurs volutes compliquées. « Pourvu que j'aie suffisamment de lumière » pensait le missionnaire. Quand il eut atteint le « calafate », il saisit l'arme d'un geste rapide.

— Dis à Makoutchpill que cette femme, là-bas, est innocente et qu'elle ne sera point châtiée...

Il épaula et fit feu. La balle siffla au ras de l'oreille d'une Yaghan. Un rire rocailleux détendit sa bouche et elle exécuta une cabriole.

— Dis à Yakaïf, celui qui a trois femmes et quatorze enfants, que mon Dieu a lu dans son cœur et ne l'a pas trouvé tout à fait méchant. Il sera simplement puni pour n'avoir pas cru dans la puissance de mon Dieu... Calafate, dis-lui de ne pas bouger, qu'il reste aussi immobile qu'un rocher de la cordillère !

Duncan Mac Isaac ajusta minutieusement et pressa la détente en souplesse. Yakaïf poussa un cri terrible. La balle venait de lui arracher une oreille. Un flot de sang coulait sur son épaule.

— Calafate, dis à Makoutchpill que mon Dieu l'a jugé tout à fait mauvais et m'a donné l'ordre de le faire disparaître de devant sa face !

Il leva une troisième fois la carabine. Frappé au cœur, Makoutchpill s'écroula foudroyé. Le vent balaya la mince fumée bleue qui sortait du canon. L'odeur de la neige antarctique dissipa celle de la poudre. Silence total. Avec des gestes de mauvais rêve les Yaghans tendaient leurs bras suppliants vers le missionnaire.

— Dis à ces hommes qu'il ne leur sera point fait de mal et que je guérirai Yakaïf s'ils veulent bien me rendre la pharmacie... Malheureusement, ajouta-t-il, je crois qu'ils ont déjà bu la teinture d'iode !

Les Yaghans ne bougent plus. Mac Isaac s'avance vers la plage et avec ostentation jette sa carabine à l'eau. Puis il sort la sainte Bible de sa tunique, l'ouvre et s'avance à travers la foule sauvage d'un pas lent, paisible. Il passe entre les foyers sans accorder un regard aux hommes armés, concentré sur le texte dont il n'aperçoit plus les caractères. Il va jusqu'à l'extrémité de la plage puis revient et recommence sa promenade...

La nuit enlise le paysage. Le vent ravage les foyers. Entre deux vagues glacées on entend les murmures des Yaghans. Mac Isaac s'est replié dans les ruines de la cabane avec Calafate. Il n'est pas question de dormir. Ils

sont « rassasiés d'inquiétudes jusqu'au point du jour » selon le *Livre de Job*. La nuit traîne. Le vent va et vient entre les pôles de la vie et de la mort. Mac Isaac prie. Calafate n'arrive pas à soulager de terribles douleurs d'entrailles.

— Pourquoi as-tu jeté la carabine, *señor Dios* ? murmure-t-il plaintivement.

— Nous n'avons plus besoin de carabine maintenant, répond Mac Isaac.

Enfin les foyers yaghans pâlissent dans l'ombre grise, puis blanche. Calafate avance sa tête par la porte entrebâillée.

— Ils viennent nous tuer, *señor Dios* !!!

Quatre guerriers s'approchent. Calafate s'accroche à la tunique du Pasteur. Mac Isaac sourit car il a remarqué que les hommes venaient à lui désarmés. C'est Yakaif qui s'avance en parlementaire, blême, avec un caillot de sang noir sur le côté de la tête.

— Que dit Yakaif ? demande le missionnaire.

— Il dit que les Yaghans veulent savoir comment fonctionne ton arme terrible.

— Quelle arme ? Les armes de mon Dieu son innombrables.

— Ces hommes parlent de l'arme noire que tu as prise dans ta tunique, après avoir jeté l'autre dans la mer. L'arme noire qui t'a donné la force et le courage de te promener parmi eux jusqu'à la nuit.

— Dis-leur que la puissance de l'arme noire est infinie et que s'ils veulent rester auprès de moi qui suis leur ami je leur enseignerai tous les secrets du livre noir. Ils seront rassasiés de coquillages et de poissons. Ils détruiront leurs ennemis jusqu'au dernier et leurs malédictions auront effet jusqu'à la septième génération !

Il y a un bref colloque entre les quatre hommes qui ne quittent pas des yeux la sainte Bible que le missionnaire leur présente à bras tendus.

— Yakaif dit qu'ils acceptent !

Duncan Mac Isaac avance lentement vers les Yaghans, les poings serrés, la bouche dure, l'œil impitoyable.

## TROISIÈME ÉPOQUE

*« ...Et ils connurent qu'ils étaient nus. »*

*Genèse, III, 7.*



# I

Jésus Fernandez referma les doubles fenêtres. Depuis plus d'un mois que le *Patrick Sunderland* l'avait amené de Valparaiso le catéchiste n'arrivait pas à se familiariser avec la présence du vent. Le front appuyé aux vitres, il contemplait les bâtiments de la mission profilés sur les perspectives d'Ushuaia au sommet d'une colline... La chapelle en tôle galvanisée au centre d'une esplanade délimitée par des cordons de cailloux. Le réfectoire-salle d'école pour les Indiens. Une maison pour le personnel, celle qu'il occupait avec sa jeune femme. Un magasin. De d'autre côté de l'esplanade, un autre magasin, la maison de John Stirling le catéchiste anglais, le réfectoire et les dortoirs pour les naufragés. Isolée face à la chapelle : la maison du « surintendant » dont les fenêtres commandaient toutes les perspectives. Vers le sud : un espace de terre bouleversé, dessiné en quadrilatère — les futurs jardins potagers pour Indiens. A l'extrémité du plateau : les douze cabanes constituant la « reduccion » indigène<sup>11</sup>.

— *Dios mio !...* murmura le catéchiste chilien, on dirait des cabanes à lapins !

Il tressaillit. Sur la présence du vent se superposait maintenant une contrainte subtile. Quelqu'un marchait dans le couloir, frôlant les parois. Le jeune Pasteur vérifia sa tenue, souffla sur les revers de la redingote. Il se laissa tomber sur une chaise face à la table de travail.

— Entrez, monsieur le « Surintendant ».

Duncan Mac Isaac apparut sur le seuil, botté, ganté, coiffé d'un bonnet de fourrure.

— *Buenos dias*, señor Fernandez !

— Monsieur le « Surintendant » j'ai préparé...

Mac Isaac trancha la phrase d'un revers de main et retira de sa poche une pomme de terre à demi écrasée.

— Vous savez ce que c'est, Frère Fernandez ?

— Mais... une pomme de terre, monsieur le « Surintendant » !

— Ça n'est pas une pomme de terre ordinaire, Frère Fernandez, c'est une pomme de terre perdue... Je l'ai trouvée devant le réfectoire des

indigènes. Faire exécuter les corvées de pommes de terre ou autres par les Yaghans entraîne un gaspillage inouï...

— Je le sais, monsieur le « Surintendant », mais nous manquons de personnel.

— Bien. A partir de demain nous assurerons ce genre de corvées : le surintendant, Stirling, vous, et... peut-être que Mme Fernandez voudra bien nous aider, ajouta Mac Isaac en aiguisant un sourire sans bienveillance.

— Mais... naturellement !

Les cris et les chants des Yaghans au loin. Mac Isaac considérait la cloison derrière laquelle se devinait la présence de la femme. Un pli barrait son front.

— Monsieur le « Surintendant », j'ai préparé le nouvel emploi du temps...

— Montrez !

Mac Isaac posa la feuille sur la table.

7 heures. — Réveil. Un coup de cloche.

8 heures. — Prière en langue yaghan par Job Calafate. Deux coups.

8 h. 10. — Repas de galettes. Trois coups.

9 heures. — Travaux de défrichage. Quatre coups.

12 heures. — Repas viande et pommes de terre. Cinq coups.

13 heures. — Les dix Commandements en yaghan, par Calafate Six coups.

14 heures. — Repas de galettes et travaux de défrichage. Sept coups.

17 heures. — Repas de galettes. Huit coups.

18 heures. — Exercices de civilisation. Neuf coups. Prière du soir. Dix coups.

19 h. 30. — Repas de viande. Onze coups.

21 heures. — Couvre-feu. Douze coups.

— Très bien, Frère Fernandez. Beaucoup de viande, beaucoup de galettes, un peu de prière. Vous avez de l'intuition. Mais vous remplacerez les coups de cloche par des coups de carabine.

Le Chilien ouvrait des yeux étonnés.

— Oui... 7 heures — Réveil — Un coup de carabine... 8 heures — Prière en yaghan — Deux coups de carabine... etc...

Mac Isaac laissa retomber la feuille de papier.

— L'Empire est en paix !... Nos généreux donateurs de Sheffield s'obstinent à nous expédier des stocks de munitions ! Il s'agit de les utiliser. Comme Econome de la mission vous devez savoir que rien ne doit être perdu, pas même la poudre aux moineaux ? Tenez, vous replacerez cette pomme de terre dans le magasin. Elle est encore bonne.

Mac Isaac se leva.

— Mes respects à Mme Fernandez.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le « Surintendant » !

Un temps.

— Elle est bien élégante, Mme Fernandez !

Un silence.

— Comment appelez-vous cette vaste jupe ronde dont elle s'affuble et qui ressemble à quelque éteignoir ?

— C'est une robe à crinoline, monsieur le « Surintendant ».

— Et cette sorte de petit coussin sur les reins ?

— Il paraît que c'est la dernière mode de Paris, répondit Jésus Fernandez en rougissant. Les Français appellent cela un « faux cul ».

— Oh ! ! !... Mme Fernandez est bien frivole !

Il poussa un soupir, ramassa l'emploi du temps et sortit. Le vent balayait l'esplanade et le sable qui dessinait des allées entre leurs bordures de galets blancs. Mac Isaac assujettit un contrevent qui battait. Le clocher de tôle chantait avec des musicalités de harpe éolienne. La pulsation de la mer soulignait la plainte de la forêt préhistorique, ligne bleue bandée contre l'arc argenté de la baie.

Mac Isaac se laissa porter par le vent vers un groupe d'indigènes que John Stirling surveillait.

— Hello, John ? A propos, et ce fameux cours de civilisation ?

John Stirling haussa les épaules. Une saute du vent lança contre les deux missionnaires une bouffée de fumet indigène — urine concentrée, huile de phoque rance, coquillages pourris — et les deux hommes grimacèrent.

— Si je n'avais pas trouvé cette solution : donner les cours en plein air, je serais mort par asphyxie depuis longtemps !

— Je sais. Et les progrès ?

— Nuls. Nous sommes au même point qu'il y a deux ans. Impossible de leur faire conserver un vêtement ou une paire de chaussures. Impossible de les convaincre qu'ils seraient mieux dans nos cabanes que dans leurs « toldos »<sup>12</sup>. A part Calafate... Voyez !

John Stirling montrait la « reduccion » vide, les huttes coniques dressées près des feux dont le vent tordait les chevelures pâles. A peu de choses près le même spectacle que Mac Isaac contemplait trois ans plus tôt sur la plage d'Ushuaia, au soir de sa grande victoire.

— La seule chose qu'ils ont apprise, monsieur le

« Surintendant », c'est une discipline alimentaire. Ils mangent toujours sans fourchette, mais à heures fixes.

— Contraints et forcés puisque nous respectons l'horaire des distributions !

Mac Isaac respirait à pleine poitrine le vent du Horn.

— Nous avons pour nous l'éternité de l'Eglise, John ! Ces sauvages seront vaincus un jour ou l'autre !

— Je veux bien le croire, monsieur le « Surintendant ». Que décidez-vous pour les chaussures ? Celles de la dernière distribution ont été perdues, jetées à la mer ou découpées pour fabriquer des liens de harpons.

Mac Isaac poussa un soupir, tendit une clef au premier catéchiste.

— Faites une nouvelle distribution avec le stock de réserve !

Il s'approcha des indigènes. Les uns fumaient. Les autres pourchassaient leur vermine. Quelques-uns lançaient des rots formidables. Le Pasteur ne lisait rien d'autre sur les visages qu'une morne indifférence, le désintéressement pour les choses de la mission, et sur les plus ouverts l'attente du coup de cloche qui annoncerait un des nombreux repas du jour.

— Vous savez que demain je fais donner les signaux horaires à coups de fusil, John ? Ça les réveillera peut-être ?

Trois femmes yaghans se tenaient accroupies à l'entrée d'un « toldo ». Choumaoinaolighi Kipa avait une peau presque claire, des taches de rousseur, un nez à trois pans et des cheveux drus plantés en épines de hérisson. Le visage de Latabilik Kipa s'enfermait dans la chevelure retombante, et cette masse pouvait se confondre avec une tête de mouton mérinos qui n'aurait pas été tondu pendant quatre ans. Les joues de Taoulamayakou Kipa s'ornaient de tatouages peints à l'argile blanche. Duncan Mac Isaac considérait ces femmes avec répugnance et tout à coup il s'aperçut qu'elles étaient nues. Une étrange chaleur monta le long de son épiderme et s'épanouit dans sa tête en bouffée de colère.

— Ces femmes sont nues, Frère Stirling ! murmura le Pasteur d'une voix glacée.

Le catéchiste haussa les épaules.

— Je ne puis tolérer plus longtemps dans la mission un tel objet de scandale, Frère Stirling !

La voix blanche de Mac Isaac tremblait.

— J'exige que toutes les femmes portent au moins un « taparobo »<sup>13</sup> quand elles doivent se présenter devant nous !

— Frère Mac Isaac, il est dit dans la *Genèse*, chapitre II, verset 25 : « Or Adam et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte. »

— Comment ? Vous osez ?... Vous blasphémez, Frère Stirling ! ! ! Appelez Calafate !

Job Calafate laissa tomber sa bêche et accourut depuis le fond du jardin potager.

— *Que quieres señor Dios ?*

Il posait sur Mac Isaac un regard chargé d'adoration respectueuse.

— Ce que je veux ?... Demande à cette femme si elle n'a pas honte d'être nue ? murmura Mac Isaac.

Calafate posa la question de plusieurs manières, obtenant chaque fois des réponses qui lui faisaient hocher la tête.

— *Señor Dios*, Latabilik Kipa dit qu'elle ne comprend pas ce que tu lui demandes...

Le vent soulevait le sable de l'esplanade. Il le pulvérisait à travers l'espace bleu et gris. Il apportait le fumet des indigènes. John Stirling feignait de s'intéresser aux plants de tomates que le « surintendant » cherchait à acclimater à l'abri du vent derrière des claies d'osier. Mac Isaac regardait le ventre de la femme. La femme essayait de lire une pensée incompréhensible pour elle au fond des yeux du Pasteur. Et tout à coup elle posa la main sur son sexe nu et courba la tête...

\*

*Mission d'Ushuaia, Février 1867,*

« Ma bien chère Elisabeth,

J'ai coutume de célébrer le culte dans notre humble chapelle en demandant chaque fois au Seigneur la rémission de notre péché. Mon cri de détresse et de confiance, faisant écho à votre cri solitaire, est enfin entendu du Très-Haut, puisque c'est aujourd'hui que s'achèvent les deux années de

silence qui font partie des cinq ans d'exil que vous m'avez imposés. Vous m'accordez donc maintenant le droit de vous écrire, et je n'en profiterai pas pour essayer de plaider non coupable, puisque ayant été unis dans le péché nous sommes tombés d'accord sur la justice et la nécessité de l'expiation. Mais, permettez au misérable pécheur de s'écrier comme le Psalmiste : « Jusqu'à quand ? »

Elisabeth, j'avais à peine dix-huit ans lorsque j'accompagnai mon père adoptif dans son dernier voyage à « Missionary's island » en 1850. J'en ai maintenant trente-cinq. Le service du Tout-Puissant ne m'a laissé que cinq ans d'entretien avec vous... Pendant mes études à Charterhouse et Oxford de 1852 à 1855, et une année au retour de ma mission solitaire à Ushuaia. Mesurez vous-même la profondeur et la durée de ma solitude !

Ah ! quand je vous aperçus parmi la foule sur les quais de Bristol, au retour de cette mission triomphale, grande et mince dans votre robe blanche, vos cheveux blonds posant sur votre front une sainte auréole, je croyais bien qu'allait enfin s'accomplir la parole : « C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront une seule chair ! » J'étais bouillonnant d'impatience parce que jeune, et d'orgueil car je venais de m'imposer aux Yaghans. Je ne savais pas alors à quel point la terre était remplie de violence et l'homme corrompu devant Dieu !

C'était un été rayonnant que celui de 1864. Notre été ! Ah ! pourquoi n'avoir pas célébré tout de suite notre mariage, Elisabeth ? Pourquoi avons-nous détourné nos pensées de vos orphelins ou de mes études ? La campagne anglaise était si belle, vous souvenez-vous ? Cette fine lumière, cette absence de vent, ces chants d'oiseaux qui, pour moi accoutumé au silence sépulcral des jours de calme fuégien, aux rugissements des tempêtes, aux clartés d'outre-tombe des crépuscules sur le Beagle, m'ouvraient la Terre promise...

Quelque chose d'insensé et de sauvage était en nous quand nous entrâmes dans la mer d'Irlande. Le vent retrouvé. Les embruns claquant. Ce vieux chant de légende des hauts pays *The Massacre of Macpherson* que nous chantions, penchés à la proue...

*Against to clan Mac-Tavish  
March'd into their land  
To murder and to ravish...*

Contre le clan Mac-Tavish  
Nous marchions à travers leur terre  
Pour tuer et rapter...

Le rocher Ailsa Craig aux colonnades grises séparées par des terrasses... Vous souvenez-vous, Elisabeth, des frégates du Nord qui l'habitaient... Et comme elles se jetaient du haut des parois pour prendre leur vol ? Avec la décision aveugle de l'homme qui se jette dans le péché !

C'était au soir de notre visite à la grotte de Fingal, Elisabeth, vous souvenez-vous ? Vaut-il mieux plutôt ne pas se souvenir ? An-na-win, la grotte mélodieuse. Binse, l'ancre de la musique... On entendait le bruit de la mer depuis Tobermory. Et c'est le lendemain, dans l'île de Iona, que vous avez pris cette décision cruelle : cinq ans d'exil préfacés par deux ans de silence qui s'achèvent aujourd'hui ! Quinze jours plus tard, je repartais pour l'Amérique. »

Duncan Mac Isaac poussa un profond soupir et posa la plume. La lumière baissait dans la pièce. Le grésillement de la chandelle semblait produire un fracas plus monstrueux que celui du vent. Les pages de la sainte Bible prenaient les teintes roses d'un crépuscule sur la mer d'Irlande.

« Pourquoi cette décision extrême, Elisabeth ? Le Seigneur vous a-t-il redonné de la Foi en débarquant sur Iona dont il est dit : tout homme qui ne sent pas sa piété redevenir plus vraie en débarquant sur Iona est un misérable ? Comment avez-vous trouvé cette extrême rigueur sur ces terres païennes qui ont paré le péché de si belles couleurs ? Dieu vous a-t-il visité dans ce cimetière des moines de Saint-Colomban, quand vous étiez assise sur la tombe de Macbeth ? Je pensais que notre faute pouvait être immédiatement rachetée par notre mariage. Vous en avez jugé autrement. Après ma révolte des premiers jours, j'ai dû reconnaître humblement que l'esprit du Seigneur vous éclairait. Car il est dit : « Voici, la lune même est sans éclat, et les étoiles ne sont pas pures à ses yeux. Combien moins l'homme qui n'est qu'un ver, et le fils de l'homme qui n'est qu'un vermisseau. » *Job*, XXV, 5. »

Sur les pages de la sainte Bible enluminées par la clarté rose de la chandelle, Mac Isaac lisait clairement : « Et ils seront une seule chair ! » Le Pasteur brisa sa plume et prit sa tête entre les mains. La nuit multipliait les précautions pour transporter l'ombre qui traînait sa maladie de langueur.

Douze coups de carabine déchirèrent la rumeur du vent. Mac Isaac poussa un soupir, tailla une plume neuve...

« Vous êtes une chrétienne digne de Wesley, de Luther, Elisabeth, et je ne suis qu'un misérable pécheur. Mais, sur ce point particulier, je suis tenté de rejeter comme Job les reproches d'Eliphaz : « Voici, heureux l'homme que Dieu châtie, » Je suis revenu depuis deux ans à Ushuaia, et la solitude se fait cruelle. Cette mission à laquelle j'ai tout sacrifié me retiendra donc trois années encore, loin de vous. Mais cinq années sont-elles une mesure de temps suffisante pour effacer la marque du péché ? Pourquoi pas dix ? Ou vingt ? Et, si le poids de la souffrance est une mesure aussi valable que celle du temps, pourquoi pas tout de suite notre mariage et notre réunion ?

Je souffre à travers votre souvenir, Elisabeth, comme à travers mon oeuvre de mission. Mon triomphe de 1862 m'apparaît dérisoire, car l'oeuvre du Seigneur reste aussi informe aujourd'hui qu'avant mon débarquement solitaire. Cette terre reste corrompue devant Dieu, cette terre reste remplie de violence.

Voici le triste bilan de ma première lettre après deux ans de silence, douce Elisabeth. Mais je ne perds pas confiance. L'aide du Tout-Puissant ne me sera pas refusée. Vous êtes l'épouse que j'attends et ne cesserai d'attendre avec une humble patience.

Votre frère en Jésus-Christ.

Duncan MAC ISAAC. Past. »

Au dehors, « les ombres tremblaient au-dessous des eaux et de leurs habitants. »



## II

L'hiver de 1867 fut exceptionnellement tempétueux. Le vent du Horn souffla sans interruption pendant soixante-quatorze jours. Le clocher de la chapelle emporté. Des toitures arrachées. Les cultures européennes détruites. En ravitaillant Ushuaia, le *Patrick Sunderland* perdit un homme d'équipage et faillit disparaître corps et biens dans le détroit Lemaire. Les trombes de neige établissaient une unité sauvage entre la terre, la mer et le ciel ; la mer envahissait la terre, le ciel écrasait la mer sous des rafales qui déformaient les perspectives, abolissaient le relief, unifiaient les heures dans une nuit blanche qui n'avait ni commencement ni fin.

Mac Isaac, John Stirling, Jésus Fernandez assuraient sans défaillance le Saint Office, le ravitaillement des indigènes, les cours de civilisation et d'instruction religieuse. Personne ne souriait plus quant aux méthodes de Mac Isaac... Dans la rumeur de fin de monde qui déferlait sur les territoires d'Ushuaia, seuls les coups de carabine s'entendaient d'une extrémité à l'autre de la mission !

Mac Isaac n'avait jamais pu recenser exactement les indigènes. Une famille prenait le large. Elle ne revenait jamais ou ramenait au contraire des familles nouvelles. Les naissances. Les morts. La mission comptait une centaine de Yaghans à ses origines. Deux cents en 1863. Trois cents en 1864. Les « loberos »<sup>14</sup> croisant dans le Beagle n'avaient jamais vu la Terre des Feux brûler avec cette vigueur. L'effectif s'était stabilisé autour de deux cents individus de 1865 à 1867. Mais ce matin-là il apercevait à peine une douzaine de fumées au-dessus de la « reduccion ». Il se mit à courir en appelant :

— John... Fernandez... Calafate ! ! !...

Il rencontra Calafate à l'extrémité de l'esplanade. Le Yaghan venait à sa rencontre, la tête basse. Fernandez et Stirling sortirent du magasin.

— Que se passe-t-il, monsieur le « Surintendant » ?

Sans dire un mot, Mac Isaac tendit son poing fermé vers les douze fumées paisibles. Job Calafate s'approcha du missionnaire.

— *Señor Dios*, je venais justement te prévenir... Beaucoup de familles parties cette nuit avec les pirogues... Plus revenir... Mes frères très

sauvages, *senor Dios...*

Pas un seul canot sur toute l'étendue du Beagle. Mettant à profit l'absence du vent sud-ouest, ils avaient sans doute déjà pénétré dans le détroit Ponsonby.

— Marche ! ordonna le « surintendant ».

Ils traversèrent les jardins bouleversés par l'hiver, dépassèrent les « cabanes à lapins » toujours vides. Une vingtaine de « toldos » se dressaient, abandonnés auprès des foyers éteints. Traînant sur le sol, des sacs en peau de phoque, des harpons, des outres, des « taparobos », des morceaux de peau de loutre, montraient que ce départ avait pris le caractère d'une fuite. Les pyramides de coquillages vides exhalaient leurs relents de pourriture. Mac Isaac réfléchissait, les poings serrés dans les poches de sa redingote.

— Et Yakaif ?

— Il est resté, *señor Dios*.

— Va le chercher !

Job Calafate ramena le Yaghan à l'oreille coupée qui depuis 1862 se comportait comme un homme de confiance. Il paraissait d'humeur maussade. Son regard surnois évitait les yeux étincelants de Mac Isaac.

— Demande à cet homme pourquoi toutes ces familles ont déserté la mission où elles étaient nourries et soignées par la charité de mon Dieu ?

Yakaif parla longtemps d'une voix rocailleuse en regardant le sol devant lui, ramenant de temps à autre sur ses épaules le cuir de phoque qui lui servait de manteau. D'autres indigènes se rapprochaient pour l'écouter.

— Yakaif dit que les familles ont décidé de revenir aux îles du sud parce que tu n'as pas tenu tes promesses. L'arme noire devait leur procurer bonne pêche, et depuis deux étés les anciens ne se souviennent pas d'avoir pris aussi peu de poisson. L'arme terrible devait détruire les ennemis des Yaghans et, cet hiver, les Oualapatous sont revenus et ils ont mangé tous les nouveau-nés de la « reduccion ». C'est un mensonge naturellement, *señor Dios*, les Oualapatous ce sont les Alakaloufes qui ne mangent pas autre chose que des poissons et des coquillages, comme les Yaghans... Il dit aussi que « hombres de Owen ». les ennemis du nord sont plus forts qu'autrefois, et qu'ils viennent à travers les montagnes jusqu'au Beagle.

— Et puis ?

— Yakaif dit encore que tu as perdu la confiance des Yaghans parce que tu veux les enfermer dans ces petites cabanes et les obliger à porter des

vêtements pour leur enlever l'air et les faire mourir. Il dit qu'on meurt à la mission plus que dans les îles du sud. Et c'est vrai, *señor Dios*. On meurt beaucoup à Ushuaia.

Yakaif parlait en considérant les fantômes bleus des montagnes qui posaient au-delà du Beagle leurs masses irréelles.

— Les Yaghans disent que tes paroles sont mensongères et que tu leur montres le ciel pour t'approprier la terre d'Ushuaia pendant qu'ils sont en train de le regarder.

Yakaif intervint de sa voix rauque en désignant John Stirling avec insistance.

— Yakaif dit que tu ne peux pas être le chef, car celui-ci est plus habile que toi.

— Comment ? Vous êtes plus habile que moi, John ? Pour confectionner les puddings peut-être !

— Yakaif dit qu'on vous a vus très souvent marchant l'un à côté de l'autre en lisant dans le livre noir. Mister John refermait toujours le livre avant toi. Il sait donc se servir de l'arme mieux que toi. Il est le plus habile. Il doit être le chef.

Un sourire détendit les traits du « Surintendant ».

— Tiens ! je n'avais pas remarqué votre indifférence pour les saintes Ecritures, John ? Ça ne vous ennuyerait pas de me réciter *in extenso* la première Epître à Timothée dans quinze jours ?

— Mais... pas du tout monsieur le « surintendant », bredouilla le premier catéchiste.

— Alors Calafate, c'est tout ?

— Yakaif dit encore que votre manière de vivre est suspecte. Mister Fernandez seul est un homme raisonnable car il possède au moins une femme. Tandis que Vous vivez tout seul depuis trois ans. L'homme qui n'a pas de femmes en pays yaghan est Hannouch. Les hommes Hannouch sont très redoutables parce que privés de raison. Ils lancent une pierre blanche toujours mortelle. C'est tout.

Mac Isaac réfléchissait en dispersant les cendres d'un foyer du bout de sa botte.

— Demande à Yakaif si les familles veulent rester ou désertir comme les autres.

— Yakaif dit que les familles restent, mais... beaucoup de viande, beaucoup de galettes...

— Je double les rations. Va, Calafate ! Persuade ces païens que ni moi ni le pasteur Stirling ne sommes Hannouch !

Les trois missionnaires remontèrent vers l'esplanade.

— En somme, conclut Mac Isaac, ce sont les plus imaginatifs, donc les plus réceptifs qui ont déserté, et il nous reste les plus goinfres ?

— J'en ai peur, admit John Stirling.

Le « Surintendant » se tourna vers Jésus Fernandez et demanda en accentuant son ironie hargneuse.

— Frère Fernandez, votre femme n'aurait pas une sœur qui serait disposée à s'installer à Ushuaia ?... J'ai bien envie de devenir un homme aussi raisonnable que les Yaghans !

Jésus Fernandez rougit mais ne répondit pas.

— Epousez une femme yaghan, monsieur le « surintendant », surenchérit le premier catéchiste. Voilà le moyen de gagner la confiance de toutes les familles de l'archipel, depuis Ushuaia jusqu'au cap Horn !

— Vous plaisantez j'espère, sursauta Mac Isaac en posant son regard sévère sur le Pasteur.

\*

Ils arrivent des îles Lhermitte avec leurs pirogues. L'homme peut avoir trente ans. Cheveux drus, tête de loup. Moustache en coup de sabre. Visage rond. C'est Pinouayentsis. La femme n'a pas d'âge. Son visage est doux, ses yeux chargés de naïveté. C'est Kamanakau Kipa. Son frère Toualanpintsis peut avoir vingt ans. Ses petits yeux donnent un aspect de malignité et de clairvoyance à la face entière. Un garçon et une fille en bas âge. A peine installé le garçon saute sur les genoux de la femme, puis sur ses épaules. Il plonge la main dans sa chevelure et saisit des poux qu'il dévore avec une rapidité stupéfiante. Malgré ses hurlements, Calafate repose le garçon sur le banc. Les trois adultes sont intimidés. D'autres familles yaghans qui ont déjà subi l'épreuve du cours de civilisation contemplent, hilares, ces « provinciaux » de l'espace fuégien.

Calafate enfle une paire de brodequins aux pieds de Pinouayentsis. Le Yaghan le laisse faire avec une curiosité effrayée. Puis il contemple ses pieds et sa lèvre retombe sur le menton tant est grande sa stupéfaction.

— Aina... marcher... conseille John Stirling.

Et il jette un regard triomphant vers le « surintendant » qui n'arrive pas à assimiler le yaghan. Lui a déjà rassemblé près de deux mille mots pour son dictionnaire.

Pinouayentsis se dresse craintivement, soulève un pied, puis l'autre, très haut. Il risque quelques pas avec les précautions d'un chat traversant une flaque d'eau et se met à pousser des cris de détresse. Il sautille de droite et de gauche et finit par se laisser tomber sur le derrière.

Le frère de Kamanakau Kipa s'élance avec colère. Il sort son couteau d'un sac en peau de phoque, tranche le cuir de l'empaigne et rejette les souliers en manifestant la plus vive indignation. John Stirling s'approche de Pinouayentsis et lui prend la main avec bienveillance...

— Chaussures... Aina-marcher... Bon... *Paf Kakolapounata Kaoaia...* pas froid aux pieds<sup>15</sup>...

Le Yaghan parlait avec volubilité comme un homme libéré d'un grand péril.

— Que dit-il, Calafate ? demanda le « surintendant ».

— L'homme dit qu'il n'a jamais froid aux pieds. Il dit que tu partiras un jour d'Ushuaia. Que sa femme et ses enfants lui demanderont des chaussures. Lui ne peut pas fabriquer des chaussures. Donc il ne veut pas de ton cadeau. Mais il demande des galettes.

Mac Isaac poussa un soupir.

— Donne-leur tout de même des galettes puisqu'ils viennent d'arriver !

Il remonta vers l'esplanade tenant John Stirling par le bras. Ils devaient lutter contre le vent. Tels ces albatros que le Horn drossait sur la Cordillère Darwin.

— Que pensez-vous de tout ceci, monsieur le « Surintendant » ? demanda le premier catéchiste.

— Je n'en pense rien, Frère Stirling. Mais je sais que le réflexe du sauvage sera brisé par la volonté du civilisé. Je sacrifierai autant de paires de chaussures qu'il sera nécessaire !

— Par conséquent nous continuons les cours ?

Mac Isaac frappa du pied.

— Et nous cessons de temporiser ! A partir de demain tous les Yaghans sans exception, je dis bien sans exception, devront abandonner les « toldos » et coucher dans les cabanes !

Le crépuscule tombait. On entendait les glapissements de Pinouayentsis qui s'en allait de « toldo » en « toldo » pour raconter, en l'enrichissant

d'heure en heure, sa terrifiante aventure avec les hommes blancs qui avaient rendu ses pieds plus lourds que des rochers pour le faire descendre dans les entrailles de la terre.

\*

Mme Fernandez réunissait les femmes indigènes pour leur enseigner la couture et la broderie. La Chilienne, placide et patiente, obtenait de meilleurs résultats que le cours de civilisation. Déjà Latabilik Kipa exécutait le point de plumetis. Choumainaolighi Kipa et Taoualamayakou Kipa reprisaient les chaussettes. Mayachka Kipa, Yaélengou Kipa, Pachaveli Kipa ourlaient les mouchoirs. Toutes les femmes savaient au moins enfiler une aiguille. Elles introduisaient le fil dans le chas sans tâtonner, avec une précision inconcevable pour un civilisé.

Duncan Mac Isaac ne manquait jamais de visiter l'atelier. Un cérémonial particulier précédait son inspection. Dès que Mme Fernandez percevait au loin le bruit de ses pas, elle commandait :

— Taparse !

Les femmes yaghans ajustaient leur « taparobo »... Mac Isaac frappait à la porte en demandant :

— Tapadas ?

— Oui monsieur le « Surintendant », vous pouvez entrer.

Il saluait Mme Fernandez.

— Vous avez l'air bien lasse aujourd'hui, madame !

— Mais non, je me sens très bien monsieur le « Surintendant ».

Mac Isaac évitait l'interrogatoire de ses yeux noirs et, par-dessus la tête des femmes qui le contemplaient, s'intéressait à quelque détail insignifiant de la pièce.

— Le climat d'Ushuaia est rude pour une jeune femme, murmurait-il d'une voix faussement paternelle. Ce vent...

— Je m'habitue très bien au vent, monsieur le « Surintendant ».

Mac Isaac poussait un soupir, examinait quelques travaux et repartait. Il remontait le long de l'esplanade. Cheveux au vent. Sa petite taille redressée à l'extrême. Les larges épaules déployées, la poitrine exhaussée. Le geste tranchant. Comme s'il conduisait une charge de cavalerie. Depuis dix-sept ans. Sans fatigue !

Il rentrait dans sa chambre, dînait seul et se couchait de bonne heure. Le vent soufflait de l'Ouest. Le vent était devenu depuis longtemps une présence indispensable au Pasteur.

\*

Mac Isaac s'éveille. Une clarté rouge danse sur les murs de sa chambre. Familière ! Le reflet des foyers yaghans animés par le vent joyeux... Puissant... Trop puissant... Insolite !...

Mac Isaac est complètement éveillé,

— Au feu III

Il est une heure du matin. La nuit serait à peu près noire — car elle vient d'atteindre son point d'équilibre entre les ombres grises des crépuscules du soir et du matin — si cette clarté surnaturelle...

— Au feu ! John ! Calafate ! Fernandez !...

Mac Isaac s'est précipité vers le poste de secours. Il a saisi une hache. Douze foyers d'incendie dans le sud de la « reduccion » ! Ce sont les douze cabanes pour indigènes qui flambent ! Une crainte affreuse ronge le « Surintendant »... La mission ?... La chapelle ? Les magasins ?... Toute l'œuvre coûteuse dépend de la force et surtout de l'orientation du vent... Modéré, il a mis cap ouest-est... Les flammèches s'envolent de la colline et se dilapident dans les profondeurs de la baie. La mission est sauvée !

— Les sauvages ont incendié les cabanes, John !

— Que faire, *senor Dios* ?

Mac Isaac lance un coup de pied dans les fesses de Job Calafate.

— Je t'ai défendu vingt fois de m'appeler « *señor Dios* », espèce de mécréant !... Il n'y a rien à faire !

Le quatre hommes remontent vers la « reduccion ». Les cabanes agonisent. Elles ont des haut-le-cœur de flammes. Les cloisons de rondins s'effondrent. Les tôles des toits gondolées tirent douze coups de canon. Il n'y a plus que ces douze foyers qui se distinguent à peine des foyers de bivouac yaghans. Dix minutes en tout. Le hêtre antarctique sec flambe mieux que la poudre à fusil. Terre des Feux...

Mac Isaac et John Stirling parcourent la « reduccion ». Les indigènes sont installés dans leurs « toldos » qu'ils n'ont jamais quittés malgré le décret du « surintendant » que le vent fait craquer, feuille morte, sur le

tableau de service. Ils n'ont rien vu, rien entendu... La plupart dorment ou font semblant.

— Et comment trouver le coupable ? murmura John Stirling.

— Les coupables sont aussi nombreux que les enfants de Jimmy Button dans l'archipel, John ! C'est toute la Terre des Feux qui est coupable ! Il a fallu des millénaires à l'humanité pour passer du « toldo » à la maison de pierre. Et nous avons cru possible, sur ce coin de terre oublié par l'évolution, de reproduire le phénomène en deux ou trois ans ! Nous provoquons les réactions violentes de tout processus de transformation accéléré !

— Nous sommes donc les responsables, monsieur le « Surintendant ! »

— Certainement, John ! Mais je vous répondrai comme Luther devant la Diète de Worms : « Je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide ! »

Les deux missionnaires regagnèrent la chambre du « Surintendant ». La menaçante clarté rouge avait disparu. Mac Isaac alluma une chandelle.

— Quelle émotion mon pauvre John, vous êtes tout pâle !

— J'ai tremblé pour la mission !

Le « Surintendant » ouvrit son armoire, saisit une bouteille.

— Un peu de whisky ?

John Stirling fit claquer sa langue.

— C'est le whisky de Campbelltown ?

— Lui-même. A la santé du duc d'Argyll, le père du meilleur whisky du monde !

Les deux hommes buvaient à petites gorgées respectueuses. Mac Isaac réfléchissait en ouvrant et fermant d'un geste automatique la sainte Bible posée sur la table.

— Voyez-vous, John, je pense que nous arriverons à initier nos Yaghans à certaines formes élémentaires de civilisation. Mais pour ce qui est de la vie surnaturelle...

— Monsieur le « Surintendant », toute représentation abstraite de notre religion ne sera jamais comprise par les Yaghans et je sais maintenant pourquoi. J'ai terminé le classement de mes matériaux linguistiques depuis quelques jours... Deux mille mots environ. Cette langue est très belle et riche. J'estime qu'elle compte au moins trente mille mots grâce à sa structure agglutinante. Eh bien ! je n'ai pas rencontré une expression pour désigner quelque forme abstraite de la pensée ! Si les mots n'existent pas, c'est que la pensée abstraite est absente. Nous n'avons donc aucune chance

de les conduire à la perception du surnaturel par les explications classiques... Venez demain à la leçon des dix Commandements... Vous serez édifié et verrez que j'ai raison !...

Le lendemain à 1 heure de l'après-midi Mac Isaac répondait aux six coups de carabine en même temps que Stirling, Job Calafate et les indigènes. Une pluie fine rongait le paysage et transformait en tas de boue les décombres des cabanes.

Stirling s'avança vers les indigènes accroupis, genoux au menton et bras ballants, et qui surveillaient ses moindres gestes. Le salut du Pasteur fut répété avec une absolue précision. Puis Calafate monta sur une table et récita le texte établi par le premier catéchiste :

« Notre Père,

Qui habite le milieu du ciel,

La religion réformée enseigne au monde d'après les saintes Ecritures ce que Dieu commande et ce qu'il interdit, rappelle et explique dix Commandements que tous les humains sont obligés d'observer pour éviter l'enfer et aller au ciel.

Il faut savoir par cœur ces dix Commandements et les comprendre. Il faut les observer fidèlement car Dieu punit de l'enfer ceux qui ne leur obéissent pas. Voici les dix Commandements donnés par Dieu au prophète Moïse...

Calafate énuméra les dix Commandements.

Les Yaghans écoutaient bouche bée, ruminant leur dernier repas, le regard absent, frissonnant parfois sous la pluie glacée.

— N'oubliez pas monsieur le « Surintendant », intervint le premier catéchiste, que l'attention de ces hommes se concentre difficilement et dure très peu. Le plus intelligent n'a certainement pas retenu plus d'une phrase.

Yakaif avait retenu : « Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là. »

— Et qu'en pense Yakaif ?

Yakaif pensait que si la pêche n'avait rien donné pendant six jours et qu'elle s'annonçât fructueuse le septième, son devoir était de pêcher avec ses femmes et ses enfants pour ne pas mourir de faim.

Chagatiensis voulait savoir ce qu'était le Paradis.

— Calafate, explique-lui que c'est un pays merveilleux où l'homme reçoit beaucoup de galettes sans travailler, indiqua le premier catéchiste.

D'une seule voix les Yaghans se mirent à crier : « Ouchouaia 1... » puis ils reprirent sur un mode rythmique le sobriquet qu'ils avaient donné aux Pasteurs dès le premier jour : « Pingouins !... Pingouins !... Pingouins !... » à cause du col blanc et de la redingote noire qui leur donnaient quelque ressemblance avec l'oiseau antarctique. La mission où se distribuaient beaucoup de galettes sans travailler était donc assimilée au Paradis !

Tsingalai voulait se faire une idée précise de l'enfer. Le premier catéchiste fit répondre que c'était une côte désolée sans poissons ni coquillages.

« Ouchouaia !... » rugirent les Yaghans en roulant des rires rocailleux. Et il était parfaitement exact que depuis 1863 le poisson avait disparu de la baie. Par cet exemple malheureux la mission représentait donc à la fois l'enfer et le Paradis.

— Vous voyez, frère Mac Isaac, combien il est difficile de passer de l'abstrait au concret !

— Je vois, je vois, murmurait Mac Isaac.

Il se retira dans sa chambre, sombre et préoccupé. Il repartait en fin d'après-midi sous la pluie que le vent tressait en lianes liquides, attiré par des cris aigus qui provenaient de la « reduccion ».

— Que se passe-t-il, John ? demanda le « surintendant ».

John Stirling réprima le rire qui le secouait.

— Nous apprenions à Toualanpintsis à faire bouillir de l'eau... Quand les bulles sont venues à la surface il a plongé sa main dans la casserole. Il s'est brûlé. Et savez-vous ce qu'il prétend ? Qu'il a été mordu par de petites bêtes cachées au fond de l'eau !

— Au moins, voilà une manière plus heureuse que la vôtre de concrétiser le surnaturel ! Je me demande si nous ne manquons pas d'imagination ! Voyez-vous, John...

Après le dîner les deux missionnaires reprenaient l'entretien dans la chambre du « surintendant ».

— Voyez-vous, John, nous n'arriverons à rien si nous continuons de considérer ces sauvages, de l'extérieur. Nous devons apprendre à les connaître. Vous allez donc pousser, aussi loin que votre situation et votre culture scientifique le permettent, de sérieuses études anthropologiques et, de mon côté...

Il y eut un long silence. Mac Isaac paraissait concentrer sa pensée sur un problème difficile. Le feu qu'il entretenait même au cœur de l'été agitait ses

fantômes rouges dans la cheminée.

— Moi, je vais étudier la femme yaghan. Je suis de votre avis frère Stirling. Ces sauvages ne pourront jamais acquérir une perception intellectuelle du surnaturel. Il faut mettre notre Religion à leur portée, nous contenter de les voir en adopter les rites, un comportement social et surtout matrimonial qui soit en harmonie avec elle. Pour les obliger à nous suivre sur ce terrain il faut, d'une part maintenir la discipline inflexible qui règne dans la mission — car ce sont des enfants ! — et d'autre part gagner leur confiance. Une confiance aveugle, comme celle de Calafate dans le « surintendant ». Et c'est par la femme, plus émotive, plus faible et en un certain sens plus intelligente que l'homme que nous y parviendrons ! Comment remporter la victoire essentielle — détruire la polygamie — sans le consentement, ou mieux, l'aide de la femme ?

Mac Isaac promena sa main puissante sur son front. Il faisait très chaud dans la pièce malgré les rideaux de pluie tissés dans une neige fondue qui au dehors fermaient la nuit grise. Le « surintendant » murmura...

— C'est la femme qui a bouleversé le monde de la *Genèse*... J'ai le pressentiment que c'est par elle que je ferai triompher l'œuvre apostolique. Gagner la femme yaghan, tout est là, John !

On frappait à la porte. Jésus Fernandez apportait un dossier.

— Le plan pédagogique pour le trimestre... Nous sommes le 20 décembre monsieur le « Surintendant », si vous voulez bien... la signature...

Le Chilien attendait, debout, tandis que Mac Isaac compulsait méthodiquement le dossier. Le feu grésillait. Le vent battait les toiles dégouttantes de la pluie.

— Monsieur le pasteur Stirling vous remettra un texte concernant les études anthropologiques que nous allons commencer...

— Que faut-il prévoir pour les cabanes de la « reduccion » indigène, monsieur le « Surintendant » ?

— Elles seront reconstruites... et habitées. Du moins je l'espère... Le *Patrick Sunderland* ?

— Sa visite est prévue pour le 28. Je dois vous rappeler que le révérendissime Tomas Barlett, supérieur de notre juridiction ecclésiastique des Falklands, profite de son voyage pour venir inspecter la mission et passer la « longue veille » parmi nous...

— Le révérendissime Tomas Bartlett ne vient pas « inspecter » mais « visiter » la mission, Frère Fernandez. Vous pouvez disposer...

Le Chilien allait se retirer.

— A propos... Mme Fernandez... Tous mes compliments pour son atelier... Brillante réussite ! Organisation remarquable ! Je voudrais faire quelque chose pour son avancement...

Il posait un regard lourd sur l'économe qui rougissait de plaisir.

— Elle est très fatiguée par le climat, Mme Fernandez... le froid... le vent... la pluie... Ne croyez-vous pas qu'une mission dans le nord... chaleur, ciel bleu... Antofagasta, Iquique ?

Jésus Fernandez ne souriait plus.

— Ma femme se porte très bien, monsieur le « Surintendant ». Elle se plaît beaucoup à Ushuaia.

Duncan Mac Isaac poussa un soupir.

— Tant pis... Tant mieux, voulais-je dire. Bonne chance et mes compliments. Bonsoir.

Le vent escamota le bruit des pas qui s'éloignaient dans la nuit.

\*

Le *Patrick Sunderland* allongeait dans la baie d'Ushuaia sa silhouette blanche de yacht. Le pavillon britannique flottait sur la mission. Il dominait légèrement ceux de la République argentine et du Chili. Le ciel gris, chargé de tempêtes différées, pesait sur l'arc tendu de la plage et le canal dont l'eau plus lourde que du plomb se reposait après les ravages du vent.

A terre, une cinquantaine de Yaghans formaient l'auditoire du révérendissime Tomas Bartlett. Juché sur une table, il commençait une improvisation sur *la Vie de Tellapakacha, Yaghan converti au christianisme*. Job Calafate traduisait.

Tellapakacha était né aux îles Woolaston. Il était très malheureux. Il souffrait du froid et de la faim au fond de la pirogue. Quand il fut grand, il fonda une famille et prit trois femmes. Il était encore plus malheureux car ses femmes, très paresseuses, ne récoltaient pas assez de moules. Il rencontra les bons « pingouins » à la mission d'Ushuaia. Il se convertit au christianisme. Il n'avait plus froid car les « pingouins » l'avaient habillé. Il marchait sur les rochers sans crainte de se blesser car il portait maintenant de bonnes chaussures. Tellapakacha ne conserva qu'une seule femme pour recevoir le baptême. Il fut alors envoyé à Magellan... Là-bas tout était magnifique. Les « toldos » sont des palais bien chauffés. Les maîtres blancs

se conduisent chrétiennement envers leurs serviteurs. Tellapakacha servait un de ces bons maîtres. Il récitait sa prière tous les matins. Il priait aussi avant de manger son pain blanc, les galettes et les pommes de terre. Il travaillait joyeusement et le soir retrouvait sa femme employée dans un autre « toldo ». Ils priaient avant de s'endormir... Ils n'avaient plus besoin d'affronter les tempêtes sur les pirogues qui coulent si facilement. Et, après la mort, ils gagnaient le Paradis où tout est encore plus beau qu'à Magellan...

Tomas Bartlett termina son discours d'une voix forte.

— Qui voulait être chrétien ?

Calafate essayait de traduire les réponses qui s'entrechoquaient...

— *Yaous* pingouin... le pingouin ment, disait l'un.

— Nos pirogues ne chavirent pas, protestait un autre.

— Nos femmes savent pêcher, pourquoi le pingouin veut-il faire travailler les hommes ?

— Nous n'avons pas besoin de chaussures !

— A Magellan on bat les Yaghans !

Tomas Bartlett fut balayé par les protestations. Un Yaghan plus assuré que les autres tint un long discours.

— Celandaulou dit que se faire chrétien c'est devenir un esclave !

La foule se dispersait en poussant des cris hostiles. On entendait les coups de marteau du charpentier qui construisait de nouvelles cabanes et les appels discordants des « Caranchos », les oiseaux de proie, qui tournoyaient dans l'air froid. Un pli barrait le front de Mac Isaac, mais il s'efforçait de sourire.

— Votre Grandeur, ce discours était plein de bonnes intentions mais vous avez abordé avec trop de franchise des problèmes... délicats... La monogamie... Hum !... Les pirogues qui coulent... Hum !... Le Paradis après une vie de travail... Les primitifs sont susceptibles, insistait Mac Isaac en montrant les emplacements charbonneux des anciennes cabanes, un coup de harpon est vite donné, et les bâtiments d'une mission brûlent en quinze minutes avec ce vent...

Ils s'arrêtèrent devant un groupe d'indigènes. Latabilik Kipa et Choumainaolighi Kipa mangeaient les poux qu'elles capturaient dans la tignasse de leurs enfants.

— Mon Dieu ! que ces femmes sont horribles et répugnantes, soupira le « surintendant ».

— Répugnantes ! confirma Sa Grandeur. Ce soir, au cours de la « longue veille », nos prières s'élèveront vers le Tout-Puissant en faveur de ces déshérités de l'humanité...

La « longue veille », cette coutume empruntée par John Wesley aux Moraves et destinée à donner une solennité particulière au dernier jour de l'année, commença vers 10 heures du soir. Tomas Bartlett, John Stirling, Jésus Fernandez et sa femme ainsi que le « surintendant » se retrouvèrent dans la chapelle. Rien ne peuplait la nuit que les mélopées yaghans, l'appel monocorde du « tucotuco » et le chant de quelque marin à bord du *Patrick Sunderland*. Puis ils se réunirent chez Mac Isaac. A minuit le « surintendant » se leva.

— Mes Frères, voici que se termine la sixième année de l'ère chrétienne pour les pauvres Yaghans que le Seigneur nous a confiés. Six ans mes Frères, contre 1867 ans ! Tel est le retard de l'évolution de la conscience chrétienne en Terre des Feux ! Ça n'est que par la prière fervente et la demande incessante de nouvelles grâces qu'il nous sera permis de donner aux années qui viennent un poids séculaire dans le progrès de la Foi... Il est minuit !

Le missionnaire entonna d'une Voix puissante l'hymne morave :

*Levons-nous, Frères, levons-nous,  
Car voici notre Maître !  
Il est minuit ! Voici l'Epoux !  
Jésus-Christ va paraître !...*

Le lendemain Celandaulou désertait avec sa famille. Il ne voulait pas devenir chrétien. Mais Isaac apercevait au milieu du Beagle, par le travers de la mission, la pirogue d'écorce luttant contre les vagues et le vent qui cherchait à lui fermer le sud... Elle se dirigeait vers Navarin, l'île de rêve, nuage bleu posé sur l'horizon. Le *Patrick Sunderland* aurait pu la rejoindre en tirant quelques bordées.

— A quoi bon ? murmura Mac Isaac. C'est une âme provisoirement perdue.

Il considérait le canal et les fantômes bleus des montagnes.

— Mais à la longue, sur toute l'étendue de l'archipel pas une âme ne réussira à m'échapper !

Puis, se tournant vers Tomas Bartlett.

— Votre Grandeur nous quitte...

— Je vous quitte, mon fils. Dans trois jours, avec l'aide de Dieu et du vent, je serai à Port Stanley. De Port Stanley je vous ferai envoyer, démontés, les derniers bâtiments de notre ancienne mission expérimentale des îles Keppel ; puis je partirai pour l'Angleterre... Un an de congé !

L'équipage s'affairait sur le pont de la goélette et le second surveillait les préparatifs de l'appareillage. Penchés sur le bastingage Sa Grandeur et le « surintendant » considéraient l'eau verte et noire.

— Vous partez pour l'Angleterre ? Puis-je vous charger d'une mission... délicate ?

— Tout ce que vous voudrez mon fils ! Je n'oublie pas que votre héroïsme a sauvé la « South America Evangelical Society » !

— Laissons cela ! Le résultat spectaculaire obtenu en 1862 ne peut effacer la dure réalité du présent : je n'ai pas encore baptisé un indigène ! Quand vous arriverez à Bristol, je vous prie d'aller visiter Mlle Elisabeth Neil, l'assistante du pasteur Muller aux orphelinats. Nous sommes fiancés depuis longtemps, depuis très longtemps...

Mac Isaac marqua une pause, puis se rapprocha de Tomas Bartlett et baissa la voix.

— La confession n'est pas en usage dans notre Eglise, du moins pas dans ces conditions. Mais Jacques a dit : « Confessez vos fautes les uns les autres et priez les uns pour les autres afin que vous soyez guéris. » Alors je vous prie de m'entendre, mon père... J'ai péché avec Mlle Neil quand j'étais en Angleterre, en 1864. D'un commun accord, nous avons décidé de nous séparer pour cinq ans, les deux premières années devant comporter un silence absolu. A la fin de cette période, voici dix mois, j'ai adressé une lettre. Cette lettre est restée sans réponse. Je ne sais que penser. Voulez-vous demander à Mlle Neil si elle est toujours d'accord sur la nécessité de maintenir cette pénitence jusqu'à la fin ? Dites-lui que de mon côté...

Mac Isaac hésita.

— Que de mon côté je n'aperçois plus aussi clairement que jadis la justification supérieure ni la nécessité pratique de cette épreuve. Dans le désarroi du moment elle paraissait raisonnable. Je ne mesurais pas ce qu'elle pouvait comporter d'orgueil... Vue d'ici, à travers les dures réalités de mon combat, elle me semble à la fois puérile et cruelle sans nécessité... Alors, si Mlle Neil était d'accord...

Tomas Bartlett serra longuement les mains du missionnaire et lui donna l'accolade. Le second s'approchait. Il était plus élégant que le capitaine Don Orosimbo. Il portait la redingote ouverte sur un gilet à fleurs, les pantalons étroits moulant la jambe. Le faux col à larges pointes encadrait le menton que supportait une énorme cravate bien serrée formant jabot. Il retira son chapeau haut de forme.

— Révérendissime, l'ancre est à pic !

— Je ferai votre commission, mon fils ! Je vous ramènerai votre fiancée...

Mac Isaac se tenait au sommet de l'échelle de corde.

— Dépêchez-vous, John Stirling veut me faire épouser une femme yaghan ! lança-t-il d'une voix forte.

Il descendait les échelons.

— Ah ! j'ai oublié de vous demander... Voulez-vous accorder un congé d'un an à Mme Fernandez ?... C'est une décision que je ne puis prendre moi-même...

— Entendu !

Mac Isaac saisit la godille du youyou et déborda. Le vent grondait dans les voiles du *Patrick Sunderland*. La distance augmentait. Le missionnaire mit ses mains en porte-voix.

— Et dites bien à Mlle Neil que Stirling veut me faire épouser une Yaghan !

— Je n'y manquerai pas ! cria joyeusement Tomas Bartlett.

— Une Yaghan ! hurla Mac Isaac d'une voix angoissée.

Mais il était trop loin maintenant pour que le révérendissime puisse l'entendre...

Une heure plus tard le *Patrick Sunderland* tirait une salve pour saluer la mission au moment de doubler le cap occidental. Duncan Mac Isaac lui répondit en amenant le pavillon britannique.



### III

A travers les fenêtres closes Mac Isaac surveillait la fuite de l'été, les préparatifs de départ de la mouette à bec rouge, le rassemblement des pélicans, cygnes à col noir, flamants roses, au bord des lagunes, les vols frileux de l'oiseau charpentier. Caranchos et Chimangos prenaient la direction du nord.

Le vent. Les premiers brouillards. Les hommes poursuivant leur labeur. La voix du premier catéchiste qui continuait ses études anthropologiques sur les Yaghans et quelques Alakaloufes venus se réfugier à la mission...

— Yakaif — Age présumé trente ans — Taille 1, 53 m — largeur du nez 35 millimètres — Circonférence du thorax 935 millimètres — Envergure des bras 1,80 m...<sup>16</sup>.

Les conversations rocailleuses des Yaghans. Les rires des femmes.

— Ces horribles femmes ! murmurait Mac Isaac accablé.

L'incantation scientifique continuait au dehors.

— Mayachka Kipa — Sexe féminin — Age présumé quarante ans — Taille 1,46 m — Largeur du nez 36 millimètres — Circonférence du thorax 775 millimètres — Envergure des bras 1,54 m...

Un pas léger annonçait la venue de Calafate.

Le Yaghan interprète apparut sur le seuil de la porte, épanoui.

— Bonne nouvelle, *señor Dios* !

Mac Isaac dirigea vers Calafate l'éclair de son regard bleu.

— Calafate, je te refuse le baptême si tu m'appelles encore une seule fois : *señor Dios* ! Il n'y a de Dieu que celui qui règne dans le ciel. Et chaque fois que tu m'appelles Dieu tu charges mes épaules d'un nouveau péché. Compris ?

— *Si señor D...* !

Le Yaghan ferma les yeux, parut se concentrer et finit par risquer un bond joyeux.

— Alors, je t'appellerai *Capitan Bueno* ! Tu es le bon capitaine d'Ushuaia !

La voix du premier catéchiste poursuivait, infatigable :

— Teklanika — Alakaloufe — Age présumé trente ans — Taille 1 m. 55 — Largeur du nez 45 millimètres...

Calafate annonça d'une voix éclatante :

— Bonne nouvelle *capitan Bueno* ! Cette nuit... Yakaif, Pinouayentsis, Kamanakau Kipa, Toualanpintsis... installés dans les cabanes avec leurs enfants ! ! ! Très grande nouvelle *capitan Bueno* !... Ils veulent que tu les instruises pour le baptême ! ! !

Mac Isaac joignit les mains, leva les yeux au ciel en murmurant :

« Sois béni, Seigneur, dans ta générosité qui comble le plus indigne de tes missionnaires ! »

Les deux hommes sortirent. Le vent flagellait les plants de tomates vertes, les céleris et les parterres de fleurs mortes. Calafate n'avait pas menti. Les familles occupaient les cabanes. A travers la fumée qui s'échappait de la porte, des silhouettes humaines se mouvaient. Le Yaghan pénétra le premier à l'intérieur :

— *Taparse* ! ! !

Puis il reparut.

— *Tapadas* ! *capitan Bueno*...

L'odeur du cuir ramolli, de l'huile de phoque et de la crasse humaine dominait celle du bois de « coihue ». Un désordre indescriptible. Les enfants installés sur la table. Le feu allumé, non dans le fourneau déjà plein d'ordures mais au milieu de la pièce sur une plaque de fer. Des harpons en dents de scie avec les pelles du canot dans un coin. Des pièges, des frondes, des paniers de jonc, des outres ruisselantes d'huile, des peaux encore sanglantes tendues sur des claies de bois.

— Demande à Yakaif pourquoi il veut recevoir le baptême ?

Les raisons de Yakaif paraissaient obscures. Il venait de recevoir pendant la nuit la visite d'un Kachpikh, un de ces hommes sauvages qui vivent dans les grottes ou les forêts impénétrables. Le Kachpikh lui avait donné l'ordre de se faire chrétien. S'il n'obéissait pas le Kachpikh reviendrait le tuer pendant son sommeil.

— Et Toualanpintsis ?

La femme de Pinouayentsis venait d'assister Latabilik Kipa pendant son accouchement. Elle avait brûlé le placenta selon l'usage, puis jeté du lait sur le feu. Le lait ayant grésillé d'une certaine manière. Pinouayentsis, sa femme et son beau-frère devaient recevoir le baptême sous peine des plus

graves châtiments. Mais l'éclat malicieux des yeux de Toualanpintsis démentait l'authenticité du commandement surnaturel.

Duncan Mac Isaac murmura : « Une âme attend, emmurée, que quelque rayon de votre grâce vienne la toucher Seigneur ! »

Puis d'une voix accablée : « Tes voies sont innombrables ! »

Toualanpintsis considérait le missionnaire de son œil vif et rusé. Un sourire relevait sa lèvre. La femme de Pinouayentsis, vautreée dans un coin de la cabane, assouplissait entre ses dents que ce travail familial avait usées jusqu'à la racine, un cuir de loutre destiné à envelopper le nouveau-né de Latabilik Kipa. Mac Isaac la considérait à travers la fumée agressive.

— Et toi, Calafate, tu épouserai une pareille femme ?

— *Si señor D... si señor capitan Bueno !* C'est une femme habile et travailleuse !

Mac Isaac poussa un soupir.

— Dis-leur que je les instruirai dans notre Religion en vue du baptême !

\*

Latabilik Kipa, la jeune accouchée, quitta son « toldo » et se dirigea vers la mer. Elle avait eu son enfant la veille à 9 heures du matin, assistée par la femme de Pinouayentsis. Sans efforts. En position accroupie. L'enfant s'était présenté par la tête. Il était venu rapidement, suivi du délivre. Kamanakau Kipa coupa le cordon à 11 centimètres de l'ombilic avec un fragment de coquillage ramassé sur le sol de la hutte parmi les débris de cuisine. L'enfant mesurait 50 centimètres et pesait, constata John Stirling, 3 kg 9.

Quatre heures après l'accouchement la mère allait prendre un bain de mer. Puis trois autres jusqu'au crépuscule. Le soir, complètement nue dans sa hutte, elle engageait le nouveau-né à saisir les pointes des seins qu'elle humectait de salive. Lorsque l'enfant criait elle le calmait par de légères tapes sur les reins. Il n'émettait plus alors qu'un vagissement très doux, et la mère ignorant la caresse continuait de le frapper avec précaution. Elle s'était levée dans la nuit pour aller chercher de l'eau. Elle avait rapporté sans efforts ses deux outres pesant 30 kilos.

Latabilik Kipa descendait vers la mer. Duncan Mac Isaac se dissimula derrière un rocher. Quand elle fut assez éloignée, il courut vers un autre rocher plus proche de la plage. La femme avançait de son pas rapide et si

léger qu'il ne laissait aucune empreinte sur le sol. Elle chantait une mélodie triste. Il faisait déjà très froid.

Latabilik Kipa atteignit la plage. Mac Isaac entra dans la forêt. Il ouvrait sa route à travers l'humus qui s'effondrait sous ses pieds. Il se dissimulait derrière les hêtres et les magnolias.

La jeune mère entra à reculons dans l'eau glacée jusqu'au niveau des seins. Elle se lava le corps et spécialement la poitrine et les parties génitales. Elle vint s'accroupir un peu plus près de la plage avec de l'eau jusqu'au ventre. Elle resta une minute dans cette position, en se lavant seulement les parties génitales. Puis, elle reprit sa retraite vers la plage et s'assit dans l'eau. Elle attendait la vague. La vague accourait avec sa rumeur de galets entrechoqués. La femme recevait sa douche au milieu des cuisses ouvertes. Et elle resta plusieurs minutes dans cette position sans se laver.

Mac Isaac était glacé. Le vent du Horn rugissait autour des troncs suppliciés. Il observait la femme qui chantait toujours sa mélodie triste, orchestrée par une rumeur de galets et déchirée par le vent.

Quand elle eut terminé sa toilette, Latabilik Kipa sortit de la mer et se dirigea vers la mission. Mac Isaac respirait son odeur, non plus les relents de coquillages pourris, mais un parfum de varechs et de vagues. Lorsqu'il fut à quelques 10 mètres — déjà elle avait perçu sa présence — il pointa un doigt accusateur vers le ventre de la Yaghan.

— *Taparse !!!*

La femme avait oublié son « taparobo ». Elle sauta comme un oiseau et prit sa course vers la mission. Mac Isaac la suivait des yeux. Il hochait la tête. Puis il remonta vers l'esplanade. Il entra dans la chapelle et se mit à prier jusqu'à la nuit.

— En somme, Frère Stirling — les deux missionnaires se trouvaient réunis dans la chambre du « surintendant », devant le whisky de Campbelltown — en somme, la notion d'hygiène est très relative, déclarait Mac Isaac. A propos, quelle température avez-vous enregistrée aujourd'hui ?

+1° 8 - Eau de mer : + 4° 6.

— Je viens d'observer Latabilik Kipa relevant de couches. Une Anglaise qu'on aurait délivrée dans ces conditions serait morte depuis ce matin ! Dans trois jours Latabilik Kipa ira pêcher les oursins. C'est elle qui se

mettra à l'eau et sauvera l'homme si la pirogue chavire puisque, nous le savons maintenant, les femmes seules savent nager !

— Oui, c'est formidable, monsieur le « Surintendant ».

Et il pensait, en réprimant une forte envie de bâiller : « Il m'embête avec ses femmes yaghans ! »

— Les odeurs... après tout, simple problème de relativité ! Les parfums de Mme Fernandez font défaillir les Kipas de son atelier ! Au fond... celui qui a d'abord épousé un pays, sans restrictions et sans regards jetés en arrière, peut épouser une femme du pays ! Vous ne croyez pas, John ?

— C'est possible, monsieur le « Surintendant ».

Mac Isaac dégustait son whisky à petits coups, la main serrée autour du ventre du verre.

— Oui, mais voilà... il ne faut pas regarder en arrière !

Le silence tombait entre les deux hommes. Mac Isaac reposa son verre et frappa sur la table.

— Et quel héroïsme, ces femmes ! Quelle humble et touchante acceptation du misérable héritage reçu des mains du Seigneur ! J'ai beaucoup de respect pour la femme yaghan, Frère Stirling !

— Moi aussi, monsieur le « Surintendant », répondait sans conviction le premier catéchiste qui faisait danser les flammes du feu à travers les profondeurs onctueuses du whisky de Campbeltown.

\*

Le vent. La neige tourbillonnante encore incapable de survivre à son premier contact avec le sol. Les espaces libres entre la mer et la forêt se couvrent de boue glacée. Les activités extérieures sont suspendues. John Stirling donne son cours d'instruction religieuse dans le réfectoire qui avait servi d'atelier jusqu'au départ de Mme Fernandez. Lambeaux d'étoffe. Bouts de fils multicolores. Le vent. La neige. La neige stupéfiante qui voulait endormir les pauvres Yaghans... Toualanpintsis somnolait sur sa chaise.

Mac Isaac s'était introduit silencieusement dans le réfectoire. Apercevant Toualanpintsis endormi, il s'empara d'une lourde Bible qu'il lui lança à la tête. Le sauvage poussa un cri transformé en rire rocailleux puis tira la langue dans la direction du « surintendant ».

— Vous n'êtes pas dans la note, John conclut Mac Isaac quand les Yaghans eurent évacué la salle. Je certifierais volontiers que ces pauvres gens n'ont absolument rien compris ! Mettez au point un programme simplifié. Nous sommes en juin... je voudrais baptiser ces braves gens en août ou septembre.

La tempête faisait craquer les bâtiments. Les montants et les poutres gémissaient, étalant les rafales avec la même précision que les membrures d'un cap-hornier dans une tempête australe.

— Qu'ils apprennent par cœur les dix Commandements et une prière (MATTHIEU VI, 9, 13... « Notre Père qui es aux Cieux »...)

John Stirling se grattait le menton et hochait la tête.

— Vous ne croyez pas que c'est un peu sommaire ?

— Bien sûr ! Mais si vous me présentez ces cinq sauvages — je ne parle pas de Calafate qui sait beaucoup de choses mais qui n'est plus un Yaghan — capables de réciter par cœur les Commandements et la prière, eh bien ! John, vous serez un très grand catéchiste !

Duncan Mac Isaac ramassa la Bible. Elle était restée ouverte aux *Proverbes* v. Le regard du missionnaire tomba sur le vingtième verset. « Et pourquoi, mon fils, t'égarerai-tu après une autre, et embrasserais-tu le sein d'une étrangère ?... » et il frissonna.

Au dehors la tempête se démenait. Elle rasait les murs des bâtiments ou tourbillonnait au milieu de l'esplanade. Le vent. La « poudrerie ». Une « poudrerie » si intense que les deux hommes s'orientaient avec difficulté pour regagner leur logement. La neige pénétrait les passe-montagnes, mouillait les tuniques. Elle annonçait les grandes solitudes. Un cutter de « loberos » touchant Ushuaia en mai avait embarqué Mme Fernandez à destination de Valparaiso, via Magellan. Peu de chances de recevoir une nouvelle visite avant le mois d'octobre, à moins que l'infatigable *Patrick Sunderland*...

— Un temps béni pour les archivistes, monsieur le « Surintendant », cria Stirling. Je rentre chez moi. Je vais classer mes fiches !

— Moi aussi, John ! A ce soir !

Le premier catéchiste ranima le feu qui mourait dans la cheminée avec des hoquets de flammes que le poids du vent écrasait. Il s'installa devant son bureau, reprit ses notes du dernier trimestre.

*Race yaghan. Types physiques.*

Face arrondie tirant sur le losange. Structure anguleuse heurtée.

Front assez bas, étroit, fuyant ; arcades sourcilières accusées.

L'enfoncement de la racine du nez contribue à donner un aspect farouche aux Yaghans.

Nez épaté, déprimé vers la racine.

Bouche très large. Grosses lèvres rejetées vers l'extérieur. Les Yaghans ignorent le baiser.

Dents belles et bien plantées. Elles s'usent rapidement par mastication de la chair de phoque aussi dure que du cuir et par utilisation de la mâchoire comme étau.

Tronc massif, cylindrique, presque sans cambrure. Epaules aussi larges que celles des blancs.

Ventre ballonné chez les enfants par effet du régime alimentaire et non par hérédité. Pas d'obèses.

Membres. Grande disproportion entre membres supérieurs et inférieurs et conformation spéciale de ces derniers. Jambes et pieds un peu tournés en dedans. Proviennent de la vie dans les canots et de l'habitude de se tenir accroupis.

Peau lisse assez élastique chez les jeunes sujets, mais qui devient très flasque avec l'âge. Dans les périodes de jeûne elle se rétracte et tombe en plis.

Cheveux abondants, courts, raides et lisses. Implantés très bas sur le front, laissant peu d'espace libre.

Couleur. Les hommes ont une peau tirant sur le jaune brun ou rougeâtre (75 %). Le reste (25 %) a la peau claire. La teinte est en général plus claire chez les femmes.

Dans le même temps, enfermé dans sa chambre avec Calafate qui lisait la sainte Bible, Duncan Mac Isaac mettait au net ses propres notes :

Amour. L'amour filial est très développé chez les Yaghans. Il se traduit par les soins attentifs de la mère.

L'amour existe aussi entre sexes, et très vif. C'est probablement l'unique source de leurs peines morales. Seule, l'existence de l'amour peut expliquer la jalousie qui règne dans les jeunes ménages. Elle explique la brutalité de l'homme envers la femme. Mais c'est l'homme et non la femme qui manifeste de la jalousie. La femme paraît heureuse de voir l'homme aimé accorder ses faveurs à ses amies. Le contraire ne se vérifie jamais.

On peut être certain que si un homme vend une jeune fille ou l'une de ses femmes, il ne lui est pas attaché par amour. (Darwin n'a rien compris lors de son passage dans l'archipel !) Les Yaghans sont coquettes à leur manière. Se manifestent par des jeux de physionomie pour lesquels elles sont très habiles. Pas de chants d'amour. La virginité n'est pas estimée. Peu de vierges au-delà de douze ou quatorze ans. Stérilité rare. La femme yaghan met en moyenne 4 enfants au monde. En somme, une société à forte tendance patriarcale.

Pudeur. Il semble que le sentiment de la pudeur soit né du contact des Yaghans avec les civilisés. Il se développe tout particulièrement depuis le début de la mission...

Il faisait chaud dans la pièce. Cette chaleur du bois de « coihue » rendait plus sinistres les grincements de la tempête. Un verset du *Cantique des Cantiques* chantait dans la mémoire du Pasteur... « Ton sein est une coupe arrondie, pleine d'un vin aromatisé ; ton ventre est un tas de blé entouré de lis. Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une gazelle<sup>17</sup>. »

Et il ne savait plus s'il s'agissait d'une mélodie yaghan ou du chant d'amour de Christ pour son Eglise vivante.

\*

Franchissant le détroit Lemaire entre deux tempêtes le *Patrick Sunderland* pénétra en baie d'Ushuaia le 8 juillet 1868, au cœur de l'hiver austral. Il apportait les vieux bâtiments des îles Keppel promis par Tomas Bartlett et le courrier d'Angleterre. Dans le courrier : une lettre d'Elisabeth Neil.

Cher et Vaillant Duncan,

« Comme vous avez été bien inspiré en me mandant le révérendissime Tomas Bartlett, ce grand ouvrier du Seigneur ! Je laissais passer les jours depuis la réception de votre lettre, me promettant d'y répondre le lendemain, et le lendemain la bonté de Dieu m'apportait un supplément de besogne, ou bien quelque nouvelle épreuve pour ma chair déjà si châtiée par la maladie. Je ne cherche pas d'excuses car : « Toutes les voies de l'homme sont droites à ses yeux ; mais c'est l'Eternel qui pèse les cœurs. » *Proverbes*, XXI, 2.

Vous devez savoir que depuis la mort de Frère Craig, rappelé par son Rédempteur en 1866, tout le travail de l'Institut biblique retombe sur les épaules déjà surchargées de mon vénéré maître le pasteur Muller.

Ajoutez à ces soucis matériels auxquels je ne puis échapper le grand mouvement de Réveil qui agite le monde des orphelins depuis 1866. Plus de cent jeunes filles sont dans l'angoisse au sujet du salut de leur âme. Nous prions Dieu pour que ce Réveil gagne en étendue et profondeur. Dans une seule Maison trois cent cinquante enfants furent amenés à chercher la paix en Jésus-Christ ! Que de nuits de veille, que d'angoisses nous ont été mille fois payées par le Réveil d'Ashley-Down !

L'Eternel Dieu est un soleil et un bouclier ; l'Eternel donne la grâce et la gloire ; il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. » *Psaumes*, LXXXIV, 12.

Frère Bartlett m'a parlé de vos inquiétudes en ce qui nous concerne et qui faisaient déjà l'objet de votre lettre. Il y a un an, revenant de Clevedon avec Mme Muller à travers la campagne fleurie, entre les haies et les cottages couverts de chaume, *j'ai su* que le Seigneur m'avait brusquement visitée ! Une grande angoisse s'était emparée de mon âme ! Il m'apparaissait que les cinq années de séparation que nous venions de nous imposer étaient un châtiment dérisoire eu égard à l'énormité du péché. Depuis lors je vis selon Timothée : « Que les femmes se parent d'un vêtement honnête, avec pudeur et modestie, non avec des cheveux frisés, ni avec de l'or, ou des perles, ou des habits somptueux ; mais qu'elles se parent de bonnes oeuvres, comme il est séant à des femmes qui font profession de servir Dieu. » I *Timothée*, II, 9 à 11.

Mais hélas ! une règle de vie sévère, si elle est agréable à Dieu, ne répare point la faute. J'étais en grands soucis quand je reçus la visite du révérendissime Bartlett. Il m'a conté sur un mode ironique que votre premier catéchiste voulait vous faire épouser une femme sauvage... Une étrange lumière a inondé mon âme ! Je suis tombée à ses genoux ne sachant comment le remercier, car il apportait la divine solution ! Renonçons à notre bonheur dans cette vallée de larmes, Duncan, et gagnons la vie éternelle ! Si en me sacrifiant, en épousant la femme sauvage, vous arrivez avec certitude à toucher ces âmes païennes et les amener à la dure lumière du Tout-Puissant il ne faut pas hésiter, sacrifiez-moi et sacrifiez-vous, car j'imagine qu'approcher un de ces êtres horribles équivaut au plus absolu renoncement !

Cette solution rachète notre péché avec certitude si elle est seule capable de faire triompher l'œuvre apostolique de Celui que vous servez. Quelle gloire vous attend, Duncan, dans l'armée de l'Eternel notre Dieu dont vous êtes le capitaine le plus aventuré dans les régions australes du monde ! Pour le croyant il n'y a pas de hasard. C'est Dieu qui vous conduit par la main vers cette effroyable région et qui me rejette dans les ténèbres de la solitude. Quel sacrifice ! Mais aussi, quelle récompense ! La certitude de la vie éternelle après la certitude de l'éternelle damnation !

Ceci est un conseil de croyante que je vous donne, Duncan. Votre humble servante ne prend pas de décision car Timothée a dit : « Que la femme écoute l'instruction avec silence et une entière soumission ; car je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre aucune autorité sur son mari ; mais il faut qu'elle demeure dans le silence. » I *Timothée*, II, 11, 13.

« Vous agirez selon votre conscience et la mesure de votre Foi. Si vous décidez d'épouser la femme sauvage, je resterai votre amie, votre confidente, votre servante prête à tous les sacrifices pour le plus glorieux des missionnaires. Si votre Foi n'est pas assez puissante pour vous faire accepter ce vertigineux sacrifice, à l'expiration du délai — car ce qui est juré est sacré — soit au 1<sup>er</sup> janvier 1870, je serai votre femme et vous suivrai dans ces régions les plus désolées de la terre. Après Dieu vous êtes le maître de notre destinée. Mais que l'Esprit de Dieu vous illumine pour prendre cette décision. Vous portez la responsabilité de notre salut.

Votre sœur en Jésus-Christ.

Elisabeth NEIL.

\*

Les chiens des Yaghans hurlaient dans la nuit. Sur une note mineure montait la plainte des femmes : un cri de la gorge prolongé et monocorde qui s'enfonçait dans la forêt préhistorique, chassé par le vent. Le rugissement du vent. L'appel des hommes... *Ah ia ia la cas cala la la ia ia ia*, sur les quatre notes : la, si, do, si, qui composaient, avec « E é nan ga houé », toute leur symphonie antarctique, désespérée... La rumeur d'une ville assiégée quand passent les « grandes peurs » des pontslevis qui s'abaissent, des portes qu'ouvre la trahison. Duncan Mac Isaac prêtait l'oreille avec attention. Que se passait-il ? Conflit avec les Alakaloufes qui,

depuis le début de l'hiver, débarquaient par familles entières amenées dans les canots grossièrement faits de planches assemblées par des clous volés sur les carcasses des bâtiments naufragés ? Pas possible ! Depuis les premiers jours de la cohabitation, les craintes ancestrales entretenues par le manque de contacts entre Yaghans et Alakaloufes s'étaient dissipées... Mac Isaac pensait avec satisfaction qu'il avait au moins ramené la paix entre les deux clans. Alors ? Quelque péril imaginaire troublait sans doute ces âmes d'enfants. Il fallait attendre le retour de Calafate envoyé aux nouvelles...

— Vous croyez qu'ils vont nous attaquer ? murmurait le capitaine du *Patrick Sunderland*. (On parlait encore à Port Stanley du célèbre massacre de Wulaia !)

— Non, rassurez-vous, c'est une grande peur ! Un passage de leur surnaturel. Quelque signe que notre œil ne peut surprendre comme le leur, dans la forêt ou les montagnes... Un Kachpikh entrevu en rêve... Du lait qui a brûlé d'une certaine manière... Rien de grave.

Le Chilien ne paraissait pas convaincu. L'homme qui bravait les tempêtes sur le *Patrick Sunderland* redoutait ce passage du surnaturel.

— J'ai bon vent, bonne marée, je désire appareiller dans une heure, monsieur le « Surintendant » ! Avez-vous du courrier à me remettre ?

— Aucune lettre, capitaine, seulement ces deux rapports pour le comité !

La rumeur funèbre se prolongeait et se propageait portée sur les ailes noires du vent. Calafate revenait.

— *Hombres de owen, señor capitan Bueno !*

— Tu veux dire que les Onas sont dans nos parages ?

— *Si señor !*

Le capitaine se frappa le front.

— Voilà donc l'origine de ces fumées monsieur le « Surintendant » !

— Quelles fumées ?

— Celles que nous avons aperçues en venant. Trente milles à l'est d'Ushuaia, sur la côte de Puerto Harberton ! Ma vigie a nettement distingué ces sauvages. Grands. Vêtus de fourrures. Coiffés d'un bonnet<sup>18</sup>.

— Aucun doute. Les Onas ont traversé la Cordillère !

Calafate roulait des yeux effrayés. Les Yaghans redoutaient les Onas, grands chasseurs à l'humeur guerrière dont la flèche est mortelle à cinquante pas, plus qu'ils n'avaient jamais craint les Alakaloufes. Cette méfiance traditionnelle basée sur de rares chocs entre les deux peuples croissait en fonction de la distance ; de sorte que les Yaghans des îles

Lhermitte, vivant à 100 milles de l'île Grande, redoutaient plus les Onas que les Yaghans de Navarin séparés de leurs ennemis par le seul canal Beagle et la Cordillère Darwin ! Mais les Onas venaient de franchir cette Cordillère, poussés en plein hiver par quelque impératif mystérieux — exode après une bataille perdue, famine, désir de conquête... Qui pouvait savoir ? A 30 milles d'Ushuaia, leur présence constituait une menace de choc sanglant. Mac Isaac fronça le sourcil.

— Et votre vigie a noté l'importance de ce parti ?

— Plus ou moins, monsieur le « Surintendant ». Peut-être douze à quinze individus. Quatre foyers.

Mac Isaac respira. Quinze Onas à 30 milles d'Ushuaia ne constituaient pas une menace pour la « reduccion ». Mais comment les Yaghans connaissaient-ils leur présence ?

— Quelque matelot de mon équipage aura bavardé. Beaucoup ont été visiter la « reduccion » avant-hier !

Mac Isaac endossa la pelisse fourrée et enfonça le passe-montagne sur ses oreilles. Il s'agissait d'aller rétablir la confiance et la paix parmi les familles indigènes. Il serra la main du Chilien.

— *Hasta luego, don Orosimbo...* au revoir... Bonne traversée !

— *Hasta luego su Merced...* Et que Dieu vous garde !

Duncan Mac Isaac remonta l'esplanade, suivi de Calafate. Rassemblés autour des feux, les Yaghans et Alakaloufes menaient leur concert de cris soutenus par les chiens sauvages hurlant à la mort. Les femmes pleuraient en détournant la tête selon l'usage. Les hommes exprimaient leur colère par des gestes désordonnés, la pâleur du visage et l'éclat du regard. Mais cette exaltation présentait quelque chose d'artificiel et de forcé. Mac Isaac ne reconnaissait plus ses Yaghans. Il flairait quelque chose de trouble dans l'ambiance de cette démonstration.

Il envoya Calafate à la recherche des prosélytes, Yakaif, Toualapintsis, Pinouayentsis, devenus Yaghans de confiance. L'Indien à l'oreille coupée se présenta le premier.

— Calafate, je charge Yakaif d'avertir toutes les familles. *Hombres de owen* pas dangereux. Pas plus de guerriers que les doigts de ma main...

— Yakaif demande ce que fera le *capitan Bueno* si les hommes à flèches viennent à la mission ?

— Je les accueillerai comme des Frères.

— Et s'ils attaquent ?

— Je les repousserai.

Il y eut un long colloque entre Calafate et Yakaif.

— Il demande si tu utiliseras l'arme noire et l'arme à feu, comme autrefois ?

— J'utiliserai l'arme noire ou l'arme à feu selon les circonstances, comme autrefois.

Yakaif frotta l'emplacement de son oreille coupée. Il paraissait tituber. Sa voix pâteuse écorchait à peine les rudes syllabes du yaghan.

— Yakaif dit que les familles sont rassurées et que le *capitan Bueno* peut aller dormir tranquille.

Duncan Mac Isaac se retira dans sa chambre. Il apercevait à travers les vitres de la fenêtre irisées par le gel un fantôme blanc qui se déployait, poursuivi par quelques échappées de clair de lune entre deux nuages. Le *Patrick Sunderland* appareillait. Dix heures du soir. Le vent. Le feu qui meurt dans la cheminée. Le froid qui pénètre dans la chambre. Mac Isaac n'a pas envie de dormir... Cette rumeur des Yaghans, au loin... Moins plaintive, plus chaude que tout à l'heure...

Il s'est couché tout habillé, retirant simplement ses bottes. Le sommeil ne vient pas. Une présence au loin. Les Onas mystérieux que seuls de rares voyageurs ont entrevus de loin sur les côtes de l'île Grande. *Hombres de owen*. Hommes d'arcs et de flèches. Vêtus de peaux de bêtes. Il y a dix mille ans, les ancêtres de Mac Isaac vivaient ainsi à l'aube du quaternaire glacé ! Les chants des Yaghans... Mac Isaac ne dormira pas. Il enfile ses bottes et sort. Le clair de lune s'est échappé. Il règne maintenant dans le sud, sur l'île Navarin. Les feux des Yaghans constellent la nuit. Mac Isaac est écrasé par sa solitude. Peut-être que John Stirling ne dort pas ?...

John Stirling ne dort pas. Les deux missionnaires raniment le feu et s'enfoncent dans les fauteuils d'osier. Le premier catéchiste allume une pipe. Mac Isaac rêve et parle d'une voix de rêve à travers la fumée bleue qui enjolive ses paroles et apaise ses inquiétudes.

— Curieux n'est-ce pas, John, ces accès de grande peur ? Ils viennent de nulle part. Ils s'en vont on ne sait où ! comme le vent du Horn. Et ces chants, maintenant...

— On dirait des chants d'hommes ivres...

Mac Isaac a sursauté.

— Ça n'est pas possible, John ! A part le whisky de Campbeltown qui est toujours sous clef, pas une goutte d'alcool n'est entrée dans la mission

depuis 1863 ! D'ailleurs, les Yaghans pas plus que les Alakaloufes n'aiment l'alcool. Ils préfèrent les corps gras, les saveurs sucrées, les galettes...

Un long silence.

— Je suis ivre, John. Ivre de sacrifices. J'ai la passion du salut des âmes et je m'en excuse. C'est une passion qui a la force du péché !

— Une passion mise au service de la gloire du Christ n'est jamais coupable, Frère Mac Isaac.

— Qui sait ?

Un autre silence s'installe, illuminé par les chants lointains qui montent vers un paroxysme de flammes. Duncan Mac Isaac pousse un soupir.

— Croyez-vous, John, que le simple fait d'être marié à quelque femme de la « reduccion » donnerait au « surintendant » un pouvoir absolu ? Par exemple, celui de maintenir dans des circonstances semblables à celles de cette nuit le calme dans l'âme de ces sauvages, grâce à la seule existence du lien charnel ? Crainte surnaturelle. Confiance surnaturelle en l'homme blanc entré dans la communauté ?

— Je le crois, Frère Mac Isaac !

Mac Isaac soupira de nouveau.

— Vous savez que je songe sérieusement à épouser une Yaghan ?

John Stirling avale la fumée de sa pipe. Une quinte de toux le ploie sur son fauteuil. Il essuie ses yeux larmoyants.

— Ça n'est pas possible, monsieur le « Surintendant » !

— Vous avez répondu oui à ma première question. Quant à la seconde...

Mac Isaac hésite.

— C'est théologiquement absurde ! Le rachat du péché est livré à la discrétion du Tout-Puissant. Mais... tout de même !... Croyez-vous que le sacrifice représenté par toute une vie passée à côté d'une Yaghan — lorsqu'il est accompli avec le ferme propos de faciliter le travail d'évangélisation — puisse racheter un péché de jeunesse ?

John Stirling a fermé les yeux et croisé ses mains sur sa poitrine. Il garde longtemps le silence avant de répondre.

— Frère Mac Isaac, le Pasteur ne peut vous donner cette certitude, mais l'homme de bonne volonté vous répond : oui !

Le « Surintendant » pousse de nouveau un profond soupir. Les chants des Yaghans forcent la pièce. Ils montent au paroxysme de la violence.

— Que se passe-t-il, John ? J'ai de lourds pressentiments. Voulez-vous aller frapper chez l'Econome. Si Jésus Fernandez ne dort pas, ramenez-le...

Frère Jésus Fernandez ne dormait pas. Mac Isaac lui tendit une main bienveillante.

— Asseyez-vous monsieur l'Econome... Je m'excuse de vous déranger ainsi au milieu de la nuit. Mais je crois que nous allons avoir besoin de renforts. Vous êtes un homme solide et décidé... Si nous allions voir ce qui se passe d'anormal parmi nos brebis ?

Ils sortirent dans la nuit glacée. Aucune étoile. La lune huileuse derrière les nuages. Le vent. Les feux de la « reducción » qui ensanglantent les perspectives limitées par le cercle de l'ombre autour de la mission. Les Pasteurs remontent l'esplanade. Ils arrivent au milieu d'un pandémonium...

Hommes et femmes nus se roulent sur la terre en poussant d'effroyables cris. D'autres dansent autour des feux, soulignant leur... *é é nan ga houé*... par des moulinets de harpons. Les vieilles femmes édentées donnent la cadence en frappant les outres à huile de phoque. Les pieds nus flagellent la terre. Les seins flasques sursautent sur les poitrines. Des silhouettes bondissent à travers les flammes. Des hommes et des femmes sont accouplés dans la pénombre. Le vent balaye des relents de sueur, d'urine, de rut et d'alcool.

— Mais ils ont bu, ces voyous ! ! ! hurle Mac Isaac.

Un cri hostile accueille l'apparition du « Surintendant ». Mac Isaac avance sans rien voir des faces convulsées, des yeux exorbités, des bouches tordues par l'ivresse, droit vers Tsingalai qui accroupi, la tête renversée en arrière, boit à même le goulot d'une bouteille de « brandy ». Mac Isaac ramasse un tison enflammé. Il brise la bouteille. Il frappe à droite et à gauche, va et vient dans un fracas de verre éclaté. Il rejette un chien sauvage qui vient de le mordre au mollet.

— *Sons of a bitch* !... Fils de chienne... *Dirty dogs* !... sales chiens...

L'odeur de l'alcool répandu monte autour du missionnaire. Les cris d'hostilité le poursuivent. Il doit se replier sous une grêle de pierres.

— Vite, Stirling... allez chercher Calafate et quatre fusils !

Il cède du terrain, évitant les coups du mieux possible et se réfugie à la lisière de l'ombre. Yakaif et Toualanpintsis moins ivres que les autres indigènes le suivent sans manifester d'hostilité.

— *Capitan Bueno*... frères sauvages... mauvais... *los dos* (et il se frappe la poitrine, tape sur l'épaule de Toualanpintsis) *buenos*...

Stirling revient avec Calafate et les armes.

— Une salve en l'air !

Les quatre fusils déchirent l'ombre de leurs flammes rouges.

— Calafate, qui a introduit ce c brandy » dans la « reduccion » ?

— C'est l'équipage de la goélette, *senor capitan Bueno*... Chiliens ivrognes... Echangé « brandy » contre peau de « lobo de mar de dos pelos ».

Duncan Mac Isaac a les larmes aux yeux.

— Et maintenant, vous tirez sur tout indigène qui m'approche !

Il a repris un tison et de nouveau s'avance à travers la « reduccion », brisant les bouteilles, couronné par cette flamme rouge. Les prosélytes Yakaif et Toualanpintsis le suivent. Ils distribuent des coups de pied à leurs frères ivres morts qui n'ont pas encore embrassé la religion chrétienne.



## IV

Le vent marquait une pause pour annoncer l'approche du soir. Un calme insolite enveloppait Mac Isaac et Jésus Fernandez. Le Chilien poussa un soupir.

— Monsieur le « Surintendant », me voici en mesure de vous présenter la comptabilité deuxième trimestre 1868 que vous m'avez demandée.

Mac Isaac plongeait dans ce calme avec des nausées mais il enregistrait les chiffres annoncés. Plus rien autour des deux hommes. Moins que rien... Seulement pour Mac Isaac le sentiment d'une mort totale, maintenant qu'avait cessé de battre l'artère du vent.

Jésus Fernandez poussa un autre soupir et referma le dossier. Puis, avec un sourire timide :

— C'est plus fort que moi, monsieur le « Surintendant ». Il m'est impossible de travailler avec ce vent !

— Alors vous devez avoir de nombreux loisirs, monsieur l'Econome, répondit Mac Isaac avec une ironie bienveillante.

Le vent du Horn ronflait et préparait pour la nuit une mélopée larmoyante.

— Mais je vous excuse. J'étais comme vous il y a quinze ans. Avec le temps ce vent est devenu mon ami. Quand il tombe je suis désespéré, comme vous maintenant. J'avance à travers un vide effroyable...

Le vent coulait avec la puissance d'un fleuve en crue. Il semblait parfois qu'un poisson monstrueux descendait son cours. Il bruissait de toutes ses nageoires mouillées. Quand il entrait dans les gorges où les vagues du vent se disputaient les plus petits orifices, il donnait un coup de queue qui faisait trembler les bâtiments et se soulever les toitures.

— Et votre malade ? cria Mac Isaac.

— Elle tousse toujours beaucoup, monsieur le « Surintendant ». A 4 heures, je lui ai posé un cataplasme de farine de moutarde. Si vous le désirez nous pouvons aller la visiter ?

Trois familles yaghans avaient abandonné les « toldos ». Pour suivre l'exemple des prosélytes devenus indigènes de première catégorie, elles s'étaient installées depuis quelques semaines dans les cabanes. Mais,

presque aussitôt les femmes s'étaient mises à tousser. Une fièvre maligne brûlait maintenant Mayachka Kipa.

Calafate accompagnait les deux missionnaires. Feu rampant, fumée impénétrable, odeurs agressives de l'huile de phoque rance, des cuirs qui sèchent, de la graisse de baleine qui oint les cheveux des femmes et qu'à force d'habitude Mac Isaac ne perçoit plus : c'est l'intérieur de la cabane. Dans un coin, une forme allongée sur une litière de ramures de « coihue ». C'est Mayachka Kipa. Elle est seule. Les autres membres de la famille sont à la pêche. Jésus Fernandez remplit avec conscience ses fonctions de médecin improvisé. Il découvre la femme.

— Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire de son cataplasme ? murmure le second catéchiste.

Calafate pose la question.

— Mister Fernandez, Mayachka Kipa dit qu'elle a bien mangé le remède du pingouin, mais qu'elle a toujours très mal. Elle veut que tu fasses venir le Yakamouch.

— Il n'y a plus de sorcier dans la « reduccion », répond Fernandez en quêtant un regard d'approbation du « surintendant ».

Mac Isaac n'a pas écouté. Il considère le visage de cette femme qui vient de manger son cataplasme à la farine de moutarde, et murmure d'une voix accablée : « Et Mayachka Kipa pourrait être ma femme... ! »

Puis, il sort dans le crépuscule déchiré par le vent. La ronde quotidienne les conduit d'abord au magasin B. A la clarté veloutée d'une lanterne, l'homme de confiance Pinouayentsis fourbit les six carabines alignées sur le râtelier. Il n'y a rien à signaler, assure le garde-magasin dont la peau du ventre est tendue par dix kilos de graisse neuve. Peu de choses à signaler au réfectoire où les Yaghans épluchent des pommes de terre, sous la direction de Toualanpintsis, chef de corvée. Yakaif, directeur de la sûreté, espionne. Ouayanakandjis est très paresseux. Chagatientsis s'absente de la mission sans motif. Tellapakacha a jeté ses souliers neufs dans la mer. *Capitan Bueno* devrait les priver de galettes pendant huit jours.

Yakaif accompagne *capitan Bueno* qui remonte vers la chapelle. Il est inquiet. Les familles lui sont hostiles depuis qu'il exerce ses nouvelles fonctions. Il est devenu Kachpikh ! C'est lui qui éloigne le poisson d'Ushuaia. C'est lui qui vient d'envoyer la maladie à Mayachka Kipa. Il est accusé de servir *capitan Bueno* pour manger beaucoup de galettes, comme Toualanpintsis et Pinouayentsis.

— Mais je le traite comme les autres indigènes, répond le missionnaire à Calafate. S'il est plus près de moi que les autres, c'est parce qu'il marche vers Dieu avant les autres ! Je ne puis rien changer à cela !

Mac Isaac et les deux indigènes pénètrent dans la chapelle. Yakaif se jette ostensiblement à genoux. La nuit descend et s'introduit par les fenêtres à carreaux bleus et blancs avec des précautions inquiétantes. Mac Isaac et Calafate se retirent. Yakaif reste figé dans sa position de prière qui est celle du Yaghan agenouillé au bord de l'eau, surveillant le poisson que son harpon va frapper dans les profondeurs. Il dort.

\*

L'hiver s'achevait avec le mois de septembre et rien ne faisait prévoir une résurrection du pâle soleil. Mac Isaac se dissimulait derrière de hautes formations de mousses sur le cap occidental, les unes vert-émeraude, les autres noires, tentaculaires, pieuvres végétales collées aux rochers. Certaines prenaient des transparences ondoyantes de poissons japonais, d'autres des formes embryonnaires.

— Je voudrais bien savoir si ces parties de pêche ne camouflent pas quelques départs suspects de pirogues, murmurait le Pasteur.

A travers la trame des feuilles géantes, il surveillait les gestes des pêcheurs. Cinq pirogues amarrées à des tiges de goémons. A bord : les hommes près du feu, inactifs. Accroupies en poupe, et penchées sur le plat-bord : les femmes cherchant à repérer les coquillages à travers les algues flottantes. Dès qu'elles en apercevaient un, elles le détachaient du fond, sans effort, au moyen du Kalana, spatule fendue de 20 centimètres fixée à l'extrémité d'un manche en bois... La pêche semblait peu fructueuse. Mac Isaac ne s'en étonnait pas. Il savait qu'elle exige une bonne visibilité, incompatible avec les rafales de vent qui déchiraient la surface de l'eau...

Les pirogues se dirigèrent vers un nouveau mouillage plus éloigné. Mac Isaac déploya sa longue-vue. Le manège se poursuivait.

— Pêche aux oursins ? A plus d'un mille au large ? Ça ne trompe personne, grommela le missionnaire.

Les pirogues mouillèrent de l'autre côté de la baie. Les détails s'effaçaient dans le flou de l'oculaire. La partie de pêche couvrait quelque entreprise suspecte... Deux pirogues se détachèrent du groupe. Miraculeusement réveillés les hommes saisirent des pelles, initiative

exceptionnelle, et les deux canots prirent le large à grande vitesse. Une demi-heure plus tard, ils disparaissaient derrière le cap oriental.

— Voici un petit voyage qui pourrait bien avoir quelques rapports avec mes découvertes de « brandy » dans la « reduccion », gronda Mac Isaac en serrant les poings.

Il replia sa longue-vue, regagna la mission et fit appeler Calafate... Voilà... Si Calafate avait une authentique vocation chrétienne, il devait aider *capitan Bueno* !... Calafate avait la vocation, il aiderait le *señor capitan Bueno* de toutes ses forces. Que fallait-il faire ? Commencer une enquête à la place de Yakaif qui n'avait plus la confiance des familles. Sur quel point de la côte les pirogues allaient-elles chercher le « brandy » ? Calafate saurait.

— Et je te charge d'une autre mission de confiance, murmura Mac Isaac.

Le paysage entraînait dans une éclipse de lumière. Elle se retirait avant la fin du jour, chassée par le vent du Horn. Le ciel cessait d'affirmer le poids de sa coupole de glace. La glace grise fondait dans une poussière obscure. Quelque chose de très doux. Cependant, Mac Isaac...

— Tu vas annoncer dans toute la « reduccion » mon intention d'épouser une femme de ta race. Tu noteras les réactions et les objections si quelqu'un en formule...

La réaction de Calafate était favorable. Il se mit à genoux et baisa la main du Pasteur.

Le crépuscule enfin tiré de ses incertitudes baignait la pièce de sa lumière confidentielle. Mac Isaac retira sa main.

— Va, je te donne vingt-quatre heures !

Il faisait tout à fait nuit quand John Stirling et Jésus Fernandez retrouvèrent le « Surintendant » autour de la table commune. Une nuit glacée, ouverte aux soucis des hommes seulement, parce que traînant elle-même son fardeau : le vent. D'une voix lasse, éliminant les mots capables d'irriter la nuit — douceur, charité, espérance — Mac Isaac résuma la situation.

— Depuis la vente de cette cargaison de « brandy » par l'équipage de la goélette nos Yaghans ne dessaoulaient plus ! Théoriquement, ils n'ont pas eu de contacts avec l'extérieur. Mais une certaine quantité d'alcool continue d'entrer chaque semaine dans la « reduccion ». Ce sont donc les Yaghans eux-mêmes qui trafiquent. Je viens d'en avoir la certitude cet après-midi. Il faut couper court ! Comment ?

— Suivre les pirogues, et par elles atteindre les vrais coupables... quelques chercheurs d'or... quelques « lóberos » installés sur la côte du Beagle !

— Je suis de votre avis, Frère Fernandez, mais en dehors du youyou, incapable d'affronter la haute mer, je ne dispose d'aucune embarcation. Nous avons tellement de frais généraux !...

John Stirling réfléchissait.

— Tellapakacha est en train de terminer une grande pirogue. Nous pouvons l'acheter !

— Vous avez raison, John. Négociez et faites hâter le travail. Je veux être en mesure de prendre en chasse ces ivrognes à la première occasion !

Le lendemain, John Stirling accompagnait Tellapakacha et son équipe jusqu'au chantier. A l'orée de la forêt préhistorique, derrière un rideau de hêtres et de mousses, la pirogue était en construction depuis quatre mois.

Tellapakacha céda l'embarcation contre deux sacs de galettes. Un troisième sac garantit le délai de livraison : la fin de la semaine.

Pendant que deux Yaghans calfataient la coque au moyen de mousses et d'herbes préalablement mastiquées, le « maître d'œuvre » garnissait le plat-bord avec de jeunes écorces fraîches qui, en séchant, se contracteraient fortement et assureraient la rigidité des parties supérieures. Ainsi, avec le temps, la pirogue se renforcerait et ne périrait que par la putréfaction des écorces.

John Stirling admirait ce chef-d'œuvre de primitifs, le seul à vrai dire qui soit jamais sorti des mains yaghans. Telle que l'avait entrevue Magellan, trois siècles plus tôt, elle se reconstituait sous ses yeux, parfaite, compte tenu des ressources offertes par la Terre des Feux. Un étrange sentiment d'humilité paralysait le Pasteur<sup>19</sup>...

Le soir même, Calafate rendait compte de sa mission. Les pirogues servaient effectivement au transport de l'alcool... Qui ravitaillait les ivrognes ?... *Hombres del norte*... Hommes du nord, hommes blancs... Calafate n'avait obtenu que de vagues indications. Sur quel point de la côte ?... *Onachaga*... canal Beagle... *Inga*, position au nord... *Inga onachaga*... côte nord du Beagle. Oui, très loin *señor capitan Bueno* ! Deux jours de voyage. Calafate avait aussi annoncé le désir du Pasteur. Un désir bien normal. Le pingouin ne pouvait rester seul, et puisque les femmes de sa tribu ne l'acceptaient pas, il devait un jour ou l'autre songer aux femmes yaghans... Toutes les femmes yaghans se montraient bien disposées à

l'égard du pingouin. Puisque Yakaif devait quitter ses femmes pour recevoir le baptême il en cédait une contre un fusil et cent cartouches. Toualanpintsis vendait volontiers la sienne contre vingt boîtes de « corned-beef » grand modèle. Tellapakacha se trouvait encombré de trois femmes assez paresseuses, il n'en conserverait qu'une et céderait le surplus contre cinq sacs de galettes. Chagatientsis vendrait volontiers Mayachka Kipa. Il n'avait que des prétentions modestes — la cravate blanche du pingouin — puisque la femme était malade...

Mac Isaac eut un haut-le-cœur en évoquant Mayachka Kipa qui dévorait la farine de moutarde. Il hochait la tête. Ses lèvres dessinaient un sourire mélancolique. Il interrompit le rapport enthousiaste de l'interprète.

— Je dois me marier chrétiennement, Calafate ! Un chrétien n'achète pas une femme. Je n'épouserai qu'une indigène venue à moi en toute liberté et pleine conscience !

Calafate réfléchissait.

— Ce sera difficile, *capitan Bueno*. Les hommes de ma race n'ont pas l'habitude. Si tu prends une femme sans la payer à son père ou son mari il y aura grande colère contre toi. C'est impossible, *capitan Bueno* !

Duncan Mac Isaac considérait la baie d'Ushuaia à travers les vitres teintées par la clarté mensongère du crépuscule. L'eau de plomb. La forêt préhistorique vernie noir. Le mont Olivia casqué de neige. Dans une clairière, invisibles du large, des hommes nus calfataient une pirogue avec des herbes mastiquées, cousaient ses écorces avec des fanons de baleine. Rien, ni dans leurs gestes, ni dans les matériaux utilisés, ni dans les formes de l'embarcation, n'avait évolué depuis le passage de Magellan et, sans doute, depuis l'âge de pierre...

\*

15 octobre 1868. Journée pâle éclairée par un soleil malade derrière ses nuages et grelottante de vent. Mac Isaac baptisait les prosélytes. Calafate recevait le prénom de Job. Suivant l'usage établi par Fitz-Roy en 1836, le « surintendant » faisait disparaître le nom de famille païen et le remplaçait par un nom de lieu. Toualanpintsis devenait Juan Cabo de Horno. Pinouayentsis — Jésus Lhermitta. Kamanakau Kipa — Maria Lhermitta. Yakaif — Jim Woolaston.

Le lendemain John Stirling présentait les nouveaux chrétiens. Calafate vêtu comme à l'accoutumée : pantalon et chandail de matelot « Royal Mail ». Juan Cabo de Horno en caleçon long et veston noir. Jésus Lhermitta nu sous une vieille redingote de Mac Isaac. Maria Lhermitta affublée d'un jupon à volants ayant appartenu à Mme Fernandez.

Toute la population yaghan alignée sur les bas côtés de l'esplanade. Les cinq indigènes devant l'entrée de la chapelle. Le « Surintendant » leur serra la main. La cloche grelottait. Le soleil printanier, à peine découpé en hostie derrière les nuages, versait une clarté plus pâle que du lait. L'île Navarin redéployait sa toile de fond peinte en bleu et noir, suspendue au ciel par la neige des montagnes. Un paysage encore sévère, riche en promesses que l'été ne tiendrait pas. Mac Isaac haranguait les Yaghans, et John Stirling traduisait.

— Les nouveaux chrétiens ont reçu en même temps que le baptême la force et la sagesse des hommes blancs. Ils n'auront plus jamais faim, ni froid. Leurs ennemis trembleront devant eux. Ils ont acquis la connaissance du Bien et du Mal. Ils seront jugés par le Seigneur, et non par l'ange des ténèbres comme vous, misérables païens persévérant dans l'erreur et endurcis dans le péché !

Puis, il se tourna vers les prosélytes.

— Vous ne prendrez plus la femme de votre prochain et vivrez avec une seule femme élue que vous respecterez en lui épargnant les travaux pénibles ! Vous cesserez d'étrangler les vieux parents incapables de travailler, et les nouveau-nés mal constitués. Vous triompherez de vos ennemis par votre générosité et non par la fronde ou le harpon. *Amen !*

Un long silence fut souligné par une trêve du Horn. Puis, Chagatientsis se détacha de la foule et s'avança vers Calafate. Il parlait en accompagnant ses discours d'une mimique passionnée.

— *Señor capitan Bueno*, cet homme dit qu'on meurt de faim avec une seule femme. Tu ne sais pas que, pour faire avancer la pirogue, il y a plusieurs sortes d'avirons. Api, celui qui donne la direction est tenu par l'homme. Kipa api sont des avirons pour les femmes, Choukani api les avirons pour les fillettes. La pirogue ne va pas à la mer sans les femmes. Pour attraper Ayapou, Apour, Tapara, il faut se mettre à l'eau et, de mémoire de Yaghan, les hommes n'ont jamais su nager ! Comment vivront-ils avec une seule femme ?

— Dieu y pourvoira ! répondit Mac Isaac d'une voix forte.

— Chagatiensis dit encore que si les Yaghans et les Alakaloufes cessent d'étrangler les vieux parents, ils ne pourront pas nourrir ces bouches inutiles. Un homme incapable de travailler n'a jamais pu vivre à la Terre des Feux. De même pour les enfants mal constitués. Chagatiensis veut savoir comment tu réussiras, là où les ancêtres ont échoué ?

— Dieu enverra la manne dans le désert des îles et des canaux ! répondit Mac Isaac d'une voix éclatante.

— Il dit encore que s'il rencontre *hombres de owen* et jette le harpon pour tendre la main, il sera tué par les flèches des Onas. Mais il veut bien devenir chrétien si tu lui donnes une carabine !

— Dieu confondra ses ennemis et les réduira en poudre, répondit Mac Isaac avec colère. Et puis ?

— Et puis c'est tout. Chagatiensis dit qu'il préfère vivre comme ses ancêtres !

Mac Isaac allait et venait, marquant avec force l'empreinte de ses bottes dans la boue de l'esplanade. Il ouvrait et refermait ses mains sur des obstacles invisibles. Il tira de sa redingote une bille de billard et se mit à la pétrir entre ses doigts.

— Calafate ! Fais rompre les rangs. Les hommes sont libres. Rassemblement des femmes, en cercle, autour de moi !

La manœuvre s'exécutait dans une confusion que soulignaient les cris et le frémissement des pieds nus sur la terre gorgée d'eau glacée. Les dernières neiges de l'hiver glissaient sur la pente des toits et s'écrasaient avec un bruit sourd. Des écailles bleues couraient parmi les nuages, sur l'aile du vent. Les femmes yaghans se tenaient à bonne distance du missionnaire. Certaines lustraient leur chevelure par soucis de coquetterie. D'autres prenaient des poses obscènes. Toutes connaissaient le désir manifesté par le « Surintendant » et y répondaient de leur mieux. Mac Isaac semblait de rien voir.

— Calafate ! Tu vas expliquer à ces femmes qu'aujourd'hui encore elles ont oublié de mettre le « taparobo » !

Calafate traduisait. Cris et mimiques. Gestes de pudeur affectés.

— Je ne puis tolérer plus longtemps un tel objet de scandale dans la mission...

Il faisait jouer la bille de billard entre ses doigts.

— J'ai décidé de sévir ! Mais je veux sévir avec douceur ! Je remets aujourd'hui, samedi, cette jolie boule rouge à Choumaoinaolighi Kipa qui a

oublié son « taparobo »... Le jeu commence... Dès que Choumaoinaolighi Kipa rencontre une autre femme sans « taparobo », elle lui remet la bille que la femme est obligée d'accepter sous peine de punition très sévère. Cette femme devra la transmettre à son tour, et ainsi de suite... Demain soir, dimanche, à l'heure du couvre-feu, la Kipa qui n'aura pu se débarrasser de la boule viendra me la remettre ici même. Elle sera privée de galettes pendant huit jours. J'ai dit ! ! !

Le jeu de la boule commençait. Les femmes nues fuyaient à toutes jambes vers la « reduccion » en poussant des cris rocaillieux. Dans la soirée, les trois missionnaires accompagnés de Calafate visitèrent les cabanes. Mayachka Kipa toussait toujours. La fièvre montait. Jésus Fernandez renouvela le cataplasme à la farine de moutarde et administra de la quinine. Dans la cabane voisine, Maria Lhermitta se tordait sous sa couverture en peau de phoque, manifestant les mêmes symptômes. Toux violente. Fièvre. Son bébé de quatorze mois paraissait également atteint.

— J'ai l'impression que nous assistons au début de quelque épidémie, murmura Mac Isaac.

— Je le crains, monsieur le « Surintendant », et je n'ai ni les possibilités de diagnostic ni les remèdes pour l'enrayer... Maria Lhermitta s'est couchée en revenant du rassemblement. Elle se plaint de douleurs dans la poitrine. J'ai l'impression qu'elle a la rougeole et, cependant, la rougeole se manifeste de manière plus bénigne chez les civilisés. Quant au bébé, il faut attendre.

— Il faut attendre, conclut Mac Isaac avec un soupir.

La journée du dimanche s'écoula sans incident. L'état des malades restait stationnaire. Jim Woolaston, de faction aux cabanes, certifiait que pas un Yakamouch n'y avait pénétré pour aggraver le mal par ses pratiques de sorcellerie.

A l'heure du couvre-feu, Mac Isaac attendait la visite de la femme perdante au jeu de la boule... Grande surprise ! Ça n'était pas une, mais toutes les femmes qui accouraient en poussant des cris hostiles. Deux Kipas s'arrachaient les cheveux. D'autres se mordaient avec des rages de chiens.

— Ces horribles femmes ! murmurait Mac Isaac.

Elles avaient toutes revêtu le « taparobo ». Job Calafate essayait de remettre un peu d'ordre dans ce pandémonium et de connaître les causes de la bataille. L'une, surprise nue, n'avait pas voulu accepter la boule et s'était jetée toutes griffes dehors sur sa porteuse. L'autre l'avait cachée dans son

« toldo ». Elles s'étaient mutuellement dénoncées à Jim Woolaston tout en le couvrant d'injures et de boue. Il avait remis le jeu en train à coups de pied et de poing et, maintenant, chaque femme venait se plaindre au pingouin et dénoncer sa voisine.

— Ces horribles femmes ! murmurait Mac Isaac.

... Choumaoinaolighi Kipa forniquait avec Jim Woolaston... Egalelement Taoulamayakou Kipa. Egalelement Latabilik Kipa... Yaélengou Kipa ne forniquait pas, mais elle était Yakamouch. Elle avait envoyé la maladie à Maria Lhermitta. Pachaveli Kipa volait les rations de galettes dans les « toldos ». Et Mayachka Kipa faisait ses besoins dans les marmites du pingouin qui servent à la cuisson des pommes de terre... *Mala Kipa !... Kipa porqueria !... Kipa puta*<sup>20</sup> !...

— Ces horribles femmes ! murmurait Mac Isaac accablé.

Autour du Pasteur la horde se démenait, faces convulsées, cris rocailleux, cheveux arrachés par poignées, ventres résonnant sous les coups de pied, fesses lacérées, morsures saignantes...

— Horrible !... Horrible !...

\*

Calafate réveilla le « surintendant » vers 4 heures du matin.

— *Capitan Bueno !... Capitan bueno ! ! !...* Jim Woolaston, Jésus Lhermitta, Juan Cabo de Horno ont déserté ! ! !

— Mes prosélytes ? Déserté ?

— *Si señor !* En revenant de ma ronde, je passai devant le magasin... Porte ouverte... Jim parti avec les autres... Trois carabines, cent cartouches, des conserves, un sac de galettes ! ! !... Long voyage !

Mac Isaac s'habilla rapidement.

— Trois carabines ? Il ne s'agit pas d'une sortie pour le « brandy ». Réveille l'économe et Mister Stirling !

Le « surintendant » sortit sur ses traces. Le crépuscule du matin traînait dans la baie et sur les montagnes. Cendre grise avec une lueur à l'orient. Une aube de commencement de monde où toutes les formes des choses présentaient un caractère d'inachevé. Le vent portait nord-est.

— Ils ont dû prendre la mer, avec ce vent, murmura Mac Isaac.

— Ils se sont peut-être réfugiés dans la Cordillère, objecta le premier catéchiste.

— C'est impensable, John !

— Ils suivent la côte...

— Tout aussi impensable avec les Onas dans la région !

Les trois hommes s'avancèrent sur la pointe du cap occidental. Mac Isaac déploya sa longue-vue.

— Ils ont pris la mer ! Ils sont encore à moins de 10 milles ! Regardez !... Nous allons les rattraper !...

Le « surintendant » fit armer la pirogue neuve avec un équipage d'hommes. Dix minutes plus tard il prenait en chasse les déserteurs... Vers midi, le canot de Jim Woolaston n'était qu'un point minuscule sur l'horizon. Plus léger et monté par un équipage de femmes il s'échappait avec une facilité dérisoire.

Mac Isaac vira de bord et regagna la mission. John Stirling l'attendait avec une triste nouvelle : Mayachka Kipa venait de mourir ! Ils se dirigèrent vers la « reduccion ».

— Et vos déserteurs ? demanda le premier catéchiste.

Mac Isaac haussa les épaules.

— Je comprends maintenant l'origine de leur conversion ! Ils voulaient recevoir le baptême pour gagner ma confiance et accéder au magasin B. Ils cherchaient des armes et des vivres ! Mais pourquoi cette expédition ?

— Ils vont se ravitailler en « brandy » !

— Avec trois carabines et huit jours de provisions ?

— Ils sont partis définitivement pour l'île Picton, ou l'archipel du cap Dur !

Ils entrèrent dans la cabane. Chagatientsis ne manifestait pas la moindre émotion. Le Yaghan mâle ne pleure jamais. Il distribuait aux amis tous les objets qui avaient appartenu à sa femme. Les couteaux de bois. Les raclettes à peaux. Ses instruments de pêche. Les outres en gésier d'oie. Les paniers... et jusqu'au « taparobo » de loutre. Son aversion pour les objets qui avaient appartenu à la morte marquait, suivant la tradition, la douleur de Chagatientsis.

Le silence des hommes contrastait avec la clameur des Kipas. Elles pleuraient en détournant la tête. Les unes se faisaient raser les cheveux au sommet du crâne. Les autres se lacéraient le visage avec des fragments de coquilles. Elles garderaient le deuil pendant plusieurs mois. Désormais, le nom de Mayachka Kipa ne serait plus jamais prononcé. Tout lieu géographique ou toute personne dénommé Mayachka ne pourrait plus être

désigné que sous le vocable unique « Ouçilouchka ». Quant à la cabane, elle devait être brûlée et son emplacement abandonné.

Elle brûla effectivement dans la nuit qui suivit la mort. A l'aube, une main mystérieuse avait tracé un cercle à l'argile blanche autour des cendres. Mac Isaac désirait donner une sépulture chrétienne à la dépouille de Mayachka Kipa. Mais Chagatiensis avait emporté le corps enveloppé dans une vieille peau de phoque. Aucune recherche ne permit de le découvrir. Les Yaghans l'avaient caché dans la forêt préhistorique, sous un tas de coquillages. Il devait se décomposer à l'abri des hêtres antarctiques, dans l'enclos secret dessiné par les magnolias et les mousses suivant la loi des ancêtres.

Des soucis plus importants accablaient d'ailleurs le missionnaire. L'état du bébé de Maria Lhermitta empira brusquement dans l'après-midi. Jésus Fernandez et le « surintendant » se penchaient sur l'enfant. La femme criait, et dans le délire de la fièvre s'adressait au Pasteur...

— Elle dit qu'elle n'avait pas demandé un fils à ton Seigneur, *capitan Bueno*, murmurait Calafate.

L'enfant respirait avec une difficulté croissante. De ses mains moites, il essayait de déchirer les chairs de son cou.

— Maria Lhermitta dit que le Yakamouch est venu en ton absence... Il a posé son bâton sur le visage de l'enfant et l'enfant n'a pas été guéri...

L'enfant étouffait. Il tendait ses bras nus vers un air qui n'arrivait plus à ses poumons. De rose, la face devenait violette, puis noire.

— Cet enfant va mourir, murmura Mac Isaac. Frère Fernandez mettez-vous en prière !

L'économe tomba à genoux. Le vent rugissait en se ruant dans la cabane, inutile, puisqu'il ne pouvait plus atteindre les poumons du bébé yaghan qui luttait contre l'asphyxie.

— Referme cette porte, Calafate !

Faisant écho aux prières de Jésus Fernandez, l'Ecossais cria d'une voix forte : « L'Eternel est vivant et ton âme est vivante ! Je ne te laisserai point ! »

Puis, il se coucha sur l'enfant agité de soubresauts, colla sa bouche sur la sienne et aspira de toutes ses forces. Un paquet de muqueuses gicla entre ses dents. Mac Isaac eut un haut-le-cœur et vomit sur le sol de terre battue des débris sanguinolents en même temps qu'un flot de bile.

L'enfant retomba sur sa peau de loutre en poussant un profond soupir. La respiration reprenait son rythme régulier. Les stigmates de l'asphyxie disparaissaient. Un sang frais circulait sous les joues qui retrouvaient leur teinte rose-cuivré. L'enfant éternua et rouvrit les yeux.

— Appelle cette femme, Calafate !

Maria Lhermitta émergea de son délire et sourit au Pasteur qui lui tendait son bébé.

— Prends ton fils, il est sauvé !

Il sortit en titubant. Il regagna sa chambre et se versa une rasade de whisky de Campbelltown. Puis, il se jeta sur son lit et s'endormit d'un seul coup.

Une rumeur qui n'était pas celle du vent grossissait dans la direction du large. Elle éveilla Mac Isaac vers 5 heures du matin. Les cris joyeux des Yaghans contrastaient avec les plaintes funéraires de la veille. Puis, trois coups de carabine s'inscrivirent sur le fond sonore des voix humaines. Presque au même instant, John Stirling pénétra dans la chambre.

— Ils sont de retour, Frère Mac Isaac !!!

La pirogue de Jim Woolaston émergeait de la brume, chargée à couler bas. Le Yaghan tirait des coups de fusil. A chaque décharge, les indigènes de la « reduccion » effectuaient des cabrioles joyeuses... Les femmes pagayaient sous les ordres de Juan Cabo de Horno. Jésus Lhermitta tenait l'aviron de queue : Api... Mac Isaac apercevait une forme humaine allongée près du feu et qui disparaissait à demi sous un monceau de peaux de guanaco, arcs, pièges, éléments de « toldos », outils. Un retour triomphal !

— Je comprends maintenant ! murmura le « surintendant ».

Les trois prosélytes s'étaient emparés des armes pour aller attaquer les Onas de Puerto Harberton. Winchesters contre flèches : les Indiens à canots avaient sans doute facilement triomphé des Indiens chasseurs.

La pirogue s'échoua à quelques brasses de la plage. Les Kipas entrèrent dans l'eau, formant la chaîne pour débarquer le butin immédiatement partagé. La pirogue rentrait dans ses lignes de flottaison. Plus rien à bord que cette créature... Une femme Ona. Jim Woolaston lui donna quelques coups de pied. Elle entra dans la mer. Elle était nue. Merveilleusement musclée, plus grande que les Kipas yaghans. Elle avait la peau blanche. Elle fendait les vagues d'une démarche sûre et puissante. Elle regardait droit devant elle, insensible à des insultes qu'elle devinait sans les comprendre. Son visage régulier, bronzé par le vent, vivait par l'arc de la bouche

moelleux, mais qui retombait sur deux commissures dédaigneuses, et des yeux très longs, fendus en amande, dont les prunelles décolorées atteignaient à l'intensité d'aveugle sérénité des antiques. Des cheveux extraordinaires, presque blancs, dissimulaient le front, encadraient le visage jusqu'au menton, retombant en brides de jugulaire... Elle pouvait avoir dix-huit ans. Elle portait haut sa poitrine aiguë. Elle sortait de la vague, ruisselante, silhouettée sur le fond du brouillard. Rien, sinon le nez aux ailes épaisses, ne semblait la rattacher aux races fuégiennes. La représentante d'un peuple inconnu sortait de la mer, face à Mac Isaac. Le « surintendant » saisit le bras du catéchiste.

— Je n'avais jamais vu de reine, Frère Stirling... maintenant je comprends !...

Sa respiration devenait rauque. Ses joues brûlaient.

— C'est une reine primitive, John !

Puis, d'une voix brusquement voilée.

— Une reine de Babylone !

La femme Ona prenait pied sur le sable. D'un geste brutal elle arracha à Latabilik Kipa une cape de guanaco qui faisait partie du butin et la jeta sur ses épaules. Toutes griffes dehors, les Kipas se jetèrent sur la captive.

— Halte ! ! !...

Mac Isaac bousculait les Yaghans, sans égard aux pierres qui volaient sur leurs trajectoires. Il passa son bras autour des épaules de la femme Ona.

— Calafate ! Annonce à tous ces païens abandonnés de Dieu que la guerre est interdite en territoire chrétien et que les assassins seront punis ! Cette femme est sous ma protection personnelle. Celui qui touche à un cheveu de sa tête sera fusillé !

De sa main libre il saisit la Winchester de Jim Woolaston.

— Jim ! Je t'ai fait sauter une oreille, là-bas sur la plage, il y a six ans... veux-tu perdre l'autre ?...

Mac Isaac leva la carabine. En reculant, le Yaghan laissa tomber un sac dont le contenu se répandit sur le sable... Une collection de mains aux poignets ensanglantés. Les quatorze mains droites des Onas massacrés à Puerto Harberton ! Bouleversé, Mac Isaac n'arrivait pas à presser sur la détente. Il maintenait la femme captive par les épaules. Il sentait le contact de son corps le long de sa hanche. Mac Isaac abaissa le canon de la Winchester.

— C'est bien ! Calafate, renvoie tous ces monstres dans la « reduccion ». Tu séquestreras le butin. Tu enterreras ces mains dans notre cimetière.

Sa mission terminée, Calafate vint retrouver le « surintendant » dans sa chambre. Mac Isaac alluma sa lampe. Les reflets gris de la nuit s'effacèrent derrière la fenêtre. La femme captive dormait dans la pièce voisine, fermée à clef. Son souffle allait et venait à travers le souffle géant du Horn. Calafate parlait d'une voix larmoyante.

— *Capitan Bueno*, frères sauvages, mais pas hommes de guerre. C'est la première fois ! Jamais les Yaghans n'ont attaqué les Onas. Autrefois on tuait aux îles Woolaston, mais pour se venger. Jamais pour le plaisir et le butin ! Chose nouvelle *capitan Bueno*. Chose triste ! Il ne faut pas punir Jim. Il a seulement voulu essayer les carabines !

— Je verrai... je réfléchirai...

Mac Isaac et John Stirling discutèrent fort avant dans la nuit... Impossible de revenir sur le fait accompli, le plus douloureux... Trois prosélytes avaient prémédité, et exécuté, une attaque à main armée contre un groupe de paisibles Onas, et ils en avaient assassiné quatorze ! Dans d'autres circonstances de temps et lieu Mac Isaac les aurait abandonnés au bras séculier... Dans le cadre d'Ushuaia, la mort de Jim Woolaston — fusillé ou pendu — ne signifiait rien. Stirling conseillait la solution diplomatique de l'oubli...

Mac Isaac réfléchissait. Sur le plan du sacré, il ne pouvait défaire les liens que le baptême avait noués. Pour l'avenir de l'œuvre apostolique, il était impossible de frapper trois prosélytes après les avoir élevés... Avec leur faculté de raisonnement limitée, les Yaghans ne retiendraient que l'apparente contradiction de cette mesure... Mac Isaac finit par adopter la position du catéchiste. L'oubli devait retomber sur la tragédie de Puerto Harberton.

Mais, les Yaghans en avaient décidé autrement. Le 21 octobre, au réveil, Mac Isaac aperçut tout le personnel de la « reduccion » rassemblé sous ses fenêtres — hommes, femmes et enfants — à l'exception de Maria Lhermitta agonisante, et de Latabilik Kipa qui veillait la malade. Rien que visages sournois mais chargés d'une étrange espérance. Le « Surintendant » se demandait quelle sorte de piège... Calafate apparut. Mac Isaac sortit au devant de son troupeau.

— *Capitan Bueno*, tous mes frères ont décidé cette nuit de devenir chrétiens...

Le Pasteur doutait du témoignage de ses oreilles.

— Chrétiens ?... Comme ça, par sections ?...

— Ils veulent tout de suite la cérémonie, comme pour Jim Woolaston et les autres !

Mac Isaac réfléchissait, fronçait le sourcil et son visage devenait dur.

— Avant de répondre, je dois savoir si ces hommes et ces femmes ont le ferme propos et si leurs motifs sont recevables. Traduis !

— Ça n'est pas la peine, *capitan Bueno*. Moi je ne veux pas te tromper. Tous pensent la même chose. Tu as retrouvé leur confiance. Tu as tenu tes promesses. Tu es le plus fort et le plus habile, puisque tu as sauvé l'enfant de Maria Lhermitta quand le Yakamouch le laissait mourir. Tu n'as pas menti sur la puissance des armes chrétiennes. Jim Woolaston a détruit les ennemis Onas sans recevoir une blessure. Ils veulent devenir aussi puissants que lui !

L'Ecossais se retourna vers John Stirling que cette agitation venait d'alerter.

— Et voilà, John !... Dix-huit ans de mission pour en arriver à Ça !

Il brandissait son poing dans la direction des Yaghans. La colère gonflait les veines de ses tempes.

— Misérables bandits !... *Dirty dogs*... sales chiens. Je vous baptiserai à coups de pied dans les fesses... Vous faites le désespoir du Dieu vivant. C'est vous, chiens ivrognes, qui chassez le soleil et méritez ce vent ! ! !...

Son bras tendu, son index pointé, désignaient aux Yaghans impassibles la direction où gisaient les sources du Horn. John Stirling essayait de l'apaiser.

— Vous avez tort, Frère Mac Isaac ! C'est une occasion unique de défricher la vigne ! Même avec des moyens aussi douteux... N'oubliez pas que les voies du Seigneur sont innombrables !

— Jamais ! Jamais ! criait Mac Isaac.

— Frère Mac Isaac, je vous rappelle l'angoisse d'Abraham devant le Seigneur : « Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ; les feras-tu périr aussi, et ne pardonneras-tu point à ce lieu, à cause des cinquante justes, s'ils y sont<sup>21</sup> ? »

La colère du « Surintendant » tomba d'un seul coup.

— C'est vrai, John ! Vous avez raison, murmura-t-il d'une voix blanche. Il allait et venait. Ses bottes enfonçaient dans la terre dégelée.

— C'est bon ! Tout le monde recevra le baptême. Dieu reconnaîtra les siens.

Mais les Yaghans ne l'écoutaient point. Leurs regards se dirigeaient vers Latabilik Kipa. Elle accourait depuis la « reduccion » en poussant des cris lamentables.

— *Apana !... Apana !... Apana !!!*

Maria Lhermitta venait de mourir.

— Calafate ! Dis à ces hommes et ces femmes que mon Dieu accepte leur demande, mais qu'il leur sera rendu selon la pureté de leurs mains... Traduis cela comme tu pourras !... Fais-leur remarquer que la femme de Jésus Lhermitta vient de mourir, en expiation des crimes de son mari contre les pauvres Onas ! Ainsi seront frappés tous ceux qui feront un mauvais usage du baptême !!!...

Les Yaghans organisèrent une grande fête, le dimanche suivant, à la fois pour célébrer les mérites du pingouin, et la victoire sur les Onas. Le jeu de Kalaka — lutte courtoise — en constituait l'attraction principale...

Deux lignes d'hommes se tenant par le cou se précipitent à la rencontre l'une de l'autre. Au moment d'entrer en contact, les joueurs baissent la tête pour obtenir un effet de choc destiné à rompre la ligne adverse. Le Kalaka se pratique aussi sous forme de combat singulier... Les deux antagonistes s'affrontent au centre d'un cercle de spectateurs et par une gamme de prises variées, cherchent à se jeter sur le sol...

Le Kalaka dura longtemps. Ouayanakandjis contre Jésus Lhermitta... Juan Cabo de Horno contre Chagatientsis... Au cours d'un combat, Jim Woolaston fut jeté à terre et ne se releva plus. Exaspéré par l'embonpoint, les dénonciations, les adultères et les triomphes guerriers du chef de la sûreté, son adversaire lui avait brisé la colonne vertébrale ! Mac Isaac était à sa fenêtre, il se penchait sur la nuit grelottante et peureuse lorsqu'il apprit la nouvelle. Il leva les yeux vers le ciel sans étoiles et murmura : « Seigneur, vous ne m'avez pas abandonné !... »

\*

Ushuaia, février 1869.

Ma bien chère Elisabeth,

« J'ai sous les yeux votre lettre du printemps dernier. Elle est posée sur ma table, sous la clarté de ma lampe. Elle est usée à tous ses angles. Le papier en est froissé, auréolé par les taches d'humidité. Car, pendant des mois, votre lettre ne m'a pas quitté. Je l'ai relue chaque jour, et bien souvent plusieurs fois par jour. J'en ai pesé tous les termes. J'ai minutieusement étudié chacune de ses propositions. Pendant des mois, elle alimenta ma tristesse et plus encore ma révolte. Et je méditais avec amertume les paroles de *l'Ecclésiaste* : « Malheur à celui qui est seul et qui tombe, et qui n'a personne pour le relever ! » IV, 10.

Avec le temps, une sérénité objective a remplacé cette révolte. En relisant ce soir votre lettre dans le bruit de la tempête qui balaye Ushuaia, j'admets bien humblement que vous avez toujours su découvrir avant moi quels étaient les véritables desseins du Seigneur. Cette part de l'intelligence qui est exclusivement femme vous a révélé une vérité qui restait cachée au Pasteur. Pour racheter l'éternelle damnation je vous proposais le mariage, comme un boutiquier de Bristol ! Vous avez su mesurer l'étendue de la faute et concevoir, à son échelle, la punition rédemptrice !

J'accepte donc votre sacrifice, Elisabeth, et j'y réponds par un sacrifice d'égale valeur. J'épouse une femme sauvage... J'ai longtemps différé ma décision. J'étais arrêté par un obstacle insurmontable... Je ne parle pas de l'horrible condition humaine des Yaghans car, une fois le principe de l'expiation établi, je pouvais lui faire des concessions illimitées. Et, d'ailleurs, les mauvaises odeurs ne me gênent plus ; j'ai pris l'habitude de manger des coquillages et je trouve à l'huile de phoque de grandes vertus. Mais j'étais obligé d'acheter la femme ou la jeune fille que j'aurais élue, et c'était chrétiennement inacceptable. C'est alors que le Seigneur m'a envoyé une femme appartenant au peuple Ona qui vit à l'intérieur de l'île Grande. Une expédition de guerre de mes Yaghans l'a ramenée, avec le butin que j'ai confisqué. J'ai libéré cette captive. En l'épousant, j'en fais la première femme de la mission, ce qui est aussi une manière de réparer le dommage causé par mes prosélytes aux pauvres Onas dont quatorze ont péri dans l'attaque de Puerto Harberton.

« Du point de vue missionnaire, c'est également une bonne solution. En épousant une Yaghan, je flattais l'orgueil de mes brebis sauvages ce qui n'allait pas bien loin. Mais, en épousant une Ona, beaucoup plus évoluée, physiquement et moralement très supérieure aux Kipas, je m'assure le

dévouement d'une femme qui, tôt ou tard, est appelée à dominer le troupeau par le simple poids de ses vertus.

« C'est Dieu qui, ayant dans sa main toutes nos voies, a conduit cette femme jusqu'à votre humble serviteur. Car, s'il m'a donné cette captive comme épouse, c'est peut-être avec le dessein d'éclairer ma route apostolique. Les Onas forment un grand peuple, resté jusqu'ici sans contacts avec la civilisation. Ne devrai-je pas quitter un jour mes Yaghans et Alakaloufes pour aller apporter la lumière aux Indiens chasseurs de l'île Grande ? Et dans ce cas, l'aide de cette femme ne sera-t-elle pas décisive ?... »

Duncan Mac Isaac releva la tête. Malgré les rugissements du vent, il percevait les plaintes des femmes conduisant un nouveau deuil, des sanglots longs que le Horn emportait dans son tourbillon en direction des montagnes.

« Si la main du Seigneur s'appesantit sur ma « reduccion » ne serait-ce point qu'il a trouvé ce peuple de cou roide et qu'il a décidé sa perte ? Car je dois vous dire, ma bien chère Elisabeth, que depuis des mois la mission est durement éprouvée. Une épidémie terrible et de nature mystérieuse frappe toutes les familles qui s'étaient converties à la vie civilisée et habitaient nos cabanes. Les femmes et les enfants sont emportés les premiers. Puis, les hommes de faible constitution. Maintenant la maladie s'attaque aux habitants des « toldos ». Elle n'est malheureusement pas circonscrite au territoire d'Ushuaia. J'ai envoyé Calafate en reconnaissance dans le sud. Il a visité Navarin, Picton, Tekenika sound, la baie de Ponsonby, New Year Sound, les passes de Murray, Lapataya. L'épidémie s'étend partout, sans doute propagée par des Yaghans contaminés qui ont quitté la mission. Seules, les îles du cap Dur sont épargnées, mais pour combien de temps ?

« L'humble ouvrier s'efforce de répandre la lumière avant qu'il soit trop tard. Mais si l'épidémie n'est pas enrayée, il me faudra quitter Ushuaia et installer une autre mission dans l'île Grande. La collaboration de la femme Ona sera précieuse et cette considération a levé mes ultimes doutes, mes derniers scrupules.

Je ne veux pas reparler du passé, Elisabeth, car mon cœur se déchire. Mais il me sera tout à fait impossible de vous oublier. Qui peut savoir si quelque événement imprévisible ne produira pas le miracle de notre réunion ? Si des années d'humble patience ne fléchiront pas la colère du Seigneur ? Au cours de cette attente, peut-être insensée, je vais essayer de

vivre selon saint Paul : « Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point. » Je donnerai beaucoup à cette femme sauvage — car c'est mon devoir — mais pourrai-je lui donner mon cœur puisqu'il est resté près de vous ?

Ce mariage pose des problèmes dont vous ne soupçonnez pas l'étendue. La femme Ona ne parle ni le yaghan ni l'alakaloufe, mais seulement le Shelknam que Stirling ignore autant que moi, et bien entendu, pas un mot d'anglais ou d'espagnol... Les débuts furent laborieux. Il me fallut trois mois pour connaître son nom et sa signification : Alitol Telen — Petite femme blonde... Quel travail pour lui enseigner l'espagnol et lui inculquer les rudiments de notre Religion ! Mais aussi, quelle récompense, car elle est très intelligente, vive, pleine de bonne volonté. Depuis le mois de janvier, les progrès accomplis sont étonnants. Je vois se dessiner une personnalité nouvelle. J'éveille en elle toute la fraîcheur déposée par une nature primitive et qui avait seulement besoin d'être révélée. Elle rayonne de possibilités inconnues. C'est une statue que je sculpte. J'ai le sentiment de donner à ce marbre vierge une sorte de perfection qui sera toujours inaccessible aux êtres civilisés.

N'allez surtout pas croire que ce soit une beauté indigène. Elle n'est pas belle... »

Mac Isaac leva la plume et parut se pencher avec attention sur la nuit rugissante.

« Elle n'est pas très belle... »

Il rejeta sa plume et choisit une plume neuve.

« ...Elle n'est pas aussi belle que vous, Elisabeth. Et puis... c'est autre chose. Elle est tellement loin de nous ! Mais j'irai avec la joie du Croyant jusqu'au bout de mon sacrifice.

J'espère que le *Patrick Sunderland* viendra cet été, malgré les tempêtes exceptionnellement violentes et nombreuses. Il nous reste peu de vivres, mais comme le personnel indigène est décimé par les épidémies nous pouvons subsister un an sans ravitaillement. J'espère lui confier cette lettre qui vous apportera l'expression de ma douleur enfin dominée et de mon affection persévérante.

Votre frère en Jésus-Christ.

Duncan MAC ISAAC. Past. »

Le Pasteur resta longtemps immobile sous la clarté rose de la lampe. Il écoutait le fracas du Horn qui ravageait la forêt préhistorique et les montagnes. Minuit sonnait. Il ajouta au bas de la page :

« Et j'ai trouvé plus amère que la mort la femme dont le cœur est un piège et un filet, et dont les mains sont des liens ; celui qui est agréable à Dieu lui échappera ; mais le pécheur sera pris par elle. » *Ecclésiaste*, VII, 26.

Puis, il se dirigea vers la chambre d'Alitol Telen,



## V

— Ainsi, capitaine Snowden, vous commandez la *Dido* que l'Amirauté envoya au secours de Patrick Sunderland ?... Et la frégate tient toujours la mer ?

— Toujours, monsieur le Pasteur. Nous sommes en 1870 et elle est un peu démodée, mais n'a pas encore raclé le fond !

Par les sabords entrouverts Tomas Bartlett considérait le jour blanc, la lumière malade de l'été, la cape de forêts jetée sur l'épaule des montagnes qui dominaient la baie d'Ushuaia. Elles présentaient leurs pentes grises, leurs plaques de neige qui se maintenaient au cœur de l'été austral. Sur la mission flottait le pavillon britannique. Un sourire éclaira ses lèvres. Il se tourna vers Mac Isaac.

— Mon Fils, je vais prendre possession de la suprême juridiction ecclésiastique sud-américaine. A Santiago, la pensée que ce drapeau claque au vent des latitudes fuégiennes me soutiendra dans ma tâche ! Je n'oublierai pas que c'est grâce à vous...

Mac Isaac inclina la tête.

— C'est pour répondre au salut d'un navire de guerre de Sa Majesté. Nous hissons également les pavillons chiliens et argentins.

Le capitaine Snowden ébaucha un sourire.

— Cependant, l'Angleterre ne vous a pas oublié, Duncan Mac Isaac !

Un long silence, à peine troublé par les ordres du maître d'équipage sur le pont, le passage du vent dans le gréement. Puis, le capitaine Snowden se leva.

— Monsieur le Pasteur, permettez-moi de vous présenter S.E. James Wayward, consul de Sa Majesté à Valparaiso.

Le missionnaire s'inclina.

— Son Excellence est chargée de diverses missions par le *Foreign Office*. C'est pour faciliter son travail que nous avons relâché à Ushuaia, au lieu de doubler le cap Dur. Itinéraire plus agréable d'ailleurs... Là-bas, dans le sud, nous sommes d'ordinaire un peu mangés par la mer ! ajouta le capitaine en souriant.

James Wayward promenait une main sur ses favoris blonds. Grand, bien pris dans la redingote bleue à queue de pie rehaussée par la double rangée de boutons d'or, il tendait le jarret que moulait le pantalon blanc à sous-pieds. Il parlait lentement, la tête un peu penchée sur la cravate noire, énorme, qui formait jabot.

— Monsieur le Pasteur... il s'agit d'une affaire très simple. Les actes d'héroïsme qui vous ont permis d'imposer la religion réformée aux natifs sont connus en Angleterre et estimés à leur juste valeur...

James Wayward tendit un verre de porto au missionnaire. Tomas Bartlett toussait avec discrétion.

— Je suis donc chargé officieusement, reprit le consul, de vous apporter un témoignage de satisfaction de la part de S.M. la reine...

Mac Isaac inclina la tête et se remit à déguster le porto à petits coups.

— Sa Majesté désirerait que vous lui fassiez un rapport sur le développement de l'œuvre apostolique en Terre des Feux. Elle aimerait que vous lui présentassiez, à cette occasion, un certain nombre de natifs convertis...

Mac Isaac reposa son verre sur la table et contempla le portrait de la reine.

— Les désirs de Sa Majesté sont des ordres... je me rendrai en Angleterre l'été prochain.

Le capitaine Snowden se leva et tendit la main au missionnaire.

Vers la fin de l'après-midi l'état-major et l'équipage de la *Dido* débarquaient sur la plage. Ils visitèrent le réfectoire pour indigènes. Les dortoirs pour naufragés. Les magasins. La chapelle. Les bâtiments du personnel et les jardins potagers. Mac Isaac précédait le groupe, d'un pas rapide...

La visite se termina dans la « reduccion ». Tous les Yaghans et Alakaloufes plus ou moins vêtus de vieilles défroques. Toutes les Kipas en « taparobo ». Mac Isaac présenta quelques prosélytes, et parmi eux, Jésus Lhermitta.

— Voici donc un de ces fameux Indiens ! s'écria le consul.

Mac Isaac jeta un regard hostile à l'envoyé du *Foreign Office*, puis d'une voix sèche rectifia :

— Ça n'est plus un Indien, Excellence. Il est baptisé et parle un peu d'espagnol... *No es verdad*, Jésus ?

— *Si señor* ! répondit l'indigène.

Le crépuscule marquait son ressac au fond du ciel. Il s'était retiré, vague bleue du matin, vers le Pacifique, et il revenait, embouquant le détroit Lemaire après avoir fait le tour du monde. Mac Isaac retint le capitaine Snowden, le consul et Tomas Bartlett. Quand il eut allumé la lampe et offert des sièges, il appela d'une voix douce :

— Tellenika !

Alitol Telen apparut, drapée dans une pièce d'étoffe noire serrée à la taille par une cordelière. Ses pieds nus, ses bras nus, son visage clair et ses cheveux presque blancs contrastant avec la tunique, donnaient à son apparition, sous la lumière floue, l'irréalité d'un être de légende.

— Messieurs ! Je vous présente Alitol Telen Mac Isaac.

Les trois hommes s'inclinèrent avec surprise.

Calafate servait le potage. Les invités étudiaient sournoisement les gestes de la femme. Mais elle maniait couteau et fourchette avec une dextérité supérieure ; leur va-et-vient jetait les éclats d'une danse rituelle sur le fond de la poirine aiguë à peine voilée par le crêpe.

— J'ignorais tout de votre mariage, mon fils, affirma le Supérieur des églises méthodistes sud-américaines... Absolument tout !

— Vous pouvez parler librement, ma femme ne comprend pas encore l'anglais, affirma le « surintendant » d'une voix bourrue.

Mais le silence retombait, chargé de la politesse hostile des hommes civilisés. Vers 9 heures du soir, après un léger signe de tête pour ses invités, Alitol Telen s'évanouit dans la pénombre. Les quatre hommes restèrent seuls, devant le whisky de Campbeltown. Tomas Bartlett faisait tourner son verre et cherchait à capter la lumière dans la trace huileuse que l'alcool laissait sur les parois. Le capitaine Snowden considérait avec attention la pointe de ses bottes de cérémonie. James Wayward caressait ses favoris blonds. Mac Isaac souleva sa poitrine profonde et fit jouer ses muscles sous les manches de la redingote.

— Mme Mac Isaac est d'origine fuégienne, mais elle aussi est baptisée et parle un peu d'espagnol, messieurs !...

— Vous êtes marié mon Fils... Mais... comment dirai-je... vraiment marié ?...

Mac Isaac rougit violemment.

— Devant Dieu et devant les hommes... par devant le pasteur John Stirling et dans la sainte demeure de ce lieu, Votre Grandeur !

— Ah ! très bien, je vous félicite !

James Wayward souriait.

— Vous donnez une belle leçon de libéralisme à l'Angleterre, monsieur le Pasteur.

La frégate devait appareiller le lendemain. Le révérendissime Tomas Bartlett baptisa quelques prosélytes pendant que des régates yaghans et alakaloufes se déroulaient sur la baie pour distraire l'équipage. A la fin du déjeuner servi par Alitol Telen silencieuse et plus légère qu'une ombre, Tomas Bartlett prit une voix confidentielle pour continuer l'entretien avec Mac Isaac. Sa Grandeur et le « surintendant » étaient seuls près du feu de « coihue ».

— Avant de vous quitter, mon fils, je dois vous mettre au courant d'une certaine évolution des esprits en Angleterre... Oui... Une certaine lassitude... La « South America Evangelical Society » est à court d'argent... Les généreux donateurs se lassent... Oh ! votre action personnelle n'est pas mise en cause bien au contraire ! Tout le monde rend hommage à votre héroïsme, votre ténacité bien écossaise ! Mais...

Tomas Bartlett posa sur la table sa main fine et soignée.

— Mais l'optique anglaise diffère de l'optique fuégienne... Et, malheureusement... sans l'opinion de nos généreux donateurs...

— Ce qui veut dire que la « South America Evangelical Society » cesse de subventionner la mission ?

— Euh !... Je ne sais pas encore... mais il serait plus prudent... étant donnée la mortalité... la lenteur de l'action évangélique... Vous risquez d'être livré à vous-même dans un délai raisonnable qui, d'ici-là permettrait...

Tomas Bartlett prit son temps. Il souriait avec bienveillance.

— Me voici chargé des intérêts de l'Eglise pour l'Amérique du Sud. Ma juridiction ecclésiastique des Falklands devient libre... Que penseriez-vous d'une consécration...

— Ce serait beaucoup d'honneur pour moi... et beaucoup de repos à trente-huit ans, murmura Mac Isaac avec un léger sourire... Mais je vous remercie... j'étudierai votre proposition flatteuse et amicale...

Tomas Bartlett embrassa le « surintendant » et regagna le bord. A la tombée de la nuit, toutes les chaloupes de la *Dido* avaient été rentrées. Le *Mate* — second capitaine — dressait sa silhouette sur l'avant, ombre parmi les ombres mouvantes des matelots qui viraient au guindeau. Les chaînes des ancres rentraient par les écubiers. L'autre bordée établissait la voile.

Mac Isaac serra la main du capitaine Snowden, posa le pied sur l'échelle de corde que les femmes yaghans assuraient d'en bas.

— Au revoir monsieur le consul ! A bientôt à Londres !

— Et n'oubliez pas d'amener vos sauvages !

Il se penchait vers le missionnaire.

— Vous auriez intérêt à choisir des hommes... Ils sont plus représentatifs !

Mac Isaac répondit d'une voix sèche.

— Je n'ai pas l'intention de présenter ma femme à la cour, rassurez-vous !

Puis, il se mit à descendre le long de l'échelle... La muraille noire de la *Dido* s'éloignait, trouée par les sabords. Le vent du Horn pesait sur les voiles. La pirogue dansait dans les remous. Les feux des sabords éclaboussaient la nuit. Mac Isaac restait seul près du feu de canot, plus aveuglé que s'il passait du plein soleil à la clarté d'une étoile. Seul avec ses Yaghans qui chantaient leur mélopée triste... *é, é, nan, ga, houé...* que des quintes de toux déchiraient. Avec la nuit mensongère. La forêt, sur l'arc tendu de la plage. Les tumulus de coquillages. Les morts. Les mousses putréfiées. La mission à demi déserte. Les montagnes. Le vent.

\*

Le vent raccompagna Mac Isaac jusqu'à sa chambre. Sans prendre le temps d'enlever ses bottes, le missionnaire étala des dossiers sur la table... Le plus ancien. Première mission. Voyage de Patrick Sunderland à « *Missionary's Island* » 1850. Quelques feuilles jaunies. Mac Isaac ne possédait pas le détail des dépenses. Il se souvenait du chiffre global. 1 000 £ recueillies par souscription et entièrement dépensées par son père adoptif... Les îles Keppel. Construction du *Patrick Sunderland*. Vivres embarqués. Armement du navire. Bâtiments démontables. Chapelle. Cloche. Pacotille pour les indigènes. Salaires du capitaine et de l'équipage. Traitement des missionnaires. Nourriture et frais généraux de la mission. Capital aliéné par le comité pour les rentes viagères aux familles des victimes du massacre de Wulaia. Près de 10000 £ au total...

Mac Isaac alignait ses colonnes de chiffres. Le feu s'éteignait sous un tas de cendre chaude. Mais il ne percevait pas le froid de la nuit qui rampait sur le plancher vermoulu.

— Une fortune au passif... Baptêmes à l'actif ?...

Le « surintendant » inclina sa plume vers le papier et, après avoir hésité, comme effrayé par l'énormité du contraste, il écrivit sur l'autre page... Baptêmes, 0...

Mac Isaac releva la tête. Il écoutait la plainte du Horn. Reconnaissait, à des bruits imperceptibles pour des oreilles non habituées, les signes d'un prochain changement de temps. Il se replongea dans les dossiers.

La mission solitaire de 1861 n'avait pas coûté plus de 200 £. Il inscrivit au-dessous de la dépense : « Car la terre produit d'elle-même, premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le grain tout formé dans l'épi ; et quand le fruit est dans sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est prête... MARC, IV, 28, 29. »

200 £... et quel résultat spectaculaire ! Mais, depuis... Les indemnités du personnel. L'entretien des Yaghans. Les pertes de vêtements et chaussures. Les frais généraux... 16 000 £ en huit ans pour...

Mac Isaac ouvrit le journal de la mission. Mac Isaac, John Stirling, Jésus Fernandez et Tomas Bartlett avaient baptisé quarante indigènes. La dépense totale de 27 000 £ supportée par la « South America Evangelical Society » mettait le prix de revient de chaque baptême à 700 £ environ.

Sur les quarante prosélytes, vingt-trois venaient de mourir au Seigneur depuis deux ans. Il restait par conséquent, sur le territoire d'Ushuaia, dix-sept chrétiens yaghans et alakaloufes qui avaient coûté à l'Angleterre le prix d'un vaisseau de ligne !

Mac Isaac laissa retomber sa tête sur ses avant-bras repliés. Le vent. La nuit. Les tumulus de coquillages. Les chrétiens morts. Les chrétiens vivants. Dix-sept chrétiens, 27 000 £. Le Pasteur murmura... « Je suis la honte de l'Ecosse. » Puis il balaya les dossiers d'un geste violent et se mit à genoux pour lire la sainte Bible selon la tradition wesleyenne.

Les jours suivants la tempête de neige écrasait les premiers plans du paysage. Neige d'été pressée de tomber et de disparaître. Elle volait en nappes horizontales. Entre deux bourrasques elle descendait du ciel avec sa lenteur inexorable. Le monde secret de la forêt et des montagnes devenait plus impénétrable, prisonnier du silence blanc, camouflé par la « poudrerie » qui agitant ses funambules, dans un décor privé d'authentique lumière.

Mac Isaac regardait tomber la neige. Impression nauséuse. Illusion de s'élever à travers une éternité verticale qui le dépouillait... Une de ces

brèves tempêtes de l'été austral qui, malgré tout, semblent ne devoir jamais atteindre leur terme ; sans limites définies, sans âge, comme les mousses embryonnaires, la forêt, les montagnes suspendues dans l'équivoque d'un monde qui cherche à naître ou n'en finit plus de se dissoudre dans le blanc et le gris...

John Stirling venait d'entrer sur la pointe des pieds. La voix du premier catéchiste aida Mac Isaac à redescendre en brisant l'envoûtement de la neige.

— Quelle heure est-il, monsieur le « Surintendant » ?

— Vous voulez savoir l'heure ?

— Mais oui... Frère Mac Isaac, répondit le catéchiste surpris.

Le « surintendant » consulta sa montre.

— Je vous la vends.

— Vous voulez me vendre votre montre ?

— Non, l'heure !

John Stirling restait interdit.

— Vous vendez l'heure ? Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement, Frère Stirling. C'est un shilling.

Il tendait sa main ouverte. Le catéchiste **éclata de** rire, s'exécuta de bonne grâce et paya. Mac Isaac **déposa** la pièce dans un tronc qui portait l'inscription « Mission de Rio Grande ». Puis il désigna un fauteuil.

— Asseyez-vous, John. Voici... Le temps des missions de luxe est terminé ! Je deviens avare, car il me faut penser à l'avenir. Le comité va couper les crédits, et je dois continuer l'œuvre du Seigneur. Seul... Aujourd'hui je vends l'heure. Demain j'irai mendier dans les rues de Londres. Et vous ?

— Moi ?

— Votre sort m'intéresse, Frère Stirling. Vous avez été le collaborateur parfait, seulement... Seulement, nous disposons d'une année pour réduire le train de vie de la mission, l'adapter aux nouvelles circonstances. Je compte laisser ici Jésus Fernandez qui, possédant la nationalité chilienne, représentera mieux que nous les seuls intérêts de Dieu dans la crise qui se prépare entre les deux Républiques. Je rentrerai en Angleterre pour préparer une nouvelle campagne. Les pauvres Onas ont besoin de moi. Et vous ?...

Le visage du catéchiste s'éclaira.

— Je vous suivrai, monsieur le « Surintendant » ! Je n'osais pas vous en parler, mais puisque l'occasion... Je rêve d'un petit presbytère dans la

banlieue de Bristol... Je suis fatigué. Ce vent, cette tempête éternelle... Six ans sur le canal Beagle, avec ces tristes sauvages... c'est au-dessus des forces humaines !

— Rien n'est au-dessus des forces humaines quand il s'agit de l'œuvre du Seigneur, Frère Stirling ; mais je vous comprends ! Tout sacrifice inutile est en soi... un péché ! Et la mission d'Ushuaia n'a plus besoin de vous, ni de moi... Quel est l'effectif indigène ce matin ?

— Huit hommes... douze femmes... Latabilik Kipa est morte cette nuit. La famille Ouayanakandjis a déserté.

— Et ils ont brûlé les dernières cabanes ?

— Ils ont brûlé les dernières cabanes, Frère Mac Isaac !

— Ils retournent vers leurs libres espaces d'eau.

— La puissance de leurs morts est plus forte que notre enseignement, Frère Mac Isaac ! Je convertirai plus facilement les païens de Clifton, Westburg, Bedminster ou Jacob-Out que les Yaghans. Les résultats que nous avons obtenus ici sont décourageants !

Mac Isaac croisa les bras sur sa poitrine et redressa sa petite taille.

— Détrompez-vous, Frère Stirling ! Nous avons jeté la semence. Mais n'oubliez pas que selon *l'Ecclésiaste* : « Il y a un temps pour naître, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui est planté<sup>22</sup>... »

Mac Isaac contemplait l'univers en train de se dissoudre avec une extrême douceur dans la chute de neige. Les silhouettes grises des montagnes. L'étendue translucide. Une pirogue qui prenait le départ vers le sud... Un équipage déserteur dont la fuite sur l'eau soyeuse ne laissait aucune trace à travers le paysage de rêve.

— Ils partent, Frère Stirling, mais ils ne pourront pas oublier !

— Nous leur avons enseigné la douceur de vivre, Frère Mac Isaac.

— Le travail et la discipline, Frère Stirling !

— Et la charité chrétienne, Frère Mac Isaac !

— Et ils connurent qu'ils étaient nus, Frère Stirling !...

\*

Un an plus tard le *Patrick Sunderland* appareillait pour sa dernière croisière au service de la « South America Evangelical Society ». Aux chants du *Farewell Meeting* qui avaient rassemblé Mac Isaac, Stirling, Jésus

Fernandez, le capitaine Orosimbo, Calafate, Tellapakacha dans la chapelle, succédait le frémissement mouillé des voiles. Le « surintendant » saisissait à peine, dans l'oculaire de sa longue-vue, l'image de Jésus Fernandez entouré par le petit groupe des derniers Yaghans et Alakaloufes. Elle flottait sur les perspectives irréelles de la chapelle rouillée, du magasin, des dortoirs, seuls bâtiments restés debout, les autres ayant été démontés et arrimés à fond de cale. Au moment de doubler le cap occidental Mac Isaac fit tirer un coup de canon. Sur la colline presque engloutie par l'eau moelleuse du Beagle, Jésus Fernandez répondit en amenant définitivement le pavillon britannique...

Tout disparut dans le brouillard soufflé par le vent du Horn...

Le *Patrick Sunderland* taillait sa route sur une mer nébuleuse. Toutes voiles dehors il s'engloutissait dans le brouillard. Job Calafate et Tellapakacha — maintenant Tomas Gordon — choisis parmi les Yaghans survivants pour être présentés à la reine allaient et venaient sur le pont mouillé, un peu gênés par leurs vêtements neufs, en récitant leur leçon d'anglais. Don Orosimbo se tenait près de l'homme de barre et mâchonnait un cigare « toscan ». Etendu sur une chaise longue John Stirling décrivait à mi-voix les images du rêve qu'il poursuivait tout éveillé.

— Vers l'ouest je marche à travers une très vieille Angleterre champêtre, celle des haies fleuries, des auberges plaisantes sous les enseignes de fer forgé *Au lion rouge, Aux armes de Gloster...* Des collines nues hantées par les moutons la soulèvent. Je suis une plaisante vallée et, soudain, je découvre au creux des collines une cité vivante d'où jaillissent les flèches des églises et les mâts des navires retour des Indes... Bristol !

— Vous avez parlé de moutons, John ? murmura Mac Isaac qui était assis sur un rouleau de cordages.

— Oui, Frère Duncan !

— Croyez-vous qu'on pourrait tenter l'élevage du mouton dans l'île Grande ? Ce serait un moyen comme un autre de soutenir une mission !

— Moutons ? Moutons ?... Pourquoi pas ?

John Stirling reprit son rêve... L'Avon disparaît dans une gorge profonde. Docks. Entrepôts des « West-Indiamen » Sucre. Tabac. Rhum. Riz. Thé. La richesse de Bristol. Les lumières de Bristol ! Les églises de Bristol ! Sainte-Mary Radcliffe. Saint-Augustin. Saint-Philippe. Saint-Etienne. Gideon Chapel... Les cloches sonnent... sonnent... La liberté de John Stirling... Loin

de Mac Isaac, enfin ! Et il jette un coup d'œil hargneux dans la direction de l'ex-surintendant...

La cloche du timonier piqua deux coups. Mac Isaac inscrivit un dernier chiffre sur son carnet... « 1 000 £ subvention possible pasteur Muller... » Puis il descendit dans sa cabine.

Allongée sur la couchette Alitol Telen se drapait dans une robe de chambre neuve. Les cheveux blancs posaient sur son front presque noyé dans la pénombre une auréole de lumière. Elle tourna la tête vers Mac Isaac en esquissant un sourire aussi pâle que l'eau de ses prunelles.

— Le Pasteur ne sait pas encore ?

Elle posa sa main sur son ventre.

— Petit enfant !

Le brouillard s'était levé sur le canal Beagle. Le *Patrick Sunderland* entrait dans le crépuscule qui achevait son tour du monde. Don Orosimbo venait de prendre un relèvement. Il naviguait par le travers de Puerto Harberton.

## QUATRIÈME ÉPOQUE

*« Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division... »*

SAINT LUC, XII, 51.



# I

Le vent noua ses trombes de sable autour de la nouvelle mission : Rio Grande en Terre des Feux. Deux cabanes cuirassées de tôle, amarrées aux quatre angles par des câbles d'acier, face à trois solitudes et prisonnières d'elles : l'Atlantique-sud sans terre ni voile au grand large, une plage de 200 kilomètres entre détroit de Magellan et détroit Lemaire, la « tierra desconocida » de l'île Grande, clapotis de collines vertes, vallées, maigres forêts agenouillées dans l'axe du vent. Le vent rugit avec une puissance plus soutenue que sur le canal Beagle. Il a cessé de suivre les routes tortueuses de l'archipel. Il a franchi la Cordillère Darwin en y lâchant sa cargaison de nuages. Il est sec, tranchant comme le fil d'une épée... Mac Isaac ramasse la lettre à peine commencée que le vent a balayée de sa table, malgré portes fermées et fenêtres closes...

« ... Ici chacun de mes gestes est englouti par une immensité horizontale, un océan de prairies, de sable et d'eau. Rien sur l'océan. Rien sur la terre, sinon la fuite bondissante des « guanacos »<sup>23</sup>. Rien sur la plage grise mangée par le ressac. Rien dans le ciel. Pas un nuage. Un azur pâle, froid, qui me présente le visage sérieux de l'éternité.

« Aucun long-courrier ne relâche sur ces côtes hostiles défendues par une barre. L'intérieur de l'île est inexploré. Aucun contact avec le monde civilisé n'est possible avant le retour du cutter, dans six mois !

Cela n'a pas une grande importance. La mission de Rio Grande n'est qu'une base de départ. Je n'ai pas l'intention d'attendre ici la venue des pauvres Onas. Dans trois semaines le Pasteur partira à la recherche de ses brebis. L'étendue des territoires à visiter est immense et le personnel de la mission réduit, puisque nul n'a voulu me suivre, excepté ma femme et Job Calafate ! La pensée des fatigues, et peut-être des périls qui nous attendent, ne m'effraye pas. Elle me réjouit, car il est dit : c Que l'Eternel, le Dieu des esprits de toute chair, établisse sur l'assemblée un homme qui sorte et entre devant eux, et qui les fasse sortir et entrer, afin que l'assemblée de l'Eternel ne soit pas comme des brebis qui n'ont point de berger. » *Nombres*, XXVII, 16...

Cependant mon âme est sombre, Elisabeth ! Ce ne sont point les critiques qui m'ont été faites concernant l'énormité des dépenses engagées par rapport aux résultats évangéliques obtenus qui me troublent. Tout l'or de l'empire ne vaut pas une âme gagnée au Seigneur. Mais j'ai vingt-cinq ans d'expérience missionnaire, Elisabeth ! J'ai œuvré vingt-cinq ans pour faire pénétrer l'Evangile dans le cœur des primitifs. Je dois reconnaître que l'échec fut total. L'image du Dieu chrétien reste floue dans la conscience de mes prosélytes les plus intelligents : Alitol et Calafate ! Mon angoisse est extrême, Elisabeth ! Whitefield avait-il raison contre Wesley ? Existe-t-il des possibilités de grâces pour le citoyen britannique, sont-elles refusées d'avance au pauvre Fuégien ? Et, dans l'affirmative, comment puis-je justifier ma vocation et le sacrifice que nous avons fait de notre jeunesse ? Voilà quelles sont les pensées qui m'assaillent avant mon départ à la recherche des Onas. Mais je pars, malgré ce doute. Les Onas seront peut-être de cou moins roide que les Yaghans et Alakaloufes ? Et même si l'exactitude de la doctrine de la prédestination absolue était prouvée par l'échec de nos campagnes en terre païenne, le Seigneur n'a-t-il pas très clairement indiqué qu'il n'était pas nécessaire d'espérer pour entreprendre la conquête des âmes ?... « Va ! et dis à ce peuple : Vous entendrez, mais vous ne comprendrez point ; vous verrez, mais vous n'apercevrez point. Endurcis le cœur de ce peuple, rends ses oreilles pesantes, couvre ses yeux ! Qu'il ne voie pas de ses yeux, qu'il n'entende pas de ses oreilles, que son cœur ne comprenne pas, qu'il ne se convertisse pas et qu'il ne soit pas guéri ! » *Esaïe*, VI, 9, 10.

Je vous écris sur une table de bois blanc, face à l'étroite fenêtre qui ouvre sur l'Atlantique. Rien n'arrête ma vue sur la ligne horizontale de la plage, l'horizon marin. Le vent a déposé ses nuages sur la mission d'Ushuaia où Jésus Fernandez s'efforce d'alléger les souffrances des pauvres Yaghans et Alakaloufes rongés par les épidémies. Le vent aborde l'océan suivant un axe sud-ouest-nord-est et cingle droit sur l'Angleterre...

Je ne le suivrai plus jamais, Elisabeth ! Si quelque hasard de la vie devait nous réunir, ce serait vous qui remonteriez dans le vent, vers moi, comme ces cap-horniers dont je n'aperçois pas les voiles... Les quatre années que je viens de passer entre Bristol, Londres, Edimbourg, Glasgow m'ont confirmé dans mon impuissance à vivre en terre civilisée. Ce ne sont point les bonnes paroles que Sa Majesté m'a prodiguées qui pourraient me rattacher à l'Angleterre. Ni son sourire amusé devant Calafate et le pauvre

Tomas Gordon décédé pendant le voyage de retour. Ce sourire dressait une barrière entre deux mondes. L'un triomphant, en train d'asservir l'œuvre du Seigneur ; l'autre grelottant, affamé, cherchant sa nourriture dans les régions les plus désolées de la terre. J'ai compris que le Pasteur ne pourrait plus quitter ses brebis errantes et martyrisées. Tout me rejette hors de la civilisation, et spécialement ce mariage dont vous portez la responsabilité... Que l' « University Club » m'ait exclu pour mon union avec une « native » me laisse indifférent. Ce sont de méprisables réactionnaires. Mais les réticences devinées dans les milieux de progrès, dans les Eglises évangéliques, presbytériennes, et jusque dans notre propre Eglise, m'ont démontré que nous ne parlions plus la même langue lorsqu'il s'agissait des sacrifices à consentir pour entrer dans le royaume de Dieu. Je ne veux pas que la religion devienne aussi pour moi : Une belle religion d'été. »

« Bien chère Elisabeth, si je vous ai confié Barbara malgré l'opposition de sa mère, c'est parce que je veux éviter à ma fille de se voir rejetée un jour par le monde primitif, s'il existe encore, et par la société civilisée. Je veux qu'elle reçoive une éducation chrétienne et une culture anglaise, et que rien ne lui rappelle les terres farouches d'où elle vient. Vous êtes chargée de maintenir le secret ! Il n'existe pas dans tout l'empire d'âme plus généreuse et de piété plus fervente que les vôtres, Elisabeth. Sous votre direction Barbara ne sera pas une orpheline aux orphelinats d'Ashley Down. Je suis donc parti tranquille, mais le chagrin de ma femme est d'autant plus émouvant qu'elle n'entend rien aux raisons supérieures qui me guident. Elle voit sa fille perdue, dans une société qui n'est pas la sienne, et les dieux de sa race n'ont jamais exigé pareil sacrifice. Mais je n'ai de comptes à rendre qu'au seul Dieu d'Israël. J'espère que votre santé ne sera pas altérée par ce supplément de responsabilités. Et ce soin de protéger mes enfants était inscrit dans notre contrat de sacrifice... »

Duncan Mac Isaac ouvrit l'étroite fenêtre qui donnait sur l'océan. Les coudes posés sur la table il défendait ses papiers contre les entreprises du vent qui maintenait une continuité vertigineuse entre la terre et l'eau. Mac Isaac respira ce vent qui desséchait la gorge puis referma la fenêtre.

« La pensée que vous êtes devenue la mère adoptive de Barbara me rapproche de vous, plus encore que les quatre années passées dans le délicieux et discret sillage de vos vertus, Elisabeth. Je devine votre regard bleu fixé sur la tête du petit enfant. Et j'ose imaginer que vous pensez toujours à moi, au compagnon lointain de votre vie, comme je pense à vous.

Je rêve d'extraordinaires bénédictions qui nous réuniraient dans cette vie, d'une absolution du passé pour laquelle je suis décidé à vivre aussi longtemps qu'il le faudra. Vous serez toujours, pour moi, la fiancée perdue en mer d'Irlande, la blonde princesse de Iona pleurant sa charnelle faiblesse assise sur la tombe de Macbeth !

« Je ne devrais pas vous écrire de telles choses qui vont m'attirer votre sévérité justifiée ! La route du devoir est rectiligne comme celle du vent du Horn qui tombe sur mes épaules. Vous vous devez aux orphelins du pasteur Muller, et surtout à Barbara l'orpheline sanctifiée que nous offrons au Seigneur. Et moi, selon l'Epître de saint Paul aux Romains : « Je me dois aux Grecs et aux barbares... » Rien, sinon la mort d'Alitol Telen, ne peut modifier le chemin de notre devoir.

Mon devoir m'appelle vers les Onas. Je compte traverser toute l'île Grande jusqu'au golfe Almirantazgo, puis revenir vers l'est en longeant le pied de la Cordillère Darwin en direction d'une mer intérieure qu'aucun homme blanc n'a jusqu'ici reconnue et qu'Alitol Telen appelle Kakenchow<sup>24</sup>. Là-bas se rassemblent les familles qui fuient l'avance de la civilisation. Six mois de voyage. Je pars avec des ressources plus limitées que jamais. Songez que mes quatre années de mendicité m'ont rapporté... 2 000 £ ! Comment pourrai-je nourrir, vêtir et chausser les centaines d'Onas que je vais ramener à la mission ? Il me faudra sans doute m'en remettre à la Providence journalière de Dieu, comme l'admirable pasteur Muller !

« Si je réussis à remettre cette lettre à quelque pêcheur de l'Almirantazgo pensez à moi pendant la durée du voyage ; priez pour attirer les bénédictions du Très Haut sur les efforts de votre frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Votre

Duncan MAC ISAAC. Past. »



## II

La pluie. Le vent. La nuit grise qui à 23 heures permet encore de marcher entre des formes qui se dissolvent sans disparaître tout à fait. Les hêtres antarctiques convulsionnés. Les magnolias. Les mousses embryonnaires. Les blocs erratiques baignant dans une matière rouge à consistance de gélatine. Le vent égaré dans la forêt préhistorique, avec Duncan Mac Isaac, Alitol Telen, Calafate. Les tourbières noires, pièges. La pluie. Un ruissellement d'eaux glacées qui se dilapident au gré des pentes. Chaque feuille crachait un filet d'eau. Chaque canelure voulait avoir sa cascade. Quant aux grandes Mac Isaac venait d'en compter sept sur un contrefort de la Cordillère Darwin. Serpents d'ébèrie. Colonne de verre. Chevelures d'argent. Fumée. Brouillards d'eau grise... C'étaient les sept merveilles d'un monde de la pluie qui le rejetait...

Il n'avait pas exactement perdu sa route. A travers la forêt vierge un chaos de rochers, d'arbres pourris, de « pentanos » et de tourbières en vaut un autre. Il faisait route vers l'Est... Il avait quitté la mission Rio Grande depuis trois mois. Chevauchée facile dans le nord de l'île depuis l'Atlantique jusqu'à Baie Inutile. Aucune présence humaine. La fuite des hardes de « guanacos ». L'appel du « tucotuco » dans la paix des nuits crépusculaires. De l'herbe, des touffes de « calafates », des îlots de forêts posés sur les vagues figées des collines. Un ciel peuplé de nuages qui se dissolvaient avant d'aborder la Patagonie vouée à la plus effrayante des stérilités...

Un ciel menaçant s'était refermé sur eux — nuées sombres, vapeurs cuivrées — quand ils avaient commencé de descendre la côte vers la baie Almirantazgo. Un univers de glace les séparait du canal Beagle. La tempête envoyait son avant-garde par-dessus la Cordillère. Plus de flamants roses sur les lagunes. Les pélicans disparaissaient avec les cygnes, les outardes, les « chimangos » et l'oiseau-charpentier à tête rouge. Ils avaient rencontré des pêcheurs de « centolla » — l'araignée de mer — basés sur la côte de l'île Grande. Mac Isaac leur avait confié des messages. Puis il avait pris la route du Sud. Chaque jour terrain plus difficile parce que plus boisé ; puis le vent, puis la pluie.

Une fois les chevaux sacrifiés il fallut poursuivre à pied. Mac Isaac épuisa la provision de farine. Puis celle de riz. Puis celle de sucre. Alitol Telen ramassait des champignons et certaines espèces de mousses comestibles. Mais le Pasteur avançait portant le cancer de la faim au creux de l'estomac. Le vent. La pluie. Le néant de la forêt préhistorique désertée par le gibier qui remontait vers le Nord. Chaque heure de marche exigeait un labeur épuisant... Ouvrir la végétation à coups de hache. Escalader les troncs des arbres morts qui se décomposaient brusquement sous le pied et se résolvaient en un tas de poussière brune... Retirer les bottes des « pentanos »... Alitol Telen marchait en tête, cheveux collés sur les tempes et les joues par le ruissellement de la pluie, la veste de cuir serrée à la taille, la jupe relevée au-dessus des genoux, les pieds nus. Sa démarche légère n'éveillait aucune rumeur d'eau souterraine.

— Tellenika ?

La femme tourna vers le missionnaire ses yeux que la pluie semblait décolorer davantage.

— Qu'avez-vous fait de vos chaussures, Tellenika ?

— Les chaussures de la femme du Pasteur sont dans son sac.

— Il faut les remettre, Tellenika !

Alitol Telen esquissait alors un sourire plus pâle que les brumes qui rampaient autour d'elle et noyaient ses cheveux blancs.

— Le Pasteur sait très bien qu'on marche mieux avec les pieds nus dans les « pentanos ». Il a plus froid que moi avec ses bottes pleines d'eau.

— Je le sais, Tellenika, mais remettez tout de même vos chaussures !

La femme s'exécutait et ils reprenaient leur calvaire. Le vent. La pluie. La forêt géante en train de pourrir sur pied. Présence occulte des Onas sauvages. *Hombres de owen*. Les hommes d'arcs et de flèches. L'embuscade. La mort. Un monde inconnu, donc redoutable. Ils avançaient à l'estime vers Kakenchow, la mer intérieure qu'Alitol Telen avait aperçue dans son enfance. La famine menaçait l'expédition.

Vingt-cinq jours après le départ de l'Almirantazgo ils aperçurent, derrière les rideaux de brume et les frondaisons des hêtres, une étendue d'eau plus vaste que les lagunes familières et qui pouvait être Kakenchow. Dans la translucidité grise de la pluie rayonnaient les formes des hautes montagnes de l'autre côté du lac. La surface de l'eau grelottait sous les rafales du vent. Les gouttes de pluie la pigmentaient. La pluie. Le vent. La mer intérieure.

Vers la fin de l'après-midi ils se heurtèrent au Rio qui devait constituer le déversoir naturel du lac. Trop profond pour être franchi à gué il pouvait être traversé à la nage. Ils poussèrent leurs brasses vigoureuses, nus, vêtements et bagages posés sur la tête.

Ils grelotaient sous la tente aux toiles détrempées qui claquaient dans le vent, ailes de chauves-souris dégouttantes. Restés nus, Alitol Telen et Calafate paraissaient moins souffrir que le missionnaire. Mac Isaac avait réendossé ses vêtements et poussait des éternuements formidables.

— Tu devrais faire un peu de feu, Calafate !

Le fidèle Calafate hochait la tête.

— Les allumettes sont mouillées, *capitan Bueno* ! Plus sécher jamais. Plus de feu aujourd'hui, ni demain, ni après-demain !

Mac Isaac réfléchissait à l'étendue du désastre.

— Tu ne sais plus allumer le feu à la manière yaghan ?

Calafate devint très pâle.

— Je ne sais plus... *capitan Bueno*, j'ai oublié... avec toi depuis tant d'années... toujours briquet, allumettes... non, je ne sais plus...

Le rouge de la confusion colorait ses joues.

— Et vous, Tellenika ?

— Je pourrais allumer le feu du Pasteur si j'avais « Yar Jauke », la pierre à étincelle. Mais elle ne se trouve pas dans cette région. Elle vient du nord. Nous l'échangeons avec les familles du nord contre des arcs et des flèches.

Alitol Telen hochait tristement la tête.

— Et si j'avais la pierre, il me manquerait « Uoo », le champignon qui donne la poudre sur laquelle on fait tomber l'étincelle. Cette poudre doit être bien sèche, conservée dans un sachet de cuir.

Mac Isaac poussa un grognement.

— C'est bien ! Au point où nous en sommes !... Nous dormirons sans feu...

Ils s'enveloppèrent dans les couvertures mouillées. Le vent gémissait dans les parties hautes de la forêt préhistorique. De temps à autre le bruit mou d'un arbre qui s'écroulait marquait cette plainte. La pluie ronflait sur la tente. Elle alourdissait la nuit grise de mille ruissellements qui paraissaient dissoudre toutes choses vivantes, les incorporer à cette gélatine rose qui formait le sol d'un monde essayant d'entrer dans une mort plus accomplie.

La rencontre avec les Onas se produisit deux jours plus tard d'une manière très simple. Calafate achevait d'armer la tente au bord du lac. Alitol Telen venait de partir à la recherche de champignons. Affamé, déchiré par la toux, Mac Isaac trompait sa douleur en relevant un croquis de cette mer intérieure qui ne pouvait être que Kakenchow. Les nuages cessaient de fondre sur la terre. Le vent déchirait leur trame. Le missionnaire découvrait la Cordillère Darwin sur plusieurs centaines d'hectares. Elle culminait vers l'ouest par un sommet de glace bicéphale : le Sarmiento. Alitol Telen ne revenait pas. Mac Isaac termina son croquis. Il allait partir à la recherche de sa femme lorsqu'il l'aperçut, entourée d'indigènes, discutant avec eux, glissant d'un pas rapide — nus pieds une fois de plus — en direction du camp.

Les présentations prirent un caractère aussi solennel qu'à Saint-James Palace... « Majesté je vous présente Job Calafate et Tomas Gordon deux ancien Yaghans convertis au christianisme. »

Seul le décor changeait.

— Pasteur, je vous présente le Jon<sup>25</sup> du groupe de familles établies sur la rive nord de Kakenchow. Il s'appelle Makon-auk.

Mac Isaac considérait avec un certain malaise ce nouveau spécimen d'ennemi spirituel. Il se souvenait de Makouchpil qu'il avait fusillé sur la plage d'Ushuaia, quatorze ans plus tôt. Mais l'Ona n'était pas un ennemi spirituel qu'on pouvait fusiller. Makouchpil n'était qu'un Satan haineux au corps tordu sur des jambes atrophiées. De très haute taille, avec un visage extériorisant les signes d'une authentique noblesse, Makon-auk était un homme de rêve, une créature poussée parmi les mousses, jaillie des roseaux du rivage, élevée par la forêt préhistorique et, comme elle, hors du temps civilisé. Une cape de « guanaco » à reflets jaunes retombait des épaules jusqu'aux talons, découvrant le corps nu à la peau blanche plus rose que cuivrée. Pommettes à peine saillantes. Orbites à peine désaxées vers les tempes. Un nez droit aux ailes gonflées. Des lèvres un peu épaisses et bien dessinées. Le Jon portait pour tout maquillage une ligne horizontale de peinture rouge sur chaque joue. Il dirigeait vers le missionnaire un regard d'acier bleui sur lequel les paupières semblaient ne jamais devoir se fermer en dehors du sommeil. Mac Isaac soutenait avec une sérénité équivalente l'éclat de ces yeux. Le Jon se tourna vers Ali toi Telen.

— Makon-auk fait dire au Pasteur qu'il a lu dans son ombre (l'ombre c'est ce que le Pasteur appelle une âme) et que ses intentions ont été jugées

bonnes. Que désire le Pasteur ?

Mac Isaac contemplait sa femme avec bienveillance.

— Tellenika, vous m'avez dit que vos anciens frères n'étaient pas de pauvres Yaghans ou de misérables Alakaloufes. Je vois que vous ne m'avez pas trompé. Je ne leur proposerai donc pas des colliers de fausses perles ou la destruction de leurs ennemis... Faites savoir à Makon-auk que si les familles de Kakenchow veulent me suivre, je leur ferai connaître tous les bienfaits de la civilisation sur cette terre et que mon Dieu leur accordera la vie éternelle après leur mort. Traduisez !

Le visage du Jon restait impassible.

— Makon-auk dit qu'il ne connaît pas les choses dont vous parlez, Pasteur ; mais, comme les intentions du Pasteur sont bonnes et qu'il est le mari d'une femme de leur race, il réunira cette nuit un parlement et demandera aux familles de vous suivre.

Les nuages se refermaient. Les vapeurs mangeaient un par un les hauts sommets de la Cordillère plâtrés de neige. Des nuées plus lourdes tombaient sur le lac et rampaient à la surface des eaux, poussées par le vent. Les présentations continuaient.

— Celui-ci s'appelle Karkemanen, et voici ses trois femmes, Kayepara, Mayanao et Pets-ka...

Duncan Mac Isaac fronça le sourcil. L'homme pouvait avoir 1 m. 85. Il portait un arc géant et sa réserve de flèches dans un sac de cuir. Les femmes ne possédaient pas la beauté d'Alitol Telen, mais leur corps athlétique, leurs traits réguliers ne permettaient pas d'établir la moindre comparaison entre elles et les Kipas yaghans ou alakaloufes.

— Et puis voici Yaask... Tol-hué son père... Yarchon son grand-père... Yohuigenu sa grand-mère... Unau et Uetety ses femmes. C'est un homme qui doit beaucoup chasser pour nourrir ses vieux parents...

Les Onas se pressaient autour du missionnaire, tâtaient ses vêtements mouillés, les toiles de la tente. Makon-auk se mit à genoux, avança le buste à l'intérieur de l'abri et se rejeta en arrière en interpellant Alitol Telen.

— Makon-auk fait dire au Pasteur qu'il va mourir s'il couche encore cette nuit au fond d'un lac. Notre tente est plus humide que le fond d'un lac. Elle n'est pas faite pour vivre au pays de la pluie. Makon-auk va monter un « toldo » pour le Pasteur.

L'armature du « toldo » montée en moins de trois minutes, Mayanao s'agenouillait à l'intérieur, répandait des brindilles de « calafates », posait

une poignée de poudre sèche Uoo, frappait l'une contre l'autre Yar Jauke, les pierres à feu, recueillait l'étincelle sur la poudre, soufflait sur le foyer naissant. Les deux autres femmes déroulaient six cuirs de « guanaco » rasés, cousus ensemble, et en recouvraient l'armature sur laquelle ils s'emboîtaient avec une précision absolue.

— Le « toldo » du Pasteur est prêt, murmura Alitol Telen qui contemplait avec un soupçon de sourire au coin des lèvres, la tente anglaise flasque, gluante d'humidité, sous la pluie qui recommençait de tomber, goutte par goutte d'abord, puis en filets serrés puis en colonnes épaisses qui soutenaient le ciel avec la puissance assurée d'une construction faite pour durer jusqu'à la fin des temps.

Le feu crépitait à l'intérieur du « toldo ». La fumée s'échappait par l'ouverture du cône. Il régnait une douce chaleur sous les cuirs de « guanaco ». Mac Isaac remit sa montre dans son gousset... La recherche de l'emplacement abrité du vent, le montage du « toldo l'allumage du feu, dix minutes en tout : exactement le temps exigé pour armer la tente anglaise. Mac Isaac s'assit aux côtés de Calafate. Makon-auk accroupi sur ses jarrets présentait à la flamme une cuisse de « guanaco » enfilée dans une baguette de bois dur. L'estomac du Pasteur tressaillit quand le Jon lui présenta une lanière de viande grillée arrachée d'un seul coup de dent.

Les Onas armaient les « toldos » des familles qui venaient d'arriver. Les hommes retiraient les capes de « guanaco », allaient et venaient complètement nus ; les femmes conservant autour de la taille un petit tablier de cuir. Mac Isaac se tourna vers Alitol Telen.

— Pourquoi sont-ils nus, maintenant qu'il pleut ?

— Parce qu'il ne faut pas mouiller les vêtements. Le corps nu sèche tout de suite à l'intérieur du « toldo » et les vêtements non.

Elle frissonnait sous sa veste de cuir et sa jupe de flanelle trempée. Elle demanda timidement.

— Le Pasteur voudrait-il m'autoriser à me mettre nue également ?

— Je vous le défends bien ! Demandez au Jon pourquoi ils ne se protègent pas mieux ? Ils doivent mourir de froid !

La pluie crépitait sur le revêtement de cuir qui rendait le son d'un tambour.

— Makon-auk demande si le Pasteur a froid aux joues ?

— Non, jamais... ou enfin très peu. Pourquoi cette question ?

— Le Pasteur n'a pas froid aux joues et ses joues ne portent pas de vêtements. Le corps des Onas est comme les joues du Pasteur !

La nuit tombait, agitant sous la pluie ses ailes de chauve-souris grises. Les mousses vertes, les lianes, les hêtres antarctiques tordus se resserraient autour des « toldos » prisonniers de la forêt. La mer intérieure grondait, travaillée par le vent. Alitol Telen s'était assoupie. Sa bouche rouge saignait aux lueurs des flammes. Son casque de cheveux étranges brillait. Avec son visage qui semblait sculpté dans le marbre, ses mains croisées sur sa poitrine, le diadème de cheveux sur le front, elle avait la froide noblesse d'une reine morte. A intervalles réguliers la silhouette d'un homme s'encadrait dans l'ouverture triangulaire du « toldo ». Le guerrier contemplait Mac Isaac bouche bée, puis il se retirait, bientôt remplacé par un autre. Tous les chefs de famille, les célibataires et les enfants mâles, défilèrent ainsi. Une vingtaine d'individus. Avec les femmes, c'étaient cinquante à soixante personnes qui allaient suivre Mac Isaac puisque le Parlement s'était prononcé en faveur de la marche vers l'Est. Il lui faudrait bientôt nourrir et vêtir ces familles, leur construire des cabanes et il restait à peine dans sa caisse 50 £ !

Le missionnaire se mit à genoux et pria avec ferveur.

« Dieu Tout-Puissant, envoyez-moi les moyens de vêtir ceux qui sont nus. J'ai besoin d'un premier versement de 20 £ pour la farine et le riz. J'attends 50 £ pour les pantalons. 50 £ pour les chaussures. 100 £ pour les constructions. Ne laissez pas vos brebis mourir de faim et de froid ! »

Le froid redoubla aux approches de l'aube, vers 2 heures du matin. Mac Isaac fut tiré de sa torpeur par une douche glacée. Mayanao retirait la couverture du « toldo »...

Une heure plus tard, la colonne indigène prenait sa formation de route. Les guerriers en tête, sur les flancs et les arrières, l'arc en main, prêts à répondre à toute attaque. Les femmes au centre chargées du matériel de campement, des vivres, ustensiles, et des nouveau-nés. Mac Isaac, Alitol Telen et Calafate les suivaient. Les chiens sauvages trottaient, silencieux le long de la colonne, le poil dru et sale, la langue pendante, la gueule féroce ment entrouverte. Leurs yeux rouges brillaient dans le crépuscule du matin. Une terrible discipline et un ordre millénaire présidaient à ce départ. L'exode se déroulait à travers la forêt, le long de la mer intérieure, et Mac Isaac ne s'étonnait pas de participer à cet ordre que la préhistoire avait une fois pour toutes réglé. Il se penchait vers Calafate.

— Que dis-tu ?

— Il s'est passé une chose triste cette nuit, *capitan Bueno* ! Yaask a étranglé Yarchon son grand-père avant de partir !

— Etranglé son grand-père, quelle horreur ! murmurait le missionnaire en serrant les poings.

— Ils disent que Yarchon n'aurait pas eu la force de suivre jusqu'au grand océan, et la loi des ancêtres interdit d'abandonner un homme...

Mac Isaac considérait les guerriers qui l'entouraient, l'arc en position d'alerte, une flèche engagée dans la corde en tendon de « guanaco »... Il était en minorité. Il ne disposait pas des forces suffisantes pour punir le criminel. Pas encore...

La colonne progressait, totalement silencieuse, entre les troncs suppliciés par le vent, contournant les blocs erratiques. Il pleuvait toujours. Les neiges de la Cordillère Darwin rayonnaient à travers les nuages. Elles complétaient le décor de rêve. Mac Isaac s'en allait à travers un âge de glace ressuscité...

\*

Ils marchèrent pendant cinq jours sur les bords de Kakenchow. La pluie. Le vent. La neige sur les pentes de la Cordillère Darwin, de l'autre côté de l'eau. La forêt en pleine métamorphose baignant le pied de ses arbres morts dans la tourbe, préparant la « pierre qui brûle » des âges futurs. La pluie. Le glissement des centaines de cascades sur les pentes. Le vent du Horn. Le frémissement des pieds sur la mousse. La faim. Les « guanacos » désertaient ces régions déjà marquées par l'hiver. Chaque matin un certain nombre de guerriers quittaient la colonne et décrivaient vers le Nord un arc de cercle de 50 à 60 kilomètres, à la poursuite du gibier, pour se rabattre en fin de journée sur le point de bivouac désigné avec une précision magique. Ils rapportaient un « guanaco », parfois deux, rarement trois à cause de la saison avancée. Les chasseurs propriétaires de la viande découpaient autant de parts égales qu'il y avait de bouches à nourrir, et les distribuaient selon leur bon plaisir ; les plus succulentes allant aux plus affectionnés, mais pas un homme et pas un chien ne restait sans nourriture.

Alitol Telen n'était pas la moins habile dans cette chasse... Les cygnes, les cormorans, les flamants roses avaient émigré vers le Nord. La pré-cordillère et les rivages de Kakenchow repoussaient toute vie aux approches de l'hiver. Point de famine absolue, mais toujours la faim lancinante !

Jamais une plainte. Jamais de fatigue apparente... Ils faisaient route vers l'Est, cuirassés de sérénité contre les clameurs du vent, nus sous la pluie. La pluie. Le vent. La forêt des ombres.

Ils atteignirent enfin l'extrémité de la mer intérieure. La cordillère s'éclipsa derrière les nuages. Ils bivouaquèrent entre des collines. Les futaies s'éclaircirent. Le sol se raffermir. La pluie. Le vent. Une pluie moins consternante. Un vent plus athlétique, plus sec. Les nuages transportaient des fragments de ciel bleu, et la nuit des brassées d'étoiles... Le Phénix, la Baleine le Loup, le Capricorne, le Poisson austral... Une corne appuyée sur un disque translucide annonçait la nouvelle lune. La voix de Makon-auk retentissait dans la nuit. Mac Isaac et Alitol Telen venaient alors s'asseoir près du feu... Nu, corps peint jusqu'à la ceinture, le Jon poussait de longs cris menaçants, le bras droit raidi vers le croissant de lune... Son visage éclairé par le jeu des flammes prenait une beauté surhumaine. Ses muscles athlétiques jouaient sous la peau. Il semblait concentrer toute la puissance du corps dans ce bras qui menaçait le croissant de lune. Les paroles de Makon-auk claquaient en imprécations. Prisonniers de quelque terreur surnaturelle les guerriers se serraient autour de lui.

Un nuage escamota la lune et le Jon laissa retomber son bras. Il se repliait sur lui-même. Il proférait des paroles désordonnées et semblait épuisé après avoir opéré quelque mystérieuse concentration de ses forces.

— Que signifie toute cette pantomime ? demanda le missionnaire à sa femme.

Alitol Telen ne répondit pas. Calafate se rapprochait du Pasteur.

— Moi je sais, *capitan Bueno*... Ils m'ont raconté... Autrefois... très loin... les femmes Onas détenaient les secrets de la force. Elles chassaient, faisaient la guerre. Elles réduisaient les hommes en esclavage et leur réservaient le travail du « toldo ». Ils s'occupaient des enfants et portaient les charges !... Un jour, les hommes découvrirent le secret et ils exterminèrent toutes les femmes à l'exception des petites filles. Seules, cinq femmes échappèrent à la mort, l'une en devenant perdrix, l'autre « pato a vapor », l'autre cygne, l'autre canard blanc. Pour soigner ses blessures la cinquième se jeta dans la mer puis elle monta au ciel où elle devint lune... Depuis ces temps elle cherche à se venger. Quand elle est maigre, comme ce soir, elle suce le sang des enfants nouveau-nés pour grossir. Makon-auk cherche à protéger les petits enfants de Kakenchow...

— Superstition !... Superstition !... je te détruirai jusqu'à la racine ! cria Mac Isaac.

Il serrait les poings. Il luttait contre la colère intérieure qui le soulevait. Il avait décidé de conquérir les Onas par la douceur, la compréhension et non la force comme pour les Yaghans. Il devait rester fidèle à sa ligne de conduite. Attendre.

Le vent arrachait des flammèches aux feux de bivouac et les dilapidait à travers la nuit en comètes rouges. La sérénité pesait de nouveau sur l'assemblée avec de nouvelles menaces de pluie.

— Tellenika ! demandez au Jon s'il connaît Celui qui a créé la mer, la terre, le ciel et les étoiles...

Alitol Telen vint s'asseoir entre le missionnaire et le sorcier.

— Makon-auk dit qu'il ne sait pas, et que le Pasteur ne peut pas le savoir non plus, puisqu'il n'est qu'un homme comme lui. Mais il suppose que c'est l'Etre Grand qui habite le milieu du ciel.

— Il n'y a de Dieu que le Dieu d'Israël, trancha Mac Isaac.

Noyée dans l'ombre Alitol Telen disparaissait, humble, entre les deux hommes et seul rayonnait son diadème de cheveux étranges.

— Demandez à votre Jon s'il connaît le nom du premier homme que Dieu créa à son image ?

— Makon-auk dit qu'il s'appelle Kuanip. Il fut engendré par une montagne qui avait épousé le cap Kayel.

Mac Isaac hocha la tête.

— Votre sorcier peut-il me dire où vont les hommes après leur mort ?

Makon-auk tendit le bras vers le ciel et désigna la Croix du Sud.

— Il dit qu'après sa mort, Kuanip est devenu cette grosse étoile que vous appelez étoile polaire. A ses côtés brillent d'autres étoiles qui sont sa femme et ses fils...

Mac Isaac cracha dans le feu et haussa les épaules.

— Demandez au sorcier s'il a une notion du Bien et du Mal.

Alitol Telen discuta longtemps avec le Jon. Mac Isaac devinait que les notions abstraites n'étaient guère plus familières aux Onas qu'aux Yaghans et Alakaloufes. La femme du Pasteur finit par résumer victorieusement les explications du sorcier.

— Il dit que le bien c'est ce qui est favorable au peuple Ona : bonne chasse, bon hiver, bonne guerre. Le mal c'est ce qui menace l'existence du peuple Ona. La famine. Le froid. L'invasion...

Mac Isaac fronça le sourcil.

— Demandez-leur pourquoi ils étranglent les vieillards ?

— Makon-auk dit qu'il est moins cruel d'étrangler un vieillard que de l'abandonner dans la forêt pour qu'il meure de faim. Il faut marcher beaucoup pour tuer un « guanaco », un seul vieillard peut compromettre la chasse et faire mourir tous les autres.

Un pli de mauvaise humeur barrait le front du Pasteur. Il tisonnait les braises du bout de sa botte. Il hochait la tête avec surprise. Il toussait beaucoup. La fièvre le dévorait.

La pluie tombait, lente et glacée. Elle se dissolvait au-dessus des feux dans une coupole de vapeur. Les guerriers se retiraient. Alitol Telen et Mac Isaac se réfugièrent dans l'entrée du grand « toldo » de Makon-auk, sous les peaux de « guanaco » qui tendues par des perches formaient auvent.

— Essaye d'expliquer à votre Jon qu'au commencement des temps le premier homme habitait un pays merveilleux où brillait toujours le soleil, où il vivait nu sans avoir froid, mangeait de la viande tous les jours sans connaître les incertitudes de la chasse... Dites-lui encore qu'un jour l'homme se révolta contre son Dieu et commit une faute que nous appelons péché originel. Pour le punir Dieu l'a chassé du Paradis. Il aura froid jusqu'à la fin des temps, il devra prendre beaucoup de peine pour se procurer la nourriture. Traduisez !

Makon-auk écoutait, impassible, le regard posé sur le centre du foyer qui rayonnait sous la coupole de vapeur, baignait son corps de lumière, dessinait chaque trait du visage enduit d'argile blanche, rien d'autre n'altérant cette statue vivante entièrement épilée à l'exception des cheveux et sourcils.

Le Jon garda longtemps le silence, puis il inclina la tête vers le missionnaire et l'ombre d'un sourire soulignait chacune de ses paroles.

— Dans des temps très anciens, le petit garçon de Kuan Jepen était assis devant l'entrée du « toldo » de ses parents. Un jeune « guanaco » s'approcha de lui en cabriolant. Il voulait jouer avec l'enfant mais il réussit seulement à l'effrayer. Le garçon courut vers son père en pleurant et demanda le châtiment de l'innocent « guanaco ». Sans plus réfléchir, Kuan Jepen saisit un tison enflammé et frappa le « guanaco » qui s'enfuit en poussant des cris de douleur...

« Chemin faisant il rencontra le renard. « Zorro » malin comme tous ceux de sa race plaignit le « guanaco » et lui révéla la cruauté de l'homme...

L'homme ne prenait soin du « guanaco » qu'afin de le voir engraisser pour le manger ! Au lieu de suivre les hommes, pourquoi les « guanacos » ne s'en allaient-ils pas vagabonder dans les grandes plaines du Nord afin de paître à leur gré, de se multiplier et de vivre très vieux sans risquer d'être dévorés par l'homme ? Le jeune « guanaco » réussit à convaincre tous ceux de sa race qui se dispersèrent vers le Nord, dans les plaines et les forêts profondes...

« Depuis lors, les pauvres Onas sont obligés de courir de l'aube à la nuit, de fabriquer des arcs et des flèches pour tuer les « guanacos » au prix de mille fatigues et d'affreuses incertitudes alors que dans les temps anciens ils vivaient comme l'homme du paradis du Pasteur... »

L'aube blanchissait les voiles de la pluie. Le vent dispersait les cendres des foyers éteints. La pluie. Le vent. La forêt éventrée par les collines.

\*

Les collines liaient leurs vagues mortes. La forêt préhistorique se résorbait en bosquets qui se réfugiaient dans les vallées tortueuses. L'exode vers l'Est se poursuivait, libre d'obstacles. Le vent regagnait le terrain perdu par la pluie. Il dilapidait les nuages, polissait le bleu du ciel. Il puisait des forces nouvelles dans ces espaces libres, ployait toute végétation qui tentait de relever la tête. Quand il saisissait l'eau d'un « arroyo »<sup>26</sup>, il en faisait une trombe que le soleil métamorphosait en colonne de feu. Mac Isaac y voyait des présages et des rappels bouleversants. Il prenait sa femme par le bras et montrait l'horizon.

- Regardez, Tellenika ! L'Eternel est avec nous ! Il précède son peuple en marche, comme dans les saintes Ecritures où il est dit : « Et l'Eternel allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer afin qu'ils marchassent jour et nuit<sup>27</sup>. »

Mais les Onas ne marchaient pas la nuit et dressaient le campement. Les foyers ronflaient dans le vent cruel. Mac Isaac soupirait.

— Pourquoi votre peuple est-il endurci dans le péché ? Pourquoi dégradez-vous ainsi la personne humaine ? Ils s'affublent comme des bêtes, et regardez leur visage, Tellenika !

Il montrait les guerriers qui allaient et venaient dans la nuit de cendre. La cape de « guanaco » leur donnait une silhouette d'animal doué pour la

station verticale. Un maquillage d'argile blanche plâtrait tous les visages.

— Le Pasteur devrait bien s'affubler comme une bête s'il ne veut pas mourir, murmurait Alitol Telen.

L'exode coulait de nouveau dans l'aube grise. Mac Isaac grelottait de fièvre et se traînait avec l'arrière-garde. Le vent du Horn traversait comme un simple rideau de feuilles sa tunique noire et sa cape déchirée. Ils n'étaient plus très éloignés de l'océan. Dans quelques jours ils auraient atteint la côte. Dans quelques jours le pèlerin rentrerait dans sa mission de Rio Grande. Mais la faim se faisait lancinante, et le problème de savoir si la colonne atteindrait les lieux de pêche avant d'être obligée de sacrifier ses vieillards et ses enfants les moins vigoureux n'allait pas tarder à se poser ! Mac Isaac méditait parfois sur la cruelle prédiction de l'Eternel... « Et tu mangeras, durant le siège et dans l'extrémité où ton ennemi te réduira, le fruit de tes entrailles, la chair de tes fils et de tes filles, que l'Eternel, ton Dieu, t'aura donnés<sup>28</sup>... » Mais il ne pouvait recueillir aucune plainte, deviner la moindre lassitude, surprendre le plus petit signe de découragement chez les Onas.

Un froid de glace lui tenaillait les os... Il plia le genou pour la première fois, demanda une cape de « guanaco »... Il s'en enveloppa de la tête aux pieds, surpris de retrouver la chaleur de l'animal dont il portait la dépouille et qui semblait revivre sur ses épaules !

Le vent. La faim. Les collines. L'une après l'autre elles soulevaient la caravane conduite par Makon-auk. Au sommet de chaque éminence le Jon essayait de distinguer la barre brillante de l'océan. Rien. Les collines. La faim. Le vent. Puis Jhow'n « l'Etre Grand qui habite le milieu du ciel » leur vint en aide. Ils surprirent une troupe de « guanacos » attardés dans ces parages. Les chiens affamés se lancèrent à l'attaque, leurs yeux de loups braqués sur les proies, les devançant à la course, les rabattant vers les chasseurs suivant une tactique parfaite. Les flèches sifflaient dans l'axe du vent et frappaient à mort à plus de cinquante mètres. Pas une bête n'échappa...

Les femmes dressèrent le campement. La marche en avant était remise à des temps moins fortunés ! Les feux s'allumaient. L'odeur de la viande grillée modifiait ce goût aigre de terres glacées que prenait le vent du Horn depuis qu'il avait balayé la pluie. Pendant que les chiens dévoraient les entrailles des « guanacos », hommes, femmes et enfants s'empiffraient de viande, buvaient le sang recueilli dans les outres en gésier de canard. La

fête dura tout le jour et toute la nuit. Puis, encore tout le jour et toute la nuit du lendemain. Peaux raclées au couteau de pierre, tendons recueillis et mis en conserve, restaient les os. Les petits furent mastiqués, les gros récurés jusqu'au poli blanc de l'ivoire.

Rassasié, mais un peu écœuré, Mac Isaac fit demander au Jon s'il était prudent de consommer ainsi, d'un seul coup, la nourriture que le Seigneur venait d'envoyer ? Alitol Telen rapporta la réponse :

— Le Pasteur peut-il admettre que l' « Etre Grand qui habite le milieu du ciel » soit capable de laisser les Onas sans aucune ressource ?

Mac Isaac resta interdit, puis confus. Et il murmurait : « Je suis vraiment un homme de peu de Foi. Ces sauvages ont raison ! »

Il s'enveloppa dans sa cape de « guanaco ». Il reprit la marche avec les Onas qui avaient, en quelques heures, digéré les énormes quantités de viande absorbées. Le vent devenait plus cruel. Il tranchait la chair nue. Les lèvres du missionnaire saignaient. La peau de ses joues tombait par plaques... Alitol Telen n'avait-elle pas emporté quelque remède contre les gerçures ? Alitol Telen n'avait pas emporté de remède, mais elle pouvait en demander un à Makon-auk. Elle rapporta le sachet de cuir qui contenait la poudre blanche. Le Pasteur devait délayer cette argile dans l'eau et en couvrir son visage. Mac Isaac suivit le conseil et cessa de souffrir. Alitol Telen et Calafate qui, depuis longtemps déjà portaient la cape de « guanaco », furent autorisés à adopter le maquillage blanc des Onas. Plus rien désormais ne signalait au courroux du vent la présence du représentant du Dieu d'Israël et ses prosélytes parmi la foule de l'exode...

Le 28 mai, ils aperçurent l'océan salué par des cris de joie. Il n'y avait pas eu de transition. A la houle des collines succédait celle des vagues. Les unes mouraient, les autres naissaient sur la plage. L'Atlantique-sud entrait dans la vie des Onas migrants avec un grondement qui se superposait à celui du vent.

Sans perdre une minute les hommes déployèrent le filet. Tout en nerfs de « guanaco » tressés. Mailles larges. Un chef-d'œuvre de souplesse et résistance confectionné par les femmes de Kakenchow, et représentant un travail titanesque de plus d'une année... Les pêcheurs balayèrent les hauts-fonds en-deçà de la barre jusqu'à la tombée de la nuit. L'océan prit une teinte d'ardoise grise. Son haleine iodée, tonifiée par les varechs remontait à contrevent. Des forces nouvelles coulaient dans les veines de Mac Isaac anémié par trois mois de souffrances en forêt vierge.

Puis, ce fut la nuit. La présence phosphorescente de la barre. Le passage du vent. Les feux de bivouac échevelés.

Ils remontaient maintenant vers le Nord. La plage ouvrait devant eux son avenue grise. L'océan léchait leurs pieds nus, cicatrisait les plaies produites par les joncs et les fougères géantes... L'océan. Les dunes achevant les collines. Le vent. A des signes indéchiffrables pour le Pasteur, le sorcier devine que le Rio Grande n'est plus très éloigné. Encore trois jours, a dit Makon-auk ! Le Rio Grande marque la limite entre terrains de chasse du nord et du sud. Si les Onas du nord ou ceux du sud franchissent la frontière, la guerre éclate. Les précautions sont donc multipliées sur ces confins du territoire austral.

La garde est renforcée. Les éclaireurs cheminent en avant de la colonne. Des groupes de reconnaissance sont envoyés dans l'intérieur. Les feux de bivouac cessent d'illuminer la nuit. Ce ne sont plus que de petits foyers dont la flamme est tenue en respect par les poignées de sable jetées sur les braises à intervalles réguliers.

Mac Isaac est assis tout contre l'un de ces feux crépusculaires avec Makon-auk, Alitol Telen et quelques guerriers. La lune est couchée. Les sentinelles veillent. Paix glacée. Grondement de l'Atlantique-sud. Passage du vent. Un cycle de vie préhistorique s'achève pour le missionnaire qui demande à sa femme :

— Votre sorcier a-t-il rendu grâce à Jhow'n son « Etre Grand qui habite le milieu du ciel » pour avoir atteint vivant la côte Atlantique ?

Alitol Telen discute avec Makon-auk.

— Makon-auk ne comprend pas la question du Pasteur.

Mac Isaac s'impatiente et fourrage sa barbe pleine d'argile blanche coagulée.

— Enfin ! n'ont-ils pas quelque moyen d'honorer leur divinité, puisqu'ils prétendent en avoir une ?

Et le Pasteur ajoute sur un ton bourru :

— Les Yaghans et Alakaloufes n'avaient pas tant d'ambition !

— Le Pasteur se trompe, murmure Alitol Telen. Il a vécu dix ans et plus parmi eux comme un étranger. Ils n'ont jamais parlé à l'étranger, tandis que mes frères ont confiance parce que je suis la femme du Pasteur !

Elle échange quelques paroles avec le Jon.

— Makon-auk dit qu'il va te montrer comment les Onas honorent Jhow'n, en dominant la douleur, ce qui est plus difficile que de mépriser la

mort...

Le sorcier rejeta sa cape de « guanaco » et donna un ordre aux guerriers accroupis autour du feu. Ils tendirent leur avant-bras gauche nu. Sur chacun, le Jon posa un charbon ardent, et choisissant une braise plus grosse que les autres il la déposa sur son propre bras... Ils se penchaient sur les braises et soufflaient pour activer la combustion. Ils imitaient avec leurs lèvres le grésillement de la chair. La gorge sèche, Mac Isaac contemplait les visages de ces hommes dont les traits restaient impassibles. Pas un battement de paupière ne soulignait la douleur qui devait être horrible. Puis, les Onas rejetèrent les charbons aux trois quarts consumés et replièrent leurs bras sous les capes, comme si rien ne s'était passé. Leur chair semblait pourtant aussi fragile que celle du Pasteur.

— Makon-auk dit que seuls les animaux se plaignent quand ils souffrent mais que les rochers savent souffrir silencieusement. Il y a plus de rochers que d'animaux sur la terre de l'Etre Grand. La loi est donc celle du silence.

Puis il ajouta :

— Le Pasteur est-il le rocher ou l'animal de son Dieu ?

Mac Isaac releva la manche de sa tunique, prit une braise dans le foyer et la posa sur son avant-bras. Il essaya de souffler sur le charbon, mais l'horrible douleur lui coupait la respiration. La chair grésilla et la braise s'éteignit.

— Le Pasteur est un homme courageux, murmura Makon-auk, mais son Dieu est moins exigeant que le nôtre. C'est le Dieu des femmes et des petits enfants !

Alitol Telen soigna la blessure de Mac Isaac. Quand ils se remirent en marche, le missionnaire constata que celles des guerriers se cicatrisaient d'elles-mêmes.

Ils reprirent leur route vers le Nord. Au soir du deuxième jour ils aperçurent depuis le sommet d'un cap, le Rio Grande. Il tranchait l'horizon avec la précision d'une épée. A genoux, Mac Isaac élevait au-dessus de sa tête la croix de cuivre qui ne l'avait jamais quitté depuis le débarquement à « Missionary'Island » et portait encore les traces du combat de « God's Harbour ». Il priait. Il apercevait, taches sombres sur le rivage, les deux cabanes de la mission. Des chiffres cruels se mêlaient aux paroles pieuses... 20 £ pour la farine... 50 £ pour les chaussures... Les pieds nus des Onas foulaient le sable autour de lui. Le Pasteur se releva en criant :

— *Jéhowa Jiré ! ! !*... Dieu y pourvoira !

Il pénétra dans sa cabane. Le vent avait brisé une fenêtre et tout saccagé à l'intérieur. Mac Isaac ne prenait pas garde au désordre, à l'humidité glaciale qui ruisselait sur les parois. Il contemplait dans une petite glace un visage étranger, barbouillé d'argile blanche coagulée dans la barbe et encadré par de longs cheveux...

Il poussa des cris de douleur et de honte. Il arracha avec colère la cape de « guanaco » qui pesait sur ses épaules. Il versa dans la cuvette un broc d'eau plein de glaçons et entreprit de se laver le visage.



### III

Mac Isaac descendait la rue principale de Magellan. Un terrain vague entre une double file de maisons de bois à peine alignées. La boue desséchée par le vent du Horn sculptant des ornières enchevêtrées. Les chiens éparpillant des immondices. Des marins blonds traînant leurs bottes sur un rythme de mer montagneuse. Le vent transportait des nuages de sable, estompait les silhouettes mouvantes, épais comme une « poudrerie » d'Ushuaia. D'authentiques Fuégiens — Yaghans et Alakaloufes — promenaient leur misère salariée, du Rio de los Ciervos à Pampa Chica, portant des charges trop lourdes avec des gestes de convalescents. Des métis, affublés de défroques militaires. Des ivrognes... Mac Isaac croisait parfois quelque personnage important juché sur un « wiski » sorte de cabriolet léger très élevé sur ses roues. Uniformes de la « Gobernación ». Redingote et chapeau de soie de quelque armateur. Ces personnages allaient régler d'importants problèmes d'administration ou dépouiller légalement un navire sur rade. Acheter et vendre. Construire au nom du « Porvenir ». *El porvenir* ! L'avenir de Magellan. Le charbon, l'or, le mouton, la navigation...

Mac Isaac passa devant la chapelle catholique, isba de troncs superposés avec son clocher qui vacillait dans le vent. Il serrait dans sa poche la lettre d'Elisabeth Neil qu'il venait de trouver à la « Gobernación ». Il fut tenté d'entrer dans la boutique de son ami le « Capitan » Luis Piedrabuena. Il ne serait pas dérangé entre bottes de mer, ancres, fanaux de cuivre, suroîts ; dans l'ambiance tonique des relents du chanvre goudronné. Mais il poursuivit... Il descendait vers la rade. Une goélette prenait le large. Mac Isaac reconnut la « Rippling Wave ». Le détroit ruisselait de lumière glacée. Une ligne bleue dessinait, à l'horizon, la côte de l'île Grande.

Le Pasteur traversait des terrains vagues. Tas de bois calcinés. Objets hétéroclites incrustés dans le ciment de la boue... Les ruines laissées par la mutinerie des artilleurs qui, deux ans plus tôt, en 1877, avait désolé la cité, détruit par le feu et le canon la moitié des maisons et fait 53 victimes. Mac Isaac découvrit sur le port un café tranquille *Antiguo Valparaiso*. Il commanda un whisky.

« Cher et vaillant Duncan,

Je suis enfin allongée sur mon lit, dans cette chambre d'Ashley Down qui a reçu, trop rarement, vos chastes visites pendant les quatre années que vous avez passées parmi nous et dont le souvenir éclaire les tristes perspectives de ma vie. Beaucoup de brouillard sous mes fenêtres, cris des milliers d'enfants dont l'abandon est une honte pour l'Angleterre mais une gloire pour le Seigneur ! L'intérêt que vous me portez et que traduit votre dernier message doit vous mettre en souci de ma santé. Les médecins sont désorientés. Ils parlent d'une maladie de langueur. Mais, grâce à votre exemple, mon âme sera toujours assez forte pour soutenir le corps, et je sais que : « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. » 1 *Corinthiens*, xv, 26.

Je trouve enfin le loisir de vous écrire plus longuement qu'au cours de ces années passées où j'avais à peine le temps matériel de vous donner quelques nouvelles de Barbara. Car il faut être alité pour voir se relâcher la douce tyrannie du pasteur Muller. De la parole de Job : « L'homme n'a-t-il pas sur la terre un service de soldat, et ses jours ne sont-ils pas comme ceux d'un mercenaire ? VII, 1 » il fait une règle de vie pour ses collaborateurs. J'échappe à cette incertitude du lendemain qui paraît enchanter mon directeur mais qui, pour moi, n'est pas autre chose qu'une torture indéfiniment prolongée. Barbara a maintenant huit ans. Elle est grande, admirablement proportionnée, toujours gaie. Elle est extrêmement habile de ses mains, mais rebelle à tout effort intellectuel et j'ai bien peur que nous ne soyons obligés d'abandonner l'espoir de lui donner une instruction un peu étendue. Je crains aussi qu'elle ne se fortifie jamais dans l'amour du Seigneur. Tout ce qui est frivolités l'intéresse. D'un sourire, elle détruit les efforts que je multiplie pour lui faire ressentir la douce présence de Jésus ! Elle appartiendra au Monde, et le Dieu d'Israël la rejettera, Duncan, je vous le prédis !

« Barbara possède la beauté violente et primitive de sa mère, Duncan. Ce même visage de marbre, ces cheveux étranges, mais il lui manque la sérénité de sa mère. Même lorsqu'elle sourit — et elle sait, croyez-moi, utiliser la force de son sourire — il passe au fond de ses yeux l'ombre tourmentée qu'on aperçoit dans les vôtres lorsque vous rongez le souci d'une grande entreprise ou le souvenir d'un échec.

Elle est aussi belle que sa mère, Duncan, et, puisque je suis amenée à vous parler d'elle, il me faut vous ouvrir mon cœur. Pendant les quatre années de votre présence en Angleterre j'ai gardé le silence. Toute parole aurait réveillé le regret de ce qui n'a pas été. Quatre années se sont encore écoulées depuis ; je crois avoir retrouvé la force de parler de ces choses avec une certaine sérénité. Pourquoi m'avez-vous menti dans la lettre où vous m'annonciez votre mariage à Ushuaia ? Cher Duncan, pourquoi m'avez-vous dit qu'Alitol Telen n'était pas belle ? Qu'elle n'était pas aussi belle que moi ? Pourquoi m'avoir laissé supposer qu'il s'agissait d'une de ces femmes sauvages que vous m'aviez si souvent décrites avec horreur ? Vous vous êtes chargé la conscience d'un péché inutile, Duncan. Et je me suis bien souvent demandé s'il s'agissait là d'un simple mensonge, destiné à voiler de coupables pensées charnelles, ou d'un pieux mensonge commis à mon intention, afin de me rendre plus léger le sacrifice que vous m'imposiez par votre mariage. Vos dernières lettres ont levé mes incertitudes. C'était donc un pieux mensonge puisque vous demandez au Seigneur de réserver les possibilités d'un avenir qui nous rassemblerait ?

Vos lettres m'assurent que je reste la fiancée de Iona, l'île païenne « assise sur la tombe de Macbeth ». Mon pauvre cœur en reçoit une bienheureuse chaleur si ma conscience est troublée. Même dans le cas d'une union aussi extravagante que la vôtre avec une femme sauvage, l'époux a-t-il le droit de distraire ses possibilités d'affection au profit d'une autre femme ? Ce souci me ronge. Dois-je m'en ouvrir au pasteur Muller ? A Mme Muller plutôt ? J'hésite, car elle examinerait ce problème avec la sérénité d'une conscience étrangère à nos peines ; elle condamnerait votre attitude rien que pour m'imposer, à titre de pénitence, de nouvelles charges au profit de sa santé toujours victorieusement chancelante, alors que je dois m'occuper de la mienne. Je préfère vous faire confiance, Duncan, et me reposer de cette inquiétude sur la sainteté de votre vie.

J'accepte donc votre tendre présence avec la nostalgie de la sentir si lointaine. Je fais confiance à l'avenir. Peut-être serez-vous obligé de quitter bientôt ces régions désolées, puisque vos brebis sont rappelées au Seigneur plus vite que les êtres civilisés ? Remplissez votre devoir, tout votre devoir, selon la promesse faite au Tout-Puissant, mais ne m'oubliez pas, cher et vaillant Duncan... Je vois d'ailleurs, d'après votre dernière lettre, que mes conseils sont superflus et que vous ne négligez rien de vos devoirs, tout spécialement de vos devoirs conjugaux, puisque vous m'annoncez la

naissance prochaine d'un deuxième enfant. Qu'il soit béni ! Votre servante est prête à se charger de son éducation dans les mêmes conditions que pour Barbara. Avec plus de succès, j'espère, que pour Barbara, je m'efforcerai de l'ouvrir à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'amour de qui cherche à se maintenir votre fidèle et dévouée

Elisabeth NEIL.

*P.-S.* — Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre santé. Que vous soyez tombé malade au retour de ce terrible voyage d'exploration à la recherche des Onas, n'a rien qui puisse surprendre. Vous m'assurez que votre guérison est complète. N'est-ce pas aussi un pieux mensonge ? Ménagez vos forces qui ne sont pas inépuisables. Vous n'êtes plus un jeune homme ! Vous auriez dû accepter, en temps opportun, la succession du Révérendissime Tomas Bartlett aux Falklands ! Depuis votre mariage, tout le monde garde un silence diplomatique sur cette affaire. Je crois que votre collaborateur John Stirling a plus de chances que vous d'occuper un jour le poste ! Mais je sais combien est grand votre mépris pour les honneurs. Et je vous approuve. Mais, d'une manière ou d'une autre, il faut vous ménager. Pensez à l'avenir. A notre avenir !

*Pour vous seul* : J'ai cherché durant les nuits sur ma couche celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville, dans les rues et sur les places ; je chercherai celui qu'aime mon âme. *Cantique des Cantiques*, 111, 1, 2.

E.N. »

Mac Isaac appela le garçon, un métis au regard fuyant. Il paya en extrayant les « chauchas »<sup>29</sup> d'un porte-monnaie en cuir de « guanaco » avec une lenteur réticente. Puis il sortit. Il allait par les rues éventrées. Il redressait sa petite taille, l'œil vif, les épaules roulant sous la tunique avec le rythme du matelot. Le vent ronflait dans les couloirs de la « Gobernaciôn », simple construction de bois à deux étages entourée d'une galerie. Le vent, aidé par la pluie, pratiquait chaque année dans les parois des brèches que les fonctionnaires masquaient avec des fonds de boîtes

métalliques « Huntley Palmer ». Des enfants déguenillés tiraient le Pasteur par les pans de sa redingote.

— Un « chaucha »... *señor parroco un chauchito*... un petit « chaucha » monsieur le curé !...

Mac Isaac serrait la main sur son porte-monnaie, au fond de sa poche. Un mendiant aveugle vagissait au seuil d'une cabane pourrie, rongée par la lèpre de l'humidité et disloquée par le vent.

— *Nuestra señora de la Purísima te la pagará !...*

Mac Isaac passait, la tête haute. Le vent jouait avec les tôles des toitures et les cheminées. Il produisait un bruit de girouette rouillée. Le Pasteur n'entendait rien. Il n'apercevait rien qu'une maison neuve enrichie d'un auvent, et le chiffre de 5 000 £ que son œil surimpressionnait sur la plaque de cuivre gravée :

BRUNSWICK-MENDEZ  
*Comisión — Exportación*

*Tocar el timbre.*

Un domestique géant à la figure cramoisie le fit entrer dans le salon. La reine Victoria régnait à travers la pénombre depuis le fond de son cadre. Une horloge de Boule minutait le silence. Sur une console : des pistolets d'assaut filigranés d'argent. Des fauteuils recouverts de velours rouge. Dans la pièce : un parfum de thé et de vanille.

Brunswick-Mendez entra sur la pointe des pieds. Il portait la tunique à carreaux écossais boutonnée jusqu'au col, les pantalons assortis tendus sur le mollet, serrés à la cheville par des guêtres blanches. Il s'installa dans un fauteuil, enfonça ses pieds dans une chancelière, exhaussa le lorgnon à ganse pour examiner le Pasteur. Il tournait vers lui un visage encore jeune, avec ses yeux durs, ses lèvres minces adoucies par une paire de favoris blancs.

— Je vous écoute, monsieur le Pasteur.

— Notre consul et ami commun Jorg Miller, commença Mac Isaac d'une voix bourrue, car vous êtes naturellement citoyen du Royaume-Uni...

— Je suis protégé britannique, monsieur le Pasteur.

— Peu importe ! Jorg Miller m'a donné l'assurance que vous seriez en mesure de m'apporter l'aide dont j'ai besoin. Il me faut 5 000 £...

Brunswick-Mendez poussa un soupir.

— C'est une belle somme. On peut construire deux goélettes pour 5 000 £... J'ignorais que les frais du culte fussent si élevés ?

Mac Isaac haussa les épaules.

— Cher monsieur, en 1875 j'ai ramené de la zone de l'Almirantazgo une cinquantaine d'Indiens Onas. Je les ai nourris et me suis efforcé de les vêtir pendant plus d'un an. Dès que l'existence de la mission est parvenue à la connaissance des autres familles, ma clientèle s'est accrue ! En 1877, deux cents bouches attendaient mes galettes. J'ai maintenu la mission par des prodiges de mendicité. Mais à la fin de 1877 j'ai dû recourir à d'autres méthodes. Disposant de crédits pour nourrir les Onas quatre mois sur douze, je les ai renvoyés pendant la belle saison après les avoir hébergés tout l'hiver. Fidèles, ils sont revenus en 1878 et réapparaissent actuellement... Mais vous comprenez qu'avec ce système tous mes efforts de prédicateur sont réduits à néant par le retour périodique à la vie sauvage ! J'ai l'ambition d'installer mon œuvre sur des bases stables !

L'armateur lustrait ses favoris d'une main négligente.

— Je comprends très bien, monsieur le Pasteur... Mais... Je ne suis pas en mesure de subventionner une oeuvre de cette importance... 10, 20, 50 £ par an, je ne dis pas... 5 000 £ ! ! !... Mes ressources...

Mac Isaac interrompit Brunswick-Mendez.

— Il ne s'agit pas de subvention ! J'ai l'expérience des missions de luxe subventionnées. Pendant dix ans, Yaghans et Alakaloufes ont vécu dans l'oisiveté à Ushuaia, et ils en sont morts. Rio Grande doit être établie sur des bases économiquement saines, l'Indien intégré dans le cadre d'une entreprise pour acquérir des habitudes de travail et de discipline. J'ai, par conséquent, décidé de tenter l'élevage du mouton dans l'île Grande.

Brunswick-Mendez tendit un verre de porto à son visiteur.

— Bonne initiative ! Mais à votre place, disposant d'une main-d'œuvre abondante et gratuite dont on peut stimuler le zèle par des gardes bien armés, je n'hésiterais pas... J'entreprendrais des recherches aurifères. Vous savez qu'on vient de découvrir de l'or à l'embouchure du détroit, et que des aventuriers lavent déjà à Zanja a Pique ?

Mac Isaac rougit et fit un effort pour se contenir. Il frappa légèrement la table du plat de sa main.

— Notre-Seigneur le Christ a dit qu'un riche entrerait difficilement dans le royaume de Dieu. Je veux seulement aider mes pauvres Onas à s'adapter

tant qu'il en est temps à cette vie civilisée qui les menace.

L'armateur s'enfonça dans son fauteuil, sortit un carnet de sa poche et saisit un crayon.

— En somme... vous avez besoin de 5 000 £ pour fonder une « estancia »<sup>30</sup> ?

— Cinq cents £ pour importer les reproducteurs de Cheviott et d'Aberdeen. Mille cinq cents pour « alambrier »<sup>31</sup> mes terrains. Cinq cents pour les tondeuses à vapeur à importer de Birmingham. Huit cents pour les bâtiments. Mille sept cents pour divers et fonds de roulement... Mes calculs sont établis depuis longtemps et très serrés, je vous assure !

Le vent frappait aux persiennes closes. Brunswick-Mendez alignait des chiffres. Mac Isaac se mordait les lèvres.

— Si j'avais confiance dans l'avenir du « ganado lanare », reprenait l'armateur, je vous proposerais l'association ! Un homme d'entreprise comme vous, un Pasteur disposant d'un vrai cheptel humain... Mais... l'or, oui !... Quel dommage que la parabole du Galiléen vous interdise !... Bref, cette confiance je ne l'ai pas ! Cependant, par amitié pour Mr. Jorg Miller je vous prêterai 5 000 £. Mais je suis un homme d'affaires, monsieur le Pasteur, cet argent doit être productif et garanti par la nue-propriété.

— C'est tout naturel !

Brunswick-Mendez inscrivait des chiffres sur son carnet.

— Il s'agit par conséquent d'un prêt de 5 000 £ à...

— « Sociedad Ganadera del Rio Grande » au capital de 1 000 pesos.

— Les actions seraient détenues par ?

— Duncan Mac Isaac à Rio Grande et Mlle Elisabeth Neil, Ashley Down, Bristol.

— Voici quelles sont mes conditions. La somme sera productive d'intérêt à 10 % jusqu'à son remboursement en 1885. En cas de non remboursement à cette date, l'intérêt devient progressif, soit 18 % de 1885 à 1890, et 22 % de 1890 à 1895. Si les intérêts et le capital ne sont pas entièrement soldés en 1895, le prêteur prendra possession de tous biens meubles et immeubles de la société.

Mac Isaac souriait.

— Vous m'assassinez, monsieur l'armateur !

— Je prends quelques risques, monsieur le Pasteur !

— Si peu, ramenez l'intérêt de base à 8 %.

— 10.

— 8.

— Je verrai... Je réfléchirai. Revenez demain !

Il reconduisit Mac Isaac. Le vent passait sous les portes avec un sifflement funèbre. Le sable crissait sous les semelles. Brunswick-Mendez murmurait dans ses favoris blancs... *El porvenir... el porvenir de la Tierra de los Fuegos...* avec ce vent !!!... »

Le vent portait nord-est quand Mac Isaac embarqua sur le *Catalina*, deux jours plus tard. Acte signé. L'argent en banque. Les commandes passées en Ecosse et en Angleterre. D'autres cutters mettaient à la voile pour transporter les chercheurs d'or au cap des Vierges, sur les plages de l'île Grande, à l'embouchure des rios Alpha et Béta et jusqu'en baie Saint-Sébastien... Mac Isaac contemplait les aventuriers qui se pressaient sur les ponts, animés par une fébrile espérance. Il n'avait aucune confiance dans l'or et la richesse éphémère. Le mouton... oui... Il emportait vers le sud sa foi paysanne dans la terre...

Le *Catalina* sortit de la rade foraine. Son énorme grande voile lui donnait un air de hautaine et silencieuse majesté. Les douze tonneaux du cutter ne pesaient pas lourd aux mains des vagues, entre les griffes du vent. Mais le patron, un vieux marin de la tradition « République de Venise », immigré depuis vingt ans, connaissait l'humeur de la mer dans les canaux et les sombres fantaisies du Horn.

— Nous aurons vent sous vergue jusqu'à la première « angostura », *capitan Bueno* ! cria le Dalmate.

— Et le nez dans la plume pour faire route sur Rio Grande, passé *Espiritu Santo* ! répondit joyeusement le missionnaire.

Juché sur le toit de la cabine, accroché aux drisses, *capitan Bueno* contemplait cette ligne bleue posée plus légèrement qu'un nuage sur l'horizon sud : l'île Grande, la « tierra del porvenir ».



## IV

L'hiver de 1880 fut exceptionnellement rigoureux. Le 15 juillet, le thermomètre descendait à 17° C au-dessous du point de glace. Mac Isaac et ses aides, Calafate, Karkemanen, Yaask et les charpentiers de Magellan devaient suspendre le montage des bâtiments. L'estancia *Gloria de Dios* ressemblait au squelette d'une baleine échouée sur la plage, avec la cage thoracique de ses charpentes dominant des vertèbres éparpillées : caisses de Birmingham encore bâchées, rouleaux de fil de fer, tôles, stocks de bois, réservoirs passés au minium posés sur la neige, et mieux visibles de loin qu'une bouée lumineuse sur l'eau. A moins d'un demi-mille, abrités au pied des falaises argileuses, les « toldos » des Onas.

Mac Isaac revenait d'une visite aux « toldos » où vivaient à ses frais depuis le mois de juin une centaine d'individus, lorsqu'il aperçut d'innombrables feux de bivouac sur l'autre rive du Rio Grande. Le vent dilapidait les fumées. Le missionnaire courut vers sa cabane.

— Tellenika ! Les Onas du nord !

Le rêve entrait dans la réalité. Il allait réunir les branches dispersées de la famille Ona, comme pour les Indiens à canots ! Ils sortirent dans le vent. Ils traversèrent le

Rio Grande sur la glace. La neige couvrait la pénéplaine. Le mouvement des collines ressemblait plus que jamais à celui des vagues sous une pellicule d'écume argentée. Et les fumées des bivouacs montaient de cette mer intérieure, s'en allaient vers la plage comme ceux d'une escadre en marche.

Mac Isaac s'avança vers les indigènes en criant :

— *Jewogua* !... Frères !...

Alitol Telen parlait avec les guerriers. Ils furent conduits devant le Jon du nord — Anneken — tandis que les cordes des arcs se détendaient. Le Jon raconta une longue histoire avec l'impassibilité de Makon-auk, parlant de lui à la troisième personne et des familles comme s'il s'agissait d'Onas vivant sur une autre planète. Alitol Telen résuma.

— Anneken dit qu'ils avaient leurs terrains de chasse entre Kar-Kreka et Jolwenor que le Pasteur appelle Punta Catalina et cap Espiritu Santo. Ils ne

manquaient jamais de « guanacos ». Puis, l'autre hiver, sont arrivés des hommes blancs qui cherchaient de l'or. Anneken a défendu ses droits sur les terrains de chasse, mais il a perdu toutes les batailles car les laveurs d'or utilisaient des carabines. Ils se sont retirés vers la baie San Sébastien. D'autres hommes sont venus et les ont chassés. Ils sont maintenant sur le rio Grande, à la limite de leur territoire, et ils émigrent vers l'intérieur...

Mac Isaac contemplait ce nouveau sorcier et les guerriers qui l'entouraient. Statures, vêtements, armement, presque rien ne permettait de les distinguer des Onas du sud. Anneken portait une cape de renard roux au lieu de « guanaco mais son maquillage ressemblait à celui de Makon-auk. Alentour, posés sur la neige, les mêmes « toldos ». Allant et venant entre les foyers, des femmes fortes et relativement belles aussi affairées que les femmes de Kakenchow.

— Anneken voudrait savoir quel genre de « toldo » le Pasteur est en train de construire au sud du fleuve ?

Mac Isaac saisit la main aristocratique du Jon. Il regardait l'indigène droit dans les yeux.

— Dans toute la Terre des Feux on m'appelle *capitan Bueno* ! Au sud du fleuve je construis une maison de paix. Je ne suis pas accompagné par des porteurs de carabines. Tellenika, traduisez ! Et dites-lui que je l'attends dans ma maison !

— Anneken dit qu'il sait déjà que le Pasteur est un homme de paix. Il voudrait bien suivre le Pasteur, mais le Rio Grande marque la limite de son territoire...

Le vent soulevait des trombes de neige en direction de l'océan et sa plainte couvrait le grondement de la barre...

— Dites à ce Jon que je l'invite dans la maison d'un Dieu qui ne connaît pas de frontières et d'inégalités entre les hommes ! J'aiderai les familles du nord comme j'ai aidé celles du sud. Tous les hommes sont frères. Je le place sous la protection du Dieu d'Israël !

— Anneken réunira le parlement. Demain, il franchira le fleuve ou reprendra sa marche vers l'intérieur...

Le lendemain, les Onas du nord passaient le Rio Grande sur la glace et dressaient leurs « toldos » sur la plage. Calafate distribua des galettes, du riz, du sucre, de la farine de maïs et Mac Isaac improvisa devant les guerriers un sermon dont le vent aiguïsait chaque parole. Puis, la température se fit plus clémente.

Les travaux de montage reprirent. Les charpentes étaient en place. Hangar de la « esquila »<sup>32</sup>. Cabane pour les chaudières. Trois maisons pour les « peones »<sup>33</sup>. La résidence du Pasteur. Les magasins. Manquaient encore les revêtements de tôle et les toitures. Quant aux machines, il faudrait pour les monter attendre l'arrivée des spécialistes anglais. Les hommes de Birmingham travaillaient en Patagonie australe. La « tierra de la nada », le pays du néant, se couvrait d'estancias écossaises, danoises, allemandes, italiennes... *El porvenir* !... La fièvre du mouton brûlait les aventuriers, de Buenos-Aires jusqu'au détroit de Magellan ! Mac Isaac organisait la première estancia de la Terre des Feux.

Les bâtiments une fois terminés, il faudrait « alambrer » les terrains choisis par une sextuple défense de fil de fer... Dix kilomètres le long de la côte vers le sud. Quinze kilomètres vers l'intérieur. Le Rio Grande constituait un des côtés du quadrilatère. Mac Isaac s'appropriait ainsi un espace énorme sur lequel des gouvernements lointains n'avaient encore établi aucune juridiction.

Absorbé par de multiples soucis, brisé par le travail physique quotidien Mac Isaac accordait peu d'attention au comportement des Onas. Les hommes du nord échangeaient des visites avec ceux du sud. Attitudes courtoises, mais réticentes... Une certaine froideur figeait les récits de chasse, les mensonges énormes par lesquels certains guerriers essayaient de concentrer l'attention des femmes sur leur personne... L'un avait aperçu un grand bateau naviguant sur Kakenchow, la mer intérieure. Un autre rentrait de la chasse. Découragé. Ces territoires du sud ne valaient rien ! Il n'avait tué qu'un misérable « guanaco »... Son récit durait des heures. Au bout de plusieurs heures il avouait avoir tué deux « guanacos » qui devenaient douze à la tombée de la nuit, et demandait avec ironie l'aide des nordistes pour transporter cette chasse miraculeuse... Mac Isaac n'avait pas remarqué que, jour après jour, nordistes et sudistes évacuaient la plupart des femmes et des enfants, les uns sur l'autre rive du Rio Grande, les autres vers l'intérieur. Entre les groupes ne s'échangeaient plus flèches contre pierres à feu, arcs contre peaux de renard roux. Mais par contre, les artisans sudistes spécialistes de la fabrication des flèches, travaillaient nuit et jour. Les Onas de Kakenchow, moins nombreux que les « Hombres de owen » recevaient des renforts qui surgissaient par petits groupes. Au cours des palabres les Onas du sud évoquaient les vieilles querelles, les batailles anciennes tandis que ceux du nord, gênés gardaient le silence...

Alitol Telen allait et venait dans les « reducciones ». Elle accomplissait de longues marches enveloppée dans sa cape de renard roux, cadeau d'Anneken, chaussée de mocassins, pour atteindre les familles repliées dans le nord ou le sud, soigner les bébés, apporter quelques friandises aux femmes. Elle étudiait les réactions des deux groupes avec un peu plus d'angoisse chaque jour, et le soir elle contemplait le Pasteur avec un sourire mélancolique. Il se penchait sur elle et lui caressait la joue.

— Le Pasteur n'a pas remarqué que les guerriers de Kakenchow ont découvert l'argile Uten au pied des falaises ?

Mac Isaac n'avait accordé aucune attention à ce détail insignifiant.

— C'est avec l'argile Uten qu'ils préparent le maquillage rouge pour la guerre ! Le Pasteur devrait obliger les hommes du nord à repasser le fleuve. Makon-auk et Anneken ont déjà dessiné les trois raies rouges sur leurs joues.

— Et après ?

— Les Jons portent le maquillage du temps de guerre, Pasteur ! Il va se passer des choses terribles.

— Balivernes et superstitions ! Il ne se passera rien du tout, Tellenika !

La bataille éclata dans les premiers jours d'août. Les guerriers de Kakenchow tirèrent les premières flèches contre les hommes du nord. Le vent favorisait les assaillants en doublant la portée des arcs. Entièrement nus malgré le froid, le corps peint avec Uten l'argile rouge, les guerriers poussaient des cris épouvantables. Les Indiens des deux partis portaient les capes de « guanaco » ou de renard enroulées autour de l'avant-bras gauche. Par des mouvements rapides, ils les utilisaient comme des boucliers contre les flèches.

Le vent. La neige. Les mugissements de la barre. Le paysage s'était durci. La bataille se déroulait à un demi-mille du rivage. Les nordistes prévoyant l'assaut s'étaient adossés au fleuve, dans un camp retranché formé par les cuirs des « toldos » pliés en plusieurs épaisseurs afin d'amortir les impacts de flèches. Ils avaient placé une jeune fille en avant de la ligne de défense et défiaient les sudistes...

— Chiens des forêts... voyez comme les femmes du nord sont belles ! ! !... Qu'un jeune guerrier vienne la prendre s'il n'a pas du sang de « guanaco » dans les veines ! ! !

Un guerrier de Kakenchow, nu et sans armes, prit sa course. Une grêle de flèches le pourchassa. Il bondissait en avant, se jetait sur le sol et se

relevait ; il sautillait sur place, évitant les coups par cette gymnastique surnaturelle apprise par des exercices spéciaux dès le temps de paix. Il bloquait les flèches qu'il ne pouvait éviter dans sa cape de « guanaco ». Il avançait vers la proie nue et frissonnante de terreur. Le vent contraire enlevait au tir ennemi la précision et la force. Mais à mesure qu'il se rapprochait des retranchements le danger se précisait... Une flèche traversa la cape de « guanaco » et pénétra dans l'avant-bras...

Les sudistes encourageaient leur champion avec des cris et par un tir nourri soutenaient son avance. Le guerrier reçut une flèche dans la cuisse, une autre en pleine poitrine. Il tomba la face en avant. Un autre sudiste s'élança aussitôt pour le remplacer tandis que redoublaient les défis depuis les retranchements...

— Fils de « guanacos » vous n'aurez pas les femmes du nord !

Le vent. Le rugissement de la barre dominé par les cris de guerre. Le sang d'un guerrier sur la neige... La ligne sudiste montait vers les retranchements de cuir. Les flèches à pointe de verre les frappaient avec des résonances de tambour. Le guerrier aventuré vers sa conquête multipliait les feintes entre les trajectoires de traits. Son corps peint en rouge et trempé de sueur constituait une admirable cible sur la neige...

Duncan Mac Isaac sortit de sa cabane attiré par le vacarme de la bataille. D'un coup d'œil il embrassa la situation... D'abord sauver les faibles et les innocents ! Il prit sa course sans plus réfléchir en direction de la femme. Il poussait des cris de colère, glissait dans la neige, luttant contre le vent, entraînait dans la zone meurtrière sans se soucier des flèches ; enivré lui aussi par le tumulte de mort, le vent tendu en corde d'arc, l'odeur des goémons qui s'alourdissait du fumet de la sueur. Impressionnés par l'irruption de cet arbitre les deux partis suspendirent leur tir. Mac Isaac repoussa le jeune guerrier saisit la femme sous les aisselles et la chargea sur ses épaules... Un silence absolu rendait au vent toute sa force de présence. Puis, une dernière flèche tirée par Makon-auk lui-même vint s'enfoncer dans les fesses de la femme.

Mac Isaac fuyant vers la plage regagna sa cabane. Le combat reprit seulement à la tombée de la nuit. Bref et meurtrier. Quatre morts et huit blessés dans le camp sudiste. Sept morts et douze blessés dans le camp nordiste. Les Onas de Kakenchow cernèrent trois jeunes guerriers dans un bosquet, tandis qu'à la faveur de l'ombre grise le gros des forces ennemies repassait le Rio Grande... Pendant des heures, des centaines de flèches

s'abattirent sur l'îlot de résistance. A l'aube les trois guerriers du nord se défendaient encore. Ils répondaient aux défis par des insultes. A midi ils avaient épuisé leur réserve de flèches. Ils acceptèrent alors de jeter leurs armes et se constituèrent prisonniers. Makon-auk leur tendit la main. Il leur fit cadeau de son arc personnel, d'une bourse en cuir de loutre qui contenait Potel et Uten les argiles rares pour le maquillage, et leur permit de se retirer, libres, vers le Nord.

Dans la cabane de Mac Isaac, la blessée gémissait sur le lit. Alitol Telen sanglotait. Dans l'autre cabane les charpentiers chiliens montaient la garde derrière leur fenêtre, armés d'une Remington. Furieux, la mâchoire dure, Mac Isaac parcourait la plage. Tout rentrait dans l'ordre. Les Onas du sud restaient maîtres du terrain. Les feux de bivouac se rallumaient. Les femmes revenaient de la terre intérieure. Le vent recueillait des râles et s'en allait gémir sur l'océan...

Mac Isaac rentra chez lui. Il ouvrit ses caisses d'armes, chargea les deux Winchesters et les pistolets.

— Tellenika ! Vous allez traverser la rivière. Vous direz au Jon du nord qu'il n'y a plus de frontières dans l'île Grande. J'accueillerai qui je voudrai dans la maison du Seigneur. Ceux qui tenteront de recommencer la guerre seront fusillés. Allez, et ramenez les familles !...

Alitol Telen revint seule à la tombée de la nuit. Elle n'avait trouvé que les traces du vieux campement. Les Onas du nord avaient repris leur migration vers la terre intérieure, et ils ne devaient se montrer de nouveau sur le Rio Grande que deux ans plus tard.

Presque aussitôt entra Makon-auk. Il paraissait plus grand dans l'étroite pièce que dans le cadre de la forêt préhistorique. Son visage rayonnait de colère. Mais le sorcier évitait le regard du missionnaire. Il parlait très vite en se penchant vers Alitol Telen.

— Makon-auk dit que le Pasteur ne mérite pas son nom de *capitan Bueno*... Il apporte la guerre et vient pour voler les terrains de chasse, comme les autres hommes blancs... Le Pasteur ne doit plus s'occuper des affaires des Onas.

Mac Isaac se redressa.

— Mon Seigneur ne reçoit pas d'ordres. Il en donne. Et il m'a donné l'ordre de venir dans l'île Grande pour enseigner aux pauvres Onas que tous les hommes sont frères et égaux !

Alitol Telen traduisait d'une voix plaintive.

— Makon-auk dit que les hommes ne sont pas frères, parce que chacun doit défendre son terrain de chasse pour ne pas mourir de faim. Il dit encore que les hommes ne sont pas égaux, parce que les uns sont nés forts et les autres faibles, et le Pasteur ne pourra rien changer à cela...

Le Jon ajouta quelques paroles puis disparut avec la brusquerie surnaturelle qui avait présidé à son entrée. — Il a dit que le Pasteur aurait été tué par les flèches s'il n'avait pas été le mari d'Alitol Telen !

Le vent pleurait sur la plage. Le gémissement de la femme blessée encomrait la pièce étroite. Les hurlements des pleureuses conduisaient le deuil des guerriers tombés pour la défense des droits millénaires des Onas du sud. Dans la pièce voisine le nouveau-né d'Alitol Telen vagissait.

\*

Le vent du Horn s'arrêtait au seuil de la cabane pour écouter les cris de colère de Jorg Stanley Mac Isaac. Puis il repartait à la poursuite du sable, de la neige, des vagues, dès que le bébé se rendormait dans son berceau en suçant son pouce. Alitol Telen reprenait son travail. Accroupie sur ses jarrets à la manière indigène elle fabriquait un instrument de bois.

— On dirait une petite échelle, murmurait le Pasteur. Que voulez-vous faire de ceci ?

La femme tourna vers le missionnaire son visage de statue.

— C'est « Tahalsh » le berceau en usage dans nos familles.

— Mais vous en avez un, pourquoi vous donner cette peine Tellenika ?

Alitol Telen risqua un sourire.

— Ces berceaux anglais sont tellement peu pratiques !

Elle avait choisi deux baguettes flexibles de soixante centimètres et les avait assemblées par des traverses rondes un peu moins souples que l'osier. Toutes ligatures faites avec du tendon de « guanaco », l'ensemble présentait l'aspect d'une petite échelle aux montants légèrement arqués.

— Que le Pasteur me laisse terminer, je lui montrerai les avantages de « Tahalsh ».

Alitol Telen posait alors une peau de jeune « guanaco », au poil presque aussi suave que le duvet de cygne, sur la claie dont les montants se terminaient en pointes aiguisées et durcies au feu. Elle installait Jorg Stanley Mac Isaac sur ce petit matelas et l'assujettissait par une longue bande en cuir de loutre.

— Le Pasteur peut constater que j’emporte ainsi mon fils sur le dos sans fatigue ni difficulté...

Elle montrait la manière de suspendre « Tahalsh » aux épaules par deux courroies. D’une simple pression Alitol Telen enfonçait les montants de la petite échelle dans le sol de terre battue. « Tahalsh » planté suivant un angle plus ou moins prononcé, l’enfant reposait comme dans un fauteuil articulé.

Duncan Mac Isaac se penchait sur le curieux instrument si bien adapté à la vie des primitifs.

— J’ai fabriqué un « Tahalsh » car j’ai pensé que le Pasteur allait bientôt repartir vers la terre intérieure et la grande forêt du sud ?

Mac Isaac hocha la tête.

— Je n’ai pas l’intention de repartir, Tellenika. J’ai trop de travail à Rio Grande. Et d’ailleurs, même si nous repartons...

Alitol Telen penchait sur son fils un visage rayonnant d’amour contenu.

— Le Pasteur doit-il prendre mon fils à l’âge de quatorze ans comme il est d’usage dans nos familles, ou me le laisser pour toujours ?

Mac Isaac hocha la tête négativement.

— Jorg sera élevé en Angleterre, comme Barbara !

Le visage d’Alitol Telen reprit sa dureté de masque. Elle reposa le bébé dans son berceau de bois blanc. De ses yeux clairs elle soutenait le regard de Mac Isaac.

— La femme du Pasteur a perdu sa fille mais elle veut garder son fils.

Mac Isaac donna un coup de poing sur la table.

— Vous êtes folle ! Vous croyez que je vais laisser grandir Jorg parmi vos sauvages ! Permettre à vos femmes de lui remplir la tête de superstitions imbéciles ! Je vais lui enseigner le tir à l’arc, peut-être ? Ou la construction des « toldos » ?

Il se radoucit brusquement.

— Il sera chrétien avant tout, ma pauvre Tellenika !

Il contemplait la femme indigène d’un œil attendri.

Puis il se radoucit brusquement et murmura en espagnol.

— *Mujeres desgraciadas, que Dios las ayuda !...* Que Dieu aide les malheureuses femmes... Ecoutez bien, Tellenika ! Vos légendes sataniques prétendent que dans la nuit des temps les femmes Onas maintenaient les hommes en esclavage ! Elles conservaient entre elles le secret de cette puissance. Puis le secret fut découvert, les femmes massacrées. Cinq échappèrent en se réincarnant en étoile, canard blanc et autres balivernes...

Aujourd'hui, ce sont les hommes qui vous maintiennent en esclavage... Essayez de vous souvenir de votre enfance, Tellenika. Vous avez vu surgir dans la nuit, au milieu des tourbillons du vent, autour des « toldos » des fantômes qui poussaient des cris affreux. Ces cris vous glaçaient d'effroi parce que votre père vous enseignait que des esprits surnaturels reviennent pour enlever les femmes qui désobéissent à leur maître. Or, ces esprits n'étaient rien d'autre que votre propre frère, votre père lui-même ou vos cousins et voici pourquoi : il fallait entretenir en vous la crainte ancestrale pour que vous soyez prête à subir les volontés les plus cruelles de vos parents et plus tard de votre mari...

Le Pasteur parlait d'une voix douce... Grâce à Calafate il avait découvert le secret du Klocketem. Il voulait libérer Tellenika de la superstition. Expliquer pourquoi l'enfant mâle est abandonné à la dictature des femmes jusqu'à l'âge de quatorze ans et repris ensuite par les guerriers... C'est alors qu'il est envoyé seul dans la forêt, à la recherche du bois pour les arcs et les flèches... Il entend des cris affreux. Il aperçoit des fantômes blancs glissant entre les troncs... Il revient vers les femmes plein d'épouvante et confirme ainsi les manifestations antérieures du surnaturel... Mais il doit repartir, jour après jour, affronter des terreurs nouvelles...

Quand le Jon a jugé que le jeune garçon était suffisamment endurci les guerriers le séquestrent pendant trois jours. Rien à manger. Rien à boire. Et le Jon vient enfin lui annoncer qu'il va être Klocketem, c'est-à-dire initié en tant qu'homme adulte et libéré de la tyrannie des femmes. Il reçoit des conseils qui sont des règles de conduite pour la vie. Il sera généreux avec les amis, charitable pour les vieux. Il ne pardonnera jamais les offenses et se vengera toujours, dans n'importe quelle circonstance et par n'importe quel moyen. Il aura le droit d'être tendre avec les femmes, mais jamais celui de leur révéler ses pensées intimes car elles pourraient ainsi retrouver le pouvoir qu'elles possédaient dans le passé...

Le troisième jour, les guerriers déguisés qui représentent les personnages surnaturels de la Terre des Feux se réunissent sur le Jaïnd, une clairière secrète au fond de la forêt. Et voici qu'apparaît Hashe l'esprit de l'arbre sec. Il a une couleur rouge sombre. Voici Quemanta l'esprit de l'arbre vivant, fils d'un arbre en pleine force. C'est un esprit inoffensif mais que cependant les femmes craignent beaucoup. Short est l'esprit des pierres blanches. Son arme favorite est un bâton avec lequel il tue ses ennemis. Jachai est l'esprit des pierres noires des grottes obscures. Le plus redouté. Oleming, l'esprit

du ciel, s'en va peint de taches rouges et blanches. C'est un grand médecin. Il soigne les horribles blessures faites par Short... L'esprit Yose est toujours en marche à travers les forêts. Il ramasse inlassablement du bois pour faire un feu qu'il n'allume jamais. Mehr est l'ombre de la mort qui hante aussi les forêts. La femme de Short, Jalpen est vêtue de blanc car c'est l'esprit des nuages. C'est elle qui s'empare des femmes qui essayent de surprendre le secret du Klocketem. Elle les emporte dans les nuages et laisse retomber leurs os bien nettoyés le lendemain.

Mis en présence de tous ces esprits le jeune homme reste frappé de terreur. C'est l'instant que choisit le Jon pour lui révéler le secret de l'ancienne domination des femmes et le nouveau secret des hommes. Il promet de le conserver et de ne jamais le révéler, surtout à une femme, sous peine de mort... Voilà pourquoi Alitol Telen ignorait ces choses !...

Après l'initiation commence pour le jeune Ona la vie de Klocketem. Pendant deux ans il devra réaliser de longs voyages, chasser seul, manger peu, et jamais de viande grasse, en un mot se mortifier pour devenir digne d'être considéré comme un homme. C'est dans cette période de sa vie qu'il apprend à supporter l'épreuve du feu. Sans qu'il puisse s'en rendre compte, il est étroitement surveillé par les anciens qui vérifient s'il ne communique pas le secret à quelque femme... Le Pasteur ne veut pas que Jorg Stanley Mac Isaac devienne un jour Klocketem ! Car si la loi de Klocketem enseigne la tendresse pour la femme, le respect des parents (un étrange respect d'ailleurs qui autorise la strangulation *in articulo mortis*) elle prévoit la vengeance des offenses par tous les moyens, s'élevant ainsi contre le plus grand principe de la religion chrétienne !...

— Tellenika voudra-t-elle m'aider à révéler toutes ces supercheries aux femmes de sa race ?

Alitol Telen ne répond rien. Mac Isaac pense que l'éternel féminin assurera mieux qu'il ne pourrait le faire lui-même la diffusion du secret.

— Tellenika comprend-elle la nécessité d'envoyer Jorg en Angleterre ?

Alitol Telen garde le silence. Son regard a cessé d'être dur et direct. Il prend cette acuité oblique que Mac Isaac connaît bien et qui, chez les trois peuples ona, yaghan et alakaloufe, traduit la méfiance et annonce l'embuscade. Le Pasteur comprend qu'il est temps d'agir et passe dans la pièce voisine pour écrire à Elisabeth Neil.

*Estancia Gloria de Dios*  
décembre 1880.

Très chère Elisabeth,

« Quelques nouvelles de la mission. Les Onas m'ont enfermé dans ce cercle de forces magiques dont je vous parlais dans ma dernière lettre. J'écrase en marchant l'esprit des petites pierres blanches. La lune nouvelle est une femme indigène qui cherche à grossir en dévorant les bébés. Le héros Kuanip est devenu l'étoile polaire, avec sa femme et ses enfants il forme la Croix du sud qui veille sur mes insomnies. Il est difficile de conserver une claire notion des choses spirituelles dans cette ambiance, et plus difficile encore de faire pénétrer la lumière dans ces cerveaux primitifs encombrés par ce fatras d'idoles telluriques dont les ambitions surnaturelles sont heureusement limitées ! J'adapte ma dialectique sans transiger sur l'essentiel des dix Commandements. Je cherche à détruire ces faux dieux qui trébuchent au seuil de l'éternité, les traditions barbares, les tabous sociaux qui maintiennent la femme en esclavage, et les clans en état de guerre.

Trois baptêmes en cinq ans ! Les Pasteurs à mains blanches de Bristol, peuvent sourire ! Ils ne travaillent pas dans le cadre d'une préhistoire ressuscitée. Je connais le prix de ces adhésions à notre sainte Eglise... Même en tolérant une certaine élasticité dans l'exécution des promesses un grand pas est fait vers la soumission aux saintes Ecritures puisqu'il est dit : « Malheur au monde à cause des scandales ! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! MATTHIEU, XVIII, 7. »...Je vais renvoyer ces trois prosélytes dans le sud afin qu'en reprenant la vie nomade ils entrent en contact avec d'autres familles et, par la vertu de leur exemple, les conduisent au Seigneur.

Je n'ai pas eu le temps de vous écrire depuis ma visite à Ushuaia et mon escale aux Falklands. La mission du Beagle se meurt ravagée par les épidémies. Jésus Fernandez assisté de son admirable femme venue le rejoindre se prodigue pour alléger les souffrances des Yaghans et Alakaloufes. Le nombre des conversions est maintenant très élevé. Pas un indigène ne quitte cette vallée de larmes démunie des saintes lumières. Ils sont devenus exemplaires dans l'art de mourir chrétiennement.

Je me suis arrêté plusieurs semaines à Port Stanley. J'ai donc présenté là-bas mes devoirs au Révérend John Stirling, mon collaborateur de tant d'années héroïques, devenu mon supérieur hiérarchique par un de ces caprices dont le destin est coutumier. Je n'en conçois aucune amertume, douce Elisabeth. A Dieu seul la gloire ! Et même si John Stirling a beaucoup intrigué contre moi selon vos informations, je dois me réjouir plutôt que me plaindre. Le fruit de ses intrigues est amer. Il illustre la parole : « La voie des méchants est comme l'obscurité ; ils ne voient point ce qui les fera tomber. *Proverbes*, IV, 19. » Il a bien obtenu ce qui m'avait été promis par le Révérendissime Tomas Bartlett, mais non la juridiction ecclésiastique anglaise dont il rêvait... Le voici revenu au pays de la tempête éternelle qu'il ne peut plus supporter. Quand je le vois sursauter aux clameurs du Horn, j'ai bien envie de sourire et de rendre grâce au Seigneur dont les desseins sont impénétrables ! Il se prend tout à fait au sérieux, pontifie légèrement et... prise ! A seule fin sans doute d'exhiber une tabatière ayant appartenu au grand empereur Napoléon et que des amis lui ont rapportée de Sainte-Hélène ! Pauvre Stirling !

Je suis resté plusieurs semaines à Port Stanley, non pour écouter les conseils du petit Révérend, mais pour la délivrance d'Alitol Telen. Suivant la coutume établie dans nos missions l'enfant a reçu le nom de baptême du lieu où il est né. Jorg Stanley Mac Isaac aura bientôt quatorze mois. Il me faut songer à son avenir chrétien. Je rencontre à ce sujet une violente opposition de ma femme. Douce et soumise jusqu'alors elle devient furieuse quand je parle de lui enlever son fils pour en faire un honorable citoyen du Royaume-Uni. Elle jouit de puissantes complicités parmi ce peuple ona dont elle est la reine. J'ai peur qu'elle ne réussisse à m'enlever Jorg que je ne pourrais jamais plus retrouver dans la grande forêt ou les montagnes du sud. En conséquence, j'ai décidé de brusquer les événements... La famille Bartlett regagne l'Angleterre. Leur navire doit faire escale à Magellan le mois prochain. Je confie Jorg à Mme Bartlett qui le conduira directement à Ashley Down !

Vous voici la mère adoptive de deux enfants, douce Elisabeth ! Vous allez veiller avec la même sollicitude sur Jorg que sur Barbara... Je sais que votre fragilité n'est qu'apparente, que votre langueur dissimule une énergie qui puise son eau aux fontaines du Seigneur. Et je n'en veux pour témoignage que vos inquiétudes au sujet de Barbara ! Soyez ferme plus que jamais, Elisabeth ! Barbara atteint l'âge dangereux où la femme se cherche à travers

la fillette. Evitez-lui toutes les occasions de succomber à la tentation. Qu'elle aille toujours et partout en tablier noir, chaussée de gros souliers, ses cheveux qu'elle a dites-vous plus beaux que ceux de sa mère tirés en bandeaux strictement dissimulés par un bonnet. N'oubliez pas que, selon l'Epître à Timothée : « Ce ne fut pas Adam qui fut séduit ; mais la femme, ayant été séduite, fut cause de la transgression, II, 14... »

« Ne négligez jamais la puissance de la prière, Elisabeth. Ma fille doit beaucoup prier. Elle doit lire la sainte Bible à genoux, car ceci fortifie la Foi. Si elle montre peu d'inclination pour les exercices spirituels, employez la contrainte. Soyez dure, Elisabeth ! Allez jusqu'aux extrêmes limites. Si l'on vous accuse d'être cruelle laissez murmurer autour de vous. Il n'est pas de cruauté plus cruelle que l'erreur !

Suivez strictement mes conseils, Elisabeth, car je dispose de peu de temps pour vous les rappeler. Je suis très absorbé par le montage des bâtiments de l'estancia, la mise en place des machines et des « alambres ». Malgré ces multiples soucis le doux souvenir de votre dernière lettre ne me quitte point. La tendre musique du *Cantique des Cantiques* chante dans mon cœur, malgré le vent du Horn, avec son aide peut-être puisqu'il est complice de ma solitude. Cette solitude se renforce. Elle est maintenant conjugale depuis que j'ai décidé de retirer Jorg à sa mère. Je pense à vous... « J'ai cherché durant les nuits sur ma couche... »

« Moi aussi, je persiste à rêver d'un avenir où se rassembleraient nos solitudes ! Dans le contrat que j'ai fait dresser pour la création de la « Sociedad ganadera del Rio Grande », je vous ai attribué 49 % des actions. Je travaille avec plus de fièvre quand je pense que dans la pire des éventualités, j'assure l'aisance de vos vieux jours ! Pour l'instant il est vrai ma trésorerie est plus étriquée que jamais. J'ai 4 000 £ de dettes, mais j'espère rembourser Brunswick-Mendez bien avant 1884 et déjouer ainsi ses précautions d'usurier. J'ai foi dans l'avenir du mouton en Terre des Feux. Mes reproducteurs de Cheviott sont arrivés. Les machines seront bientôt en place. Mes Onas vont cesser de vivre dans une coupable oisiveté.

Mon cœur se charge de tendresse en pensant à tout ce que votre vie me témoigne de fidélité, et il rajeunit jusqu'à devenir celui du tout petit enfant que je reste en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour Son Service et Sa sainte Gloire !

Votre

Duncan MAC ISAAC. Past. »

\*

Le missionnaire attendit pendant trois mois qu'Alitol Telen eût révélé par ses bavardages le secret du Klocketem aux femmes de la « reduccion ». Il la faisait suivre par Calafate. Elle allait suivant son habitude de la maison du maître maintenant terminée, confortable avec ses quatre pièces, jusqu'aux « toldos » dressés par les familles de Kakenchow. Elle n'échangeait que de brèves paroles, surtout avec les enfants. Depuis le départ de Jorg Stanley, Mac Isaac la surprenait berçant des poupées de chiffon, chantant à mi-voix d'étranges mélodies nostalgiques. Elle exécutait toujours les ordres, mais avec une attitude si glaciale, de telles réticences que Mac Isaac concevait des craintes pour l'avenir. Il surprenait dans les yeux décolorés des éclairs de haine sauvage et d'obscur défis. Maîtresse du secret qui libérait les femmes onas, Alitol Telen le conservait pour elle dans les profondeurs de son âme sombre.

L'été mélancolique et bref allait s'achever. Le ciel devenait plus pâle que les magnolias de Kakenchow. L'air déjà aiguisé s'affûtait mieux que le fil d'un rasoir. L'océan prenait une teinte d'ardoise délavée par les pluies. Le sable blanc alimentait les « poudreries ». Angelo Magnani, le nouveau catéchiste, frissonnait rien qu'en entendant prononcer le mot hiver. Le vent. Le ciel pâle. L'océan gris. Les tourbillons de sable. Et dans cette symphonie barbare, le chant des marteaux clouant les dernières tôles de *Gloria de Dios* contre les futures tempêtes. Alitol Telen ne parlait toujours pas.

Un matin d'avril, Duncan Mac Isaac se décida à porter un coup décisif contre la superstition. Il rassembla les hommes loin de la « reduccion », sous la surveillance du catéchiste. Puis, avec l'aide de Calafate il révéla aux femmes onas le secret du Klocketem.



## V

Le vent du Horn luttait contre les cavaliers. Il nouait sa poussière autour des bottes de Mac Isaac. Il cherchait à désarçonner le Pasteur moins bien assuré sur la selle anglaise que Calafate enfoncé dans la selle « criolla ». Mac Isaac montait en selle anglaise. Le contact d'une selle « criolla » l'écœurait depuis qu'il possédait 30 000 moutons.

Le désert austral apparaissait gravé sur une plaque d'acier bleui. Mac Isaac galopait contre le vent, cheveux bouleversés oreilles mordues par le froid malgré le soleil de janvier dans le ciel pâle. Calafate suivait le maître de *Gloria de Dios*. Cette course des bêtes contre le vent du Horn multipliée par la vitesse de l'ouragan éternel — 30 kilomètres-heure, plus 80 kilomètres-heure — donnait aux cavaliers la sensation d'une chevauchée vertigineuse. A hauteur de l'étrier droit l'« alambre » courait plus vite que les fils télégraphiques le long du rapide d'Edimbourg. Le sextuple réseau de fil de fer séparait l'immensité verte et bleue de *Gloria de Dios* des 300 000 hectares de « *Southern Cross* » annexés, clôturés et aménagés en un an par Brunswick-Mendez, que la foudroyante réussite du missionnaire avait éclairé sur l'avenir du « ganado lanare » dans l'île Grande... *First Pionnier* — *La Estrella* — *Parvenir lanare* — *Wind alone Wind*... Les estancias se multipliaient, plus vastes que des comtés britanniques !

Mac Isaac écoutait sonner dans ses fontes le pistolet Mauser et la bouteille de whisky. Il surveillait la course de l'« alambre » du coin de l'œil. Il rencontrait de temps à autre un gardien ona et criait au passage :

— Rien à signaler ?

— *Nada, capitan* Bueno !

Les chevaux redoublaient d'ardeur, excités par la résistance du vent. L'Indien disparaissait dans la poussière. Huit factionnaires doublés par huit suppléants surveillaient l'« alambre » jour et nuit, contrôlant chacun trois kilomètres de clôture, dormant sur place enveloppés dans leur cape de « guanaco », rendant compte chaque jour à midi par un système de relais de l'état des fils de fer... Aucun ennemi ne menaçait *Gloria de Dios* devenue centre de la vie ona dans l'île Grande, mais le vent qui lançait des pierres dans ses jours de colère, les hardes de « guanacos » les « tuco-tuco » qui

déchaussaient les poteaux, la rouille produite par l'air marin attaquaient l'« alambre », c'est-à-dire la vie même de l'estancia... Les troupeaux se multipliaient bibliquement. Il suffisait d'abandonner dans le désert une centaine de brebis avec leurs béliers, pour retrouver un océan de moutons quelques années plus tard. L'important, c'était précisément de retrouver les bêtes deux fois l'an, une fois pour les plonger dans un bain arsenical, une fois pour les tondre. Abandonné en rase campagne le mouton migrateur se retrouvait en peu de temps sur les bords du détroit de Magellan ou dans la Cordillère Darwin... D'où les « alambres », ces centaines de milliers de kilomètres de fil de fer qui divisaient la Patagonie, et maintenant la Terre des Feux, de leur géométrie invisible...

Le missionnaire pénétra dans le « bois du guanaco fou », limite sud de ses domaines. La course du cheval fracassait les petites branches. Calafate croyait entendre gémir Hashe, l'esprit de l'arbre sec qui s'enfuyait en poussant des cris semblables à ceux du Cuju-cuju. Ils atteignirent l'angle extrême. Ici, l'« alambre » reprenait sa course en direction de l'océan. Le « peon » Komapiol buvait son maté accroupi sur ses jarrets, les paupières refermées sur ses yeux noirs.

Mac Isaac mit pied à terre. Il porta les mains au-dessus de la ceinture, poussa un gémissement, ouvrit une fonte, but une rasade de whisky... La brûlure de l'alcool calmait pour quelques minutes celle du feu qui le rongait. Les premières atteintes du mal s'étaient révélées en 1881, quatre ans plus tôt. Lui qui avait toujours dominé les maladies, y compris la scepticémie provoquée par les fatigues du raid vers Kakenchow, n'arrivait pas à vaincre cette étrange douleur apparue trois mois après le départ de son fils. Il venait de révéler aux femmes le secret du Klocketem. Alitol Telen avait demandé la permission d'accompagner Makon-auk dans un voyage vers le sud. Il n'avait pas refusé. Un bref retour à la vie primitive pouvait faire oublier la perte de l'enfant. Elle rentrait quelques mois plus tard. Aussitôt, il avait commencé de souffrir... Pas une grande douleur, une sorte de cuisson, un charbon posé quelque part sur sa chair. En 1882, la brûlure se localisait dans l'intestin. En 1883, dans les reins. En 1884, dans la poitrine. Il respirait normalement. Il ne toussait pas. Il brûlait à petit feu. Il avait perdu vingt livres en quatre ans ! Maintenant les muscles de ses cuisses manquaient de force pour conserver l'assiette à cheval. Il devrait bientôt se faire conduire en « wiski » pour surveiller sa clôture...

Mac Isaac commanda au « peon » Komapiol d'ouvrir la barrière. Il se remit en selle et sortit de l'estancia. Il allait rendre visite à son voisin Brunswick-Mendez. Ils s'étaient liés d'amitié en 1884, lorsque toute dette soldée Brunswick-Mendez avait traité le Pasteur de « vieille canaille » avec le désir de rendre hommage à *l'alter ego* en grandes entreprises économiques. Puis, il avait marché sur ses traces avec la vitesse surnaturelle que lui permettait son immense fortune. Trois cent mille hectares c« alambrés » en six mois. Des centaines d'ouvriers. Une route ouverte depuis la côte. Des tondeuses ultramodernes. Un village édifié en un an avec, au centre, la résidence du seigneur de « *Southern-Cross* ».

Mac Isaac passa devant la « contaduria » l'atelier de mécanique, l'atelier des charpentiers, la maison du « capataz »<sup>34</sup>, le hangar à tonte, tous bâtiments reliés entre eux par des allées gravillonnées bordées de briques rouges. Des claies de bois dressées contre le Horn mugissant protégeaient la maison du maître. A leur pied : des parterres de fleurs, du gazon anglais.

Le Pasteur jeta la bride au majordome, ce géant au visage cramoisi qui l'avait introduit dans la maison de Magellan.

— *Como te vas, chancho colorado ?*

L'homme qui répondait au surnom de « cochon rose » accorda au missionnaire un sourire épais et cruel.

— Tu es habillé comme à la cour d'Angleterre !

Mac Isaac admirait la livrée bleue, les bas blancs, les souliers vernis à boucle d'argent. Il pénétra dans le salon chargé d'ombre. Brunswick-Mendez plaquait quelques accords sur un des trois pianos. Il demanda sans tourner la tête :

— Comment va la vieille canaille ?

— Mal, répondit Mac Isaac en se frottant l'estomac.

Brunswick-Mendez attaquait la *Fugue en ré mineur* de Bach.

Mac Isaac assis restait droit, les pieds ramenés sous la chaise dans la position d'un solliciteur.

Le vent redoublait de violence. Il lançait des pierres contre les volets clos des fenêtres. Il s'arrêtait. Revenait en rasant les parois de bois. Poussait les plaintes d'un animal blessé. Brunswick-Mendez plaqua trois accords violents et cria :

— Assez ! ! ! Assez ! ! !... Paddy, faites taire ce vent !

Agile et silencieux, vêtu de l'ombre blanche de sa livrée d'été, le domestique Paddy apparut au seuil de la porte.

Brunswick-Mendez passait une main fatiguée sur ses yeux.

Paddy allumait les soixante-quatre bougies des lustres et appliques. L'armateur et le missionnaire plongeaient dans un aquarium de lumière blonde. Long silence, à peine troublé par la fuite de Paddy qui s'en allait sur la pointe des pieds chasser le vent... Mac Isaac considérait avec ironie l'homme aux favoris blancs.

— Et vous en êtes là... au bout de treize mois seulement ? Il y a trente-cinq ans que ça dure pour moi.

Brunswick-Mendez s'avança vers le Pasteur.

— Mais la vieille canaille est aussi mal en point que le vieux brigand ! Il a mauvaise mine, le missionnaire ! Ses sales Indiens l'ont empoisonné ! Bien fait d'ailleurs !

Le vent noua ses colères autour de l'estancia. Un fracas de tôles et de planches frappées par la grêle de cailloux emplit le crépuscule.

— Mac... je ne voudrais pas mourir ici !

— La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, répondit Mac Isaac.

Le vent. La nuit bleue aux reflets d'acier. Soixante-quatre bougies veillant sur la solitude funèbre de deux hommes.

— Si le Seigneur a d'avance préparé ma tombe en Terre des Feux que sa volonté s'accomplisse, reprend Mac Isaac. Mais vous ? Pourquoi ne pas repartir tant qu'il est temps ?

— Vous êtes un homme libre ! répond l'armateur. Je suis comme mes bateaux, un forçat travaillant sur l'océan de la fortune et comme eux jusqu'à l'heure de la « perte totale »...

Brunswick-Mendez poussa un nouveau soupir.

Le vent. La plainte des pompes éoliennes maltraitées.

— Et vos sauvages ?

— Beaucoup de maladies depuis qu'ils couchent dans les dortoirs de l'estancia. Comme à Ushuaia. Ils toussent. Ils ont la fièvre.

— Bien fait ! Ils crèveront tous, grâce à votre bêtise d'Ecossais têtard. Un beau service que vous rendez aux estancieros ! Je vous ai dit mille fois qu'enfermer des vagabonds c'était les condamner à mort. Vous êtes un bienfaiteur de l'humanité !... Ils crèveront, et le plus tôt sera le mieux ! Car... enfin, vous nous faites une concurrence déloyale ! Vous prenez le Seigneur pour un « crimps »<sup>35</sup>... Il vous livre de la main-d'œuvre à bon marché. Tandis que nous...

— Mais je paye mes Indiens !

— Mal !

Mac Isaac détourna le cours de la conversation. Il désigna les trois pianos dont l'érable et l'acajou rayonnaient sous la clarté blonde.

— Un Erard... un Steinway... un Gaveau... de beaux instruments ! Pourquoi trois ?

— Ce sont mes armes... contre l'ennemi ! Ecoutez ! ! !

Le vent du Horn ravageait la nuit. Il reprenait sa vitesse brisée par la Cordillère Darwin sur ces terres de l'île Grande à peine ondulées. Il allait aborder la Patagonie australe où s'épanouirait enfin toute sa puissance. Il irait mourir aux portes de Buenos-Aires dans un dernier hoquet de « pampero ».

Le domestique vêtu d'ombre blanche vint annoncer :

— Monsieur est servi !

Ils passèrent dans la salle à manger dont les extrémités se perdaient dans la pénombre. Ils s'installèrent à chacune des extrémités de la table de huit mètres. Mac Isaac pencha vers la nappe son visage émacié...

*Seigneur Jésus sois notre hôte...*

*Bénis la nourriture que nous allons prendre...*

*Pour ta Gloire et pour ton saint Service...*

La nuit. Le vent. Un domestique vêtu d'ombre blanche.

\*

Mac Isaac avait révélé le secret du Klocketem en avril 1881. Pesant tous les risques mais ne prenant en considération que la vie future des Onas, il s'était décidé après avoir trouvé dans les saintes Ecritures sa justification supérieure :

« Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division. Car désormais ils seront cinq dans une maison, divisés, trois contre deux, et deux contre trois. Le père sera en division avec le fils, et le fils avec le père ; la mère avec la fille, et la fille avec la mère... » SAINT Luc, XII, 51, 53.

Rien ne parut changé durant l'hiver de 1881. La révolte éclata dans les « toldos » au mois d'octobre. Elle commença par une sorte de grève. Les guerriers convertis en travailleurs de l'estancia trouvaient en rentrant le soir

leurs feux éteints, la viande crue, les femmes rassemblées autour d'un foyer gigantesque qu'elles allumaient pour leur propre compte. Elles dansaient en poussant des cris hostiles dans la direction des mâles. Le ton s'élevait. Aux cris succédaient les menaces. Les unes essayaient de fabriquer des arcs, les autres des flèches. Elles s'affublaient des peaux de « guanaco » peintes qui représentaient Hashe l'esprit de l'arbre sec, Short l'esprit des pierres blanches, Jalpen l'esprit des nuages et Mehr l'ombre de la mort.

Les guerriers réagirent en grands administrateurs. Alarken tua ses trois épouses — Shelchan, Oulhaïke, Koshtelen — à coups de flèches. Kueka étrangla sa femme Kattr et Yavaixon sa grand-mère. On-son jeta Kalen dans la mer et la repoussa du rivage jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Kan-maar étrangla sa femme. Haïke jeta la sienne dans un puits de l'estancia. Koïpar... Mac Isaac fut obligé d'armer Calafate, Angelo Magnani, ses ouvriers chiliens, et de cerner la « reduccion » pour arrêter le massacre. Il saisit les arcs, les flèches, les couteaux et concentra les femmes initiées dans un bâtiment.

Le vent ne cessa plus de gémir autour de ce monastère de recluses, gardé nuit et jour par deux anciens policiers de Magellan que le Pasteur prit à son service. Durant l'année 1882 les « peones » onas essayèrent de vivre seuls dans les « toldos », allumant leur feu, grillant leur viande, préparant leur maté après le travail du jour. Puis ils se lassèrent. Les uns reprirent la route de la terre intérieure, les autres acceptèrent de loger dans les dortoirs de l'estancia, manger à la cantine tenue par un aventurier de Rio Gallegos. La toux. La fièvre. Les premiers malades. Mac Isaac construisit une infirmerie.

En 1884, une moitié des femmes recluses avait été rappelée au Seigneur. Mac Isaac agrandit le cimetière au sommet des dunes. Les croix blanches profilèrent leurs silhouettes sur le ciel d'acier où le vent du Horn poursuivait les nuages échappés aux grandes tempêtes antarctiques. En 1885, le Pasteur fit dresser une croix monumentale surmontée d'un fanal. Les cap-horniers qui taillaient de la route vers le sud apercevaient la nuit ce feu qui leur permettait d'établir un relèvement.

Makon-auk reparut à la tête d'un groupe de familles en juin 1886. Ils venaient de Kakenchow, la mer intérieure. Ils étaient las, affamés. La neige couvrait le pays. Ils remirent leurs armes au policier de garde selon l'usage établi depuis la révolte des femmes. La surveillance des recluses fut renforcée. Le moindre contact entre les initiées au secret du Klocketem et les épouses nomades pouvait détruire le fragile équilibre que le Pasteur

maintenait dans l'île Grande. Makon-auk dévisageait le maître de *Gloria de Dios* avec une curiosité amusée. Il disait à Calafate :

— Le Pasteur est devenu « guanaco » maigre ! S'il battait sa femme il serait de nouveau « guanaco » gras...

Alitol Telen contemplait le Jon avec une étrange et terrible espérance au fond des yeux.

— Le Dieu des hommes blancs abandonne le Pasteur, mais l'Etre Grand protège Makon-auk !

Il faisait jouer ses muscles formidables et souriait.

— Toutes les femmes que le *capitan Bueno* a tuées ont rejoint Tano, l'esprit de la Terre. Tano a besoin de quelques hivers encore pour détruire le Pasteur !

Makon-auk montrait la Croix monumentale qui dominait les falaises.

— Le Pasteur a déjà construit son « toldo » chez Mehr, l'ombre de la mort ? Les hommes blancs sont des hommes sages !

Mac Isaac haussait les épaules et distribuait des galettes, de la viande, du café, des vêtements et des chaussures. Puis, le Jon demanda à visiter l'infirmerie.

Ils remontèrent vers le pied des falaises où les bâtiments hospitaliers s'abritaient contre le vent. Mac Isaac se pencha vers Calafate.

— Demande au Jon s'il a des nouvelles de mes prosélytes, Juan Karkemanen Almirantazgo, Casimiro Yaask Sur et Julio Chai ton Sarmiento que j'ai renvoyés dans le sud voici quatre ans.

Il murmurait pour lui-même : « C'est étonnant ! Des hommes qui avaient montré tellement de bonne volonté pour recevoir le baptême. Pourquoi ne sont-ils pas revenus ? »

Calafate traduisait. Le vent modelait la neige sur leurs pas.

— Makon-auk dit qu'il n'a pas de nouvelles de Chaiton et de Yaask.

— Et Karkemanen ?

Karkemanen avait été tué en 1882 près de Tehish, le cap San Paulo, dans une embuscade tendue par les Onas de l'extrême-sud. L'homme qui avait promis de respecter ses femmes avait tenu son serment. Au cours d'un voyage, au lieu de marcher en tête portant seulement l'arc et les flèches selon l'usage, il venait en quatrième position, derrière les trois femmes, chargé du « toldo », de la literie, des ustensiles et de deux « guanacos » frais, ses armes liées sur le fardeau. Les femmes n'avaient pu que donner l'alarme. Karkemanen était tombé criblé de flèches. Sans combat.

— Et les femmes ? demanda Mac Isaac.

— Butin de guerre. Emmenées en esclavage...

Le missionnaire dessina dans l'air glacé un geste d'impuissance. Puis, il pénétra dans l'infirmerie. Trois hommes allongés sur des paillasses. La toux déchirant les poitrines. La fièvre qui fardait les joues maigres. « C'est comme à Ushuaia, murmurait Mac Isaac, ils ont l'air d'être en bonne santé. Ils prennent froid. Ils toussent. La fièvre monte, et ils sont rappelés au Seigneur. Mon Dieu, aie pitié de ces pauvres gens ! »

Makon-auk contemplait les trois hommes. Hostelen. Kan-maar. Haiké. Ils étaient venus avec la première migration. Le Jon se pencha successivement sur les trois Onas en leur parlant à voix basse. Il se tourna vers Calafate.

— Fais savoir au « guanaco » maigre que si le Dieu boiteux ne peut rien pour mes frères, moi j'ai le pouvoir de sauver ces deux-là...

Il désignait Hostelen et Kan-maar.

— Et l'autre ? demanda Mac Isaac.

— Le Jon dit qu'il ne peut rien pour Haiké parce qu'il refuse de quitter l'estancia !

Que fallait-il faire ? Remettre au Jon les deux malades ? Pourquoi pas ?

— Calafate, dis à Makon-auk qu'il peut emmener Hostelen et Kan-maar. Je prierai pour leur guérison.

Makon-auk imposa les mains aux deux malades et leur commanda de se lever. Ils se levèrent. Ils titubaient sur leurs jambes maigres. Des guerriers les soutenaient sous les aisselles. Ils gagnèrent le campement du sorcier.

Le vent forçait et fit pleuvoir sur l'estancia une pluie de petits cailloux. Makon-auk reprit sa marche vers le Sud suivi de toutes les familles nomades. Short l'esprit des pierres blanches se mit en route aux approches de la nuit, armé d'un bâton, à la recherche de victimes. La pluie de cailloux se fit plus drue. Mac Isaac, Calafate, Angelo Magnani et les policiers chiliens s'enfermèrent dans les bâtiments. Le crépuscule terminait son tour du monde et roulait sur l'Atlantique-sud. La neige prenait son visage de grande blessée. Mehr, l'ombre de la mort sortit du bois du « guanaco » fou et s'introduisit dans l'infirmerie. Elle prit l'âme de Haiké. La fièvre cessa de colorer son visage de statue. Jalpen s'annonça par le bruit que fait un albatros en descendant du ciel. Elle se présentait vêtue de blanc car c'était l'esprit des nuages. Elle emporta quelques-unes des femmes qui avaient surpris le secret du Klocketem. Les survivantes attendaient avec terreur au

fond de leur prison le bruit que feraient leurs os bien nettoyés en retombant sur le toit.

Trempé de sueur, plus faible qu'un enfant, Mac Isaac se jeta sur son lit. Il essayait de dormir pour oublier la douleur. L'esprit Yosé se mettait alors à casser du bois dans la cuisine. Il s'installait sur le ventre du Pasteur, auprès de son feu sans flamme. Mac Isaac apercevait à travers le corps de Yosé les mousses embryonnaires, les fougères, les magnolias de la forêt préhistorique...

Dans une clairière « Jaind » réservée à l'initiation des jeunes guerriers : Makon-auk entouré de flammes. Terre des Feux ! Makon-auk entretenait un feu de « coihue ». Alitol Telen se tenait auprès de lui, hiératique, en Euménide fuégienne. Elle surveillait le travail du Jon. Makon-auk pétrissait entre ses mains une argile spéciale. La masse brune prenait la forme d'un buste. Au moyen d'un éclat de pierre emmanché le sorcier sculpta le visage. Il présenta son œuvre à la femme du Pasteur.

— C'est bien lui, murmura Alitol Telen, mettez ce voleur d'enfants au feu ! ! !

Makon-auk posa la statuette sur les braises...

Mac Isaac ressentit une atroce brûlure au creux de l'estomac et s'éveilla en poussant un cri. Personne dans la pièce obscure. Les relents fades de l'humidité. L'activité secrète des rats que son ouïe exercée percevait au-delà du crépitement des cailloux lancés contre les tôles par le vent du Horn. La nuit. Le vent. La solitude glacée.

\*

Au début de l'été suivant Tomas Bartlett rentrait d'un séjour en Angleterre avec sa femme et ses deux enfants. Le *Catalina* les attendait à l'escale de Magellan. Quatre jours plus tard il franchissait les passes, accostait au débarcadère de l'estancia. Appuyé sur deux cannes Mac Isaac accueillit son vieux compagnon des îles Keppel. Tomas Bartlett ne reconnaissait plus le missionnaire brusquement vieilli qui flottait dans la tunique noire, voûté, avec ses joues de parchemin, ses yeux brillants enfoncés dans les orbites. Il essaya de dissimuler sa réaction.

— Alors ? Frère Mac Isaac ? Toujours solide sur le champ de bataille ?

Mais il pensait : « L'invincible missionnaire pourrait bien être rappelé au Seigneur avant mon arrivée à Santiago ! »

— Plus ou moins solide, Frère Bartlett !

Ils cheminaient dans la direction de l'estancia. Le vent soulevait la houle du sable et couvrait leurs traces. Mme Bartlett se frictionnait les tempes à l'eau de Cologne et s'enveloppait le visage dans un voile vert.

— Avez-vous consulté des médecins, Frère Mac Isaac ?

— Au début à Magellan en 1881, il y a six ans. Tout est en ordre dans ma vieille carcasse. Cœur. Foie. Poumons. Intestins. Je ne suis pas malade. Je m'en vais... Nuance !

Tomas Bartlett réfléchissait.

— Vous avez attrapé cette maladie mystérieuse des Indiens dont vous parlez dans vos lettres !

— Autrefois j'en étais persuadé... Puis, j'ai comparé les symptômes ! Chez les Onas, Yaghans ou Alakaloufes, le mal se manifeste d'abord par de petites taches rouges aux commissures des lèvres. Puis, je constate une inflammation des yeux, du nez, de la gorge. Ils ont un visage bouffi, congestionné. Ensuite, apparaissent les frissons, puis des convulsions. La fièvre monte à 39°. Ils se mettent à tousser. Les crachats deviennent purulents. La fièvre monte à 40°. Et ils meurent. L'évolution complète du mal demande quatre à cinq semaines... Ma maladie évolue depuis six ans ! Mon corps est brûlant et je ne fais pas de température. Ma souffrance est vagabonde. J'ai de l'appétit et perds du poids. Il est vrai que l'appétit va en s'amenuisant depuis quelques semaines. Mes forces diminuent. En réalité, je brûle à petit feu. Il n'y a rien à faire. Je calcule que du train dont vont les choses j'en ai encore pour deux ou trois ans...

Tomas Bartlett observait le missionnaire du coin de l'œil et se sentait gêné. Pour créer une diversion il tendit une boîte enveloppée dans un papier rose.

— Quelques cadeaux de Mlle Neil ! Permettez-moi de vous les remettre.

Ils cheminaient entre les bâtiments de l'estancia en pleine activité car c'était l'époque de la « esquila » — la tonte — qui se pratique en été, commençant au mois de novembre en Patagonie centrale, s'achevant au mois de février en Terre des Feux. Tomas Bartlett poussait des cris de surprise.

— Mais votre estancia est beaucoup plus grande que je ne le croyais ! C'est une entreprise industrielle ultramoderne ! Vous allez devenir le Roi du mouton, Frère Isaac !!!

— Il n'est de Roi que l'Etre Grand qui habite le milieu du ciel, je veux dire le Dieu d'Israël... Mes véritables brebis ne me donnent point de laine mais d'amers soucis ! répondit le missionnaire. Permettez-moi de vous indiquer votre chambre, Frère Bartlett...

Les « peones » indiens portaient les valises de cuir du Révérendissime que Mac Isaac installait dans la nouvelle résidence.

— Quel luxe !... Que de dépense !... Suis-je l'hôte de l'estanciro... ou du missionnaire ? demanda Tomas Bartlett en souriant.

— Des deux, Votre Grandeur... l'un s'en va soutenant l'autre... sur deux cannes ! Sans estancia, plus de « reduccion » indigène depuis que le Comité... Vous vous souvenez ?

Tomas Bartlett détourna la conversation.

— J'aimerais bien visiter vos installations !

— Cet après-midi je vous confie à Calafate... Vous m'excuserez de ne pas vous faire les honneurs de la « esquila », je suis vraiment trop fatigué...

Mac Isaac se retira dans sa chambre. La boîte envoyée par Elisabeth Neil contenait une chancelière en velours rouge fourrée d'agneau, et un chemin de table en macramé. Brodé au point de plumetis sur la chancelière : un cœur surmonté par une croix et percé d'une flèche. Sur le chemin de table : des colombes en train de se becqueter. Le missionnaire poussa un soupir, retira ses bottes, fourra ses pieds nus dans la chancelière, essaya de s'assoupir dans son fauteuil de rotin.

Lorsque Tomas Bartlett et Calafate se dirigèrent vers l'atelier de la « esquila », le soleil n'était plus qu'une tache elliptique écrasée sur l'horizon et plus pâle qu'un jaune d'œuf délayé. Ils unirent leurs forces pour ouvrir la porte à contre vent. Elle se referma sur leurs talons, projetée dans son cadre par le ressort invisible du Horn.

L'odeur de la laine non dégraissée les prenait à la gorge. Sur un côté du hangar : 20 000 toisons fraîches s'accumulaient jusqu'au toit. Chaleur de soute. Le suint collait à la laine et dégageait des relents épouvantables. Dans l'angle gauche : le parc intérieur où 2 000 bêtes se bousculaient, luttaient, bêlaient en attendant de passer sous la tondeuse mécanique. Douze conduits formés de planches canalisaient ce fleuve animal vers les tondeuses alignées à deux mètres les unes des autres. Des portes se levant et s'abaissant comme les vannes des canaux d'irrigation réglaient l'écoulement des moutons, chaque ouverture, chaque fermeture correspondant à la tonte d'une bête.

— Combien le Pasteur possède-t-il de moutons ? cria Tomas Bartlett.

— Trente mille actuellement, Mr. Bartlett... Deux têtes à l'hectare au lieu d'une en Patagonie ! L'herbe de la terre intérieure est si riche que *capitan Bueno* espère arriver à trois têtes...

Quand le mouton apparaissait à l'orifice du canal, le « peon » on a l'empoignait par la toison, l'entravait avec un lien de cuir et le jetait sur le flanc... La tondeuse à vapeur crépitait. En deux minutes le mouton se retrouvait nu, exposant sa chair frissonnante de poulet plumé. Chassé par un coup de pied vers l'orifice du canal d'évacuation il se retrouvait en compagnie d'autres bêtes, s'engouffrait avec elles dans un canal collecteur qui débouchait sur la plaine comme un égout. Les moutons prenaient leur course. Ils galopaient pour se réchauffer jusqu'à la nuit, et toute la nuit jusqu'au petit jour ils reformaient avec leurs prunelles d'or des constellations qui donnaient sur la terre sans fond ni forme une réplique aux étoiles du ciel austral...

Les « peones » onas travaillaient. Les torses ruisselaient. Ils émergeaient à peine d'un nuage de poussière où dansaient les brins de laine. Un homme se redressait de temps à autre... Il empoignait une bouteille d'eau, buvait à longs traits avant de saisir une nouvelle bête.

Tomas Bartlett s'arrêta devant On-son.

— Demande à cet Indien s'il est plus heureux depuis qu'il travaille comme un homme civilisé !

On-son répondit à Calafate qu'il était infiniment malheureux et allait repartir vers la Terre intérieure pour chasser et remplacer sa femme morte.

— Très heureux Mr. Bartlett, traduisait Calafate, il gagne beaucoup de pesos ! *Capitan Bueno* donne un salaire de base qui permet de manger à la cantine du « criollo » de Rio Gallegos, et une prime par toison. Plus le « peon » travaille, plus il gagne.

Tomas Bartlett et Calafate s'éloignèrent. On-son les regarda partir, bras ballants, la sueur de sa face tombant goutte à goutte sur le mouton lié à ses pieds. Le « capataz » chilien s'approcha de l'Indien et lui décocha un coup de pied dans les fesses. On-son reprit le travail. Le « capataz » s'éloigna en fredonnant...

— En somme, conclut Tomas Bartlett à la fin du dîner, vous avez immédiatement mis en pratique les théories de Frédéric Winslow Taylor, cet ingénieur américain qui prétend révolutionner l'industrie ? Avec la main-

d'œuvre à bon marché que vous utilisez vous allez réaliser une énorme fortune, Frère Mac Isaac ?

Mac Isaac ne répondait pas.

— Trente mille moutons... bientôt quarante-cinq mille... ces bâtiments... cet atelier... vous devez être déjà très riche ?

Le missionnaire considérait la chancelière de velours rouge dans laquelle il venait d'enfoncer ses pieds.

— Frère Mac Isaac, reprit Tomas Bartlett d'une voix sévère, il est dit dans Luc, chapitre XII, verset dix-septième : « Les terres d'un homme riche avaient rapporté avec abondance ; et il disait en lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens ; puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, et te réjouis. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette même nuit ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il ? »

Mac Isaac étendit ses mains au-dessus de la table et relevant une manche de sa redingote montra son bras décharné...

— Votre Grandeur est cruelle, mais j'ai la conscience en paix. Je respecte les directives que le grand John Wesley adressait aux riches dans son sermon sur l'emploi de l'argent en 1760 : « Gagnez tout ce que vous pouvez. Economisez tout ce que vous pouvez. Donnez tout ce que vous pouvez. »

Tomas Bartlett ne répondit rien. Les deux hommes écoutaient la nuit menaçante. Le fracas du Horn. Comme jadis à la mission d'Ushuaia, quand ils attendaient de mauvaises nouvelles près du feu de « coihue ». Tomas Bartlett murmura :

— J'ai encore une mauvaise nouvelle à vous annoncer, Frère Mac Isaac, Le missionnaire souriait.

— Je n'attends plus rien des Comités anglais... puisque je suis riche... alors ?

Tomas Bartlett fronça le sourcil et passa une main hésitante dans ses cheveux blancs... Il s'agissait de Barbara. Mlle Neil n'avait pas eu le courage de prévenir le missionnaire pensant que dans une lettre on dit trop ou trop peu de choses. Non, Barbara n'était pas morte ! Mac Isaac ne devait pas supposer le pire. Mais elle s'était échappée d'Ashley Down l'année

passée. Elle avait gagné Londres en compagnie d'un jeune homme. Un jeune homme d'une excellente famille de Bristol d'ailleurs. Responsable des enfants jusqu'à leur majorité, le pasteur Muller l'avait fait rechercher par la police. Retrouvée après trois mois de fugue. Ramenée aux orphelinats... C'était tout. L'affaire n'était pas bien grave. Il ne s'agissait après tout que d'un petit scandale... Mlle Neil avait bien du souci. Elle disait avec juste raison que « celui qui a bu boira » !... Elle avait bien essayé de marier Barbara qui venait d'atteindre seize ans. L'honorable famille de Bristol s'était opposée à l'union de leur fils avec une sang-mêlé...

Les épaules ployées, les bras retombant dans une attitude d'impuissance accablée, Mac Isaac murmura... « Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la, et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne<sup>36</sup>. »

Le vent gémissait et s'en allait vers le Nord à la recherche des fiancées de glace perdues.

L'estancia *Gloria de Dios* s'éveilla le lendemain au fracas d'une chevauchée tumultueuse. Une troupe de cavaliers s'engouffrait dans l'avenue centrale. Quatre « caballeros » suivis d'une escorte armée. En tête : Jim Morrison, propriétaire de l'estancia *La Estrella*, botte à botte avec Ostbye Anneborg de la *First Pionnier*. Puis Macpherson de la *Wind alone Wind*. Brunswick-Mendez accompagné de son majordome géant. Des gardiens qui brandissaient des carabines et des « peones » conduisant des chevaux de main...

— Où est le Pasteur ? cria Jim Morrison en apercevant Calafate.

— Nous voulons voir ton *capitan* du diable pour lui tirer les oreilles, annonça Macpherson.

— Le « damned crow »<sup>37</sup>, confirma Ostbye Anneborg.

Mac Isaac apparut sur le seuil de la résidence.

Les quatre hommes mettaient pied à terre dans un nuage de poussière. Jim Morrison marcha vers le Pasteur en frappant sur les étuis de ses pistolets.

— Nous venons pour régler une petite affaire « a tiros »... à coups de fusil, parfaitement ! ! !

La colère des estancieros rendait leurs paroles presque inintelligibles... Les sales Indiens... bandits baptisés... Pillage inouï... *porqueria*... En trois mois ils avaient tué 2 000 bêtes chez Ostbye Anneborg ; 500 têtes en une seule nuit chez Jim Morrison, pour rien, pour le plaisir de saigner du

« guanaco blanc »... Le sorcier du diable en tête... *La puta que le partó* !... Chanco Colorado, le majordome de Brunswick-Mendez, affirmait que son maître venait de perdre 1 400 têtes en un mois. De tous les estancieros le maître de *Southern Cross* se montrait le plus conciliant. Il s'excusait presque... Mais le vieux Mac devait comprendre... Depuis un an... ce pillage des estancias par les sauvages... il fallait vraiment que ça cesse...

Mac Isaac ouvrit à deux battants la porte de la résidence... Sur le 54<sup>e</sup> parallèle on ne discutait pas entre voisins au pied d'un perron, mais devant un verre de whisky ! Les estancieros s'engouffrèrent dans le salon. Mac Isaac déboucha une bouteille du whisky de Campbelltown.

— Messieurs, parlons peu et disons des choses justes !

Les Indiens de *Gloria de Dios* étaient des « peones » appointés, surveillés et qui ne franchissaient jamais les limites de l'estancia. Ils ne pouvaient être responsables des pillages, évidemment déplorables à tout point de vue.

Jim Morrison insista d'une voix rauque. Le Pasteur avait peut-être raison au sujet de ses « peones », mais il oubliait de parler des cannibales ambulants, de ceux qu'il attirait avec quelques galettes et beaucoup d'eau bénite, et qui allaient et venaient la nuit sans aucun contrôle. D'ailleurs il n'avait rien à faire avec le Pasteur, il voulait couper les oreilles des sauvages.

Mac Isaac envoya Calafate à la recherche d'Alitol Telen. Le vent du Horn enveloppait chevaux et « peones » dans ses trombes de poussière. Tomas Bartlett entra, attiré par l'agitation insolite. Le Pasteur présentait Sa Grandeur aux quatre « gringos », lorsque sa femme apparut, bottée, sa veste de cuir tombant sur la jupe de flanelle grise.

— Madame, nos voisins que vous connaissez désirent parler à quelque représentant qualifié du peuple ona. Je crois qu'en l'absence de Makon-auk...

Alitol Telen toisa les cavaliers avec une insolence glacée.

Macpherson se décida le premier... Les estancieros avaient pris la résolution de ne plus tolérer la chasse au « guanaco blanc » sur les terres clôturées. Tous les Onas trouvés à l'intérieur des « alambres » seraient désormais détruits à la carabine.

Brunswick-Mendez confirma sur un mode plus conciliant... Deux mille têtes par ci, deux mille têtes par là... Le rendement de la laine baissait... s'ils laissaient faire, il leur faudrait abandonner bientôt le pays.

— Abandonnez le pays ! ! ! trancha Alitol Telen d'une voix sifflante... Elle ajouta :

Makon-auk n'a pas été chercher les « gringos »<sup>38</sup>. Les « gringos » disent que le rendement de la laine diminue ? Les Onas trouvent que la chasse au « guanaco » sauvage devient impossible depuis que le « guanaco blanc » est arrivé dans l'île. Les estancias occupent la moitié du pays. Sur les terres qui appartiennent aux Onas depuis toujours il faut chasser le nouveau « guanaco » pour ne pas mourir de faim, depuis que les « gringos » ont fait disparaître celui qui avait été donné par l'Etre Grand qui habite le milieu du ciel. Les hommes blancs doivent rentrer dans leur pays et laisser les Onas s'occuper de leurs affaires.

Ostbye Anneborg brisa son verre contre le bord d'une table.

— Vous n'êtes plus dans votre droit ! Nous sommes légalement propriétaires des terrains de colonisation concédés par les gouvernements de Buenos-Aires et de Santiago ! Allez chasser ailleurs, ça ne nous regarde plus ! Foutez le camp au diable !

Alitol Telen se tourna vers Mac Isaac... Le Pasteur était arrivé le premier à Rio Grande. La terre appartenait alors aux Onas. Si les Onas se disputaient la terre, c'était en famille, nord contre sud. Le Pasteur devait dire à ces voleurs qu'Alitol Telen ne mentait pas !

— C'est vrai, admit Mac Isaac en détournant la tête.

De quel droit des gouvernements inconnus disposaient-ils de terres qui ne leur appartenaient pas ? Qui avait demandé l'accord des Onas ? Quel argent leur avait-on donné contre leur terre, puisque chez les hommes blancs tout se terminait par une question d'argent ? Le Pasteur pouvait-il répondre ?

— Vous avez raison, madame, murmura Mac Isaac.

Alitol Telen retrouvait son anglais dans le feu de la colère... Que pensait le Dieu du Pasteur, dans sa justice, des hommes blancs qui viennent dans la nuit, comme des voleurs, occuper la terre des Onas qui ne peuvent se défendre parce qu'ils ont des flèches contre des fusils ? Le Pasteur pouvait-il répondre ?

Tomas Bartlett intervint discrètement. Mme Mac Isaac ne devait pas mélanger le temporel et le spirituel ! L'Eternel ne s'occupe pas des concessions de terrains, c'est affaire de gouvernements. Messieurs les estancieros s'installaient dans l'île Grande pour augmenter sa richesse. Ils apportaient le progrès et la civilisation. Les Onas devaient remercier messieurs les estancieros.

Alitol Telen cracha sur les pieds de Macpherson et sortit la tête haute sans ajouter un mot.

— La question est tranchée, conclut Jim Morisson. Légitime défense ! Tous les Indiens surpris à l'intérieur de l' « alambre »... Pan ! Pan !... A la Winchester ! Prévenez vos sauvages Mr. Mac Isaac. D'accord messieurs ?

— D'accord !

Mac Isaac attira Brunswick-Mendez dans un coin de la pièce et demanda à voix basse :

— Est-il vrai que vous avez promis une prime d'une livre par paire d'oreilles onas à votre majordome ?

L'armateur ne répondait pas. Il écoutait le vent du Horn qui mugissait sur un mode soutenu. Il regardait le sable bondir derrière les fenêtres. Il attendait les grandes révoltes du vent, celles qui lancent les cailloux au ras du sol, arrachent les toitures et qui viennent de loin, s'annoncent dans les profondeurs antarctiques par une couleur mauve du ciel. Le regard fixe révélait l'angoisse de Brunswick-Mendez. Il tressaillit. Poussa un soupir accablé.

— Ah ? Les oreilles ? Tout à fait exact ! Quelques cannibales de plus ou de moins 1... Moi je ne vous en veux pas, Mac. J'ai accompagné ces jeunes gens pour le principe... Ce qui est important...

Il serrait affectueusement le bras du missionnaire.

— Vous aimez la musique ?

D'une voix éclatante qui fit sursauter Tomas Bartlett :

— Bach ! Beethoven ! Mozart ! Wagner, le prince du vent !... pom, pom, pom, pom... Beaucoup de musique à *Southern Cross* ! Et savez-vous qui joue ?... Le vent, vieille canaille !... J'ai capté le vent !

Il criait en titubant dans la direction de la porte.

— J'ai mis le vent en esclavage, Mac ! Venez me voir ! Laissez vos Onas ! Le vent est à mon service ! ! ! *Enfin* !... Ecoutez !...

On entendait venant des profondeurs australes le vent du Horn qui poussait sa vague ravageuse, toute pareille à ces lames qui viennent dominer le château arrière des voiliers aventurés sous les latitudes grondantes, soulèvent la coque, tiennent pendant quelques secondes toutes choses en équilibre entre la vie et la mort, puis s'en vont on ne sait où...



## VI

Depuis trois ans Mac Isaac revenait chaque semaine à *Southern Cross* pour écouter l'orgue à vent capté. Il passait au pied du pylone qui supportait le pavillon destiné à canaliser le Horn vers un réservoir qui fonctionnait à la manière d'un gazomètre. Brunswick-Mendez avait fait agrandir et surélever le salon pour y loger son instrument. Il accueillait toujours le missionnaire avec la même cordialité bourrue. Installé devant ses claviers et clefs il demandait sans tourner la tête :

— Un peu de Bach ? Ou la *Sixième* ?... La *Marche funèbre* sur rythme fuégien pour la vieille canaille ?...

Mac Isaac marquait son indifférence par un geste accablé.

— *Marche funèbre* !!!... criait l'armateur d'une voix éclatante.

Les heures passaient. Brunswick-Mendez éternisait le motif central. Il s'arrêtait. Il attaquait une à une toutes les notes, du grave à l'aigu. Il jouait avec le vent du Horn. Les mâchoires serrées, il torturait à son tour le vieil ennemi. Petit à petit son visage se détendait. Sa respiration s'égalisait. Il se levait, laissant la machine en action bloquée sur le *la*. Il s'approchait du missionnaire. Un sourire éclairait ses lèvres.

— Vous l'entendez, vieux Mac ? Il est prisonnier du *la* ce salaud !

Le temps passait. Le vent s'épuisait sur sa note unique. Puis, Mac Isaac demandait :

— Votre majordome a tué des Indiens cette semaine ?

L'armateur ne répondait pas. Mac Isaac insistait d'une voix rauque chargée de colère.

— Est-ce que vous allez vous décider à chasser ce criminel ?

Brunswick-Mendez éclatait de rire.

— Il ne faut rien exagérer. En trois ans je lui ai versé 200 £ de primes... 200 cannibales ? Chanco Colorado fait moins de mal aux Onas avec sa carabine que vous avec vos disciplines, vos prières et vos épidémies !

Le vent du Horn donnait le *la* dans le grand salon et rugissait derrière les persiennes closes. Le sourire de Brunswick-Mendez s'éteignit.

— Vous savez que je vous ai dénoncé au président Carlos Pellegrini, reprit le Pasteur. Le gouvernement de Buenos-Aires a reçu mon rapport.

Circonstancié ! Et je viens d'envoyer une documentation semblable à Santiago del Chile... Je demande le retrait de toutes les concessions ! Je vous chasserai de l'île Grande, vous et tous les coquins de votre espèce !

Brunswick-Mendez haussa les épaules.

— Vous êtes un vieil Ecossais têtue, mais vous avez un pied dans la tombe et le Seigneur vous rappellera avant qu'on lise votre rapport à Buenos-Aires... Je les connais : *Mañana* !... *Pasado mañana* !... Demain... Après-demain la fortune des estancieros sera si considérable que pas un gouvernement n'osera intervenir pour sauver quelques cannibales, et satisfaire les passions d'un vieil oiseau comme vous !

— Dans ce cas, je serai obligé de vous rappeler la parole : « Maudit sera le fruit de tes entrailles et le fruit de ton sol, la portée de tes vaches et de tes brebis<sup>39</sup>. » Et votre majordome criminel aura peut-être l'occasion de vérifier que la précision de notre tir vaut la sienne !

— Soignez-vous et fichez-nous la paix ! Allez consulter votre sorcier, le Makon-auk du diable, puisqu'il a guéri des sauvages que vous aviez condamnés à mort, vieil imbécile !

Le vent redoublait de violence autour de l'estancia... Mac Isaac considérait les bougies des lustres allumées et les volets clos en plein midi. Il murmura pour lui-même :

« C'est pourtant vrai que Makon-auk a guéri Hostelen et Kanmaar, simplement en leur imposant les mains et en les ramenant dans le sud. Et moi je n'ai rien pu faire pour sauver Haiké ! »

Il sursauta aux cris poussés par son inséparable ennemi.

— Là... sous mes fenêtres... des moutons apportés par le vent. Les 300 000 moutons de la « esquila » ! ! !

Le Pasteur posa plusieurs fois l'index sur son front en contemplant Brunswick-Mendez qui murmurait d'une voix accablée :

— Trois cent mille moutons... l'odeur des moutons... le goût du mouton, partout... six cent mille prunelles qui vous accablent la nuit comme des étoiles !... Quelle horreur ! ! !

Ils passèrent dans la salle à manger.

Brunswick-Mendez considérait avec la plus grande attention Paddy qui restait figé sous la lumière blonde.

— Redressez-vous Paddy... tournez-vous... bien de profil...

Il poussa un soupir étouffé et satisfait.

— Ah ! Vous n’avez pas un profil de mouton comme ce majordome du diable !

— Profitez de son profil de mouton pour le mettre à la porte, conseilla Mac Isaac.

Brunswick-Mendez ne l’entendait pas. Il écoutait le vent libre modeler une plainte déchirante qui couvrait le la du vent prisonnier. Paddy se penchait vers l’armateur.

— Château-Lafitte 1880 ?

— Pas de vin.

Il tendit le bras vers Mac Isaac.

— Monsieur le Pasteur aime beaucoup le Château-Lafitte et le whisky...

L’orgue éternisait la note unique du vent. Brunswick-Mendez transpirait au point de maculer son smoking blanc.

— Monsieur désire le Mumm 1874 ?

— Non !... Voyez l’autre !... Faites entrer le puma<sup>40</sup> !

Paddy disparaît et revient poussant devant lui un puma de deux ans, souple dans sa robe beige. Il s’approche de Brunswick-Mendez, le flaire, place sa tête sur la cuisse du maître et feule. Le puma ne bouge plus tandis que le vieil homme plonge ses doigts dans le poil, cherchant la peau avec ses ongles. Il murmure :

— Petit ami des hommes...

Il prend la tête du puma entre ses doigts noueux et la soulève. Les yeux du fauve s’allument. Brunswick-Mendez a un haut-le-corps. Il vient d’apercevoir dans les prunelles des parcelles d’or qui dansent, s’associent et se dissocient, forment les mêmes constellations étranges qu’il découvre dans la nuit fuégienne, au ras de la terre, lorsqu’il traverse les zones occupées par les grands troupeaux de moutons...

Brunswick-Mendez a repoussé le puma qui s’est allongé sur le plancher. Les deux mains posées sur la nappe de toile damassée, le dos voûté, le vieil homme reste prisonnier du vent libre qui couvre la note du vent tombé en servitude, et regarde fixement sans le voir le missionnaire englouti par l’ombre qui s’avance tandis que s’éteignent une à une les bougies des lustres.

Le dos voûté, le regard fixe, effondré dans son fauteuil d'osier, Mac Isaac écoutait le rapport d'Angelo Magnani qui revenait d'Ushuaia et de Magellan.

— ... et voici une lettre de Frère Jésus Fernandez. Voici une lettre d'Angleterre. Voici... monsieur le Pasteur...

Mac Isaac considérait sévèrement son jeune collaborateur.

— Vous pouvez m'appeler *capitan Bueno*, comme tout le monde ! C'est mon titre de gloire au seuil de l'éternité, jeune homme ! Quand vous aurez la charge d'une mission, vous verrez par vous-même qu'il est plus difficile d'être capitaine du bien que des troupes de Sa Majesté.

Mac Isaac tournait entre ses doigts la lettre d'Elisabeth Neil. Elle sentait l'eau de rose et il l'examinait avec méfiance. Il la rejeta sur la table et décacheta le message de Jésus Fernandez. Le catéchiste chilien indiquait l'effectif rationnaire à la mission d'Ushuaia : huit hommes, six femmes et sept enfants entre Yaghans et Alakaloufes. Mortalité en baisse. Les vieux résidents immunisés semblait-il contre la maladie, et parmi eux : Chagatientsis, Juan Cabo de Horno, Taoulamayakou Kipa, Yaélengou Kipa et Pachaveli Kipa que Mac Isaac avait connus. Tous les indigènes baptisés. Quant aux possibilités futures de recrutement pour la mission, une croisière de Jésus Fernandez venait de donner les résultats suivants : Aux îles Lhermitte et Woolaston il avait dénombré 21 Yaghans. En baie Tekenika, 17. New Year Sound, 23. Baie de Ponsonby, île Hoste, 34. Passes de Murray (les deux rives), 11. Baie de Wulaia, 8. Aux îles Scott et Lennox (sud de Navarin), 26. Ile Picton, 11. Puerto Espanol, 31. Ile Gordon, 24. Sur la côte nord de la presqu'île Dumas, 15. Côte nord de l'île Navarin, 31, côte nord-ouest, 22. Soit, 274 Yaghans, 74 hommes, 101 femmes et 99 enfants. En tenant compte des familles en déplacement le peuple yaghan qui devait atteindre en 1830, 3 à 4 000 personnes, et non plus 30 000 comme l'affirmait Darwin, n'était plus composé en 1891 que de 350 individus. En soixante ans, les épidémies, les enlèvements et assassinats commis par les « lóberos » et autres navigateurs sans scrupule, l'alcool et la consommation de produits étrangers avaient détruit 80 % de cette misérable race...

Quant aux Alakaloufes, leur nomadisme et l'éloignement de leurs bases situées dans le dédale des îles Steward, Camoëns, Clarence, San-Agnès, empêchaient Fernandez de fournir une statistique. Mais il pensait que les Alakaloufes ne comptaient guère plus de 4 à 500 individus.

Si les conditions politiques de la vie dans l'île Grande évoluaient vers une guerre ouverte contre les indigènes nécessitant leur internement, Jésus Fernandez était prêt à évacuer la mission en quelques jours. Il aurait besoin de plusieurs années pour détecter et concentrer les Yaghans et Alakaloufes de l'archipel. Mac Isaac avait-il obtenu la concession de l'île Dawson où devaient être regroupés les trois peuples fuégiens ? Il remerciait le directeur pour la subvention de 1890 qualifiée de « royale », mais elle ne remplaçait pas un bon médecin. Il redemandait que soit pris en considération son plan d'assistance médicale... Mac Isaac froissa la lettre entre ses doigts et murmura :

— Un médecin ?

Il rejeta la lettre sur la table.

— Que pourrait un médocastre impie contre la droite du Seigneur qui s'appesantit sur ces peuples ?

Le Pasteur considérait Angelo Magnani et la lettre d'Elisabeth Neil. Un charmant jeune homme. Une fiancée perdue... Le vieux lutteur pliait le genou. Il respira de toutes ses forces pour apaiser le feu qui brûlait dans sa poitrine.

— Je vais dicter. Prenez un crayon !

Mac Isaac ferma les yeux et se recueillit dans le rugissement du Horn qui chargeait sous les fenêtres de la résidence.

— Emploi du temps pour la « peonada » indigène à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1892... Réveil 6 heures. Prière. Déjeuner. De 8 heures à midi corvées d'entretien. Midi, « puchero »<sup>41</sup>. 14 heures, catéchisme par Angelo Magnani...

Mac Isaac sombra dans l'inconscience d'un demi-évanouissement. Le secrétaire respecta ce silence puis, comme il devenait suspect il s'approcha du fauteuil.

— *Capitan Bueno !... Capitan Bueno*, dormez-vous !!!

Le missionnaire entrouvrit les yeux.

— Whisky !

Il but quelques gorgées du whisky de Campbeltown et se redressa.

— Vous devriez vous reposer, conseillait la voix suave du catéchiste.

— Non, non, ça n'est rien... terminons... A propos, et le bâtiment des femmes ?

— Il est vide, mon capitaine. La dernière femme Klocketem est morte il y a huit jours.

— Vous ferez désinfecter. Je veux y installer un atelier de menuiserie pour former de jeunes ouvriers indigènes. Reprenez votre crayon, je vais dicter...

Le soleil plus pâle qu'une hostie descendait vers la Terre intérieure. Il agrandissait la projection horizontale des bâtiments sur le plan lumineux de la plage et de l'océan. Mac Isaac contemplait l'Atlantique-sud. Sur la ligne mauve de l'horizon des nuages cinglaient vers le Nord, plus chargés de toile blanche que les clippers « yankees ». D'autres traînaient leurs fumées encrassées pareilles à celles des nouveaux bateaux à vapeur qui cherchaient à se libérer du Horn, comme Brunswick-Mendez.

— Ecrivez !... A compter du 1er janvier 1892, tout indigène postulant un emploi de « peon » devra recevoir le baptême. Aucun « peon » titulaire ne pourra conserver son emploi s'il n'appartient à notre religion. Tous ceux qui voudront rester confirmés dans le péché seront renvoyés de l'estancia sous vingt-quatre heures...

Angelo Magnani hésitait à transcrire la fin du paragraphe. Il brisa la mine de son crayon et prit son temps pour l'affûter de nouveau.

— Je me permettrai de vous faire respectueusement remarquer, mon capitaine, que l'application de cette mesure est une condamnation à mort. Vous livrez tous les païens au bras séculier !

— Comment ?

— L'estancia est avec la Cordillère Darwin le dernier refuge des Onas qui fuient la persécution...

— Oui, je sais. Le *Monitore* de Magellan écrit que *Gloria de Dios* est *una cueva de ladrones*... Une caverne de brigands...

— Chaque fois que vous renvoyez un indigène, nous offrons une cible à la carabine de Chanco Colorado. Avez-vous envisagé cet aspect du problème ?

Mac Isaac poussa un soupir. Il ferma les yeux. Il étendit ses mains décolorées sur les bras du fauteuil. La clarté malade du soleil se retirait de la pièce. L'océan prenait une teinte d'ardoise délavée. Des reflets bleus avant-coureurs de l'ombre ruisselaient sur le sable. L'océan triste. Le vent larmoyant. La nuit proche. Mac Isaac méditait. Puis il ouvrit les yeux et se redressa.

— Je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide. Ecrivez !

Le missionnaire croisa les mains sur sa poitrine. Il contemplait le catéchiste penché sur ses documents, la main aux ongles nets courant sur le

papier, la tunique noire brossée, les souliers fins, le col empesé. Son regard remontait au visage, aux joues couleur de pastel rose, aux cils denses atténuant l'éclat des yeux noirs, aux cheveux bouclés rejetés en arrière.

— Vous êtes d'une élégance incroyable, jeune homme, remarqua Mac Isaac d'une voix sévère. Angelo Magnani redressa la tête et rougit.

— Incroyable et parfaitement déplacée dans ce pays abandonné de Dieu, insistait le missionnaire. Je me demande parfois si vous revenez d'une promenade à Piccadilly ou du canal Beagle ?

Mac Isaac posa ses lourdes bottes sur une chaise.

— Et à propos de ce voyage dans le Sud, avez-vous obtenu des nouvelles de mes prosélytes ? Julio Chaiton Sarmiento et Casimiro Yaak Sur ? Chaiton m'avait juré qu'il abandonnerait la polygamie et Yaask m'assurait qu'il respecterait la vie de ses nombreux ancêtres... Que sont-ils devenus ? Leur exemple a-t-il édifié les familles de la mer intérieure ?

Chaiton n'avait pas abandonné la polygamie... Il était à Puerto Harberton et il avait même volé quelques femmes dans la région du cap Thétys... Yaask Sur, lui, était resté fidèle. Il avait fini par mourir de faim en compagnie des vieux parents qu'il n'avait pas étranglés, mais qu'il n'avait pu nourrir de sa propre chasse.

Mac Isaac posa son regard sévère sur les souliers du catéchiste.

— Vous êtes d'origine italienne, Frère Magnani ?

— Mes parents sont Napolitains. Ils ont émigré. Je suis né à Córdoba, en République argentine.

— Tous les chemins mènent au méthodisme, et là où est l'esprit du Seigneur...

Le missionnaire retira ses bottes et plongea ses pieds dans la chancellerie. Il avait décacheté la lettre d'Elisabeth Neil.

— Donc, vous savez chanter ?

Angelo Magnani rougit de nouveau.

— Oui, mon capitaine !

— *Il bel canto* ! Et je parierais que vous avez apporté une guitare ?

— J'ai apporté une guitare, *capitan Bueno*.

— Accordez-moi une faveur... allez la chercher...

Le catéchiste disparut. Mac Isaac déplia les feuillets de la lettre d'où s'échappèrent trèfles à quatre feuilles et pensées desséchées. Le Pasteur regardait devant lui dans la direction de l'océan mauve qui remplissait le cadre de la fenêtre. Puis il murmura d'une voix accablée :

« Que reste-t-il à l'homme de tout son travail et du tourment de son cœur, de ce dont il se fatigue sous le soleil<sup>42</sup> ? »

Le crépuscule s'installait dans le cabinet de travail. Angelo Magnani reparut, sa guitare sous le bras, traînant derrière lui des ombres bleues. Mac Isaac alluma une bougie, montra un divan au catéchiste.

— Asseyez-vous ici près de moi. Comme un ami. Jouez quelque chose de facile... La Méditerranée... Sorrente... Avec de vraies fleurs. Un vrai soleil. Une petite brise qui ne sente pas la neige... Jeune homme, je vous écoute !

Angelo Magnani pinça les cordes de sa guitare. Le Pasteur éleva vers ses yeux fatigués la lettre d'Elisabeth Neil.

« Duncan bien-aimé,

Depuis tant d'années que mon fiancé est descendu dans son verger, au parterre des fleurs tristes, au pays du vent éternel, pour paître son troupeau dans la solitude, je reste à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi. Il paît son troupeau dans la solitude et j'attends l'heure de le rejoindre. Chacune de ses lettres est un message d'espérance. J'attends que mon bien-aimé parle et me dise : Lève-toi ma belle et viens !

Les années passent, mais l'amour ne passera point. Vos lettres sont très rares et ne me disent pas toute la vérité. Pourquoi dissimuler la vérité à votre Sulamite ? Vous dites que la vie se retire de vous, comme la lumière du Liban ? Il faut vivre, Duncan, vous soigner avec le scrupule du Croyant ; pour que le vent des jours heureux souffle pour nous, que les ombres fuient et que nous soyons rassemblés sur les montagnes qui nous séparent.

Votre fiancée n'est pas elle non plus une princesse du courage. Depuis longtemps elle farde la vérité avec le dessein d'écarter de votre front l'ombre des mauvaises nouvelles. Je ne puis trébucher plus longtemps sur le chemin du mensonge, mon bien-aimé ! Il me faut vous annoncer de tristes événements. Dans votre solitude fuégienne vous devez encore ignorer la mort du Révérendissime Tomas Bartlett rappelé au Seigneur en juin dernier. Il a péri ainsi que toute sa famille à bord du *Centurion* perdu corps et biens sur les côtes d'Irlande, alors qu'il revenait des Amériques. Le voici maintenant placé à la droite du Père, parmi les justes et les bienheureux. John Stirling a reçu la charge de la suprême juridiction ecclésiastique sud-américaine et vous ne tarderez pas à recevoir sa visite... »

Mac Isaac s'aperçut que le catéchiste chantait toujours. Il laissa retomber la lettre.

— Vous avez une voix magnifique, jeune homme ! Il faudra l'utiliser pour chanter les louanges du Seigneur. Voulez-vous me préparer un peu de thé ?

La nuit s'installait avec des précautions extraordinaires. Mac Isaac reprit la lettre.

« Et voici la triste nouvelle que je ne puis vous celer plus longtemps. Barbara n'est plus à Ashley Down. Elle s'est enfuie à Londres pour la troisième fois il y a près d'un an. Malgré toutes mes prières le pasteur Muller s'est refusé à user de contrainte pour ramener la brebis égarée, objectant qu'il avait fait pour votre enfant plus qu'il n'était humainement possible d'entreprendre dans le cadre des orphelinats... Je lui ai dépêché des messagers. Elle a quitté Londres pour Paris. Elle mène là-bas une vie brillante, appuyée sur sa beauté qui rayonne avec un indéfinissable mystère. Elle a été vue à l'Opéra parée de robes aux audaces coupables, couverte de bijoux mieux qu'une reine. Des amis d'Aberdeen l'ont rencontrée au *Café de Paris*. Elle sort beaucoup avec des comédiennes et des hommes du monde. Je suppose que toutes ces fréquentations sont condamnables et que Barbara prend de coupables plaisirs. Mais la simple curiosité ne m'autorise pas à contrôler les actes de votre fille, mon bien-aimé. Mon rôle est achevé. Le Tout-Puissant n'a pas voulu élever votre enfant jusqu'à l'amour rédempteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Peut-être l'a-t-il livrée aux périls d'une vie dissolue pour nous rappeler notre propre péché, souligner la monstruosité de ce mariage qui n'a rien racheté mais éternise nos souffrances ? Je ne sais. Les voies du Seigneur sont insondables !

« La conduite de Jorg, par contre, ne me procure que des bénédictions. Il grandit. Il a vos épaules, votre vaste poitrine, vos yeux d'océan chargés de tempêtes. Il étudie avec profit l'anglais, le latin, les sciences exactes. Il est le premier de sa classe, le plus fort et le plus agile dans tous les sports violents... Malheureusement je ne suis pour lui qu'une étrangère ! Il ne se confie jamais. Il n'ouvre son cœur à quiconque. Il est secret, d'humeur sombre et sauvage, avec parfois des accès de violence qui terrifient. Ce sera une personnalité puissante comme la vôtre, mon bien-aimé !

Il s'élève dans le cadre d'Ashley Down sur lequel rayonnent plus que jamais les dernières années du pasteur Muller, maintenant chargé de gloire.

Cette vie édifiante touche à sa fin. Je suis restée jusqu'ici dans l'ombre de ses disciples. Mais des voix intérieures m'annoncent que je ne tarderai pas à être libérée de mes tâches. Et je me réjouis de la promesse faite par le *Cantique des Cantiques* :

Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée ; les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est venu, et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes, (II, 11).

Donnez-moi des nouvelles d'Alitol Telen. Sera-t-elle maintenue jusqu'à la fin de notre vie au milieu de son peuple qui s'éteint ? Elle doit être désignée par ses dieux païens (car je tiens son baptême pour non reçu par la justice du Seigneur) pour faire obstacle au bonheur de deux fidèles serviteurs de Christ... Quels rapports entretenez-vous avec cette femme ? D'après vos dernières lettres il me semble que vous êtes devenus étrangers l'un à l'autre. C'est bien ainsi. En attendant l'heure de venir dans votre jardin et manger ses fruits délicieux, je vous prie mon bien-aimé de vivre le plus possible selon saint Paul : « Que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient point. » C'est votre Sulamite qui le demande. Elle vous en sera éternellement reconnaissante en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Votre

ELISABETH. »

« P.-S. — Pour les jours *sombres*... « L'amour est fort comme la mort, et la jalousie est inflexible comme les enfers ; leurs embrasements sont des embrasements de feu et une flamme de l'Eternel. » *Cantique des Cantiques*, VIII, 6.

« Pour les jours d'espérance : « Il m'a menée dans la salle du festin, et l'étendard qu'il lève sur moi, porté : *Amour*. » *Cantique des Cantiques*, II, 4. »

Duncan Mac Isaac froissait les feuillets entre ses doigts. La nuit calfeutrait toutes les ouvertures de la pièce. Le vent rôdait derrière la porte. Le missionnaire se redressa et cherchant ses cannes à tâtons dans la pénombre rose...

— Aidez-moi s'il vous plaît, Frère Magnani !

Angelo Magnani prit le Pasteur par le bras et le conduisit jusqu'à sa table de travail.

— Dois-je me retirer ?

— Non, je vous en prie...

Mac Isaac considérait la guitare abandonnée sur le divan.

— Vous pouvez rester près de moi. Vous pouvez jouer pendant que j'écris. Vous savez composer sans doute ?

— Oui *capitan Bueno*.

Entre deux charges du Horn le silence se coagulait dans le cercle doré dessiné par la bougie. Mac Isaac posa son front dans le creux de sa main.

— A Bristol, dans l'église Sainte-Mary-Radcliff, il est conservé un os de la terrible vache Dun. Elle fut détruite par un comte de Warwick, mythique hercule tueur de monstres. La légende en fit un anachorète qui revenait de Terre sainte. Il vit dans une cave près de son donjon. La comtesse Felice sa femme le nourrit sans le reconnaître... Rien qu'une légende de nos vieilles terres. On distingue mal à travers elle la ligne de partage entre christianisme et paganisme. Ou plutôt il n'y en a point. Christianisme et paganisme sont intimement mêlés comme ici sur notre terre violente. Vous êtes né aux Amériques, Frère Magnani. Vous ne pouvez pas comprendre ce que représentent les légendes pour un homme qui va mourir !... Mais, faites un effort ! Composez un peu de musique sur la légende de la terrible vache Dun pendant que j'écris.

Angelo Magnani reprit sa guitare. Mac Isaac se pencha sur la feuille blanche.

*Gloria de Dios*, décembre 1891.

« Ma sœur bien-aimée,

Je découvre dans votre dernière lettre que je viens de recevoir à l'instant une exaltation que je ne saurais réprover mais qui est bien déplacée, puisqu'elle a pour objet un homme qui va mourir. Je vous réponds immédiatement. Le temps presse. Le Tout-Puissant ne me permettra peut-être point de vous écrire de nouveau. Je rassemble mes dernières forces pour ne rien laisser perdre de ce que le cœur de Mac Isaac tenait en réserve pour vous !

Il n'y a rien à faire, Elisabeth. Vous me conseillez de me soigner ? Mais je ne suis pas malade. Je m'en vais par étapes, rappelé par mon Rédempteur qui m'a sans doute jugé sur mes actes, m'a pesé dans la balance de sa justice et m'a trouvé trop léger pour me maintenir, comme vous le disiez autrefois, à la tête de son armée la plus australe du monde ! Mais je me

présenterai devant sa Face avec décision. Si j'ai commis beaucoup de fautes, j'ai sacrifié aux trois peuples Onas, Yaghans et Alakaloufes tout ce qu'un homme pouvait sacrifier y compris l'amour irremplaçable d'Elisabeth Neil, femme d'un jour, fiancée attendue pendant près d'un demi-siècle !

Il faut refermer le *Cantique des Cantiques*, ma bien-aimée ! Quittez vos voiles de Sulamite et demandez : « Où est allé ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes ? De quel côté est allé ton bien-aimé ? » VI, 1.

Je vais rejoindre Frère Bartlett. Je laisse le champ des consciences libre devant les ambitions de Frère Stirling. J'interviendrai auprès du Miséricordieux pour qu'il soit beaucoup pardonné à la pécheresse Barbara qui fut mon enfant. Je vous laisse Jorg avec l'espérance qu'il ne sera pas comme elle abandonné à la vie misérable de ceux qui se privent de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dès que mes dispositions testamentaires auront pris effet vous aurez les moyens de retirer Jorg d'Ashley Down. Envoyez-le à Oxford. Votre lettre me parle du pasteur Muller dans des termes qui ne laissent aucun doute sur son prochain départ vers la gloire éternelle qu'il a méritée. Vous allez donc pouvoir consacrer tout votre temps à Jorg. Qu'il n'ait jamais connaissance de votre richesse, Elisabeth ! Qu'il vive à Oxford comme son père y vécut : en orphelin pauvre. Gardez-le de la société frivole qui vient dans ces écoles pour acquérir des titres mondains, et ne fréquente pas les classes de théologie. Entourez-le de jeunes gens pieux vivant dans la crainte du Seigneur. Donnez des réunions de prière dans votre maison. Invitez des missionnaires retour de Chine ou d'Afrique. Dépensez l'argent sans compter pour ces « meetings » propres à donner au jeune homme le goût de l'aventure apostolique.

Si Jorg devenait à son tour missionnaire je trouverais peut-être grâce devant la Sainte Face pour les péchés de Barbara. S'il maintient ses vertus studieuses envoyez-le plus tard à Charterhouse. N'essayez pas de lui faire brûler les étapes comme je les ai moi-même brûlées. De longues années d'études lui donneront les connaissances qui m'ont fait défaut, dont l'absence a peut-être faussé mon action évangélique. Mais avant tout et surtout, quelles que soient les gloires terrestres qui l'attendent, je désire que mon fils reste un humble croyant, et je me tiendrais pour satisfait s'il terminait sa carrière comme porteur d'eau à Edimbourg mais confirmé jusqu'à la fin dans l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, à la manière de

ces artisans qui suivaient John Wesley et promouvaient le Réveil à travers toute l'Angleterre !

La vie me congédie comme un ouvrier inutile. Alakaloufes et Yaghans sont en voie de disparition. Expulsés de leurs terrains de chasse à coups de fusil les Onas vont connaître le même sort. J'aurais pu adoucir la fin des trois races auxquelles Dieu retire la lumière, sans doute parce qu'elles sont de cou roide et confirmées dans le péché, grâce à ma fortune qui me permettait une large pratique de charité chrétienne. Le Père en a décidé autrement.

Mes forces me quittent. J'aurai même du mal à terminer cette lettre et je ne dois pas oublier le principal. Mon testament est déposé chez un « escribano » de Magellan, don Antonio Ramon Mexico. Vous devrez vous rendre dans cette ville pour que son ouverture soit faite en votre présence. Je vous résume les dispositions principales :

Je vous lègue les actions « Sociedad Ganadera del Rio Grande » que je détiens. Vous devenez ainsi propriétaire de l'estancia, à charge pour vous de retransmettre à votre mort la totalité du capital sur la tête de mon fils par engagement testamentaire à prendre devant le même « escribano ». Vous serez tenue de verser à ma femme Alitol Telen une rente viagère annuelle de 400 £, et une autre du même montant à Job Calafate qui m'a servi si fidèlement. A tous les « peones » onas qui auront reçu le baptême (et ce sera la situation de toute la « peonada » à partir de 1892) vous concéderez cinq hectares de terrain en toute propriété. C'est un des rêves de ma vie que de voir les Onas établis propriétaires, et comme tels protégés par la Loi.

Ma nouvelle résidence de Magellan sera transformée en orphelinat et centre de rééducation pour les petits Onas, Yaghans et Alakaloufes. Vous consignerez un capital de 50 000 £ pour son entretien. La construction de ma goélette *Juicio de Dios* commencée en 1889 sera menée à bien. Le bâtiment devra être basé sur Ushuaia, utilisé comme navire de sauvetage et bateau ravitailleur pour les familles yaghans et alakaloufes qui survivront dans l'archipel. Tous les frais d'armement, entretien, etc... seront à votre charge.

« Vous serez tenue de faire élever un monument à la mémoire de mon père adoptif Patrick Sunderland sur la plage du fjord Negri. Au sommet sera scellée la croix que je portais lors du débarquement à « Missionary's Island ». Je désire que mon corps soit enseveli dans le sable de la plage de

« God's Harbour » et recouvert par quelques pierres, selon la coutume yaghan. Aucune date. Aucune inscription.

Parmi les menus objets que je désire léguer figure ma sainte Bible. Vous la remettrez à Barbara avec un scellé à Matthieu, XVIII, 7. « Malheur au monde à cause des scandales, etc... »

« Ce testament ne serait pas admis par la loi anglaise, aussi est-il déposé à Magellan où les lois sont incertaines. Il est exécutoire dans cette ville. Dès que vous recevrez l'annonce de ma mort, embarquez-vous pour faire valoir vos droits car les aventuriers sont nombreux et entreprenants sur le 53<sup>e</sup> parallèle !

Je vous écris cette dernière lettre bercé par la musique qu'improvise mon catéchiste sur un thème légendaire du vieux pays. Je revois les montagnes d'Ecosse, les glens, les îles enchantées, Iona la mystique toute imprégnée de sel païen, où s'est accomplie la tragédie de notre vie. Vous n'êtes plus qu'une femme de rêve maintenant qu'il me faut me détacher des petites espérances pour entrer dans le grand espoir de salut. Je ne regrette rien, sinon cette union inachevée, brisée par ce mariage dont vous portez la responsabilité que vous persistez à m'attribuer par une étrange aberration et une prodigieuse faculté d'oubli.

Mais je vous attendrai là-haut avec la même humble patience avec laquelle je vous ai attendue ici-bas. Je ne vous dis pas : je vous aime, car je dois maintenant garder mes forces d'amour pour entrer dans le sein de Notre-Seigneur Jésus-Christ mon Rédempteur. Ça n'est qu'un au revoir ma soeur !

Duncan MAC ISAAC. Past. »

Angelo Magnani improvisait sur le thème du chevalier et de la terrible vache Dun... Le vent du Horn soufflait sur les mythes du paganisme éternel. La fiancée perdue s'asseyait sur la tombe de Macbeth. Mac Isaac priait devant la croix de « God's Harbour » pour chasser les démons.

\*

Les démons sortirent de la forêt. Ils n'étaient pas vêtus de rouge sombre comme Hashe, l'esprit de l'arbre sec. Ils portaient des vestes usagées, des « bombachas »<sup>43</sup> maculées. Ils ne brandissaient pas le bâton de Short,

l'esprit des pierres blanches, mais des carabines Winchester. Leurs pieds nus glissaient entre les buissons d'épineux...

Chanco Colorado imposa silence aux vingt « peones » de *Southern Cross*. Il se mit à ramper. Les chasseurs s'allongèrent sur le sol. C'étaient des métis de « tehuelches »<sup>44</sup>, des déserteurs de l'armée chilienne, des souteneurs de Valparaiso recherchés pour meurtre, d'anciens matelots ravagés par l'alcool, tous gens de sac et de corde réfugiés sur les terres extrême-australes qui ne connaissaient que la loi du Horn.

Le majordome avançait avec les ruses d'un indigène en direction de la coupure des falaises dominant la baie Rio del Fuego. Les « peones » se déployaient en tirailleurs afin de couper toutes les lignes de retraite vers l'intérieur du pays. Les falaises tombaient à pic sur la plage et fermaient l'arc de cercle sur l'océan par deux promontoires... Les « peones » rampaient. Ils tiraient leur carabine par le canon. Ils épiaient le moindre geste de leur chef... Chanco Colorado se souleva sur les avant-bras derrière l'écran d'une touffe de calafate. Il réprima un cri de triomphe et leva la main. Les « peones » se mirent en position favorable pour ouvrir le feu.

A leurs pieds : une cinquantaine d'Onas, hommes, femmes et enfants s'agitaient autour d'une baleine échouée à la limite des grandes marées. Les hommes plongeaient leurs couteaux dans les flancs du cétacé, découpaient des blocs de graisse, des lanières de chair et les lançaient sur le sable. Les acclamations, les hurlements de joie dominés par les aboiements des chiens sauvages, encourageaient leur travail. Une baleine échouée sur la côte atlantique de l'île Grande représente une fortune pour les Onas. Elle assure la subsistance de toutes les familles dans un rayon de 100 kilomètres pendant près d'un an !...

Quand la nouvelle de l'événement se répand dans le pays les « toldos » sont démontés, tous les partis se mettent en route vers la côte. Un village se dresse autour de l'animal. Toute entreprise de chasse, de pêche ou de guerre est suspendue. Les Onas vivent sur la proie antarctique jusqu'à n'en laisser que le squelette. La chair est consommée fraîche ainsi que la graisse, puis faisandée et enfin pourrie. Plus le temps passe et plus la nourriture devient forte et succulente. Le tonnage de viande est si considérable qu'aucune retenue ne s'impose dans la fréquence et l'importance des repas. Chacun mange à satiété, se retire sous le « toldo » pour digérer, revient tailler son

morceau de baleine quatre ou cinq heures plus tard. Une garde est organisée pendant la nuit contre les chiens et les renards.

Le majordome de *Southern Cross* connaissait la présence de la baleine morte en baie Rio del Fuego depuis quinze jours. Il savait que les Onas ne pouvaient pas ne pas apparaître. Une vigie installée sur la côte le renseignait. Il s'était gardé de troubler les premières familles, laissant approcher tout ce qui nomadisait encore entre le rio Grande et le rio del Fuego jusqu'au cap Santa-Inès. Il tenait maintenant ses vieux ennemis sous les trajectoires croisées et plongeantes de vingt carabines à répétition. Une prime de 50 £ gagnée en cinq minutes, sans compter les femmes !

Chancho Colorado se dressa derrière le « matoral » de calafate.

— *Indios de mierda, le sacaremos toda la carne del cuerpo !*

Et sa conscience le confirmait dans sa volonté « d'arracher la chair du corps de ces Indiens de merde » qu'il haïssait.

— *Y vamos a cargar las mujeres hasta la muerte !*

On violerait les femmes jusqu'à la mort !

Chancho Colorado leva la main.

— *Fuego, compañeros ! Fuego ! Y cuidado con las mujeres !*

Il fallait épargner les femmes jusqu'à nouvel ordre.

Le vent du Horn soufflait au ras de l'océan et pulvérisait ses nuages de poussière vers le large. Il se chargea brusquement des odeurs de la poudre, des cris d'épouvante des femmes surprises en plein festin, du rugissement des guerriers courant vers leurs armes et tombant sous le feu des blancs. Deux ou trois flèches volèrent dans la direction de Chancho Colorado. Le crépitement des carabines cessa au bout de cinq minutes. Bien organisée et conduite l'embuscade avait réussi au-delà de toute espérance. Vingt et un guerriers gisaient sur le sable. Les femmes couraient d'une extrémité à l'autre de la plage et poussaient des cris de détresse. Quelques-unes se jetèrent dans l'océan. Les enfants survivants reçurent une balle de pistolet à bout portant. Les femmes furent entraînées dans le bois, violées, puis étranglées.

— Faut-il leur couper aussi les oreilles ? cria le « peon » Fernandez.

— Coupez les oreilles ! hurla Chancho Colorado.

— Et les enfants ?

— Coupez tout ! ! ! Je vous laisse la prime *para las putas y los hijos de putas*, confirma le chef.

Il marchait dans le sang. Il donnait des coups de pied aux cadavres nus. Il distribuait des balles dans la direction de tout corps qui remuait encore, en pleine crise de folie furieuse, vomissant l'injure.

— *Porqueria de indios... puta del infierno !... Tu madre ! Tu madre !!!*

Il menaçait le ciel et la terre. Le vent du Horn soufflait sur le champ de carnage avec une sérénité hautaine et indifférente.

Mac Isaac était allongé sur son lit quand la nouvelle de la tragédie parvint à *Gloria de Dios*. L'aube surgissait. Elle déchirait son suaire gris. Le jour allait éclater dans un fracas de cuivre rouge. Calafate fit irruption dans la chambre du missionnaire. Il mélangeait l'anglais, l'espagnol, le yaghan, le shelknam. Il criait vengeance !

Mac Isaac enfila ses bottes avec des efforts surhumains, se fit porter jusqu'à la voiture et conduire à *Southern Cross*. Le vent reprenait possession de l'estancia. Il régnait en maître dans les allées désertes. Pas de « peon » pour saisir la bride du cheval. Pas de majordome pour accueillir le missionnaire au pied du perron... Calafate souleva son maître et le porta jusqu'au grand salon. Les bougies enluminaient la pièce aux volets clos. Les tuyaux de l'orgue silencieux montaient jusqu'au plafond et rayonnaient mieux que des cierges dans le demi-jour d'une cathédrale. Brunswick-Mendez allait et venait devant ses claviers et ses clefs, les cheveux en désordre les bras dessinant des gestes incohérents.

— Il s'est échappé !!!... Il a brisé le grand collecteur ! Il est libre !!!

Il s'appuyait contre un bas-relief d'ébène et considérait le missionnaire avec des yeux larmoyants. Il cria :

— Il va revenir pour m'étrangler, vieux Mac ! Ecoutez-le !

On entendait le vent du Horn hululer dans les parois de bois mal jointoyées. Révoltes. Menaces. Et soudain, un rire rocailleux s'articulait entre les tôles des toitures, roulait jusqu'à terre, s'achevait par un bâillement qui se refermait sur quelque atroce espérance.

— Cent mille £ à qui me rapportera les oreilles du vent !

Mac Isaac se dressait dans son fauteuil avec la rigidité d'un mort dont il avait le visage exsangue. Mais ses yeux flamboyants ne lâchaient pas leur prise sur les yeux de l'armateur qui s'immobilisa puis se rapprocha du Pasteur avec les précautions d'un enfant apeuré.

— Ah ?... Vous savez déjà... Qu'allez-vous faire ?

Mac Isaac appela Calafate d'une voix forte. L'interprète portait un pistolet à la ceinture et tenait la Bible du Pasteur sous le bras.

— Donne-moi la sainte Bible !

Un tremblement spasmodique agitait les mains de Brunswick-Mendez.

— Prends une des bougies du mauvais riche, Calafate !

Le Yaghan arracha une bougie d'une applique.

— Agenouille-toi !

Mac Isaac ouvrit la Bible.

— *Nombres*. Chapitre xxxv. Verset 16... « S'il a frappé une personne avec un instrument de fer, et qu'elle en meure, il est meurtrier ; le meurtrier sera puni de mort. »

Mac Isaac referma la Bible. L'armateur épongeait la sueur qui ruisselait de son front. Il se rapprocha du Pasteur, brusquement dégrisé de ses orgies de vent. Le Pasteur n'allait pas faire tuer William ? C'était un chrétien ! Un mauvais chrétien, mais un sujet britannique ! Il fallait garder un peu de bon sens. Ne pas devenir fous les uns et les autres, avec ce vent... Il venait de renvoyer le majordome. Un irresponsable... Le vieux Mac devait comprendre qu'il s'agissait d'un ir-res-pon-sa-ble ! Un dément que les Indiens voulaient maintenant assassiner. Tous les blancs de l'île devaient protéger sa fuite. C'était aussi le rôle d'un ministre du Seigneur. Mac ne pouvait pas se dérober, il devait pardonner les offenses... William se présenterait le lendemain, au coucher du soleil, à la porte sud de *Gloria de Dios* pour traverser le bois du « guanaco fou » et gagner le nord. Il allait d'abord se réfugier chez Morrison. Morrison avait préparé un relais de chevaux jusqu'à Porvenir. A Porvenir, William devait s'embarquer pour Magellan et disparaître à tout jamais... Mac Isaac devait protéger sa vie sur son territoire. Il était Anglais... comme William. Le Pasteur n'aurait pas à regretter d'avoir rendu ce service aux estancieros.

Mac Isaac ouvrit sa Bible.

— *Nombres*. Chapitre xxxv. Verset 31. « Vous ne recevrez point de rançon pour la vie d'un meurtrier qui est coupable et digne de mort ; car il doit être puni de mort. Vous ne recevrez point non plus de rançon pour le laisser fuir dans sa ville de refuge, ni pour qu'à la mort du sacrificateur il retourne habiter au pays. Et vous ne souillerez point le pays où vous serez, car le sang souille le pays et il ne se fera d'expiation, pour le pays, du sang qui y aura été répandu, que par le sang de celui qui l'aura répandu. »

Mac Isaac referma la Bible, éteignit la flamme de la bougie de cire entre ses doigts.

— Vous plaisantez, Mac ! Vous n’oseriez pas !... Demain soir à la porte sud... murmura l’armateur.

Le Yaghan prit le Pasteur sous les aisselles et ils sortirent sans dire un mot.

Deux heures plus tard Calafate déposait le missionnaire sur son lit. Il n’avait pas la force d’essuyer la sueur de son front. Une terrible angoisse torturait son visage. Il demanda :

— Me crois-tu encore capable de viser juste à cinquante pas, au crépuscule ?

— La carabine du *capitan Bueno* est toujours celle qui a supprimé l’oreille coupable de Yakaif et la vie mauvaise de Makouchpill sur la plage d’Ushuaia !

Mac Isaac se laissa retomber sur l’oreiller.

— C’est bon. Va préparer la nouvelle Remington !

Calafate sortit avec un élan joyeux. Mac Isaac referma les yeux et se mit à prier... « Mon Père... au seuil de ton éternité je me souille encore une fois du sang coupable... Qu’il me soit compté en Bien ou en Mal selon ta justice, mais j’estime que je ne puis faire autrement pour ton saint Service et ta sainte Gloire !

Il essaya de dormir. Mais son regard ne trouvait pas le repos et revenait toujours à la croix qui portait les stigmates du combat de « God’s Harbour ». L’après-midi s’avançait. Le vent frappait à la porte de la chambre avec colère.

— Entrez ! murmura le Pasteur dans une demi-conscience.

Angelo Magnani s’avança vers le lit encombré de vêtements, de bottes et sur lesquels traînait la sainte Bible.

— Comment vous sentez-vous, ce soir *capitan Bueno* ?

— Mal, très mal... tout ce sang sur mes mains...

Mac Isaac poussa un soupir.

— Lisez-moi quelques versets de la sainte Bible... A genoux, s’il vous plaît ! Cela raffermira la Foi !

Angelo Magnani s’agenouilla au pied du lit, ouvrit la Bible aux *Nombres* qu’un signet désignait toujours depuis la visite à Brunswick-Mendez.

— « De même s’il l’a frappée d’un instrument de bois qu’il tenait à la main et qui pouvait donner la mort, et qu’elle en meure, il est meurtrier ; le meurtrier sera puni de mort. C’est le vengeur du sang qui fera mourir le meurtrier ; quand il le rencontrera, il le fera mourir<sup>45</sup>. »

Mac Isaac sursauta.

— Arrêtez, jeune homme !

Le missionnaire poussa un profond soupir.

Calafate reparut. Il portait la Remington et la ceinture de cartouches.

— Dis-moi Calafate... A ton avis, quel est le vengeur naturel du sang ona répandu au Rio del Fuego ?

— Makon-auk ! répondit sans hésiter le Yaghan.

— Es-tu capable de l'atteindre sous vingt-quatre heures ?

L'interprète réfléchit et répondit avec assurance.

— Oui, si *capitan Bueno* me donne son meilleur cheval et un cheval de main.

— Tu prendras *Pampa* et *Córdoba*. Tu porteras cette carabine à Makon-auk avec cinquante cartouches. Dis-lui que Chanco Colorado se présentera à la porte sud de l'estancia pour traverser le bois du « guanaco fou » et gagner le nord, demain au coucher du soleil. Va. Et que Dieu t'assiste !

Quelques minutes plus tard Mac Isaac aperçut à travers les vitres de sa fenêtre un cavalier qui galopait vers le sud. Sur l'horizon de la Terre intérieure il n'apparaissait guère plus gros qu'une pointe de flèche ona. Le vent du Horn élargissait jusqu'au ciel la nuée de poussière que soulevait son galop tendu. Il lui prêtait son tonnerre. Les éclairs du soleil couchant l'illuminaient.



## VII

L'assassinat de Chanco Colorado provoqua une émotion considérable à travers l'île Grande et la Patagonie australe. L'opinion publique de Magellan demandait que soit réglé une fois pour toutes le sort de ces « indios de mierda ». Les estancieros réclamaient l'extermination des Onas. Les plus modérés proposaient leur déportation. Le gouverneur don Miguel Señoret, homme rude mais grand administrateur, adopta cette solution.

Le *Huemül* appareilla le 3 août 1892 pour l'île Grande. Toutes les familles indigènes surprises en cours de déplacement, donc en état de vagabondage selon la loi civilisée, furent embarquées de vive force. Quelques semaines plus tard le *Huemül* ramenait à Magellan 165 Onas des deux sexes avec leurs enfants.

Ils défilèrent par la Calle Concepción encadrés de gardes-marine et de gendarmes. Ils serraient les peaux de « guanaco » sur leur nudité. Des curieux les accablaient de quolibets et de menaces. Les enfants nus trottaient dans la poussière et la foule criait à la barbarie parce que soufflait un vent glacé qui torturait les hommes civilisés. Les femmes portaient les misérables richesses du foyer : les outres, les outils, les peaux de phoque, les berceaux Tahalsh, les filets. Désarmés par leurs vainqueurs les mâles suivaient bras ballants, mains pendantes, inutiles. Les chiens sauvages hurlaient à la mort et se ruaient sur les tas d'ordures. Beaucoup furent abattus à coups de pistolet. Les Onas lançaient des regards de haine impuissante.

On les parqua dans un enclos sous la surveillance de sentinelles. Ils allumaient leurs feux dressaient les « toldos », pendant que le gouverneur réunissait une commission de « caballeros » chargée de régler leur sort. Pourquoi ne pas affecter les hommes comme « peones » dans les estancias qui s'installaient au-delà du rio del Carbon, et les femmes comme domestiques dans la ville même ? Le gouverneur précisa que les Indiens devaient être payés et traités avec humanité. Les estancieros vinrent donc choisir leurs « peones », et les familles de Magellan leurs domestiques. Les hommes furent séparés des femmes et entraînés. Des enfants restaient

abandonnés, s'en allaient dans les rues en pleurant, essayaient de gagner la forêt en se faufilant entre les clôtures.

Ce « remate » — mise aux enchères — des Indiens de l'île Grande fournit un thème à la presse d'opposition. Elle porta les plus violentes attaques contre le gouverneur. Les passions s'exacerbaient. Les ennemis de don Miguel Señoret criaient à la barbarie, au nom de la charité chrétienne. Ses amis, à la justice administrative au nom de la Libre Pensée ! La polémique atteignit Santiago del Chile. Obligé d'étudier les rapports envoyés par les deux parties le Conseil des ministres interdit le renouvellement de telles expéditions. Mais celle du *Huemül* avait suffi pour en terminer avec les Onas du nord.

Quelques semaines plus tard, à 7 heures du matin, Paddy entra dans le grand salon de *Southern Cross* et découvrait Brunswick-Mendez étendu, mort, au pied de l'orgue à vent capté qui soufflait sa note unique et lugubre. Le corps ne portait aucune trace de blessure. Rien qu'un peu d'écume figée aux commissures des lèvres. Cette fin acheva d'exaspérer les estancieros. Sans vouloir admettre l'évidence — Brunswick-Mendez venait de succomber à quelque attaque — ils accusèrent Makon-auk.

— Puisque le gouverneur refuse de nous défendre, proposa Morrison, organisons une offensive contre le sorcier du diable ! Après nous serons tranquilles ! *Vamos* !...

Ostbye Anneborg, Macpherson, Jim Morrison et d'autres estancieros armèrent leurs « peones ». Une troupe de soixante cavaliers prit la direction du sud. Ils atteignirent le cap Thetys au mois de décembre et en janvier Puerto Harberton. Ils fusillaient au passage les quelques Onas qui nomadisaient encore. Ils explorèrent les rivages sud de Kakenchow. Les derniers Onas fuyaient devant eux à travers la forêt préhistorique et multipliaient les trois feux du signal de détresse. Ils explorèrent les rives nord de la mer intérieure. Makon-auk restait introuvable.

Dès les premiers jours de l'offensive le sorcier s'était réfugié dans le bois du guanaco fou ! Il vivait avec ses fidèles à l'abri des barbelés de *Gloria de Dios*. Les « peones » du missionnaire le ravitaillaient. Mac Isaac ignorait cette présence compromettante. Au seuil de la mort, les affaires des estancieros ne l'intéressaient d'ailleurs plus.

Morrison, Ostbye Anneborg, Macpherson rentrèrent éreintés et furieux. Le héros Kuanip devenu après sa mort l'étoile polaire protégeait Makon-auk. Il se penchait sur la misère des hommes de sa race... Puis l'étoile cessa

de briller. Kuekat, un « peon » de l'estancia, impressionné par la cérémonie du baptême obligatoire essaya de se rendre agréable au nouveau Dieu. Et pour aider à l'avancement de la civilisation il dénonça la retraite de Makon-auk aux estancieros.

La guerre reprit. Le « guanaco fou » fut encerclé. De grands feux entretenus pendant la nuit. Des patrouilles lancées vers la retraite du sorcier. Plus de quatre-vingt « peones » participèrent au siège dirigé par les « caballeros ». Toujours armé de la Remington donnée par Mac Isaac et bien ravitaillé en cartouches, Makon-auk et ses compagnons luttèrent pendant onze jours.

Ils se glissaient vers les bivouacs, rampaient avec la souplesse silencieuse des lianes. Toute silhouette d'assiégeant dessinée en contre-lumière recevait une flèche ou une balle. Macpherson fut ainsi tué pendant la nuit. Puis Makon-auk s'évanouissait dans les profondeurs du bois, pourchassé par les feux de peloton. Plus terrible que Short l'esprit des pierres blanches. Plus inlassable que Yosé toujours en marche à travers la forêt à la recherche de bois mort pour préparer un feu qu'il n'allume jamais. Les estancieros perdaient patience. Ostbye Anneborg fut tué avec sept « peones » en essayant de forcer le repaire du sorcier.

Les lianes. Les tourbières. Les hêtres maltraités par le vent lourd. Les feux de bivouac, flaques de sang dans l'ombre impénétrable des nuits. La nuit. Le vent... Une crainte surnaturelle s'emparait des « peones » et les désertions commençaient. Deux assiégeants furent encore tués le huitième jour, Morrison blessé au bras. Makon-auk était sur le point de gagner la guerre, à un contre dix, lorsqu'il cessa de tirer. Il avait épuisé ses munitions.

Morrison attendit pendant quarante-huit heures, puis le bras en écharpe, à la tête des derniers volontaires, il s'enfonça dans le bois. Une première vague avançait soutenue par un tir de barrage puis une seconde vague... Ils atteignirent la partie la plus épaisse du « guanaco fou », rencontrant quelques cadavres criblés de balles. Au centre de la forêt une clairière Jaïnd abritait le campement du sorcier. Makon-auk gisait mort devant l'entrée du « toldo », allongé dans la direction de l'est près des cendres d'un foyer. Son corps portait les traces de vingt et une blessures, les deux dernières ayant entraîné la mort qui devait remonter à vingt-quatre heures.

Calafate fut autorisé à reprendre la carabine de son maître et emporter les objets ayant appartenu à Makon-auk.

\*

Depuis quarante-huit heures Mac Isaac ne souffrait plus. Il avait trouvé le sommeil au milieu de l'avant-dernière nuit. Il n'osait pas se lever, prisonnier de l'extrême faiblesse qui persistait. Dans tout le corps : une sensation de délivrance. Le feu intérieur éteint pour la première fois depuis onze ans ! Il n'osait croire à cette joie physique retrouvée. Ni manger. Un peu de bouillon seulement. Un verre d'eau. Un doigt de whisky tout de même... Mais au repas du soir il exigea une côtelette. La seconde nuit fut calme, l'aube bienheureuse malgré les nuages de poussière gonflés par le vent. Mac Isaac se leva, enfila ses bottes et appela d'une voix éclatante :

— Frère Magnani ! Dépêchez-vous ! ! !

Le catéchiste accourut alerté par cet acte d'autorité insolite. Il trouva le Pasteur allant et venant à travers la chambre, détendant ses poings sur des ennemis invisibles à la manière d'un boxeur à l'entraînement.

— Que se passe-t-il, *capitan Bueno* ?

— Allez donner des ordres à la cuisine ! Vous me ferez préparer un gigot pour midi !

Mac Isaac jonglait avec la bouteille du whisky de Campbeltown.

— Vous ne m'avez pas connu quand j'étais jeune, Frère Magnani ? Quel appétit ! Mais j'arrachais une balle de farine et pouvais la porter sur plusieurs kilomètres ! Rien n'est perdu ! Vous verrez...

Le vent souligna par un rugissement de colère l'entrée de Calafate. L'interprète portait la carabine Remington et un mouchoir contenant un petit objet.

— Je viens annoncer au *capitan Bueno* que le Jon est mort !

— Quel Jon ? demanda Mac Isaac avec surprise.

— Makon-auk ! Les « caballeros » l'ont tué dans le bois du guanaco fou !

Il y eut un silence. Le vent poussait des plaintes désolées.

— Voici ce que Calafate a trouvé dans le « toldo » de Makon-auk...

Il tenait entre ses doigts un objet rond qui avait la grosseur d'une pomme.

— Mais c'est ma tête ! ! ! cria Mac Isaac avec une indicible surprise.

— C'est la tête du *capitan Bueno* ! Il y avait aussi le corps. La statue du *capitan Bueno* était posée sur le feu éteint de Makon-auk. Lorsque Calafate a voulu la prendre tout le corps est tombé en poussière. Il était déjà brûlé. La tête seule vivait encore...

Le missionnaire devint très pâle. Le catéchiste ne comprenait rien et retournait la tête d'argile entre ses doigts.

— Et tu ne savais rien ? Tu n'avais rien deviné ?

— Calafate ne savait rien...

— Depuis quand est-il mort ?

— Il y a deux jours, *capitan Bueno*, mais on vient seulement de trouver son cadavre. Oui, il doit y avoir à peu près deux jours.

Mac Isaac murmura : « Son feu s'est éteint voici deux jours et j'ai cessé de souffrir... Oui... C'est bien cela... mon rêve... Makon-auk le sorcier... Alitol Telen... »

Il se redressa.

— Va chercher Alitol Telen !

Le catéchiste examinait la tête en silence. Par des coups d'œil rapides il vérifiait l'identité des traits, les proportions, la finesse des détails. C'était bien Mac Isaac. Beaucoup plus jeune. Quand il arrachait une balle de farine ! Soudain il poussa une exclamation étouffée.

— J'ai compris ! Cette statue sur le feu ! Votre maladie mystérieuse ! Vous étiez envoûté par Makon-auk ! C'est affreux !

Mac Isaac souriait.

— Vous avez l'esprit réfléchi pour ne pas dire lent, jeune homme !

Le vent poussa un cri. Alitol Telen se tenait sur le seuil de la porte, drapée dans un voile noir. Ses cheveux blancs, ses yeux vides à force d'être décolorés, son visage exsangue paraissaient sortir d'entre les ombres de la mort. Elle ne bougeait pas. Ses lèvres serrées semblaient de marbre. Son regard embrassait toute la chambre et le ciel jaune de sable à travers la fenêtre en même temps qu'il s'attachait aux yeux du Pasteur, à la fois très flou et doué d'une acuité insupportable.

— Makon-auk est mort, madame, annonça le missionnaire à voix basse.

Le vent pleurait dans la forêt du « guanaco fou » et venait traîner son désespoir sur le seuil de la porte.

Mac Isaac prit la tête de terre cuite entre ses doigts, l'éleva à hauteur de son front et s'avança vers Alitol Telen avec sa démarche puissante retrouvée.

— L'indigne épouse du Pasteur reconnaîtra peut-être cet objet ?

Les yeux de la femme indigène ne cillèrent point. Alitol Telen allongea le bras vers un guéridon et saisit le pistolet de Mac Isaac. Angelo Magnani laissa tomber le verre qu'il étreignait. Le bruit des éclats retentit comme une

détonation. Calafate se précipita. Mais Alitol Telen tendait l'arme au missionnaire, elle ouvrait son corsage et offrait sa poitrine blanche.

Le pistolet tremblait entre les mains de Mac Isaac et dessinait des lettres de feu... Elisabeth bien-aimée... un accident banal... rien ne s'oppose désormais...

— Soyez décente, madame !

Il jeta l'arme sur le lit en haussant les épaules.

— Ma loi n'est pas votre loi. Le Seigneur a envoyé son fils sur la terre pour enseigner aux hommes à pardonner les offenses.

Calafate et le catéchiste demeuraient stupides. La main d'Angelo Magnani étreignait toujours les formes d'un verre invisible. La femme indigène reculait vers la porte. Pas un de ses traits n'avait bougé. L'atmosphère de la pièce s'alourdissait de la forte odeur du whisky répandu. Les vagues de sable battaient les fenêtres.

— Je vous pardonne, madame, mais vous devrez vous repentir !... Vous consacrerez désormais votre temps au soin de nos malades. Ici-même, et plus tard à Dawson où je vais recueillir vos frères pour les mettre à l'abri de la persécution ! Allez, et tâchez de prier le Seigneur !...

Le missionnaire respirait jusqu'aux extrêmes profondeurs de sa poitrine. Il faisait jouer ses muscles, détendait ses jambes, jonglait avec sa tête en terre cuite. Calafate nettoyait la Remington. Angelo Magnani buvait de grandes gorgées de whisky et le sang colorait de nouveau ses joues. Puis Mac Isaac se redressa gonflé de toute son énergie retrouvée et ordonna d'une voix sèche :

— Prenez un crayon, je vais dicter...

Le vent du Horn ponctuait de notes claires la mélodie funèbre qu'il improvisait sur le crépuscule des dieux païens.

\*

Magellan deux années plus tard. Maisons de bois. Rues incertaines. La forêt de hêtres descendant des collines. A l'arrière-plan : quelques plaques de neige épargnées par l'été. Un ciel plus froid qu'un lac figé par la jeune glace. Le détroit clapotant sous les rafales de « williwaws ». Ombre bleue dans le sud : l'île Dawson. Elle semblait avoir jeté l'ancre dans le vent. Elle résistait à la bousculade des nuages.

En rade, des navires chargeaient des « fardeaux » de laine. Le flot des moutons coulait ainsi de la Patagonie australe vers le large... Navires familiers enfants de la ville : le vieux cutter *Catalina*, la goélette *Rippling Wave*, la *Juicio de Dios* armée par Mac Isaac... Longs-courriers... *Alcyon* réparait des avaries avant de poursuivre sa coisière de Bristol à Valparaiso, et l'hospitalité que le Révérendissime John Stirling recevait de Mac Isaac se prolongeait.

Un feu de « coihue » brûlait dans la cheminée. En plein mois de mars l'hiver se tenait aux aguets dans tous les coins du grand salon de la résidence. Un domestique on a servit le thé.

— En somme, murmura Stirling, vous êtes mieux logé que le gouverneur, Frère Mac Isaac ? Vous voici propriétaire de la seule maison de pierre existant dans la ville !

— Vous faites erreur, Frère Stirling ! Brunswick-Mendez possédait lui aussi une résidence en brique comme celle-ci, calle Concepción... Mais lui était vraiment riche ! Il avait fait venir ses briques de Buenos-Aires ! Moi je me suis seulement débrouillé. J'ai réussi à résoudre le problème du séchage par des moyens artificiels au lieu d'attendre la bonne volonté du soleil ! Maintenant je vends des briques à tout Magellan pour 10 000 £ par an. La ville est en train de renaître en dur. Y compris l'église de nos ennemis Salésiens qui a brûlé récemment avec l'aide des pompiers...

John Stirling souriait.

— Estanciero... entrepreneur... armateur... le temps du missionnaire doit être mesuré ?

Mac Isaac haussa les épaules.

— Aristote disait déjà que pour rester honnête il fallait un minimum de confort, Frère Stirling. Mon ambition est d'assurer ce minimum aux Onas, Alakaloufes et Yaghans qui survivent...

Il poussa un soupir.

— Le Seigneur a réduit ma tâche ! Il n'a pas voulu voir naître devant sa Face une grande communauté chrétienne en Terre des Feux ! Je ne suis plus que l'agent de sa charité. Je vais distribuer des repas, des couvertures, des chaussures et des baptêmes *in articulo mortis*. Quant à l'évangélisation... Dans quelques années, quand ma tâche sera terminée dans le sud, j'irai évangéliser les Araucans des provinces chiliennes : Temuco, Valdivia, Cautin, Llanquihué. Là-bas existe encore une race forte et saine ! Deux cent mille Indiens attendent la sainte lumière, Frère Stirling !

L'ancien catéchiste murmura du bout des lèvres :

— Vous pouvez m'appeler « Votre Grandeur », Frère Mac Isaac, du moins tant que vous êtes ministre de l'Eglise méthodiste !

Mac Isaac considérait le Révérendissime avec une surprise amusée.

— Que voulez-vous dire ?

John Stirling frottait onctueusement ses mains l'une contre l'autre et hochait la tête.

Mac Isaac devait comprendre qu'il existe dans la vie des situations sans issue. Des situations comme la sienne, par exemple. Ses efforts pour méritoires qu'ils fussent ne servaient pas sa renommée... Il y avait eu ce mariage. Impression désastreuse dans les milieux religieux, et surtout au *Foreign Office*... Les sommes énormes englouties par la mission d'Ushuaia... Les épidémies que ses Yaghans et Alakaloufes avaient propagées dans tout l'archipel... La réussite même de Mac Isaac, à Rio Grande... Cette énorme fortune en quelques années... Les rapports de feu Tomas Bartlett ! On parlait beaucoup des relations personnelles de Mac Isaac avec le sorcier des Onas. On insinuait qu'il n'était pas étranger aux révoltes des indigènes... Les esprits superficiels parlaient de ses responsabilités dans la mort de Brunswick-Mendez...

John Stirling laissa retomber ses mains dans un geste d'apaisement.

— Calomnies, bien sûr ! On impute à crime ce qui n'est qu'une tendance, une pointe démagogique profuégienne ! Mais tout de même... tout de même, Frère Isaac !

Il était devenu une sorte de Proconsul de l'Eglise réformée en Amérique australe. On se demandait s'il n'avait pas oublié les devoirs d'un simple ministre méthodiste ! Quelques milliers de sauvages lui faisaient oublier l'existence des millions de païens qui attendaient la lumière. Pendant qu'il dilapidait des sommes énormes pour vêtir ceux qui préféraient rester nus, l'Eglise méthodiste devait limiter son action par manque de moyens financiers. Mac Isaac était devenu fort impopulaire à Bristol !

Le missionnaire souriait.

— En somme vous me demandez de choisir entre deux perspectives : ou rentrer en Angleterre avec ma fortune et tous les honneurs... ou quitter l'Eglise méthodiste ?

John Stirling risqua un geste de protestation.

— Frère Stirling ! Je ne rentrerai jamais en Angleterre. Et comme l'expérience de l'évangélisation m'oblige à me séparer théologiquement du

méthodisme sur le plan de la prédestination absolue, je vais demander au Synode de me rendre ma liberté. De toute manière je me serais tôt ou tard détaché d'une Eglise qui se laisse influencer par des considérations racistes, donc mondaines, à propos d'un mariage conclu — et vous le savez mieux que personne, Stirling — pour faciliter l'œuvre du Seigneur !

Le Révérendissime levait les bras au ciel.

— Comme vous êtes violent, mon cher ami ! Personne ne vous reproche formellement votre mariage, voyons ! Nous regrettons, nous déplorons, mais sans revenir sur le fait accompli. L'Eglise voudrait seulement qu'une puissante personnalité comme la vôtre cessât de dilapider ses moyens matériels et moraux dans ce secteur maudit de la Terre des Feux ! Songez à tout le bien que vous pourriez faire en Angleterre avec les revenus dont vous disposez... ouvriers, chapelles, écoles, orphelinats !

— Ma décision est irrévocable !

Mac Isaac se leva.

— Excusez-moi ! Un rendez-vous avec le gouverneur. Je vous en prie, restez. Vous êtes ici chez vous. Venez me voir à chaque escale... Notre collaboration d'Ushuaia doit survivre à ces petites difficultés. Dieu est partout !

Mac Isaac endossa une pelisse fourrée. Le soleil déclinait. Il n'avait pas plus de force qu'une planète refroidie. Le vent faisait grelotter sa lumière. Il se retirait de Magellan devenu grâce au mouton et à l'essor de la navigation à vapeur le symbole de la prospérité sud-américaine... Des milliers d'ouvriers au travail. Des entrepreneurs chiliens, anglais, danois, allemands, irlandais. Des ordres donnés en mauvais espagnol. Les jurons cinglant dans toutes les langues... Les arpenteurs alignaient des rues nouvelles. Les « peones » gâchaient du mortier. Les démolisseurs renversaient les maisons de bois disloquées par le vent du Horn, verdies par les mousses. Partout des piles de briques : Mac Isaac...

Le Pasteur descendait vers la place Muñoz-Gamero. Il passait devant ses nouveaux bureaux « Sociedad Fuegina de navegación. » Il apercevait par-dessus la carapace des toitures la goélette *Juicio de Dios*, son premier navire qui le nez dans le vent tirait sur ses ancres. Il stoppa. Une musique militaire à l'allemande — grosse caisse, cymbales, basson, trombone, flûte aigrette — ouvrait la route au nouveau corps de sapeurs-pompiers. Dans le sillage des flons-flons majestueux ils défilaient au pas de parade, sanglés dans l'uniforme rouge, la hache sur l'épaule, moustaches en bataille sous le

casque de cuir. Des enfants onas abandonnés les contemplaient, l'œil rond, la lèvre retombante, accroupis dans la poussière... Des femmes, des matelots, des chercheurs d'or bottés jusqu'aux hanches suivaient le cortège qui descendait vers le port.

Le gouverneur accueillit Mac Isaac avec une déférence cordiale. Il était en grand uniforme de lieutenant-colonel de l'armée chilienne... Pantalons de casimir blanc à sous-pieds et bande brodée. Habit à queue de pie ajusté à la taille, fermé sur la poitrine par treize boutons dorés, remontant jusqu'aux joues par un col-carcan rehaussé par les broderies distinctives du grade et ouvert sur la cravate noire qui formait jabot. De lourdes épaulettes aux torsades d'or rayonnaient dans le demi-jour du cabinet.

— Don Mac Isaac, je vous présente le *capitan* Estorgamou commandant les forces armées de la province... Don Waldo Seguel « juez letrado », mon dévoué collaborateur, l'honneur de la magistrature chilienne... Messieurs, prenez place...

Mac Isaac commença d'une voix bourrue.

— Excellence, j'ai quitté Rio Grande avec la certitude que nous allons régler le douloureux problème indigène conformément aux lois de la charité chrétienne et aux intérêts de la République...

Le Pasteur ouvrit un dossier.

— D'après les enquêtes de mes collaborateurs il resterait dans l'île Grande et l'archipel, environ 7 à 800 Onas, 300 Yaghans et 500 Alakaloufes. Toutes les expériences passées montrent que le progrès de la civilisation ne peut tolérer la présence des indigènes sur la terre qui les a vus naître ! Je déplore cette situation !

Mac Isaac posa les mains sur son dossier.

— Mais nous pouvons lui donner une solution chrétiennement acceptable. Le temps presse, Excellence ! La chasse à l'Ona qui se pratique dans l'île, l'exploitation « sin vergüenza » des Alakaloufes par les « lóberos », la présence d'enfants abandonnés dans les rues de la ville — j'en ai recueilli six depuis vingt-quatre heures — sont des stigmates de honte pour la République !

Le gouverneur fronçait le sourcil.

— Je ne viens pas en accusateur, Excellence, mais en ami. Vous connaissez mes projets ? Si je réussis à concentrer les indigènes dans l'île Dawson je me porte garant des résultats : libre exploitation des estancias, libre navigation dans les canaux, protection des indigènes contre toute

exaction... Voici deux ans que j'ai demandé la concession ! Je voudrais savoir si le gouvernement m'accorde son appui ?

Don Miguel Señoret inclina la tête en souriant.

— La concession est accordée. Don Seguel, veuillez lire le décret !

Le « juez letrado » déploya une feuille parcheminée. Le gouvernement de la République du Chili accordait à Mac Isaac la concession de l'île Dawson pour une période de trente ans, aux fins d'y rassembler, héberger et assister les indigènes *en estado de nomadizacion y salvajismo*. Leur concentration, leur entretien, leur sécurité et leur maintien dans l'île relevaient de la seule responsabilité du concessionnaire.

Le « juez letrado » remit le décret à Mac Isaac.

— C'est une belle concession, don Mac Isaac... 45 000 hectares de forêts inexploitées et de pâturages ! murmura don Seguel.

Don Miguel Señoret se pencha vers le missionnaire et lui serra longuement les mains.

— Vous aurez un jour votre statue sur la place Muñoz-Gamero, don Mac Isaac !

— Hum !... Sans doute parce que les estancieros et les sauvages seront tombés d'accord pour me pendre !

Le *capitan* Estorgamou frappa sur le fourreau de son sabre.

— Le sixième régiment d'artillerie que j'ai l'honneur de commander est à votre disposition, *señor* !

Mac Isaac contemplait le capitaine fièrement cambré dans sa tunique bleue soutachée d'or et murmurait :

— Eglise et armée n'ont jamais réussi à planter ensemble la Croix d'où le Christ attire les hommes à lui...

Et plus bas en se retirant :

— En avant pour Dieu et pour sa sainte gloire seulement !

Le crépuscule glacé descendait sur la ville. Le vent apportait l'odeur d'humus et de neige mouillée de l'archipel que l'ombre engloutissait au-delà du détroit de Magellan. L'île Dawson entraînait dans la nuit. La goélette *Juicio de Dios* allumait ses feux de position au fond de la rade.

## CINQUIÈME ÉPOQUE

*« Bienheureux sont les morts qui dorénavant meurent au Seigneur ! »*

*Apocalypse, XIV, 13.*



# I

Toutes les cloches de la mission sonnaient le glas. Service funèbre pour Yaélengou Kipa dans la chapelle principale. Service funèbre pour Komapiol dans la chapelle de l'hôpital. Prières pour le repos de l'âme de Kuekat dans l'oratoire privé du directeur. Duncan Mac Isaac, Jésus Fernandez, Angelo Magnani officiaient... Brumes fumantes posées sur la forêt préhistorique et l'eau en plafond de nuages. La baie Harris ouverte dans la côte de l'île Dawson. Au large : la houle tumultueuse de l'Almirantazgo, bras de mer délimité en flou par des glaciers aux aguets derrière un camouflage de nuées. A cheval sur une colline déboisée, pressée par l'eau lourde et la forêt : la mission *Misericordia de Dios*. Les chapelles. L'hôpital. Les magasins. La résidence. Le village indigène. Une clarté irréaliste baigne les vingt bâtiments de bois aux parois goudronnées. Le soleil jamais visible distille à travers les nuages que brasse le Horn une pluie de rayons argentés. Reflets glauques d'aquarium sur l'eau de la baie Harris qui plombe, posée sur les assises des grands fonds. Bancs de brouillard qui se promènent entre « cuadras » les allées tirées au cordeau de *Misericordia de Dios*. L'eau noire, les falaises, les hêtres antarctiques, les lianes, les lagunes ceintes de tourbières, les « pentanos », les bancs de brouillard enlisés dans ce calme stupéfiant qui traîne au sol forment un univers impossible à situer entre Genèse et Apocalypse.

Les cloches de la mission sonnent le glas. Le vent gémit. Les pieds nus des Onas, Yaghans, Alakaloufes portant des cercueils clapotent dans les « pentanos » en direction du grand cimetière. L'oiseau-tempête passe et pousse son cri. Les pingouins funèbres noirs et blancs volent vers le sud, imitant le bruit flasque de la pluie. Elle revient après vingt-quatre heures de fugue. Elle cherche à dissoudre un univers que le vent essaye de renverser. La pluie. Le vent. Les brumes. Un linceul gris posé sur la mission et que d'étranges soubresauts font palpiter...

Mac Isaac s'était retiré dans son bureau. Le feu de « coihue » luttait contre l'humidité glacée. Les lettres traînant sur la table devenaient plus spongieuses que le papier-buvard. Les caractères s'arrondissaient en forme de mousses embryonnaires. La haute écriture d'Elisabeth Neil paraissait

floue dans un brouillard de papier. Mac Isaac fut obligé d'ajuster ses lunettes et de se pencher sur la feuille.

« ...Jérémie me parlait pendant que nous conduisions le pasteur Muller à sa dernière demeure. Il me disait : « Je te rétablirai encore, et tu seras rétablie ô vierge d'Israël ! » »

« Votre Sulamite suivait le cercueil, mon bien-aimé. Il était porté par six hommes. Sur le couvercle : une plaque de cuivre avec cette inscription gravée : « Georges Muller s'est endormi le 10 mars 1898 dans sa quatre-vingt-treizième année. » Après le service à la chapelle 80 équipages se joignirent au cortège et parmi eux la voiture de gala du maire de Bristol. C'était un grandiose défilé, Duncan ! Pas de soleil. Rien que les brouillards familiers. Mais le soleil était dans mon cœur. Mon Vénéré Maître s'en allait enfin dans toute sa gloire : « Voici le lit de Salomon, entouré de 60 vaillants hommes, des plus vaillants d'Israël<sup>46</sup>... »

« Au cimetière le service commença par le cantique *I rest in Christ* que chantèrent quelque 7 000 voix. Moi je chantais : *Ouvre-moi, ma sœur, ma bien-aimée, ma parfaite*<sup>47</sup> ! Je chantais pour vous car me voici libre de voler vers vous mon bien-aimé, sans remords puisque mon Maître a trouvé le couronnement d'une vie glorieuse dans le sein de Notre-Seigneur Jésus-Christ... » dans le sein de Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

Duncan Mac Isaac essuya ses lunettes voilées par une pellicule de brouillard. Par la porte entrouverte pénétrait l'odeur des indigènes employés dans la résidence.

« Je vous donne quelques détails sur cette mort. Le 9 mars, après la réunion de prière, G. Muller se retira à l'heure accoutumée, et quand il dit bonsoir à Mr. Wright il semblait jouir de sa santé habituelle. Le lendemain matin à 7 heures la servante apporta le thé. Elle frappa et n'obtenant pas de réponse entra dans la chambre. Mon vénéré Maître était étendu sur le plancher, près de son lit. Depuis quelque temps déjà, G. Muller avait pris l'habitude d'absorber un peu de nourriture pendant la nuit. Il se leva probablement pour prendre le biscuit et le verre de lait qu'on avait placés sur sa table de chevet et dut tomber à ce moment-là. « Cher M. Muller ! s'exclama une chrétienne en apprenant la nouvelle, Dieu lui aura dit : « Viens ! » et il s'est tranquillement évadé pour gagner la maison du Père ! »

« Je vous envoie le *Times*, *Saint-James' Gazette*, *Daily Telegraph*, *Bristol Evening News*, *Liverpool Mercury*. Ces journaux sont déjà vieux mais ils

vous donneront une idée de cette mort plus complètement que je ne puis le faire, toute absorbée que je suis par mon bonheur qui se dessine et la joie qui me soulève ! »

Mac Isaac releva la tête. Alitol Telen se tenait sur le seuil de la porte. Les reflets pâles du feu jouaient sur les plis de sa robe d'infirmière. Le visage émacié émergeait de la collerette blanche. Elle s'appuyait au montant de bois. Une main devant la bouche elle réprimait la toux qui soulevait sa poitrine. Alitol Telen venait chercher le Pasteur pour qu'il veuille bien assister On-son qui allait mourir. On-son avait-il demandé le baptême ? Oui, On-son désirait être baptisé.

Mac Isaac retira ses lunettes et se leva en murmurant : « Je te remercie Seigneur pour cette grâce que tu accordes enfin à tous les impies ! »

Ils plongèrent dans le brouillard dégoutant de pluie. La cloche de la chapelle sonnait le glas pour Alarken. Le vent sentait la glace humide et la terre pourrie quand il s'échappait de la forêt.

— A-t-on retrouvé Chai ton ? demanda le Pasteur.

Une crise de toux déchirait Alitol Telen. Non, Chaiton n'avait pas été retrouvé. Ceux qui s'enfuyaient dans la grande forêt préhistorique disparaissaient généralement sans laisser de traces. Mais cette fois les chiens avaient rapporté un morceau du pantalon de Chaiton, et c'étaient les chiens qui avaient dû le dévorer...

Mac Isaac prit la femme indigène par le bras.

— Je vous en prie, madame ! Insistez auprès des Onas et si possible des Yaghans et Alakaloufes. Faites-leur comprendre que toute tentative d'évasion est vouée à l'échec. Dans la forêt c'est la mort. Ceux qui réussiraient à construire des pirogues malgré ma surveillance rencontreraient les croisières chiliennes dans le détroit. Je ne veux pas d'incidents avec les autorités. C'est pour cela que j'ai confisqué les canots. Je suis responsable de l'ordre dans toute la Terre des Feux. Je dois répondre à la générosité du gouvernement qui nous a donné cette île par la réussite de la politique de concentration dont j'ai pris l'initiative. Persuadez vos frères de la vérité : il est impossible de quitter Dawson !

La femme regardait droit devant elle et parlait d'une voix triste et brisée... On ne sortait que par la mort de l'île du Pasteur.

Un pli de colère barra le front de Mac Isaac.

— Ne dites pas de bêtises, madame ! Vous savez très bien que toutes les ressources de la charité chrétienne sont à la disposition de vos frères. Je les

loge, je les nourris, je les habille, je les instruis, je les soigne, je leur ouvre les portes du ciel.

La femme secoua la tête. La charité du Pasteur était plus cruelle que la carabine de Chancho Colorado.

Ils entrèrent dans la maison d'On-son. La forêt préhistorique soufflait son haleine froide. Elle encerclait la « reduccion » indigène. Le parfum de ses magnolias traînait dans le brouillard. Les hurlements des chiens sauvages qui se multipliaient dans l'île soulignaient la plainte des hêtres antarctiques dans la profondeur du sous-bois barricadé de lianes, feutré par les fougères, baigné par les tourbières aux profondeurs visqueuses où pourrissaient les écorces, les champignons, le céleri sauvage, la violette jaune et les « berberis ». Les rats et les araignées couraient dans l'herbe. L'océan d'arbres s'élevait sur les montagnes de l'intérieur, modestes têtes de rochers gris plâtrés de neige accrochées aux nuages échevelés.

Une heure plus tard Mac Isaac sortait de la maison. Il se dirigea vers le cimetière et chemin faisant rencontra Calafate. Agenouillé sur l'herbe tranchante le Yaghan se penchait vers un tas de mousse, frappait l'une contre l'autre Yar Jauke les pierres à feu, soufflait sur les étincelles sans résultat. Il sursauta quand Mac Isaac toucha son épaule.

— Tu n'as plus d'allumettes, Calafate ? Veux-tu que je te prête mon briquet ?

Le Yaghan risqua un sourire embarrassé.

— C'est difficile d'allumer le feu comme autrefois. J'essaye de me souvenir. Chose utile si je devais encore accompagner *capitan Bueno* dans la grande forêt de Kakenchow, comme il y a vingt-cinq ans !

Mac Isaac hocha la tête.

— Nous ne repartirons plus jamais vers Kakenchow, Calafate ! Il n'y a plus personne là-bas !

Le Yaghan considérait l'horizon sud.

— Là-bas, toujours beaucoup de vent... Beaucoup neige... Beaucoup pluie...

Mac Isaac haussa les épaules et poursuivit. Il montait vers le grand cimetière. Comme chaque jour il allait arracher les morceaux d'étoffe blanche qu'une main mystérieuse venait accrocher pendant la nuit aux croix de bois neuves et qui représentaient l'esprit Mehr, l'ombre de la mort.

Mac Isaac redescendit vers la mission. Il pénétra dans l'hôpital. Trois salles de vingt lits chacune. Draps immaculés. Couvertures de laine shetland. Une salle d'opération, cuivre et peinture crème. Un laboratoire. Installations d'autoclave et de douches. Deux infirmières anglaises s'affairaient sous la direction de Mme Fernandez. Le Pasteur salua la Chilienne avec une cordialité joyeuse.

— *Buenos dias, señora Fernandez, que tal ?*

— Je vais très bien monsieur le directeur, aussi bien qu'à Ushuaia ! Malheureusement, mes malades...

Mac Isaac leva la main.

— J'ai confiance en vous !

Puis avec un coup d'œil ironique vers la jupe noire et les souliers fins...

— Toujours élégante, madame Fernandez ! A la dernière mode de Paris ! Il la menaçait du doigt.

— Attention à votre âme ! Le diable habite Paris !

Il poursuivait son inspection, remettait à l'alignement une table de chevet, ramassait un bouton qui traînait, pliait un pantalon abandonné sur une chaise. Après avoir jeté un dernier coup d'œil circulaire Mac Isaac pénétra dans le laboratoire. Auprès d'un cadavre disséqué le Dr Salisbury se penchait sur des cuvettes de porcelaine, maniait pinces et scalpel avec des gestes précieux et précis. Une cloche sonnait le glas. Le vent du Horn ronflait très haut dans les nuages. Les brumes collaient aux vitres des fenêtres.

— Ah, c'est vous Pasteur ? cria le médecin sans lever la tête, approchez, je vais vous montrer les résultats de votre beau travail !

Mac Isaac se pencha par-dessus l'épaule de Salisbury.

— Autopsie de Jorg Backett — Alakaloufe — Dix à douze ans... Regardez ! Le poumon gauche s'enlève facilement dans sa totalité. La surface pleurale n'est pas adhérente. J'ai pratiqué des coupes méthodiques dans toute l'étendue du poumon. Il crépite. L'alcool sort partout avec de très fines bulles d'air... Il en est tout autrement du poumon droit... Voyez les fausses membranes fibrineuses aréolaires épaisses ! Ce poumon est complètement privé d'air et il plonge presque entièrement dans l'eau. Tenez, regardez... vous avez ici les granulations fines de la pneumonie...

Le missionnaire ajusta ses lunettes.

— On trouve seulement dans le lobe supérieur deux pertes de substance irrégulières, déchiquetées à leur surface, pleines de débris qui s'en vont

sous l'eau. J'hésite à diagnostiquer s'il s'agit de cavernes formées pendant la vie, ou de parties ramollies et détruites par la putréfaction cadavérique du tissu hépatique...

— En somme... c'est pour cela que votre fille est muette, murmura Mac Isaac. Je ne comprends rien à votre pathos !

Le Dr Salisbury lança un coup d'œil glacial au missionnaire.

— C'est vrai que vous vous occupez seulement des âmes, monsieur ! Nos méthodes de diagnostic sont différentes. Eh bien ! il est certain que ce sujet a succombé à une pneumonie fibrineuse aiguë, généralisée à tout le poumon droit, et à une pleurésie fibrineuse de ce côté, ces lésions étant ou n'étant pas liées à la tuberculose !

Le Dr Salisbury se redressa en essuyant ses doigts ensanglantés avec un tampon d'ouate hydrophile.

— Et vous avez attendu trois ans pour construire un hôpital et appeler un médecin ?

Mac Isaac ne répondit pas.

— Depuis combien d'années dirigez-vous des missions ?

— Trente-huit ans, monsieur.

— Et vous n'avez jamais demandé d'assistance médicale ?

— Jamais. *Eno's Fruit Salt* pour l'usage interne. *Embrocation Ellmans* pour l'usage externe. Deux remèdes souverains contre toutes les maladies ! Quant aux indigènes je doute que votre science arrive à prévaloir contre la volonté du Seigneur !... Mais je vous ai engagé, docteur, et j'ai dépensé 5 000 £ pour cet hôpital afin de ne rien négliger de ce qui peut être accompli en faveur des indigènes...

Le docteur haussa les épaules.

— Trop tard, monsieur !

Le docteur retira sa blouse et demanda d'une voix glaciale.

— Voulez-vous savoir ce que je pense de votre activité, monsieur le Pasteur ?

Le vent hurlait à la cime des hêtres et les brumes prenaient le large avec de lents mouvements de voiliers, vite remplacées par d'autres qui sortaient de la forêt préhistorique. Il y eut un silence à l'abri des doubles cloisons, et que soulignait la mélodie d'un Yaghan dans la salle des malades...

*é, é, nan' ga houé... é, é, nan' ga houé...*

— Monsieur le Pasteur je pense que vous êtes un criminel ! Si je présidais un tribunal je vous condamnerais pour activités inconsidérées ayant entraîné la mort. Je vous accorderais les circonstances atténuantes en raison des mobiles élevés et du désintéressement qui dictent votre conduite !

Mac Isaac considérait la croix d'ébène qui pendait au mur.

— Je dois comparaître devant un tribunal plus impitoyable que le vôtre, docteur. Il me sera demandé compte de ce que vous appelez « mes crimes » et de mes intentions les plus secrètes. Je suis prêt à répondre des uns et des autres. Vous avez peut-être raison au nom d'une science incertaine, mais c'est Dieu seulement qui décidera si j'ai ou n'ai pas trahi sa volonté !

Le Dr Salisbury, vieux médecin de la marine royale, possédait un caractère violent que la solitude fuégienne exacer bait. Il rugit en entendant Mac Isaac parler de « science incertaine » !

— Des mots ! Votre attitude et votre ignorance me révoltent, monsieur ! En 1868 si vous aviez isolé vos premiers malades l'épidémie ne se serait jamais propagée à travers l'archipel ! Il fallait ensuite replacer vos sauvages dans leur état d'équilibre physiologique millénaire ! Les rendre à la forêt et aux canaux ! Leur restituer une alimentation carnée et iodée avec de longues périodes de jeûne, et les laisser nus !

Le médecin insistait.

— Vous êtes un authentique criminel ! Sa Majesté a fait tirer des langues de pendus à des hommes qui étaient des saints à côté de vous ! Mais si Dieu existe...

Mac Isaac leva la main.

— Pas de paroles impies dans ce lieu ! Docteur, je vous prie d'aller assister vos malades. Vous pouvez peut-être encore quelque chose pour eux mais certainement rien pour moi !

Mac Isaac ouvrit sa Bible et se mit à genoux tandis que le Dr Salisbury se retirait en murmurant de vagues excuses. Les nerfs. Le vent. La solitude au fond de cet espace gris, au seuil de cette forêt mangeuse d'hommes, dans ce brouillard qui dissolvait les formes d'un monde essayant de naître ou d'entrer dans une mort plus accomplie.

\*

Les brumes gluantes. Le vent. Les cloches qui sonnaient un nouveau glas. Mac Isaac s'était retiré dans son bureau pour terminer la lecture de la lettre d'Elisabeth apportée par sa troisième goélette : *Vigilancia de Dios*.

« Mme Wright m'a demandé ce que j'allais faire maintenant. Je lui ai répondu : « Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; il porte l'étendard entre dix mille. Sa tête est de l'or pur ; ses cheveux flottants sont noirs comme le corbeau. Ses yeux sont comme ceux des colombes aux bords des ruisseaux, lavés dans du lait, et enchâssés dans des chatons. Ses joues sont comme un parterre de plantes aromatiques, et comme des fleurs parfumées<sup>48</sup>... »

« Le monde entier connaît votre gloire et nos amours. La colère de Dieu va bientôt s'abattre sur cette femme qui adore des idoles. Vous ne me parlez jamais de sa santé, mon bien-aimé ? Mais je sais qu'elle est encore à vos côtés et je souffre malgré les assurances que vous me donnez sur votre chasteté. Elle est là comme la punition vivante et vigilante de nos fautes ! Sa présence sanctionne le péché principal : votre mariage ! Vous avez été maudit dans votre union par votre fille qui se vautre à Paris dans l'état des plus misérables pécheresses, par votre fils criminel précoce, par votre femme qui se survit à seule fin de nous interdire le bonheur tandis que ses frères meurent ! Oh, Duncan ! ne pouvez-vous faire quelque chose pour hâter l'éclosion de l'aurore qui va briller sur nos amours ? Puisque cette femme est baptisée, pensez que ceux qui meurent dans le Seigneur sont heureux dès maintenant !

Les années passent. Les forces nous quittent. Combien de temps va durer l'épreuve de notre fidélité ? Il m'est impossible de vivre plus longtemps dans cette solitude d'Ashley Down ! Ces brumes. Ces fabriques nouvelles dont les cheminées s'élèvent plus haut que les flèches de Sainte-Mary Radcliffe ! Ces couples qui passent dans la campagne fleurie et cherchent enlacés l'abri du crépuscule et le secret de la nuit ! Ma santé si fragile ne résistera plus bien longtemps. Seuls pourraient me guérir vos tempêtes, votre vent éternel, affrontés entre vos bras sur votre chaste poitrine !

Je ne veux plus rien connaître de la vie ou de la mort de cette femme qui ne vous est plus rien ! Envoyez-moi un de vos navires. Acceptez-moi près de vous ! Le péché est consommé depuis si longtemps que la miséricorde de Dieu nous est acquise ! Nous avons gagné l'éternité par nos œuvres et notre constance dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; un peu de bonheur terrestre même coupable ne prévaudra point contre les mérites acquis. Et s'il devait prévaloir, Duncan, si quelques années de joie illicites au regard

de Dieu devaient détruire le temple que nous avons édifié dans l'éternité, eh bien ! détruisons ! S'il me faut redevenir la fiancée païenne de Iona je me lèverai de la tombe de Macbeth, je glisserai dans vos bras sur votre poitrine, et je déchirerai ma tunique, et je découvrirai ma nudité !!!

J'attends votre réponse avec confiance. Je suis votre sœur en Job le prophète qui murmure contre la colère de Dieu.

ZABETH. »

« *P.-S. — Pour Alitol Telen* : « Et je te jugerai comme on juge les femmes adultères et celles qui répandent le sang ; je t'abandonnerai à la sanguinaire vengeance de la fureur et de la jalousie... »

« Ils feront monter contre toi une foule de gens qui t'assommeront de pierres, et qui te mettront en pièces avec leurs épées. » *Ezéchiel*, xvi, 38, 40.

*Pour vous, mon bien-aimé* : « J'ai dépouillé ma robe, comment la revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ? Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte, et mes entrailles se sont émues pour lui. » *Cantique des Cantiques*, v, 3, 4.

On frappait à la porte.

Jésus Fernandez céda le passage à la femme du Pasteur.

Le vent ronflait très haut sous le plafond de nuages. Il épargnait les brumes qui rôdaient sous les fenêtres et sa note unique descendait dans la pièce, plus désespérée que celle de l'orgue à vent capté.

— Que désirez-vous, madame ?

La cloche sonnait un nouveau glas.

Avant de mourir, Chagatientsis avait demandé qu'on l'enterrât selon la coutume yaghan. Alitol Telen voulait connaître la décision du Pasteur. Mac Isaac considérait avec tristesse les joues creuses de la femme, le teint de cire, les pommettes saillantes que le rose de la fièvre enluminaient. Chagatientsis avait-il reçu le baptême ? Oui, Chagatientsis avait été baptisé. Dans ce cas il devait être enseveli chrétiennement au cimetière. C'était une règle absolue. Alitol Telen devait faire le nécessaire.

La femme indigène disparut. Mac Isaac reprit la lettre et relut quelques passages. Jésus Fernandez écoutait la plainte du vent.

— La raison de Mlle Neil est aussi malade que le corps d'Alitol Telen murmura le missionnaire. Puis s'adressant au catéchiste : Je reçois de bien mauvaises nouvelles de Bristol, Frère Fernandez !

Jésus Fernandez marqua une interrogation muette.

Jorg Stanley Mac Isaac avait tué un de ses camarades de classe. Une discussion au réfectoire. Jorg avait toujours été très violent. Il avait saisi un couteau... Le tribunal des mineurs n'avait pas retenu la provocation. Pas de circonstances atténuantes. Jorg était au pénitencier de Bristol jusqu'à sa majorité...

Mac Isaac réfléchissait.

— Après tout je ne suis pas tellement désolé, de cette affaire ! Je regrette le sang répandu, et il me faudra beaucoup prier pour mon fils. Mais il a défendu son honneur. Comme un vieil Ecossais ! *Gainsay who dare* ! Le cri du clan ! Il est de bonne race... On l'avait traité de « sale Indien ». Il a frappé. Il y a eu bataille. Jorg a reçu lui aussi un coup de couteau à la figure. Mais il a frappé plus fort et mieux que ses ennemis. C'est mon fils !

Les mâchoires serrées Mac Isaac considérait le feu de « coihue », les reflets des flammes qui posaient sur le tapis leurs flaques de sang.

— Et votre femme ?

— Elle n'est pas au courant et je n'ai pas l'intention de la mettre au courant. Vous garderez le secret le plus absolu sur cette affaire, n'est-ce pas Frère Fernandez ?

Le crépuscule descendait le long de la côte et déjà la lumière baissait dans le bureau du Pasteur.

— Pauvre Tellenika !... J'ai prié ce mécréant de Salisbury de mettre en œuvre toutes les ressources de sa science pour la sauver. Mais il paraît que les lésions sont trop profondes. Elle est condamnée. C'est comme une lampe qui s'éteint faute d'huile... Depuis longtemps elle ne vivait plus que pour son peuple, Frère Fernandez ! Je ne crois pas qu'elle ait les moyens ou le désir de lui survivre.

Mac Isaac poussa un profond soupir.

Jésus Fernandez devait donner des ordres à tous les services pour que le moindre désir d'Alitol Telen fût satisfait jusqu'à sa mort... Elle devait jouir de tout le bien-être possible. En rentrant de Magellan, Fernandez devait se mettre à sa disposition ; elle commanderait la mission sauf en ce qui concernait les choses de la religion bien entendu.

Le directeur ouvrit un dossier.

— Parlons d'autre chose ! Votre voyage. D'abord Rio Grande. Je veux un rapport sur le résultat des croisements avec les moutons d'Australie. Il faudra rectifier les « alambres » pour nous aligner sur les fractions 4 et 5

rachetées à la succession Brunswick-Mendez. Maintenant, avec nos 300 000 hectares nous devons atteindre au demi-million de têtes l'an prochain et au million dans cinq ans si les nouvelles pâtures sont aussi fertiles que celles de l'estancia primitive... Les « peones » chiliens... Renvoyer Las Herras, Villarica, Santiago et Zapalla... Je ne veux pas d'ivrognes dans l'estancia...

Mac Isaac se tourna vers le catéchiste.

— Les ennemis de Dieu prétendaient que je m'enrichissais en exploitant le travail des Onas ! Pour faire fructifier 15 000 hectares j'appointais 60 à 80 « peones » indiens. Avec 22 Chiliens je gère 300 000 hectares depuis que j'ai transféré les Onas à Dawson ! Vous rédigerez là-dessus une petite note pour les journaux de Magellan. A Magellan vous demanderez un rapport à Mac Lelan sur la construction de la quatrième goélette. Je veux que la *Carita de Dios* soit lancée en 1900. C'est tout ! Ah ! Surveillez de très près les réparations de l'orgue à vent capté. Je l'ai payé suffisamment cher pour en attendre de bons résultats...

Le Pasteur appuyait sur les touches d'un invisible clavier. Le vent ronflait sur une note unique que l'écho des forêts reprenait en la multipliant pour composer une symphonie funèbre que le glas de la mission enrichissait. Mac Isaac rêvait et murmurait :

« Quand nous en aurons terminé avec Dawson, je vous nommerai directeur de *Gloria de Dios*, Frère Fernandez ! Magnani prendra la compagnie de navigation... »

Le crépuscule donnait à la baie Harris des reflets d'acier bleui et colorait en rose pâle les brumes traînantes.

— Et vous, monsieur le directeur ?

Pour Mac Isaac la route du Seigneur était droite et sans obstacles. Les 300 000 Indiens Araucans du sud-chilien attendaient la lumière... Il partirait pour le nord dès que le dernier Fuégien aurait été rappelé à Dieu... Il prenait déjà toutes les dispositions techniques et financières pour installer sa nouvelle mission en Llanquihué...

Les deux hommes sortirent dans le crépuscule humide. Mac Isaac désigna le pavillon chilien qui flambait dans le vent à mi-hauteur du mât, un hêtre antarctique de 25 mètres ébranché et poli.

— Pourquoi ce drapeau en berne, Frère Fernandez ?

Le grand deuil de la mission... Ces centaines de morts depuis trois ans... Le côté funèbre de leur tâche !...

Mac Isaac frappa le perron d'un coup de canne.

— Je vous prie de faire hisser à bloc ce pavillon... Depuis que tous les indigènes se font baptiser je ne vois aucun motif d'arborer un signe de deuil à *Misericordia de Dios*...Allez ! La goélette vous attend. Bon voyage...

Jésus Fernandez s'enfonça dans la brume pendant que Mac Isaac murmurait : « Bienheureux sont les morts qui dorénavant meurent au Seigneur !... »



## II

Depuis des années la grande tempête de neige commençait aux environs du solstice d'hiver. En 1903 elle avait tenu l'espace pendant quinze jours. En 1905, du 21 juin au 15 juillet. En 1908, le « vent blanc », le *viento blanco* des passeurs de Cordillière s'était rué sur la mission pendant soixante et un jours, ne marquant que de rares pauses.

La tempête se faisait précéder par des signes avant-coureurs. Le vent prenait du volume et de la vitesse. Il descendait au sol et balayait les brumes. Elles remontaient alors vers la confluence de baie Inutile avec le détroit Famine où la mer les mangeait. L'horizon sud commençait par s'éclaircir. Depuis les hauteurs de l'île, Mac Isaac apercevait le mont Buckland cuirassé de glace et l'« inlandsis » qui domine le canal Gabriel. Le ciel prenait une teinte mauve, puis bleue, puis noire... L'espace gardait pendant quelques jours des résonances de cristal. Le thermomètre descendait au-dessous du point de glace. Les lagunes gelaient. Les rats, les araignées, les renards disparaissaient dans leurs trous. Les feux follets cessaient de courir du grand cimetière vers la mer. Les « pentanos » se refermaient.

La fièvre blanche restait stationnaire pendant quelques jours. Puis le plafond des nuages descendait, le cercle d'horizon se resserrait autour de l'île. La lumière tombait malade, sans force pour souligner glaciers et montagnes. Les formes lointaines épousaient des contours malsains, les volumes entraient dans un espace qui paraissait doté d'une quatrième dimension. Et soudain jaillissaient les flammes blanches de la neige. La neige ne tombait pas. Maniée par le vent du Horn elle attaquait à l'horizontale. Elle recouvrait à peine le paysage. Elle s'en allait vers le nord avec la puissance de ces lames qui mangent le château de poupe des navires par le travers du cap Dur.

Aller de la résidence à l'hôpital devenait un problème. Conduire les morts au cimetière et ouvrir les tombes une expédition. Avec les tourbillons hystériques du « vent blanc » les quatre points cardinaux tournaient autour d'un axe invisible.

Une fois de plus Mac Isaac regardait voler la neige. Il écoutait la note unique du vent qui tirait de son passage à travers la forêt préhistorique le même son tendu que rendent les cordages des navires en haute mer. Une note qui faisait oublier les gémissements des malades dans la salle d'isolement. Mac Isaac se pencha sur un Alakaloufe au teint de cire.

— Tu ne dors pas ?

— Les poux ne dorment jamais, *capitan Bueno* !

Il avait appelé Mme Fernandez. Pourquoi cet homme plein de poux ? Et la douche ? La désinfection ? Le linge neuf ?... L'Alakaloufe tuberculeux recevait les soins d'hygiène quotidiens. Mais il n'y avait rien à faire. Le pou faisait partie de la vie fuégienne. Impossible de s'en débarrasser. Avec les rats et les araignées qui peuplaient Dawson le pou survivait à la tempête de neige ; que pouvait une douche et le passage en étuve de vêtements ?

Mac Isaac poussa un soupir. Il pénétra dans la salle d'opération... Vide. Cruellement nette avec sa table laquée, ses vitrines de musées abritant des nickels. Froide. Quatre fenêtres donnant sur l'univers blanc. Les funambules de la tempête valsaient autour d'elle. Une cloche sonnait le glas. Quelqu'un frappait à la porte. Alitol Telen venait demander des instructions au Pasteur. Mac Isaac la considérait avec bienveillance et se demandait quel âge elle pouvait avoir. A dix-huit ans elle débarquait nue et resplendissante sur la plage d'Ushuaia... Elle approchait par conséquent de la soixantaine ! Tant d'années !... Déjà ! Les mêmes cheveux blancs. Les mêmes yeux décolorés, sans âge, comme les mousses inachevées... Mac Isaac s'était voûté : regard, cheveux, doigts noueux, le missionnaire vieillissait. Alitol Telen non. Elle se situait toujours hors du temps, hors de l'histoire, comme sa forêt, ses clairières Jaind, ses mousses témoins du Troisième jour... et maintenant, légère, immatérielle, presque hors de la vie.

« Le Pasteur connaissait-il la nouvelle ? »

La main exsangue de la femme montrait la direction de la chapelle où sonnait le glas. « C'était Anneken. »

— Anneken, le sorcier du nord que j'ai sauvé de la déportation en 1892, quand les hommes du *Huemül* ont débarqué dans l'île Grande ?

« Alitol Telen venait dire que le « Jon » Anneken représentait le dernier mâle du peuple ona dont elle était la dernière femme. Avec Alitol Telen la race disparaîtrait de devant la face blanche qui habite le milieu du ciel. »

Mac Isaac ressentait une gêne indéfinissable.

« Alitol Telen avait terminé sa tâche. Elle avait tenu la promesse faite au Pasteur après la mort de Makon-auk. »

Elle remit entre les mains du missionnaire un objet enveloppé dans un papier gris. C'était la poupée de chiffon qu'elle berçait depuis le départ de Jorg Stanley Mac Isaac pour l'Angleterre.

« Le Pasteur devra faire parvenir ce cadeau à leur enfant. »

— Mais... naturellement, madame, dit-il d'une voix étranglée.

« Alitol Telen avait terminé sa tâche. Elle demandait la permission de se retirer ! »

— Vous pouvez vous retirer, madame !

Sa silhouette s'éloigna entre la double rangée de lits. La tempête se gonflait. Les rideaux de neige claquaient, voiles blancs de l'esprit Mehr, l'ombre de la mort qui habite les forêts profondes. A travers la forêt profonde s'échappait Juan Cabo de Horno, un des derniers Yaghans survivants d'Ushuaia.

Les indigènes qui tentaient de quitter Dawson suivaient presque toujours le même itinéraire. Ils s'enfonçaient dans la forêt préhistorique en direction de l'ouest. Ils devaient ensuite surmonter une chaîne de petites montagnes avant d'atteindre la côte. Les uns s'arrêtaient à la baie Lomos. Ils construisaient une pirogue, franchissaient le détroit de Magellan et venaient atterrir au cap San Isidro, ou plus au nord dans la zone de Port-Famine. Les autres poursuivaient jusqu'à la pointe Joachim à travers un massif montagneux de 2 à 3 000 pieds. Là ils allumaient les trois feux de détresse. Quelque baleinier, un chasseur de « lobo de mar » les recueillait et les enrôlait dans son équipage. Les uns ou les autres ne réussissaient que très rarement à reprendre la vie primitive. Ils finissaient matelots ou « peones » lorsqu'ils ne s'égarèrent pas dans la grande forêt. La zone de Magellan trop civilisée n'autorisait plus ces retours vers le passé.

Rendu difficile en été par la présence des tourbières et « pentanos », le voyage de Magellan se simplifiait en hiver lorsque le gel durcissait le sol. En hiver les tentatives d'évasion se multipliaient. Mac Isaac ne marqua pas la moindre surprise quand Angelo Magnani vint lui annoncer la fuite de Juan Cabo de Horno.

— Il a répondu à l'appel du matin, il n'est donc pas loin, *capitan Bueno* !

Le missionnaire réfléchissait. Trois jours de marche par grande tempête... un trappeur de l'Alaska, un Finlandais, un Russe pouvaient survivre. Mais

Juan Cabo de Horno diminué par des années de vie sédentaire et touché sans doute par la phtisie ne survivrait pas !

— Vous dites qu’il est parti ce matin, jeune homme ?

Mac Isaac accentuait les plis de son front et serrait les mâchoires. Il ne pouvait rien pour les indigènes qui mouraient par centaines sous les coups de l’épidémie, non plus que le Dr Salisbury d’ailleurs ! Mais il pouvait sauver Juan Cabo de Horno dans un combat loyal contre la tempête. Car un vieil Ecossais dominait aussi les tempêtes. Et peut-être mieux que les trappeurs d’Alaska ! Il se dressa brusquement.

— Je vais chercher mon brigand d’Ushuaia, jeune homme !

Il endossa une pelisse fourrée, coiffa son passe-montagne, enfila ses moufles.

— Je vous accompagne !

Mac Isaac hocha la tête négativement.

— Non ! En l’absence de Jésus Fernandez votre aîné vous êtes responsable de deux cents vies humaines à *Misericordia de Dios*. Ne vous inquiétez pas. Je suis de retour sous vingt-quatre heures !

Mac Isaac prit un sac, des provisions, une bouteille de whisky de Campbeltown et la boussole.

Il plongea dans le vent blanc. Il perdit de vue le clocher de la mission. Il se pencha sur la boussole.

— 90° O... c’est mathématique... Ils suivent toujours la même route, murmura le missionnaire.

Le bruit de ses paroles ne montait pas jusqu’à ses oreilles. Les lèvres d’un étranger disaient qu’il fallait prendre 90° O. Ce hurlement hautain que produit le vent dans les cordages créait autour de lui un mur de silence. La visibilité se limitait à quelques mètres. Accroché au grand bâton andin<sup>49</sup> Mac Isaac poussait devant lui ce mur opaque aux reflets bleus de lait mouillé et qui se refermait aussitôt sur sa trace. Mac Isaac entra dans la forêt préhistorique.

Il marchait depuis trois heures. Il surmontait les lianes tendues entre les hêtres antarctiques devenues plus blanches que ces amarres qui, en hiver, retiennent à quai les navires dans quelque port nordique. Les hêtres poudrés à frimas balançaient leurs têtes de fantômes ivres. Pas un oiseau. Pas une bête. Les araignées réfugiées sous les écorces. Les rats dans leurs trous... Le terrain s’élevait en pente douce.

Mac Isaac avançait en poussant des han ! de bûcheron qu'il n'entendait point. Ses gants devenaient plus durs que des pierres. Le froid posait sur ses joues un masque de fer. Le passe-montagne craquait à chaque mouvement du cou. Il devait briser la glace qui s'accrochait à ses narines. Il tomba entre deux touffes de calafate et poussa un juron. Il brassait la neige pour émerger... Il émergea et reprit sa route. 90° O. Il serra les dents. Une volonté têtue bandait ses muscles... Il calculait que Juan Cabo de Horno n'avait guère parcouru plus de 3 à 4 kilomètres sur un pareil terrain. Et il ne pouvait pas ne pas suivre cette ligne de pente vers les montagnes.

Il posait son pied sur un sol apocryphe de lianes entrelacées couvertes de neige et s'enfonçait. Il arrachait sa jambe du piège. Il surmontait les blocs erratiques camouflés en décor de carton blanc. Il ne sentait pas les chocs. Ni le froid. Seule la neige pulvérulente brûlait ses paupières. A force de concentrer son regard pour percer cette « poudrerie », naissaient sur la rétine des danses de disques lumineux, des jongleries de boules dorées qui explosaient, retombaient en pluie d'étoiles multicolores.

Il franchit une clairière. La neige courait au ras du sol chassée par le vent. Mac Isaac se sentit emporté par un fleuve — pure illusion d'optique évidemment — mais il tomba sur le côté. Il jurait en espagnol et pensait : « Je me demande ce qui pousse ces malheureux à risquer leur vie pour aller finir comme esclaves chez les « loberos » ? » Il serra les mâchoires. « Celui-ci ne m'échappera pas ! » Il se releva et reprit sa route. La forêt se referma. Une étrange clarté qui n'était plus de la lumière ruisselait sur la neige. Les troncs des hêtres antarctiques retrouvaient leurs silhouettes noires. Mac Isaac rentrait dans le temps solaire. Il marchait depuis sept heures. Le crépuscule multipliait les pièges. Puis ce fut la nuit et le Pasteur se réfugia sous le surplomb d'un bloc erratique.

Il ne pouvait retirer ses gants gelés à bloc. Il prit la bouteille de whisky entre ces deux masses de pierre et but. Il pensait confusément : « Mes pieds vont geler... » Alors il frappait ses bottes l'une contre l'autre. Il courait le risque d'être dévoré vif par les chiens sauvages dont le « vent blanc » seul empêchait d'entendre les hurlements à la mort. Comme Chaiton.

Les heures coulaient dans une uniformité blanche et noire. Mac Isaac priait pour retrouver Juan Cabo de Horno. La neige tendait sur ses genoux les voiles de l'esprit Mehr, l'ombre de la mort qui habite les forêts profondes... Il se remit en marche au petit jour. Le bâton andin plongeait dans la neige maintenant plus épaisse sur les pentes de la montagne. La

tempête ne mollissait pas. La densité des arbres allait en diminuant. Au pied d'une contre-pente Mac Isaac découvrit les éléments d'un « toldo »... Une boîte de sardines encore gluante d'huile... Des branches fraîchement coupées... Juan Cabo de Horno n'était pas loin.

La forêt se brisait contre des champs de rochers moutonnés plâtrés de neige. Mac Isaac s'élevait dans une atmosphère plus claire. Le vent courait toujours aussi vite mais la densité de la « poudrerie » diminuait. Le Pasteur devait plier le dos pour laisser passer les rafales. Puis il se lançait en avant, s'arrêtait pour rassembler ses forces, repartait, multipliant les feintes contre l'ennemi.

Il atteignit enfin l'échine de la montagne. Sur le versant de Magellan la visibilité atteignait plusieurs centaines de mètres. Il allait s'engager dans la contre-pente lorsqu'il aperçut vingt mètres plus bas Juan Cabo de Horno allongé sur un rocher. Mac Isaac se laissa glisser vers le Yaghan, bouillonnant d'une fureur concentrée depuis vingt-deux heures. Il aperçut avant toute chose deux pieds nus qui pointaient hors de la neige, bleus et marbrés de plaques noires.

— Qu'as-tu fait de tes chaussures ? ! ! ! cria le missionnaire en saisissant l'homme par une épaule.

Juan Cabo de Horno était mort. Il avait sans doute abordé le sommet de la montagne au petit jour. Trompé par la lumière équivoque il avait dû glisser sur les rochers des pentes supérieures. Il était venu donner de la tête contre une pierre. Sous l'effet du traumatisme et du froid il n'avait pas repris connaissance. Pas de sang sur la neige. Visage paisible. Pieds gelés.

Mac Isaac chargea le corps sur ses épaules. Il rentra dans la forêt préhistorique, retrouva quelques traces de son passage : branches cassées, boîtes vides, l'emplacement du bivouac... Il allait, titubant sous la charge du cadavre. Il tombait la tête en avant dans le piège des lianes. Il avait chaud, ne souffrait plus des mains et des pieds. Il perdait son cadavre, le ramassait avec ses mains de pierre...

La « poudrerie » noyait l'espace libre entre les troncs. Le vent sonnait le glas et Mac Isaac apercevait le clocher de la mission vite redevenu hêtre antarctique dès que s'effaçait le monde apocryphe né de la rencontre entre les créations funambulesques de la tempête et la fatigue de l'homme. Puis, il n'eut plus la force de porter le cadavre. Il se mit à tirer Juan Cabo de Horno derrière lui. Il avait passé dans la ceinture du Yaghan une de ses

maines de pierre. La fièvre soutenait le missionnaire, et aussi cette énorme colère qui n'arrivait pas à s'apaiser.

Il marcha jusqu'au crépuscule, assailli par le vent blanc, guetté par les chiens sauvages. Des nausées remontaient vers sa gorge, et elles avaient un goût de bile. La forêt préhistorique s'enfonçait autour de lui dans une valse lente que la « poudrerie » accélérât. Le glas du vent sonnait toujours plus proche.

Lorsque Mac Isaac épuisé, glacé, aveugle et sourd s'abattit dans la neige le nez en avant, sa main de pierre toujours passée dans la ceinture de Juan Cabo de Horno, la silhouette des premiers bâtiments de la mission surgissait entre deux rafales de « poudrerie ». Et c'était la cloche de *Misericordia de Dios* et non le vent du Horn qui sonnait le glas.

\*

« Ma bien-aimée,

« Je vous écris sur un lit de mon hôpital mais rassurez-vous ! je suis déjà entré en convalescence et rien ne menace mes jours. J'étais parti pour rechercher un Yaghan qui tentait de s'évader vers le détroit de Magellan durant la tempête d'équinoxe. J'ai durement lutté pendant deux jours et une nuit. Mes forces m'ont abandonné au seuil de la mission et c'est la trahison spirituelle de Calafate qui m'a sauvé. La chose vaut la peine d'être contée !

Mon interprète que vous avez connu à Bristol, devenu l'ami de tant d'années de luttes, est en train de retourner à l'état primitif ! Calafate revient à son point de départ spirituel après avoir approfondi les saintes Ecritures, parlé trois langues européennes en plus des dialectes fuégiens ! Figurez-vous que depuis des années il me fallait débarrasser chaque jour les croix du cimetière des lambeaux d'étoffe blanche qu'une main mystérieuse venait y suspendre. Elles représentaient d'après Calafate — bien informé et pour cause ! — l'esprit Mehr, l'ombre de la mort, une des divinités de l'informe paganisme fuégien. C'est en allant souiller mes sépultures chrétiennes au plus fort de la tempête que Calafate m'a découvert inanimé dans la neige ! Il m'a ramené et sauvé. Mais il s'est trahi en essayant de trouver une explication plausible de sa présence aux abords du cimetière...

Mon cœur est déchiré entre la fureur et la reconnaissance. Je suis en train de perdre une belle âme, celle que j'avais précisément soignée avec le plus

de constance et que je croyais avoir ouverte sans retour à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Je comprends mieux maintenant, à la clarté de cette dernière expérience, la profondeur du commandement de l'apôtre : « Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Luc, x, 3... Pauvre Calafate ! Lui aussi est de cou roide !

Je sors presque indemne de cette aventure insensée. Le Seigneur s'est montré miséricordieux. Ce mécréant de Salisbury m'a amputé les doigts de la main gauche et le pied droit pour éviter la gangrène. Je pourrai encore marcher avec un appareil et des cannes, mais non point recommencer une entreprise comme celle du mois de juillet !

Ne me plaignez pas, Elisabeth bien-aimée ! Je n'ai pas offert ce sacrifice de ma chair sur l'autel de l'apostolat missionnaire... ou si peu ! Je n'ai pas essayé de donner une interprétation tout juste charitable à la parabole de Notre-Seigneur : « Si un homme a cent brebis et qu'il en ait une égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres... etc... » MATTHIEU, XVIII, 12. En essayant de sauver Juan Cabo de Horno dans des conditions désespérées j'ai suivi l'impulsion de mon mauvais cœur orgueilleux et ma volonté de « Highlander » têtu ! J'ai voulu savoir si à soixante-dix-neuf ans je pouvais encore recommencer les grands combats de ma jeunesse. L'expérience fut presque concluante ! Il m'a toutefois manqué le sursaut de vitalité, l'ultime fraction d'énergie qui, dans une lutte indécise, fait pencher la balance vers la vie ! Mais le temps de la sagesse est venu...

Avec mon pied artificiel, ma canne, mes lunettes, ma main gauche privée d'intelligence, je pourrai appareiller pour l'Araucanie dans quelques mois, dès que ma présence dans l'île ne sera plus nécessaire. Nous partons ensemble ma bien-aimée. Nous reprenons le voyage commencé en mer d'Irlande il y a tant d'années !... Alitol Telen est morte dans la nuit du 7 au 8 août.

Le Seigneur l'a rappelée dans le plus grand mystère. Elle avait traversé la vie en ombre indéchiffrable, comme une ombre elle s'est éclipsée pour entrer dans le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle se retirait généralement dans sa chambre vers 9 heures du soir. Le 7 août, Mme Fernandez l'a saluée dans le couloir. Le lendemain elle avait disparu. Des recherches entreprises permirent de découvrir son cadavre sur la tombe d'Anneken, le sorcier des Onas du nord décédé voici quelque temps. Les chiens sauvages avaient plus qu'à demi dévoré le corps. J'ai pieusement donné la sépulture chrétienne à ces misérables restes !

Ces détails ne vous intéresseront guère si j'en juge par le ton de vos dernières lettres. Elles me font du mal et risquent d'attirer sur votre tête la colère de Dieu. Nous avons tous les deux souffert de ce mariage, et moi plus que vous ! Mais vous oubliez que nous avons offert au Seigneur ce sacrifice en rédemption de notre faute... S'il a duré toute une vie c'est que la faute était lourde. Et qu'est-ce qu'une vie pour celui qui médite d'entrer dans l'Eternité ? Notre péché est-il maintenant effacé sur les saintes tables ? Pas plus aujourd'hui que voici cinquante ans le Pasteur ne peut vous donner cette assurance. Mais l'homme au cœur jeune dit : Il est effacé !

Elisabeth, je vous prie d'observer un peu plus de retenue dans vos lettres. Songez que nous ne sommes plus des jeunes gens, tant s'en faut ! Accordez s'il vous plaît une pensée de pitié et de gratitude à celle qui vient de s'en aller, et de vous ouvrir la route ! Nous ne parlions pas le même langage. Elle m'a poursuivi de sa haine, justifiée selon l'optique indigène. Nous vivions depuis des années comme des étrangers. Mais elle était de ferme propos ! Si son cœur est resté endurci dans l'ignorance de l'amour pour Notre-Seigneur Jésus, elle s'est sacrifiée pour son peuple dans les jours d'agonie, et dans une mesure que pas un chrétien, fût-il un saint, ne saurait atteindre ! C'était une femme extraordinaire, capable d'aller aux extrêmes limites du meilleur ou du pire. Paix à ses cendres, et priez avec moi pour qu'elle soit admise dans le Royaume de Dieu !

Je vous écris cette lettre tandis que sonne le glas. Des 150 indigènes survivant à Dawson, il ne restera pas une âme dans quelques mois. Je prends donc mes dispositions pour organiser les missions nouvelles en Llanquihue. Votre collaboration me sera précieuse, Elisabeth. En conséquence, je vous prie de vous embarquer le plus tôt possible. Je vous adresse une lettre de change de 1 000 £ sur Bristol. J'enverrai ma goélette *Juicio de Dios* vous attendre à Buenos-Aires...

Salomon a dit : « La force des jeunes gens est leur gloire, et les cheveux blancs sont l'honneur des vieillards. » xx, 29...Je ne suis plus un jeune homme et pas tout à fait un vieillard, mais j'ai conservé la force des premiers et peut-être acquis l'honneur des seconds ! Je vous offre ma force et mes cheveux blancs, ainsi qu'une vie de solitude, de sacrifice et de travail aujourd'hui comme il y a cinquante ans.

Le crépuscule tombe. Le glas sonne toujours. Le vent éternel emporte mes tendres pensées vers vous. Je ne suis plus que le passager de cette île funèbre qui flotte sur les canaux fuégiens royaume des jours sans lumière et

des ombres blanches. Autour de moi les espaces géographiques portent des noms immenses : la baie Inutile — l'île de la Désolation — Port-Famine — les Furies occidentales — le fjord de l'Ultime-Espérance... Je n'ai plus rien à faire dans cette région désolée du monde où l'indigène meurt comme ces fleurs qui se fanent sous la simple pression du doigt. Je m'en vais et vous invite à me suivre pour rester fidèle au commandement de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

Laisse les morts ensevelir leurs morts ; mais toi, va annoncer le règne de Dieu. » Luc, IX, 60.

Votre

Duncan MAC ISAAC. Past. »



### III

La forêt préhistorique au cœur de l'été. Les « pentanos » ouverts en crevasses sinueuses avec l'eau couleur d'anthracite qui vient à la surface. Le canelo-magnolia exposant ses fleurs plus pâles que le jour qui n'est jamais de la lumière. Les calafates rugueux. La violette jaune — *viola maculata*. Des fraises sauvages qui jamais ne mûrissent. Les hêtres antarctiques encore verts pour quelques semaines. Les « chouchis » vert-de-grisés comme des chandeliers de cuivre. Le vent installé à quelques centaines de mètres en altitude, descendant parfois au sol pour y cueillir des brumes. Les brumes rampantes. Nuages. Nuages qui se regroupent aux carrefours de la forêt, glissant vers le canal Almirantazgo.

Les derniers Alakaloufes deux douzaines d'hommes, femmes et enfants psalmodiaient leur complainte grise...

*é é nan' ga houé... é é nan' ga houé...*

Mac Isaac donnait des ordres pour l'évacuation du personnel et du matériel. Premier échelon : la résidence et l'hôpital. Deuxième échelon : infirmières et personnel civil. Troisième échelon : les Alakaloufes...

— Et qu'allez-vous faire de ces pauvres gens ? demanda Jésus Fernandez.

— Je les garde à mon service. Ils m'accompagneront à Llanquihue et Villarica. Ils m'aideront peut-être à nouer de bons rapports avec les Mapuches... Quoique !... Les Araucans forment un grand peuple avec une riche tradition guerrière, agricole et pastorale... Ils doivent mépriser mes pauvres Fuégiens !

Le crépuscule terminait son-occupation de l'île. Le vent cédait du terrain. Les canelo-magnolias renforçaient leurs exhalaisons nauséuses. Les Alakaloufes poursuivaient leurs incantations...

*é, é, nan' ga houé... é, é, nan. ga houé*

Le Dr Salisbury vint demander des instructions.

— Vous partez par le premier échelon, docteur. Cela va de soi... Vous êtes mon collaborateur le plus onéreux et votre matériel vaut une fortune !

Mac Isaac soupira.

— Jésus a dit à mes pauvres Onas et mes derniers Yaghans : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés ! » Que pouviez-vous faire, docteur, contre la volonté de l'Eternel ?

Salisbury haussa les épaules.

— On ne maintient pas à flot un navire dont la coque fait eau depuis quarante ans, monsieur le Directeur ! J'ai calfaté tant que j'ai pu... Il s'est enfoncé doucement au lieu de couler à pic :

— Et je remercie le vieux mécréant que vous êtes ! En vous observant j'ai compris que le Seigneur avait réservé à sa créature des formes d'apostolat qui n'étaient pas directement liées à son saint service ! Il vous sera beaucoup pardonné. Et vous emportez ma reconnaissance.

Il souriait en montrant son pied artificiel.

— Je suis votre meilleure réussite, docteur !

Le front posé contre une vitre de la fenêtre Jésus Fernandez contemplait la forêt, nuage bleu-noir qu'une clarté rose indécise mettait en relief. Mac Isaac reprit :

— Don Orosimbo appareille de Magellan cette nuit avec la *Juicio* de *Dios*... Elle accostera demain matin. Vous commencerez tout de suite l'évacuation du matériel, n'est-ce pas docteur ?

— Bien monsieur le Directeur !

— Et surtout, que rien ne soit endommagé ! Vos installations m'ont coûté cher et j'ai l'intention d'offrir cet hôpital à la ville de Magellan. Allez !

La clarté rose coulait dans la pièce et ruisselait le long des murs.

— Les feux follets ont une puissance bien extraordinaire ce soir, Frère Mac Isaac, murmura le catéchiste.

Le missionnaire s'approcha de la fenêtre.

— Ce ne sont pas des feux follets, Frère Fernandez, mais un incendie dans le sud. Savez-vous dans quelle direction souffle le vent ?

— *Rumbo al norte* !

Le Horn soufflait vers le Nord. Mac Isaac poussa un soupir. La mission n'était pas menacée. Malgré les « pentanos », les lagunes, les brumes, la pluie, l'humidité universelle, la forêt fuégienne brûle aussi facilement que

n'importe quelle autre forêt. Le vent du Horn donne aux incendies une vitesse de propagation presque surnaturelle.

La forêt de Dawson brûlait loin dans le sud. Un simple point lumineux, une étoile tombée sur le sol à la hauteur de Fox Bay. Mais les vapeurs posées sur l'île se laissaient envahir par la clarté rouge. L'étoile éclatait. L'incendie courait au ras de l'horizon en dent de scie. Il remontait vers le Nord suivant l'axe des chaînes intérieures. Vers minuit il dévorait 30° d'horizon. L'aube ne réussit pas à dissiper son reflet. Le jour prit une teinte de cuivre. La fumée se déployait jusqu'au cap Valentin et s'accrochait aux nuages.

La *Juicio de Dios* accosta au débarcadère de la baie Harris vers 6 heures du matin. Les évacuations commencèrent immédiatement. Le capitaine don Orosimbo remit au missionnaire une lettre d'Elisabeth Neil... Une écriture désordonnée, presque indéchiffrable sur la première page. Mac Isaac ajusta ses lunettes, se pencha sur la feuille bleue, fronça le sourcil, retira les lunettes et prit une loupe sur son bureau...

1912...,

« Mon roi Salomon...

C'est ici la voix de mon bien-aimé ; le voici qui vient, sautant sur les montagnes et bondissant sur les coteaux... Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, il paît son troupeau parmi les lis. Il a dit pendant longtemps : Filles de Jérusalem, je vous adjure par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas celle que j'aime !... Il me disait : Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse, tu m'as ravi le cœur par l'un de tes regards, et par l'un des colliers de ton cou. Combien ton amour est meilleur que le vin, et combien tes parfums sont plus suaves que les aromates ! Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel. Tes mains sont des anneaux d'or. Tes jambes sont des colonnes de marbre. Tes seins sont comme des tours. Ton ventre est un tas de blé entouré de lis...

J'ai cherché durant des nuits sur ma couche celui qu'aime mon âme. Je l'appelai mais il ne me répondit point. Je le cherchai mais je ne le trouvai point !

Mais voici que mon bien-aimé parle et me dit : Lève-toi ma bien-aimée, ma belle et viens ! Viens du Liban avec moi. Tu es toute belle ma bien-aimée et sans tache. Avant que le vent du jour souffle, et que les ombres

fuient. je m'en irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens, vers mon bien-aimé... »

Mac Isaac haussa les épaules. La clarté de l'incendie devenait plus forte que la lumière malade et accrochait des tentures de velours rouge aux cloisons. Le Pasteur s'approcha de la fenêtre. Le feu ravageur s'étendait sur 120° d'horizon ! Il occupait toute la montagne par le travers de la mission. Il soufflait une fumée plus sombre que les nuages des tempêtes antarctiques et que l'éclair des flammes déchirait... Il chargeait vers le Nord à l'allure d'un galop de cheval. *Misericordia de Dios* était à la merci d'une saute de vent ! Mac Isaac reprit la lettre, tourna la page. L'écriture d'Elisabeth Neil redevenait soudain haute, droite, nette...

« J'avais d'assez bonnes nouvelles de votre fils depuis sa sortie du pénitencier. Je pensais qu'engagé dans la marine où il avait déjà gagné des galons, Jorg aurait plus de chance sur les vaisseaux de Sa Majesté que dans les écoles. Hélas ! depuis longtemps j'avais lu dans ses yeux la violence et la perfidie ! L'Amirauté a fait savoir que le quartier-maître Jorg Mac Isaac venait de désertir son bâtiment au cours d'une escale à Port Stanley aux îles Falklands.

« Il est d'une tout autre nature que Barbara, mais comme elle marqué par votre propre tragédie. J'avais chargé notre ami Mac Dougal de catéchiser un peu votre fille à l'occasion de son dernier voyage à Paris. Il n'a pu la joindre. Elle est depuis deux ans enfermée à la prison de Saint-Lazare où les Français retiennent, dit-on, les femmes de mauvaise vie... »

Puis l'écriture vacillait de nouveau, les lignes perdaient l'horizontale, les caractères dansaient et se chevauchaient. Mac Isaac reprit sa loupe...

« Parce que les filles de Sion sont orgueilleuses, qu'elles marchent le cou tendu en faisant des signes des yeux, l'Eternel rendra chauves les filles de Sion, l'Eternel découvrira leur nudité. Elles sont de la race de l'adultère et de la prostituée. Tu t'es confiée en ta beauté, et tu as prodigué tes prostitutions à tous passants. Parce que tes trésors ont été prodigués et que ta nudité s'est découverte devant tes amants, je te jugerai comme on juge la femme adultère. Je rassemblerai tes amants, je te livrerai entre leurs mains, ils te dépouilleront de tes vêtements et te laisseront nue, entièrement nue... »

Mac Isaac marqua un geste d'impatience. Il murmurait :

— *Pobre ! Pobre ! Se va de la cabeza*<sup>50</sup>...

« Et je vengerai l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la quatrième génération. Malheur à ceux qui appellent le mal, bien, et le bien, mal ; qui

font des ténèbres la lumière, et de la lumière, les ténèbres... Comme le feu dévore le chaume, et comme la flamme consume l'herbe sèche, leur racine tombera en pourriture et leur fleur s'en ira en poussière... »

Jésus Fernandez se rua dans le bureau.

— Frère Mac Isaac, le vent est en train de tourner !!!

Le Pasteur saisit sa canne, glissa la lettre dans une poche de sa redingote et suivit le catéchiste en boitant.

Le vent avait viré d'un quart à l'ouest. Assez pour étendre l'incendie à la portion de forêt jusqu'ici épargnée entre les montagnes et la côte.

— Plus une seconde à perdre, Fernandez ! Modifiez les consignes... Evacuation immédiate du personnel civil et des indigènes. Sauvez obligatoirement la caisse de la mission et si possible les ornements des chapelles, les livres les vêtements, le matériel de la salle d'opération... Ensuite linge, draps, matelas, couvertures...

Le feu descend sur les pentes des montagnes, ligne sinueuse de flammes étirée sur plus de 10 kilomètres. Les hêtres antarctiques brusquement allumés agitent leurs branches rougies, vacillent avant de s'écrouler dans la fournaise. Les touffes de calafates prennent feu. Le Horn surchauffé les projette en avant. Dans le jour malade qui se transforme en lumière artificielle elles tendent leurs trajectoires dorées, éclatent, propagent l'incendie au-delà de la ligne de combat des flammes.

Le feu gagne du terrain en direction de *Misericordia de Dios*. Il a des élans qui lui font d'un seul coup gagner 100 mètres, des pauses au seuil des clairières. Il hésite sur la direction à suivre. Il remonte un peu vers le Nord puis se rabat vers l'Est, cherche la ligne de pente qui lui permet d'accélérer sa progression comme s'il obéissait aux lois de la pesanteur. Le vent du Horn s'établit franchement Sud-Ouest — Nord-Est. Seule une pluie diluvienne pourrait maintenant sauver la mission.

L'espace libre autour des bâtiments est occupé par les rats, les araignées, les renards rouges et les chiens sauvages qui poursuivent leur exode vers la mer. Ceux qui ont atteint le rivage font demi-tour et se heurtent aux bêtes qui descendent. Les rats poussent des cris suraigus. Ils montent sur les toits des bâtiments, se précipitent en rangs serrés dans les couloirs, accélèrent leur ronde désespérée autour des salles de l'hôpital. Les renards glapissent, vont et viennent par bandes cherchant des cavernes le long du rivage. Les araignées silencieuses se hâtent. Le sol en est recouvert. C'est la terre qui soudain est animée de mouvements surnaturels. Les chiens sauvages sont

rassemblés dans la baie Harris au nombre de plusieurs centaines. Leurs yeux luisent dans la pénombre dorée qui a remplacé le crépuscule du matin. Ils hurlent à la mort. Les uns fouillent le sol, cherchent à creuser un abri illusoire contre le feu. Les autres se mettent à l'eau, nagent vers un rocher couronné d'arbres qui émerge à quelques encablures de la côte. Le froid les paralyse. Ils coulent à pic.

La mer rejette des cadavres et recueille les premiers reflets de l'incendie. La chaleur augmente. La fumée se rabat vers la mission. Elle sent la résine et le « coihue ». A l'exode des animaux correspond l'évacuation de *Misericordia de Dios*. Le Dr Salisbury transporte ses instruments, Angelo Magnani et Jésus Fernandez les livres sacrés, les croix, les tableaux de Mac Isaac. Un Titien, deux Greco, un petit Rembrandt et un Lawrence sont jetés pêle-mêle sur le pont de la goélette avec des draps, des chandeliers, une pendule de Boule, la chancelière de Mac Isaac, les caisses de sérum, les étuis à pinces, scalpels, spéculums, seringues du docteur. Mme Fernandez fait évacuer l'hôpital. Choumaoinaolighi Kipa et Taoulamayakou Kipa sont emportées sur des brancards.

— Et les hommes ? demande le missionnaire.

Angelo Magnani désigne une crique derrière la Punta Tern.

— Ils sont en train d'appareiller sur leurs pirogues, *capitan Bueno* !

— Quelles pirogues ?

— Celles qu'ils ont dû construire malgré notre surveillance !

Mac Isaac aperçoit une vingtaine d'Alakaloufes qui s'agitent autour de deux embarcations. Il hausse les épaules et monte à bord pour donner des instructions au capitaine. Il faudra mouiller la goélette hors de la baie car le feu se rapproche et pour éviter que le navire ne soit envahi par les rats.

— *A que hora* ? demande le capitaine.

Mac Isaac considère l'océan de flammes qui gronde sur les pentes de la montagne.

— Dans une heure ! Vous laisserez un youyou sur la plage. Je dois partir le dernier.

Puis il reprend dans une poche de sa redingote la lettre d'Elisabeth Neil et s'assied sur un rouleau de cordage. Il a oublié sa loupe, mais les lunettes suffisent car l'écriture de la dernière page est redevenue nette, posée...

« J'ai reçu votre lettre de change et l'ai encaissée. Je ne perdrai pas une minute mais ne puis me rendre directement à Buenos-Aires. Avant de mourir le pasteur Muller m'avait demandé de régler certaines affaires aux

Etats-Unis, et de visiter en particulier quelques généreux donateurs des orphelinats. Je passerai donc par New York, mais en prenant des bateaux rapides je ne perdrai que quelques jours !

Nous touchons enfin à l'heure bénie, à la minute suprême qui va marquer notre réunion dans l'amour sur cette terre que nous avons arrosée de nos larmes. Je m'embarquerai à Southampton le 10 avril sur le *Titanic*<sup>51</sup>.

Votre femme

Elisabeth MAC ISAAC. »

Le vent. Les flammes rugissantes. Les brumes volatilisées qui disparaissent en poussant des sifflements. Les calafates lancés en obus explosifs sur le front de l'incendie. La chaleur tropicale montant de cette terre glacée. L'odeur de résine chaude... Il faudrait bientôt suspendre l'évacuation, abandonner un matériel qui représentait des milliers de livres. Déjà, les marins viraient au guindeau et les ancres émergeaient de l'eau verte aux reflets rouges. Mac Isaac descendit à terre... La fumée chargée d'étincelles. Le vent du Horn métamorphosé en « zonda » — le sirocco de l'Amérique australe ! Le missionnaire aperçut un mouchoir oublié sur le débarcadère et le mit dans sa poche. Puis il interpella le capitaine penché sur la lisse du bastingage.

— Don Orosimbo ! Mlle Neil me signale qu'elle s'embarque le 10 avril sur le *Titanic*. Dès que vous aurez mouillé à Magellan, il faudra mettre *Juicio de Dios* en état de prendre la mer pour Buenos-Aires... Vous ferez aménager le salon en cabine pour la passagère avec les meubles de la résidence que je vous désignerai... Au Rio de La Plata vous engagerez une femme de chambre, un valet, un maître d'hôtel et un chef... Vous les débaucherez de quelque grand établissement de la ville. Oui, à prix d'or ! Vous avez carte blanche. Toutes les pièces d'habitation de la goélette devront prendre un aspect civilisé. Ce ne sont pas des sauvages que vous allez transporter, mais la femme de *capitan Bueno* !

— *Le felicito, señor director* !

— Mes tapis de Perse et d'Aubusson... les tableaux qui sont sur le pont... Les tapisseries japonaises de la résidence... fleurs partout durant la traversée.

— La date de l'appareillage ?

— Dès que l'armement est terminé. Vous attendrez à Buenos-Aires le bon plaisir de Mme Elisabeth Mac Isaac. Compris ?

— *Muy bien !*

La *Juicio de Dios* se hâlait sur une ancre de manœuvre. De l'extrémité de l'embarcadère Mac Isaac cria :

— Et n'oubliez pas de m'envoyer le youyou !

Mme Fernandez et son mari, le Dr Salisbury, Angelo Magnani, les deux infirmières anglaises, le chef magasinier, le cuisinier et les policiers chiliens se penchaient sur le bastingage et contemplaient les torrents de flammes qui se ruaient vers la mission.

— Et Calafate ? cria de nouveau Mac Isaac.

— Il est resté à terre ! Il vous attend !

La goélette hissait de la toile pour faire un peu de route vers l'entrée de la baie. Les deux canots alakaloufes doublaient la Punta Tern. Ils prenaient le fil de la houle chargés à couler bas. Ils mettaient le cap sur l'île Grande dont la ligne bleue dessinait la rive orientale de l'Almirantazgo. Mac Isaac calculait qu'en douze heures ils auraient touché la côte avec l'aide des courants favorables. Mais il savait que c'était une feinte. Un moyen pour détourner d'éventuelles recherches. En réalité les Alakaloufes s'en allaient vers le Sud, le canal Gabriel, puis la baie Magdalena, le Cockburn, les îles Camoëns et Steward, les terres de leurs ancêtres... Les régions désolées où le vent de l'antarctique aborde le continent aux Furies occidentales. La tempête permanente. Les nuages roulant en menaces d'Apocalypse. La neige ou la pluie... Une bouffée de jeunesse remontait aux joues du vieux missionnaire... Le débarquement à « God's Harbour »... Wulaia... Ushuaia... Le vent. La mer furieuse... Les innombrables feux de la Terre des Feux !

Il essaya de prendre un pas rapide pour remonter vers la mission. Mais le pied artificiel traînait sur le sable. Il s'appuya sur les cannes. Une voix lointaine montait de la goélette.

— Ne vous attardez pas... Le feu gagne ! ! !

Le feu traversait le cimetière. Il dévorait les croix de bois et les derniers lambeaux d'étoffe blanche qui représentaient l'esprit Mehr, l'ombre de la mort. La forêt brûlait dans toute son étendue au nord et au sud de la baie Harris. Les grands hêtres antarctiques et les chouchis s'abattaient dans l'eau en poussant les sifflements du fer que l'on trempe. Les boules de calafates sautaient vers le large, éclataient au ras des vagues et les étincelles soulevaient de minuscules geysers. La chaleur devenait intolérable. La fumée rampait sur la mission. Mais l'incendie marquait une pause devant les espaces libres qui défendaient les bâtiments. Les flammes couraient en

cercle. Elles expiraient à la limite des esplanades de terre battue. Le siège s'organisait.

Mac Isaac visita la résidence, l'hôpital, les magasins, les maisons indigènes. Job Calafate restait introuvable. Le missionnaire appelait : « Calafate !... Calafate ! » Le grondement de l'incendie couvrait sa voix. La fumée le faisait larmoyer. Des quintes de toux le déchiraient...

Il redescendit vers la baie, suivit la plage en direction de l'embarcadère. La fumée glissait vers la mer et tissait au ras des vagues une brume artificielle qui engloutissait les canots alakaloufes, transformait la *Juicio de Dios* en vaisseau fantôme.

Mac Isaac contourna un banc de rochers et découvrit Calafate. Le Yaghan se penchait sur une pirogue légère pour embarquer ses avirons, quelques caisses de vivres et un fusil. Le feu de bord brûlait sur le socle de terre. Le Yaghan portait un léger pantalon retroussé au-dessus des mollets. Ses pieds nus griffaient le sable. Le torse couvert de graisse brillait sous les reflets de l'incendie. Calafate se redressa et il aperçut le missionnaire. Un sourire mélancolique éclaira son visage ridé comme une vieille pomme sous le casque des cheveux blancs.

Mac Isaac se rapprocha de l'interprète en murmurant :

— Et toi aussi, Calafate ?

Calafate baissait la tête et considérait le feu allumé dans le canot.

— Tu sais bien te servir de Jar-Jauke, la pierre à étincelles maintenant ? demanda Mac Isaac.

Oui, Calafate avait réappris l'utilisation de Jar- Jauke !

— Tu sais ramasser des coquillages, construire un « toldo » à l'abri du vent, pêcher le merlus, la raie la centolla, le pejerrey, les oursins ?

Oui, Calafate savait ramasser les coquillages, construire un « toldo », pêcher comme autrefois.

— Tu ne veux pas venir avec moi ? Tu es riche puisque tu es mon ami ! Je te donnerai tout ce que tu me demanderas !

Non, Calafate ne voulait pas suivre *capitan Bueno* ! Il aimait toujours le bon capitaine. Il sauverait le bon capitaine si l'occasion s'en présentait, là-bas dans l'archipel... Mais il était vieux ! Et il montrait sa tête blanche... Il allait mourir lui aussi ! Il ne voulait pas dormir au pied d'une croix, dans un grand cimetière pour hommes blancs... Il voulait mourir aux îles Woolaston où il était né ! Il retournait dans l'île de ses ancêtres. Il voulait être enseveli par ses frères — et il désignait les canots happés par la brume — sous un

tas de coquillages. C'était la loi des Yaghans et Alakaloufes... Les renards eux-mêmes restaient fidèles à leur loi... Il montrait du doigt les bêtes affolées qui creusaient leur tombe dans le sable de la plage...

Mac Isaac poussa un soupir. Calafate se mit à genoux, embrassa les bottes du missionnaire puis, avec une agilité inconcevable chez un homme de cet âge, il sauta dans la pirogue, saisit un aviron et nagea vers la Punta Tern.

Le feu s'était frayé un chemin parmi les herbes coupantes à la lisière des esplanades. L'hôpital flambait. Mac Isaac remonta vers la chapelle, un mouchoir mouillé posé sur la bouche. Il entra et empoigna les cordes des cloches... Il sonnait pour alerter tout être vivant qui pouvait encore se trouver sur le territoire de la mission, précaution superflue car nul ne s'attardait au seuil de l'enfer de flammes et de fumée. Prisonnier d'un certain rythme qui s'imposait depuis tant d'années Mac Isaac sonnait le glas.

Puis il laissa les cloches aller d'elles-mêmes et redescendit vers la baie. Le youyou ne se trouvait pas au pied de l'embarcadère. Mac Isaac remonta vers la plage. La plage était vide. Le feu traversait maintenant la mission. Il poussait vers le rivage d'irrésistibles vagues noires ou dorées. Un peu fébrilement mais sans angoisse Mac Isaac explora les criques... Quelques objets abandonnés par les Alakaloufes traînaient sur les minces franges de sable. Le missionnaire devait se rendre à l'évidence : débordé par l'afflux de l'exode sur son navire, absorbé par les manœuvres de l'appareillage don Orosimbo avait oublié d'envoyer le youyou !

L'air vibrait sous la montée de la chaleur. L'asphyxie immobilisait les insectes au ras du sol. Du geste et de la voix Mac Isaac essaya d'alerter quelqu'un à bord de la goélette. *Juicio de Dios* se silhouettait à peine derrière la fumée et le ronflement de l'incendie neutralisait ses cris. Il haussa les épaules et s'assit sur un rocher. Les renards jaillissaient des taillis embrasés en agitant au bout de leur queue des panaches d'étincelles. Ils tournaient follement autour du vieil homme au centre de ce piège qui se refermait entre l'incendie et l'eau glacée, puis se mettaient à creuser leur tombe dans le sable. Mac Isaac priait. Il apercevait la pirogue de Calafate qui s'éloignait prisonnière d'un cercle d'ombres blanches qui se déplaçait avec elle.

*Tierra de los Fuegos.  
Courmayeur.*

## Notes

1

Nom donné **au** cap Horn par les marins britanniques.

2

*Yah mah schkouna* signifie en Alakalouf ou Yaghan : « Soyez bienveillant pour moi ! »

3

Rafale courte, brutale et très dangereuse, particulière aux canaux fuégiens.

4

Il fut baptisé *Bouton* par le marin qui l'avait acheté à ses parents contre un bouton d'uniforme.

5

Littéralement : rompu. Au Chili, désigne les représentants des classes les plus misérables et, par extension, les vagabonds, dégénérés etc...

6

Décemment intraduisible.

7

Sobriquet par lequel les Ecossais des « Highlands » désignent ceux des « Lowlands », régions riches dont les habitants sont bien nourris.

8

Qui ose contredire ?

9

Berberis.

10

Ouchouaia pour Ushuaia, selon la tradition phonétique du mot indigène.

11

*Reduccion*, habitat fixe ou provisoire des indigènes.

12

Hutte conique ou tronconique utilisée par les Indiens américains.

13

Cache-sexe en peau de loutre.

14

Chasseurs du *lobo de mar de dos pelos* qui voyagent sur des goelettes ou des cutters.

15

Littéralement « Pas trembler des pieds » selon les études linguistiques de la « *Mission française au cap Horn* » lieutenant MARTIAL, 1882.

16

Nous ramènerons au système métrique les notations faites en « pouces » et « pieds » sur les documents établis par le pasteur Stirling et retrouvés dans les archives de La Plata.

17

Chapitre VII, 2, 4.

18

Le « Goulchelg » n'est pas un bonnet comme paraît le croire le capitaine du *Patrick Sunderland*. Il s'agit d'un triangle en cuir de « guanaco » — quadrupède herbivore qui fréquente l'île Grande — attaché autour de la tête par une lien tressé avec les nerfs et qui unit deux pointes ; la troisième qui mesure 18 centimètres dominant le front. Le « Goulchelg » est un attribut réservé aux mâles adultes initiés en état de porter les armes. Mais, vu de loin, il possède la silhouette d'un « bonnet à poil ». D'où confusion !

19

Deux de ces chefs-d'œuvre sont conservés au Musée salésien de Magellan.

20

Décemment intraduisible.

21

*Genèse*, XVIII, 24.

22

*Ecclésiaste*, III, 2.

23

Quadrupède herbivore ayant la taille d'un gros chamois.

24

Aujourd'hui : Lac Fagnano.

25

Jon ou Johon — sorcier guérisseur possédant les connaissances métaphysiques et les pratiques magiques qui constituent le capital surnaturel du peuple Ona.

26

Petit cours d'eau.

27

*Exode*, XIII, 21.

28

*Deutéronome*, xxviii, 53.

29

Monnaie anciennement utilisée au Chili et valant 20 centavos.

30

Propriété rurale en Argentine. Au Chili *fundo*.

31

Entourer un terrain par une clôture de fils de fer.

32

Vaste bâtiment où les moutons sont tondus mécaniquement.

33

Hommes de peine et plus particulièrement domestiques de culture.

34

Contremaître jouissant dans l'Extrême-Sud d'attributions et de pouvoirs beaucoup plus étendus que dans nos pays.

35

Racoleur d'équipages dans les ports américains.

36

Saint Matthieu, v, 30.

37

Corbeau maudit.

38

« Gringos » : étrangers au pays.

39

*Deutéronome*, XXVIII, 18.

40

Mammifère carnassier d'Amérique qui peut atteindre les proportions d'une petite lionne et s'apprivoise très facilement.

41

Boeuf bouilli.

42

*Ecclésiaste*, 11, 22.

43

Culotte, désigne plus spécialement la culotte bouffante portée par les cavaliers ruraux en République argentine.

44

Indiens nomades de la Patagonie australe.

45

*Nombres*, xxxv, 18, 19.

46

*Cantique des Cantiques*, III, 7.

47

*Cantique des Cantiques*, v, 2.

48

*Cantique des Cantiques*, v, 10,18.

49

Bâton ferré qui rappelle l'alpenstock.

50

Elle devient folle, la pauvre !

51

Le 14 avril 1912, après avoir heurté un iceberg, le *Titanic* disparut au large de Terre-Neuve. 765 passagers furent engloutis. (N. de l'Edit.)

© Avalon, Paris 1986.

ISBN 2-906316-01-6

DIFFUSION : OGMIOS, 10, rue des Pyramides, 75001 Paris. ☎ 42 61 23 67